N° 356 — Tome XCVI 16 Avril 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY,
GUY-CHARLES CROS, JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL,
GEORGES EEKHOUD, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
DOCTEUR GUÉDE, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, HENRI MALO,
JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, MARCEL MONTANDON,
MICHEL MUTERMILCH, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE, LÉON et FRÉDÉRIC SAISSET, LÉON SÉCHÉ,
FRANZ TOUSSAINT.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

—

N° 356. — 16 AVRIL 1912

Léon Séché	*David d'Angers au Cénacle de Joseph Delorme*	673
André Rouveyre	*Visages : LXXXVI. Georges Lafenestre*	695
Guy-Charles Cros	*Poèmes*	696
Docteur Guède	*Les Editions des Mémoires de Casanova*	708
Léon et Frédéric Saisset	*Un type de l'ancienne comédie : Le Capitan Matamore*	728
Henri Malo	*La Loi de la Mer*	753
Franz Toussaint	*Gina Laura* (I-IV), roman	763

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : VIII^e Lettre à l'Amazone*	803
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	805
Rachilde	*Les Romans*	810
Jean de Gourmont	*Littérature*	815
Edmond Barthélemy	*Histoire*	819
Henri Mazel	*Sciences sociales*	824
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	829
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	834
R. de Bury	*Les Journaux*	841
Maurice Boissard	*Les Théâtres*	845
Jean Marnold	*Musique*	851
Gustave Kahn	*Art*	857
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	862
Henri Albert	*Lettres allemandes*	866
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	871
Marcel Montandon	*Lettres roumaines*	875
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	880
Henri Mazel, Jacques Daurelle	*Variétés : L'Unité de vues politiques de Chateaubriand, — Les Primitifs Niçois*	883
Mercure	*Publications récentes*	890
—	*Echos*	892

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1^er^ pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1^er^ du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS (VII[e])

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

ENRI AMIC — CŒURS INCONNUS

ERDINAND BAC — L'AVENTURE ITALIENNE
Le Voyage romantique (2e série).

ICENTE BLASCO IBAÑEZ — L'INTRUS
Traduit de l'espagnol par Renée Lafont.

ÉLICIEN CHAMPSAUR — POUPÉE JAPONAISE
303 illustrations en couleurs

UCIE DELARUE-MARDRUS — LA MONNAIE DE SINGE

DMOND DESCHAUMES — UN MONSIEUR VIENT DE TROUVER LE SECRET...

AURICE DONNAY
de l'Académie Française
THÉATRE (TOME V)
(L'Escalade — Paraître — La Vrille)

ERRE GUITET-VAUQUELIN — LA FORCE DU DOUTE

ENRY KISTEMAECKERS — LA FLAMBÉE
Pièce en trois actes.

DRIENNE DE LAUTREC — LA RÉVOLTE
— Poésies —

CTOR MARGUERITTE — LES FRONTIÈRES DU CŒUR

MIRABEAU — ŒUVRES (*LES ÉCRITS*)
Avec une introduction et des notes par LOUIS LUMET
(Collection : L'ÉLITE DE LA RÉVOLUTION).

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (V

Viennent de paraître :

Pierre ALBIN

LA QUERELLE FRANCO-ALLEMANDE

LE "COUP" D'AGADI

Origines et développement de la crise de 1911

1 vol. in-16 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*..... 3 fr

LA VIE POLITIQUE

DANS LES DEUX MONDES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

A. VIALLATE et M. CAUDEL

Professeurs à l'École des Sciences politiques

5e ANNÉE (1910-1911)

1 fort vol. in-8 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*..... 10

H. WELSCHINGER, Membre de l'Institut.

BISMARCK

(1815-1898)

1 vol. in-8 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*, avec portrait..... 5

TH. CARLYLE

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

LA BASTILLE — LA CONSTITUTION — LA GUILLOTI

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JULES ROCHE

Nouvelle édition précédée d'un avertissement par A. AULARD, professeur à la Sorbonne.

3 vol. in-16 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*..... 10 fr

R. BLOCH
Avocat à la Cour d'appel.

H. CHAUMEL
Juge au tribunal civil de la Seine.

TRAITÉ THÉORIQUE ET PRATIQUE

DES CONSEILS DE PRUD'HOMM

1 fort vol. in-8..... 1

G. SCHELLE, Vice-président de la Ligue du Libre-Échange.

LE BILAN DU PROTECTIONNISME EN FRAN

1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de la Ligue du Libre-Échange*, cartonné..... 2

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

HACHETTE & CIE, 79, boulevard Saint-Germain, à PARIS

FIRMIN ROZ

Le Roman Anglais
CONTEMPORAIN

GEORGE MEREDITH. — THOMAS HARDY
MME HUMPHRY WARD
RUDYARD KIPLING. — H.-G. WELLS

Pour beaucoup de raisons on s'intéresse plus que jamais aujourd'hui en France à la situation présente et aux destinées de l'Angleterre. C'est une véritable étude de la vie et de la société anglaises contemporaines que nous apporte ce livre consacré à des romanciers dont l'œuvre constitue un incomparable ensemble de témoignages sur les idées, les sentiments, les aspirations de leur pays et de leur temps.

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

FERNAND CAUSSY

Voltaire
SEIGNEUR DE VILLAGE

Montrer Voltaire à Ferney, dans ses démarches d'homme public et de philanthrope, voilà l'objet du présent ouvrage. Pendant vingt ans, il a tenu le rôle que jouerait de nos jours un riche propriétaire, illustre à Paris, écouté du personnel gouvernant, et qui serait maire de sa commune, conseiller général de son canton, associé en commandite aux principales entreprises de la région.

C'est, comme on en peut juger, un Voltaire inédit et singulier que nous présente M. Fernand Caussy ; il le fait avec un sens réel du pittoresque et un grand souci de vérité.

Un volume in-16, illustré, broché..... 3 fr. 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

EDMOND LEPELLETIER

Histoire de la Commune de 1871

II. Le Comité Central. Vol. in-8..... 7 5

OCTAVE SÉRÉ

Musiciens français d'aujourd'hui.

Notic biogr

phiques, suivies d'un Essai de Bibliographie et accompagnées d'un Autographe music (Georges Bizet, Charles Bordes, Alfred Bruneau, Alexis de Castillo Emmanuel Chabrier, Gustave Charpentier, Ernest Chausson, Camil Chevillard, Claude Debussy, Léo Delibes, Paul Dukas, Henri Dupar Gabriel Fauré, César Franck, Vincent d'Indy, Paul Ladmirault, Edouar Lalo, Guillaume Lekeu, Jules Massenet, André Messager, Gabriel Piern Jean Poueigh, Maurice Ravel, Albert Roussel, Camille Saint-Saëns, Flore Schmitt, Déodat de Séverac.) Vol. in-18..... 3 5

H. JELINEK

La Littérature tchèque contemporaine

Avec une préface d'Ernest Denis, professeur à la Sorbonne. Vol. in-18.... 3 5

ERNEST RAYNAUD

L'Assomption de Paul Verlaine.

Scène pas rale repr

sentée pour la première fois sur la scène de l'Odéon le 28 mai 1911. Précédée Considérations sur Paul Verlaine. Vol. in-18..... 1

P. SAINTYVES

Les Reliques et les Images légendai

res. (Le Miracle de Saint Janvier et son explication scientifique. L Reliques du Buddha. Les Images qui ouvrent et ferment l yeux. Les Reliques corporelles du Christ. Talismans et Reliques to bés du ciel.) Vol. in-18..... 3

FRANCIS JAMMES

Les Géorgiques Chrétiennes.

Chants V, VI VII. Vol. in-

soleil tiré sur papier vergé d'Arches..... 5

ALEXANDRE HERZEN

Pages choisies,

avec un portrait de Herzen et une notice biograp que et des annotations par Michel Delines. (Pag autobiographiques, Histoire, Nouvelles, Correspondance, Considératio sociologiques). Vol. in-18..... 3

GEORGES POLTI

Les Trente-six situations dramatique

Nouvelle édition mise au courant et augmentée de deux Index bibli graphiques des œuvres et des noms cités dans cet ouvrag Vol. in-18..... 3

HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie française

L'Amphisbène, roman moderne. Vol. in-18..... 3

ERNEST FLAMMARION, Editeur, 26, rue Racine, PARIS

uveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

ALBERT DAUZAT

Chargé de cours à l'École pratique des Hautes Etudes

LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE

volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Cet ouvrage se divise en quatre parties : les caractères généraux du langage, les évolution, langage, l'histoire des idées ou l'évolution de la science, et l'exposé des principales méthodes l'auteur a le premier synthétisées. Sur ce dernier point, M. ALBERT DAUZAT montre notamt quelles règles doivent présider aux recherches étymologiques, et sur quelles bases scientiles doit être fondé l'enseignement de la grammaire.

L. JOUBIN

Professeur au Muséum d'histoire Naturelle et à l'Institut Océanographique

La Vie dans les Océans

volume in-18. — Prix..... 3 fr .50

Le Professeur JOUBIN, qui a pris part aux croisières du Prince de Monaco, a résumé dans vre les grands traits de la vie si curieuse des animaux et des plantes des mers. Il montre ord que c'est dans l'océan primitif que la vie est apparue et que les êtres actuels aussi bien estres que marins ne sont que les descendants de la flore et de la faune maritime originelles.

ALI-BAB

GASTRONOMIE PRATIQUE

ÉTUDES CULINAIRES

Suivies du Traitement de l'Obésité des Gourmands

2e Édition revue et considérablement augmentée

fort volume in-4°. — Prix, broché..... 12 fr.
fort volume in-4°. — Prix, relié..... 15 fr.

La deuxième édition de la « Gastronomie pratique » d'ALI-BAB est une œuvre entièrement elle, scientifique, littéraire, humoristique et pratique, c'est le bréviaire des gastronomes, le de chevet des gens de goût.

CHARLES CASTELLANI

POUR RESTER JEUNE

volume in-18 — Prix..... 3 fr. 50

Ce livre est plutôt réconfortant : c'est un véritable service rendu à l'humanité, et il prouve l'homme pourrait être heureux dans toutes les conditions sociales, et en dehors de ce qu'on lle la fortune ; dans tous les cas il nous apprend à supporter les accidents et tribulations rents à toute vie humaine, laquelle pourrait être et plus longue et plus heureuse, si les mes savaient s'y prendre.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

VERS ET PROSE

M. DE RÉGNIER, M. DE MUN ET LA POÉSIE CONTEMPORAINE

PAR

LOUIS MANDIN

★

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN
ANDRÉ GIDE, PIERRE LOUŸS
ANATOLE FRANCE, HENRI DE RÉGNIER
HUGUES REBELL, GUSTAVE KAHN, RENÉ GHIL
PAUL ADAM
LAURENT TAILHADE, SAINT-POL-ROUX : *sur* PIERRE QUILLARD
ANDRÉ FONTAINAS, ALBERT SAINT-PAUL, F.-T. MARINETTI
PAUL CASTIAUX
TANCRÈDE DE VISAN, PIERRE DE BOUCHAUD, HENRI AIMÉ
ARCHAG TCHOBANIAN : *sur* PAUL VERLAINE, A. MACÉDONSKI
LUC DURTAIN, DOMINIQUE COMBETTE
PAUL FORT

TOME XXVIII — **JANVIER**
Septième année — **FÉVRIER-MARS 19**

15, RUE RACINE, PARIS

Dépositaire général : **Eugène FIGUIÈRE**, 7, rue Corneille, PARIS

ABONNEMENT POUR UN AN
(Quatre volumes)

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur simili-hollande..... 10 fr.	Édition sur simili-hollande..... 12

ABONNEMENT (pour 8 volumes) DEUX ANS
ABONNEMENT (pour 12 volumes) TROIS ANS

(S'informer par lettre auprès de *M. Paul Fort, administrateur, 15, Racine*, pour connaître les **grands avantages** auxquels ces derniers abonnements donnent droit, si l'on souscrit avant le 8 Mai, entre autres, extrême réduction du prix et des primes offertes équivalant au remboursement de l'abonnement.)

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris VI[e])

Collection des plus belles pages

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

Chamfort, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice, par Remy de Gourmont..... 1 Vol.

Henri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Helvétius, avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Albert Keim..... 1 Vol.

Alfred de Musset, avec une Notice de Jean de Gourmont. Portrait inédit de Clésinger, gravé sur bois..... 1 Vol.

Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Létif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait.... 1 Vol.

Cardinal de Retz, avec un Portrait d'après Philippe de Champaigne et une Notice de Charles Verrier..... 1 Vol.

Rivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Saint-Evremond, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont. 1 Vol.

Saint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthèlemy et un Portrait d'après Van Loo..... 1 Vol.

Stendhal, avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur bois d'après Södermark..... 1 Vol.

Tallemant des Réaux, avec une Notice ..... 1 Vol.

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

Maurice de Guérin, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont..... 1 Vol.

Saint-Amant, avec une Notice de Remy de Gourmont et un Frontispice. 1 Vol

Théophile, avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de Danet. 1 Vol.

Tristan L'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après Daret et une Notice de Ad. van Bever..... 1 Vol.

Les Œuvres les plus remarquables de la Grèce Moder
aujourd'hui encore presque absolument ignorées en Europe,
seront publiées, à partir du 1er Mai prochain, en traducti
française, par fascicules encartés, dans la

REVUE

GRÆCIA

Organe philhellénique sous le patronage littéraire de Juliette AD

Lettres, Arts, Critique, Documentation, Actualités, Intérêts sociaux
Economiques et Financiers
de la Grèce étudiée en elle-même
ou dans ses rapports avec la France et l'étranger

Extrait du Sommaire du numéro d'Avril :

L'Équilibre Balkanique (Raymond Recouly). — Quelques souvenirs sur Jean Moré
l'Ecole romane (entretien avec M. du Plessys (G. Vollet) ; dessins de F. Cazals).
Lord Byron et la Grèce (avec des estampes de 1834) (D. Caclamanos). — Specta
de Carnaval (conte néo-grec) (A. Karkavitsas). — Amour à la Patrie, poème
moderne (A. Kalvos). — La Bataille de Navarin (d'après les rapports du contre-am
commandant les escadres françaises, chevalier de Rigny). — Le peintre Jean Sy
illustrateur de l'Odyssée (avec reproduction de ses principales toiles) (I.-L. Blanch
— Un peuple ami de la douleur (S. Théodoropoulos). La Grèce archéologique
Mouvement des idées en France ; Livres ; Echos ; Actualités, etc....

Extrait du Sommaire de Mars :

Le Comte d'Ærenthal (H.-R. de Mareschal). — Le dessinateur Galanis (A. Salm
— L'Hellénisme de Maurice Barrès (M. Coulon), etc., etc....

Abonnement annuel à « Græcia » :

FRANCE **10 fr.** — ÉTRANGER **12 fr.** — AMÉRIQUE **15 fr.**

Envoi d'un numéro spécimen contre 1 fr. en mandat ou timbres-poste adressé à

Rédaction et Administration : 41, Bd St-Germain, PAR

GRÆCIA commencera le 1er mai prochain sa *Bibliothèque en lang*
française des Œuvres Néo-Grecques par

LA TUEUSE

Roman du grand conteur néo-grec **A. PAPADIAMANDIS**, édité en fascic
encartés dans chaque numéro de la Revue.

DAVID D'ANGERS

AU CÉNACLE DE JOSEPH DELORME

—

I

Je suis de l'avis de Lamartine : il y a vraiment des lieux prédestinés.

Au quinzième siècle, par exemple, le mouvement de la Renaissance partit de la province idéale que j'ai baptisée la Bretagne-Angevine, parce que la Loire, qui la traverse, de Saumur à Nantes, a fait à la longue aux habitants de ses deux rives une âme à part où il entre bien plus de douceur angevine que d'âpreté et de mélancolie bretonne.

Le roi René fut le précurseur de ce grand renouveau, et la duchesse Anne sa protectrice avouée. Elle naissait quand René mourut. Sur leurs pas se levèrent une nuée d'artistes, peintres, enlumineurs, imagiers, architectes, musiciens et poètes, qui composèrent leurs cours d'amour, et, pendant cinquante ans, firent de ce val de Loire une sorte de jardin enchanté.

Dès lors, quoi d'étonnant que cette province ait été de leur temps en avance de plus d'un siècle sur le reste du royaume, et qu'aujourd'hui encore le voyageur qui la visite ait l'agrément de cueillir sur les lèvres mêmes des gens du peuple, sous forme de proverbes, de sentences et d'observations, une fleur de poésie et d'urbanité qui ne se trouve que là ?

Mais l'art prima et domina la poésie proprement dite jusqu'au milieu du seizième siècle. Pour un Georges Chastellain et un Jean Meschinot, il y eut dix Jean de l'Espine et dix

Mathurin Rodier. Durant des années de liesse et de prospérité, les maîtres-maçons du comté nantais et du royaume d'Anjou émaillèrent les coteaux de la Loire de castels ouvragés, fleuris comme des reliquaires, et dont les mille détails étaient un charme pour les yeux. C'est Mathurin Rodier qui, sous le dernier duc de Bretagne, fut le maître d'œuvre de la cathédrale et du château de Nantes, comme ce fut Jean de l'Espine qui, sous le successeur du roi René, fut l'architecte de l'hôtel Pincé d'Angers et du corps de logis du château d'Ancenis. Et sans qu'aucun document nous ait encore révélé son nom, nous pouvons dire que ce fut également un architecte du pays qui fit les plans de la merveilleuse chapelle de la Bourgonnière, laquelle est à la Renaissance ce que la Sainte-Chapelle est à l'architecture gothique (1).

Vers le même temps l'illustre imagier de la duchesse Anne, le breton Michel Colombe, donnait la mesure de son génie dans les quatre figures d'angle du tombeau de François II, qui décore aujourd'hui la cathédrale de Nantes.

Il est donc tout naturel que, sur cette terre de délices, entre cette chapelle incomparable et ce royal tombeau, se soit épanouie un jour, dans un manoir du quinzième siècle, la fleur poétique de l'*Olive* et du sonnet du *Petit Lyré*. —Joachim du Bellay est, en effet, l'aboutissant de tout un art et de toute une civilisation ; il représente mieux qu'aucun autre la Bretagne-Angevine de la Renaissance ; il a tous les traits caractéristiques de la race, depuis la douceur qui confine à la mollesse, jusqu'à la mélancolie souriante qui se traduit par la raillerie à fleur de peau. Et je comprends que les poètes de la Restauration, s'inspirant de la *Deffence et Illustration de la langue françoyse*, aient pris comme mot d'ordre et de ralliement, à l'aube du Romantisme, le cri de guerre de Joachim :

> Renouvelons aussi
> Toute vieille pensée.

Mais ce qui établit à mes yeux la prédestination de cette province unique sous le rapport des idées, c'est que le mouvement romantique partit de là, comme celui de la Renaissance. N'est-ce pas David d'Angers qui y donna le branle, en

(1) Elle est située à quelques kilomètres de Liré. En 1825 David d'Angers la signalait au baron Taylor pour les *Voyages pittoresques dans l'ancienne France* (*David d'Angers et ses relations littéraires*, p. 25).

1817, avec sa statue du grand Condé, et qui, ramassant le mot de *Patrie* naturalisé par Joachim du Bellay, se fit l'illustrateur, le Phidias de nos gloires nationales ?

Les poètes vinrent après David. Que si Lamartine et Victor Hugo naquirent et se formèrent ailleurs que sur les bords de la Loire, il convient de ne pas oublier que les femmes qui leur ouvrirent le cœur et l'esprit avaient dans les veines du sang breton-angevin. *Les Méditations* sortirent du tombeau d'Elvire, qui était d'origine nantaise, et les *Odes* et *les Feuilles d'Automne*, de l'amour de Victor Hugo pour sa mère et sa fiancée qui toutes deux étaient de Nantes. Rappelons-nous aussi que les maîtres de Lamartine et d'Hugo, à savoir : Chateaubriand et Lamennais, étaient fils de la Bretagne.

Enfin ce qui met le comble à ce miracle d'art et de poésie, c'est que ce fut un Angevin pur sang qui fut le trait d'union entre David d'Angers et les écrivains de l'École romantique.

A cet égard Victor Pavie, car c'est de lui que je veux parler, a droit à toute notre reconnaissance et mérite une place à part dans l'histoire du Cénacle de *Joseph Delorme*.

II

Né à Angers, le 26 novembre 1808, Victor Pavie était fils d'un imprimeur dont le père, imprimeur aussi, avait passé comme tel par toutes les affres de la Révolution.

Arrêté sous la Terreur pour avoir imprimé des placards royalistes, le grand-père de Pavie avait été sauvé par l'intervention de Choudieu et s'était réfugié en Espagne, pendant que sa femme était enfermée dans la prison de Blois.

Victor fut donc nourri dans la haine de la Révolution. Ayant perdu sa mère en bas âge, il fut confié, avec son frère Théodore, aux soins d'une admirable fille, nommée Manette Dubois, qui, avant d'entrer à leur service, avait suivi l'armée vendéenne dans sa campagne d'outre-Loire, et, ayant été prise et incarcérée au Bouffay de Nantes, n'avait dû son salut qu'au 9 Thermidor.

Jusqu'à l'âge de dix ans, Victor Pavie fut un assez mauvais écolier. Mais en ce temps-là les enfants étaient élevés à la diable et connaissaient surtout l'école buissonnière. Après avoir usé pas mal de culottes sur les bancs de deux petites institutions privées, un ami de la famille se chargea de lui

apprendre les premiers éléments du français et du latin, puis, une fois débrouillé, on le mit au lycée d'Angers, d'où, sa rhétorique finie, on l'envoya à Paris pour suivre les cours du lycée Charlemagne.

Il y était en 1825, et je vois, dans une lettre de David d'Angers à son père, que c'est le grand sculpteur qui lui servait de correspondant.

Cela me parut d'abord extraordinaire, car autant le père de Pavie était royaliste, autant David d'Angers était républicain. Lui aussi, il avait souffert de la Révolution, mais c'était dans le camp adverse. Son père, qui pour l'aguerrir l'avait traîné derrière lui en Vendée dans les armées de la République, avait été fait prisonnier le soir d'un combat terrible, et même après la déroute de Cholet, les Vendéens l'eussent sûrement passé par les armes avec tous les bleus enfermés comme lui dans l'église de Saint-Florent, si Bonchamps, au moment de mourir, n'avait crié grâce pour ces prisonniers.

Ce geste de Bonchamps avait touché jusqu'au fond du cœur le jeune David. Tout en restant républicain, il s'était pris d'admiration pour le héros vendéen qui avait sauvé la vie à son père, et c'est pour lui payer sa dette de reconnaissance qu'en 1824 il avait fait sa statue funéraire que l'on regarde comme son chef-d'œuvre (1).

Cet acte de piété filiale avait cimenté l'amitié que, malgré les opinions opposées de leurs pères, David et Pavie s'étaient vouée sur les bancs de l'École centrale. C'est là, en effet, qu'ils se rencontrèrent pour la première fois. Il y a même une anecdote charmante au sujet de cette première rencontre. On sait que, le matin de la rentrée des classes, les élèves nouveaux, se sentant dépaysés, ont l'habitude de chercher autour d'eux quelque figure amie. Or, David, ne reconnaissant personne dans la cour, se tenait à l'écart, timide et les mains dans ses poches, quand Louis Pavie, frappé de la douceur réfléchie de son œil bleu, lui dit gentiment : « Viens donc avec nous, *p'tit gâs*, viens donc ! »

Il faut être du pays pour savourer « la douceur angevine » de cette expression populaire.

Le p'tit gas ne se le fit pas dire deux fois et s'attacha à

(1) Le tombeau de Bonchamps par David est toujours dans l'église de Saint-Florent-le-Vieil.

Pavie, qui se prit pour lui d'une égale affection. Longtemps après, David perdit son père. Il était alors à l'Ecole de Rome. A son retour il fut touché jusqu'aux larmes en apprenant que c'était Pavie qui lui avait fermé les yeux. Ces choses-là sont de celles qui ne s'oublient pas quand on a du cœur. Aussi la politique fut-elle incapable de les désunir. En 1836, alors que la révolution de Juillet avait creusé davantage encore le fossé qui séparait les ultras des libéraux, David écrivait à Pavie : « Tu sais qu'en politique notre opinion a toujours été opposée, et cependant jamais le moindre nuage ne s'est élevé entre nous. Continuons donc ainsi (1). »

Et pour « continuer », il avait déjà reporté sur le fils l'affection qu'il avait pour le père.

A partir de 1824 on peut dire que Victor Pavie entra pour n'en plus sortir dans la vie de David d'Angers et qu'il fut associé de près ou de loin à toutes ses pensées, à tous ses travaux. Il est vrai que Pavie avait une nature d'apôtre. C'est le mot dont se servait pour me le peindre le fils de Paul Huet le paysagiste.

Je me souviens très bien de cette belle figure, m'écrivait naguère M. René Huet, qui le vit souvent chez son père, quand il était enfant. Grand, maigre, illuminé, très exalté, il avait l'air d'un apôtre et passait rapidement d'une chose à une autre, sans tarir jamais la source de son enthousiasme. Passionné pour la poésie et pour l'art, il était lié avec toute l'école romantique ; mon père l'aimait beaucoup et il l'avait en grande estime. Pour nous, enfants, il nous paraissait un peu étrange et nous faisait parfois l'effet d'un christ battant l'air pour retrouver les deux bras de sa croix.

L'image est d'autant plus juste que Pavie était un parfait chrétien.

Mais s'il était passionné pour la poésie et pour l'art, il aimait avant tout sa petite patrie. Tout ce qui touchait à l'histoire d'Anjou lui était sacré, et c'est par là, j'imagine, que David s'était senti attiré tout de suite vers cette âme vibrante, lui qui, dans sa fierté d'Angevin, avait ajouté à son nom celui de sa ville natale pour s'en faire un titre de noblesse.

Si David a dressé des monuments à toutes les illustrations de sa province, Pavie les a célébrées sur tous les tons, en vers et

(1) *David d'Angers et ses relations littéraires.*

en prose. Sa première ode, car il rima de bonne heure à l'exemple de son père, mais avec un autre talent que lui, fut pour déplorer la mort de Béclard, médecin fameux qui était Angevin de naissance.

Il avait alors seize ans et ne jurait déjà que par Lamartine. Ayant aperçu un jour un exemplaire des *Méditations* sur le bureau de son père, il en lut au hasard quelques fragments, et telle fut son émotion que, pour lui en faire part plus vite, il courut à toutes jambes aux Rangeardières, où son père était en villégiature, à quelques kilomètres d'Angers. C'est Lamartine qui lui révéla la poésie. « Il surgissait à mes yeux comme un régénérateur, a-t-il écrit plus tard. Il chantait Dieu, le Dieu de nos foyers et de nos temples. Les orages de sa vie si péniblement évoqués dans les premières *Méditations* se résolvaient du moins dans un religieux repentir. »

Quelques années après, il faillit s'évanouir à sa vue en le rencontrant chez Victor Hugo.

Fontanes disait que :

L'enthousiasme habite aux rives de Jourdain.

S'il avait connu Pavie, il aurait pu dire tout aussi bien qu'il habitait sur les bords de la Loire.

Cependant, ses études finies, Victor était retourné chez son père qui, pour satisfaire ses goûts plus encore que ceux de ses lecteurs, venait d'ajouter (janvier 1826) un feuilleton littéraires aux *Affiches d'Angers* (1). Je crois même que Victor était pour beaucoup dans cette création, car le style le démangeait lui aussi, et comme il avait suivi avec un intérêt croissant, durant son séjour à Paris, le mouvement, les publications de l'École romantique, il n'était pas fâché d'avoir sous la main un organe à lui, si modeste fût-il, où il pût exprimer son enthousiasme et ses admirations naissantes.

Justement Victor Hugo venait de faire paraître la troisième édition de ses *Odes et Ballades*. Victor Pavie acheta l'ouvrage et en rendit compte sous ses initiales dans le feuilleton des

(1) Les *Affiches, annonces et avis divers d'Angers* remontaient à l'année 1773. C'était une simple feuille petit in-4, imprimée sur deux colonnes, où se voyait, au bas de la quatrième page, le nom de L. Pavie, imprimeur du Roi et de M. le Préfet. — Après avoir lu les deux premiers feuilletons, David encouragea Pavie à s'occuper des gloires angevines (Lettres du 16 février 1826).

Affiches d'Angers du 2 décembre 1826, en termes qui allèrent au cœur du jeune poète et lui mirent la plume à la main.

Le 13 décembre suivant, Victor Hugo écrivait à *Monsieur V. P., l'un des rédacteurs du Feuilleton des Affiches d'Angers :*

C'est à vous sans doute, Monsieur, que je dois l'envoi d'un numéro du *Feuilleton d'Angers* (2 décembre) où il est parlé du volume d'*Odes et Ballades* que je viens de publier. Du moins, c'est à vous, Monsieur, que je dois ce bienveillant article, et je me fais un devoir et une joie de vous en remercier !

Ce n'est point parce que vous me louez que je vous remercie. Je ferais peu de cas, permettez-moi de vous le dire, d'un éloge qui ne serait qu'un éloge. Ce dont je suis reconnaissant dans votre article, c'est du talent qui s'y trouve ; ce qui me plaît, ce qui m'enchante, c'est d'avoir trouvé dans si peu de lignes la révélation complète d'une âme noble, d'une intelligence forte et d'un esprit élevé.

Vous êtes, je le sens, Monsieur, du nombre de ces amis que mes pauvres livres me font de par le monde et que je ne connais pas, mais que j'ai tant de plaisir à rencontrer quand une occasion fortuite se présente de leur serrer la main. En attendant que cette bonne fortune m'arrive à votre égard, recevez cette lettre comme un gage de ma vive et cordiale estime.

Je regrette de ne pouvoir vous écrire que sous les initiales V. P. ; elles signent un article que les premiers noms de notre littérature pourraient souscrire ; mais, quel qu'il soit, le nom qu'elles cachent ne restera pas longtemps ignoré.

Votre ami,

VICTOR HUGO (1).

Vous pensez si Victor Pavie se rengorgea en recevant cette lettre et s'il s'empressa de se faire connaître ! Le 3 janvier, sans perdre temps, Victor Hugo lui répondit qu'il appartenait à la seule classe privilégiée que fit la nature ; qu'il avait le *mens divinior* qui place l'homme au-dessus des hommes et que, bien qu'il ne connût encore que peu de lignes de sa plume, il n'aurait pas de peine à prophétiser son avenir... « Le chêne est en vous, lui disait-il, laissez-le croître. »

Victor Hugo était déjà le donneur d'eau bénite qu'il fut toute sa vie. Mais Pavie, tout jeune et tout fier qu'il était d'entrer ainsi en relations avec un poète d'un tel talent, d'une telle renommée, n'était pas de ceux qui se laissent prendre à

(1) *Corresp. de Victor Hugo.*

la glu des paroles flatteuses. Outre qu'il avait à côté de lui, dans la personne de son père, un homme qui, le cas échéant, se serait chargé de le rappeler à la modestie, il ne s'abusait pas sur ses moyens ; on pouvait vanter son mérite et dire que ses premières compositions en vers comme *le Juif*, *la Mer et le Lac* et *l'Enfant*, étaient « ingénieuses et inspirées » ; Victor Hugo avait beau à l'inviter à ne pas cacher sa tête sous son aile, « son aile étant faite pour planer dans le ciel et sa tête pour contempler le soleil », il sentait qu'il n'aurait jamais, comme poète, qu'un talent d'amateur ; son ambition n'était pas, du reste, de se faire un nom dans la littérature, mais d'honorer, et d'illustrer, si possible, la profession de son père.

En attendant, il cultiva, cela va sans dire, l'amitié du poète glorieux qui lui avait tendu si gracieusement la main (1) et sa

(1) Nous avons la première lettre de Victor Pavie à Victor Hugo, elle a sa place marquée ici :

« La crainte de vous être à charge, lui mandait-il, et de gâter par un empressement importun une correspondance si précieuse, a seule pu comprimer jusqu'à ce jour l'élan de la reconnaissance.

« Etrange combinaison du hasard qui établit tout à coup un ordre commun de gravitation entre deux êtres à qui la nature avait assigné des tourbillons si divers et qui me constitue, pour ainsi dire, votre satellite, cher et illustre poète! Oui, toujours désormais, je dois tourner avec vous. Quelque événement qui arrive, dût votre indulgence vous être attiré un fardeau, la destinée qui a lié mon obscurité à votre gloire ne doit plus jamais nous séparer, et tout ce qu'il y aura de plus pur dans ma pensée s'en détachera de lui-même pour aller s'accoler à la vôtre.

« Voyez-vous, nous sommes tous en rapport ensemble, je me regarde sous votre empire, comme le malade sous le doigt du magnétiseur ; — j'ai mal à l'âme, interrogez-moi... et puisse l'état de la douleur vous suggérer le remède!

« Mes dix-huit ans viennent de sonner. J'arrive de Paris, où j'ai passé deux années d'amertume et de dégoût. Me voilà depuis trois mois rendu aux vœux d'une famille qui m'adore, au sein de cette nature chérie contre le souvenir de laquelle la civilisation parisienne était venue se briser mille fois, sur ce même sol natal où vous m'étiez apparu d'abord avec vos rêves dorés et vos voiles fantastiques, — et pourtant, soit qu'il faille des secousses à l'âme qui se flétrit et s'altère dans la monotonie du bonheur, soit qu'il y ait en moi quelque motif secret de douleur dont je ne puis découvrir le germe, soit qu'enfin je sois parvenu à cet âge, période inquiète de la vie, transition vague de l'adolescence à la jeunesse, état d'enfantement pour la pensée, où l'âme est suspendue en extase dans l'attente de quelque impression solennelle ; — sous l'écorce de la félicité la plus parfaite, je languis.

« Ce séjour de Paris, lors même que je le détestais, m'attachait secrètement et influait à mon insu sur mon existence future. Car il comblait alors deux vides immenses qui se sont creusés depuis lui, puisqu'il fécondait avec abondance deux genres innés chez moi, celui de la mélancolie par le regret de l'absence, celui de l'admiration par l'enthousiasme des arts. Aujourd'hui, que ces deux dispositions retombent sur elles-mêmes faute d'application avec tout le poids d'un effort fruste, que le besoin de tristesse s'émousse contre un bonheur uniforme, que mon enthousiasme respire en vain cette atmosphère de mouvement et de vie qui lui est refusée, je ne puis mieux comparer mon état qu'à celui d'un homme dont un mouvement convulsif étreindrait les mains avec force sans qu'il puisse rien saisir ; aussi à chaque instant, faute de pâture, cette imagination exagère-t-elle tout en bien ou en mal...

« Jugez d'après cela quel bouleversement de jouissance ont dû opérer en moi

première pensée fut naturellement de le mettre en rapports avec David d'Angers, persuadé que tous deux y trouveraient leur compte.

Trois mois après, c'était chose faite. Le 20 mai 1827, — toutes ces dates doivent être retenues, car ce sont les jalons de l'histoire, — Victor Hugo mandait à Pavie :

Votre père nous a quittés vite, trop vite, dites-le-lui bien. Mais aux regrets que nous a causés son départ, il a voulu mêler une espérance, celle de vous voir bientôt. Votre aimable lettre la change en certitude et la plus chère marque d'amitié que vous puissiez me donner, c'est de la réaliser bientôt. Vous ferez de belles choses partout, mais à Paris l'esprit a plus d'aliment : les musées, les galeries, les bibliothèques lui ouvrent de nouvelles sphères d'idées; enfin, tout ce qui s'acquiert est ici, et vous avez déjà tout ce que la nature donne.

J'ai été également enchanté de connaître M. David (d'Angers). C'est un homme de beaucoup de talent et de beaucoup d'idées. Il m'a fait voir son atelier où abondent les belles choses (1)...

C'est donc au mois de mai 1827, et par l'entremise du père de Pavie, que Victor Hugo et David d'Angers entrèrent en relations ensemble. Désormais, malgré leur différence d'âge, ils seront unis comme les doigts de la main, et pour fortifier encore leur amitié, quand Pavie viendra faire son droit à Paris, il mettra son orgueil et sa joie à aller de l'un à l'autre (2).

deux lettres signées d'un homme que j'avais regardé jusqu'à ce jour comme l'écho de mon âme, comme l'interprète de mes pensées. Me voilà tel que je suis, bon ou mauvais, tout entier, faites de moi ce que vous voudrez. J'ai pensé, sur la foi d'une correspondance brûlante d'amitié et de poésie, qu'un épanchement absolu serait accueilli de vous avec l'indulgence que donne le génie. J'ai cru que je serais compris à mon tour d'un homme que je comprenais si bien. Je me jette donc dans vos bras, je m'en rapporte en aveugle à vos conseils. Je vous demande une application à ces penchants qui s'usent sans résultat. Je vous demande un plan de vie, une règle à suivre. Je vous demande moyen de tirer en l'isolant quelques légères étincelles de ce fluide qui se dégage et s'évapore sans clarté.

« Tout à vous de cœur et d'âme.

« VICTOR PAVIE. »

(*Lettre inédite.*)

(1) *Corresp. de Victor Hugo.*

(2) En attendant il ne laissait passer aucune occasion de servir Hugo et ses amis dans le feuilleton littéraire des *Affiches d'Angers*, comme en témoigne la lettre suivante adressée, en 1828, par Eugène Delacroix à Victor Hugo :

« Je reçois à l'instant, mon cher ami, le journal que vous avez eu la bonté de remettre chez moi. J'aurais été vous en remercier moi-même, si je n'étais tout à fait pris depuis quelque temps par la nécessité, qui est un plaisir pour moi, d'accompagner mon vieil invalide de frère que je possède à présent et que je n'avais pas vu depuis plusieurs années. J'ai été assez souffrant tous ces derniers temps, et je

Le 19 novembre 1827, David écrivait au fils de l'imprimeur :

Je vois souvent notre ami Hugo ; nous sommes allés assister au ferrement des galériens de Bicêtre. Combien j'aime Hugo avec son âme ardente et tout antique ! Je lis actuellement le Dante. Hugo n'est pas sans quelque ressemblance avec ce poète. Il vient de nous lire sa préface de *Cromwell*. Quelle profondeur de pensées ! à elle seule, cette préface est un code de littérature (1).

On voit qu'Hugo n'était pas seul à posséder une âme ardente, et que David avait comme Pavie la flamme et l'enthousiasme.

Que si vous me demandez dans quel but le poète et le sculpteur étaient allés à Bicêtre assister au ferrement des galériens, je vous répondrai que c'était afin de documenter Hugo, qui songeait à écrire *le Dernier jour d'un Condamné*. Dans l'espace de quelques semaines ils assistèrent deux fois à cette lugubre cérémonie. Car David s'intéressait maintenant à tout ce que faisait Victor Hugo, et comme il habitait à deux pas de chez lui, dès qu'il avait un moment de loisir, il allait rue Notre-Dame-des-Champs, se réchauffer, si l'on peut dire, au foyer de l'auteur de *Cromwell*. Souvent aussi Victor Hugo passait le prendre le soir, à son atelier (2), et l'emmenait voir le coucher du soleil dans la plaine de Montrouge. Et, le dimanche, David se joignait régulièrement à la bande joyeuse des artistes et des poètes qui allait au *Moulin de Beurre* manger, au son des violons, le poulet sauté de la mère Saguet. C'est même au cours d'une de ces promenades que le statuaire rencontra un jour avec Hugo, rue du Montparnasse, la petite fille, grêle, étiolée, flétrie, mais belle tout de même, qui lui servit de modèle pour *le Tombeau de Botzaris*.

Mais la grande occupation de David, en ces années de fièvre et d'émulation fraternelle, était de modeler dans la terre glaise les traits de tous ceux, jeunes ou vieux, qui étaient sur

n'ai guère vu les amis ni l'atelier. Pour ce qui est de l'article, je n'ai pas méconnu la main obligeante de notre jeune ami, M. Pavy (*sic*), à qui je vous prie, si vous avez occasion de lui écrire bientôt, de témoigner ma reconnaissance en attendant que je m'acquitte moi-même envers lui. Mes remerciements doivent aussi remonter plus haut et il est bien doux pour moi de penser que c'est à la place que j'ai le bonheur de tenir dans votre estime que je dois une partie de celle de M. Pavy. » (Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie).

(1) *David d'Angers et ses relations littéraires.*

(2) L'atelier de David était rue d'Assas. On a posé récemment une plaque commémorative sur la façade de la maison qui l'a remplacé.

le chemin de la gloire. Bientôt son atelier de la rue d'Assas devint en quelque sorte le vestibule du Panthéon. Chateaubriand posa devant lui, l'un des premiers, puis ce fut au tour de Delacroix, d'Hugo, de Lamartine, de Vigny, de Sainte-Beuve, de Mérimée, d'Émile Deschamps, de Delphine Gay, de Mme Tastu. Tout le Cénacle y passa, sans parler des autres. Si bien que David d'Angers acquit en peu de temps dans le monde des lettres une renommée extraordinaire et, d'ailleurs, parfaitement justifiée.

On connaît les vers que lui ont dédiés Victor Hugo et Sainte-Beuve dans *Joseph Delorme* et *les Feuilles d'Automne*. En voici quelques-uns d'Alfred de Vigny qui ne figurent pas dans ses œuvres :

A vous qui soufflez une âme
Sur les flots du bronze en flamme,
Vous dont la puissante main
N'eut jamais d'étreintes vaines,
Vous dont le marbre a des veines
Où coule le sang humain (1).

Et ce qu'il y avait d'admirable et de tout à fait unique chez David, c'était son désintéressement absolu. Non seulement il ne demandait rien aux écrivains et aux artistes dont il faisait le buste ou le médaillon, mais il se croyait encore leur obligé. Il les sollicitait comme un débutant dans la carrière, et comme s'ils lui avaient fait une grâce en venant poser devant lui. Et quand les modèles lui manquaient en France, il allait en chercher en Angleterre et en Allemagne. Il faisait le voyage de Londres avec l'espoir d'en rapporter le buste de Walter Scott. Il entreprenait celui de Weimar pour modeler le front olympien du grand Gœthe. Et toujours et partout il était accompagné de Victor Pavie et quelquefois de son frère Théodore. Victor, avec ses qualités lyriques, lui donnait l'aplomb qui lui aurait manqué sans lui pour forcer les portes illustres. Il a fait ainsi, dans l'espace de vingt-cinq ans, quelque chose comme 50 statues, 120 bustes, 75 ou 80 bas-reliefs, dont celui du Panthéon, 40 statuettes, 30 médaillons de proportions colossales et 500 médaillons de moyenne grandeur, tous fondus à la cire perdue.

(1) Ces vers lui furent adressés sur un exemplaire de *Cinq-Mars*. Ils parurent dans le *Vert-Vert* du 17 août 1837.

Et tout cela se voit à Angers, au Musée qui porte son nom, car il voulut que toute son œuvre fût réunie dans sa ville natale, et au fur à mesure qu'il exécutait un morceau, grand ou petit, il en offrait gracieusement, humblement, le moulage à la municipalité d'Angers. Je ne crois pas qu'il existe au monde un ensemble sculptural comparable à celui-ci. Toute l'histoire de France est là, évoquée et traduite par un ébauchoir magistral et divin.

III

Parlons un peu du voyage de Weimar. Quand David l'entreprit, au mois de juillet 1829, toute l'École romantique était sous le charme de la récente traduction de *Faust* par Gérard de Nerval et des beaux dessins que Delacroix avait faits pour illustrer le *Faust* de Stapfer (1). On pourrait même dire que ce fut par cette traduction et ces dessins que l'École romantique prit enfin contact avec Gœthe.

Sans doute on n'avait pas attendu la traduction de *Faust* pour lire *Werther*. Nodier, jeune, le portait toujours sur lui et s'en est inspiré dans *le Peintre de Salzbourg*. Lamartine l'avait lu peu de temps après sa sortie du collège. Il écrivait à Aymon de Virieu, au moins de novembre 1809, que *Werther* lui avait fait la chair de poule et lui avait donné du même coup de l'âme et le goût du travail tout en l'attristant un peu. Et le 30 septembre 1810, il lui mandait encore : « Vois l'automne, c'est le temps où je deviens amoureux, mélancolique, rêveur et ennuyé de la vie ; c'est le temps où je lis *Werther* et où je suis tenté d'imiter cet aimable et malheureux héros de roman. »

Werther est certainement avec *René* le livre qui a exercé le plus d'influence sur la première génération du XIX^e^ siècle. Mais on l'avait lu comme un livre français, je veux dire qu'il n'avait donné à personne ou à très peu de gens l'idée d'étudier la littérature allemande et de pénétrer la vie intérieure de celui qui l'avait écrit.

(1) Gœthe disait de la traduction de Gérard qu'il n'éprouvait plus de plaisir à lire *Faust* en allemand, et des dessins de Delacroix que cet artiste d'élite avait surpassé ses propres inventions dans certaines scènes. « Les Français, ajoutait-il, critiquent sa manière fougueuse, mais elle le sert à point nommé. On espère qu'il achèvera le *Faust* et par avance je me réjouis en particulier de voir la *Cuisine des sorcières* et les cènes du Broken... »

En d'autres termes, Gœthe n'inspirait en France aucune curiosité. On savait, bien entendu, que c'était un grand homme; Mme de Staël en avait assez dit pour qu'il nous fût connu, mais on n'en parlait que comme d'un personnage de légende ou d'une pyramide lointaine.

Et pourtant Gœthe avait partagé de bonne heure avec Klopstock, Bürger et Schiller l'honneur d'être traduit en français. Sa *Violette* avait été mise en vers par Nodier et Chênedollé ; son *Roi des Aulnes* par Emile Deschamps et Henri de Latouche, dans le temps même où la *Lénore* de Bürger et son *Chant sauvage* faisaient entrer dans l'art et la poésie romantiques la chevauchée-fantôme, l'aventure du cavalier nocturne.

Ce n'est vraiment qu'à partir de 1827 qu'on s'intéressa tout à fait à Gœthe. Entre les deux traductions de *Faust* par Stapfer et Gérard, *le Globe* publia cette année, dans ses numéros du 22 mai et du 2 juin, deux lettres datées de Weimar qui furent très remarquées.

La première en date, qui remontait au 17 octobre 1817, n'était pas signée, et *le Globe* en l'insérant dit qu'elle était d'un ami. Cet ami écrivait, après avoir visité Gœthe :

C'est un homme d'environ 69 ans ; il ne m'a pas paru en avoir 60. Il a la taille de Talma, avec un peu plus d'embonpoint ; peut-être aussi est-il un peu plus grand. Les lignes de son visage sont grandes et bien marquées : front haut, figure assez large, mais bien proportionnée ; bouche sévère, yeux pénétrants, teint sombre, expression générale de force et de réflexion.

Sa maison est superbe ; elle fut construite, à ce qu'on m'a dit, sur l'emplacement d'une église ! Sur le seuil de la porte intérieure est inscrit ce mot : *salve* ! Il me reçut dans une galerie ornée de bustes où nous nous promenâmes. Sa démarche est calme et lente, comme son parler, mais, à quelques gestes rares et forts qui lui échappent, on voit que l'intérieur est plus agité que l'extérieur. La conversation d'abord froide s'anima peu à peu, il parut ne pas trop s'y déplaire : j'ai joui quelques instants de Gœthe se développant avec plaisir. Il marchait et s'arrêtait pour m'examiner, ou se recueillir et enfoncer toujours plus profondément sa pensée, ou chercher une expression ou donner un exemple et des détails. Le geste rare mais pittoresque et l'habitude générale grave, forte, imposante, Nous restâmes ensemble à peu près une heure. Je fus surtout frappé de son grand sens. Il ne m'a énoncé aucun paradoxe, aucune proposition étrange, quoiqu'il ne m'ait dit que des choses neuves. Son imagination perçait de

temps en temps : beaucoup d'esprit dans le détail et le développement ; un vrai génie dans le corps de l'idée. Ce qui me paraît caractériser son esprit, c'est l'étendue...

Huit ans après, le 28 avril 1825, l'ami du *Globe* écrivait de Weimar :

Je suis allé à 11 h. chez Gœthe, et j'ai d'abord demandé Mme de Gœthe, sa belle-fille, pour laquelle j'avais deux lettres de Berlin.

J'entrai par l'escalier commun dans une aile où demeure toute la famille. Le domestique me dit que Mme de Gœthe n'était pas bien et gardait encore le lit. Je remis donc mes deux lettres au domestique et le priai de me faire savoir l'heure où je pourrais revenir. Je demandai ensuite son excellence monsieur le ministre de Gœthe et je remis pour lui au domestique la lettre de Hegel avec la même prière que pour Mme de Gœthe et me retirai. J'avais déjà fait la moitié de la rue, quand je vis accourir le domestique, qui me dit que M. de Gœthe désirait me voir sur-le-champ. Je repris donc le bel escalier, orné de plâtres et de petites statues ; puis on m'introduisit dans cette galerie où, il y a huit ans, j'avais eu le bonheur de faire plusieurs tours avec Gœthe, et de cette galerie dans le cabinet où l'on me dit que Gœthe allait venir.

J'étais tout troublé, je portais les yeux autour de moi avec avidité sur les tableaux, les gravures, les livres, et toutes les parties de l'ameublement. La pièce est plus longue que large. Sur le mur qui est en face des croisées sont des dessins et des copies de tableaux ; au-dessus du canapé, une composition que je n'ai pas eu le temps d'examiner ; sur un meuble des dessins coloriés, l'un avec l'inscription : *Hern Alexander von Humboldt*. Vis-à-vis, près des croisées, de petits meubles avec quelques livres, le tout dans le plus grand ordre ; dans le fond un pupitre à différents compartiments, où sont de grands cartons longs qui renferment sans doute des cartes ou des gravures. Je regardais avec plus d'avidité que de discernement, préoccupé de l'idée de me trouver là, dans le cabinet de Gœthe, où Gœthe allait bientôt paraître, quand la porte de la galerie s'ouvrit, et je vis un vieillard que je reconnus de suite. Il avait une cravate de couleur nouée négligemment, un pantalon de drap, une redingote bleue, et la tête nue. Quelle tête ! large, haute, profonde, imposante, admirable ! Il s'avança lentement et doucement, me montra le sopha et s'y assit avec moi...

Il avait l'air de souffrir, chaque parole lui coûtait : Il me dit : Il faut que je prenne des précautions, que je ne me livre à rien trop longtemps, et me tienne en équilibre, pour pouvoir suffire aux occupations qui me restent.

Je lui demandai ses commissions pour Paris, où l'on commençait à s'intéresser à l'Allemagne, où l'on traduisait Schiller et lui.

— On a traduit *Faust* littéralement ? Je le conçois pourtant. Pour s'améliorer la langue française n'a besoin seulement que de reculer de quelques siècles et de revenir à Marot... Oui, la langue de Marot... Il faut prendre quelques libertés. Peu à peu on s'habitue.

Comme je vis que je n'en pouvais tirer davantage sur la France, je changeai de sujet. « Du moins, lui dis-je, je suis heureux que, parmi les choses dont vous pouvez vous occuper, vous ayez mis la nouvelle littérature italienne et mon ami Manzoni.

— Ah Manzoni ! (en levant les yeux et avec un accent réfléchi). C'est un jeune homme bien intéressant.

Il a commencé à s'écarter des règles reçues, et surtout de l'unité de lieu. Mais les *anciennistes*, dit-il en souriant lui-même de son mot, ne veulent pas cela... On lui en a voulu, et cependant il ne s'en est écarté qu'avec mesure, et cela me plaît.

J'ai reçu *Adelchi*. J'en ai même fait un extrait que je publierai si j'en ai l'occasion. Je l'ai bien étudié. Il y a de très belles choses. Je n'aime pas m'arrêter aux particularités, c'est toujours l'ensemble qu'il faut voir ; mais tenez, vous rappelez-vous ce soldat longobard chez qui se réunissent les conjurés et qui ne songe qu'à sa propre élévation...

Manzoni se tient à l'histoire et aux personnages réels qu'elle fournit; mais (en écrivant) il les élève jusqu'à nous par les caractères qu'il leur donne; il leur prête nos sentiments humains, libéraux même; et il a raison. Nous ne pouvons nous intéresser qu'à ce qui nous ressemble un peu, et non aux Lombards ou Longobards... Voyez *Adelchi*, c'est un caractère de l'invention de Manzoni.

Là-dessus je lui dis avec un peu d'émotion :

Les sentiments d'Adelchi mourant sont ceux de Manzoni lui-même. Manzoni qui est un poète lyrique s'est peint dans Adelchi.

— Oui, vraiment. Il y a longtemps que j'avais connu son âme et sa manière de sentir dans ses *Inni sacrés*. C'est un catholique naïf et vertueux.

Je lui exprimai ma reconnaissance, comme ami de Manzoni, de ce qu'il avait eu la bonté de le défendre, sans le connaître, contre la critique de *Quarterly Review*. Il me répondit : J'en fais grand cas, *Adelchi* est un plus grand sujet ; mais le *Comte de Carmagnola* a bien de la profondeur. Et la partie lyrique en est si belle que ce méchant critique anglais l'a louée et même traduite...

Dix jours avant de publier ces deux lettres anonymes, *le Globe* imprimait celle-ci, d'Ampère, qui, disait-il, achevait alors

dans l'Athènes de l'Allemagne (*alias* à Weimar) une éducation poétique qui donnait de brillantes espérances :

9 mai 1827.

Gœthe a, comme vous le savez, quatre-vingts ans. J'ai eu le plaisir de dîner plusieurs fois avec lui en petit comité, et je l'ai entendu parler plusieurs heures de suite avec une présence d'esprit prodigieuse, tantôt avec finesse et originalité, tantôt avec une éloquence et une chaleur de jeune homme.

Il est au courant de tout, il s'intéresse à tout, il a de l'admiration pour tout ce qui peut en admettre. Avec ses cheveux blancs, sa robe de chambre bien blanche, il a un air tout candide, et tout patriarcal. Entre son fils, sa belle-fille, ses deux petits-enfants, qui jouent avec lui, il cause sur les sujets les plus élevés. Il nous a entretenus de Schiller, de leurs travaux communs, de ce que celui-ci voulait faire, de ce qu'il aurait fait, de ses intentions, de ses souvenirs : il est le plus intéressant et le plus aimable des hommes.

Il a une conscience naïve de sa gloire qui ne peut déplaire, parce qu'il est occupé de tous les autres talents, et si véritablement sensible à tout ce qui se fait de bon, partout et dans tous les genres. A genoux devant Molière et La Fontaine, il admire *Athalie*, goûte *Bérénice*, sait par cœur les chansons de Béranger et raconte parfaitement nos plus nouveaux vaudevilles. A propos du Tasse, il prétend avoir fait de grandes recherches et que l'histoire se rapproche beaucoup de la manière dont il a traité son sujet. Il soutient que la prison est un conte. Ce qui vous fera plaisir, c'est qu'il croit à l'amour du Tasse et à celui de la princesse ; mais toujours à distance, toujours romanesque et sans ces absurdes propositions d'épouser qu'on trouve chez nous dans un drame récent.

J'ai lu, manuscrit, un ouvrage de Gœthe fort extraordinaire et qui paraîtra dans quelques jours (1), il l'a composé à soixante-dix-sept ans passés : c'est un épisode ou plutôt un intermède destiné à trouver place dans la suite de *Faust*, qui n'est pas encore achevée. C'est, comme il l'intitule lui-même, une fantasmagorie. Elle est à peu près intraduisible ; mais à travers beaucoup de bizarreries et assez d'obscurité, il y a de la profondeur, de la poésie et de la grâce. Depuis le siège de Troie jusqu'au siège de Missolonghi, la mythologie grecque, le moyen âge, le temps actuel, lord Byron, tout s'y trouve. C'est un rêve d'un grand sens ; et dans cette composition tout est créé, bon ou mauvais, par cette tête octogénaire...

N'est-il pas vrai que ces lettres nous donnent un avant-goût des *Entretiens de Goethe et d'Eckermann ?*

(1) *Hélène*, qui parut en 1828.

Il paraît qu'en lisant les articles que lui avait consacrés J.-J. Ampère quelque temps auparavant, Gœthe s'imagina qu'ils étaient d'un homme fait, et qu'il fut tout surpris, quand Ampère alla le voir, de se trouver en face d'un jeune homme d'une vingtaine d'années. Son étonnement fut plus grand encore, lorsqu'il apprit que le dernier traducteur de *Faust* avait dix-neuf ans (1). Il expliquait cette précocité intellectuelle par l'influence du milieu parisien où les hommes les plus remarquables sont réunis et en rapports journaliers.

Il aurait bien dû nous donner, pendant qu'il y était, la clé de ses connaissances universelles. Je sais bien que le génie comprend tout et devine le reste, mais quand un homme est plein de gloire et de jours, il se désintéresse ordinairement des travaux des jeunes gens qui montent la côte que lui-même descend. S'il trouve encore le temps de lire, il relit, comme Royer-Collard. Or, Gœthe se tenait au courant de toute la littérature contemporaine et connaissait l'École romantique aussi bien que celle du grand siècle et des derniers classiques. Il disait, par exemple, de Victor Hugo, en 1827 :

Il possède un talent remarquable et qui a senti l'influence de la lltérature allemande. La jeunesse poétique s'étiolait, grâce au pédantisme du parti classique : mais à présent que *le Globe* est avec lui, il a partie gagnée. Je le comparerais volontiers à Manzoni. Il y a en lui plus d'objectivité, et je le regarde comme aussi considérable que MM. de Lamartine et C. Delavigne. Si je l'examine bien, je reconnais sûrement d'où il procède, lui et d'autres talents naissants qui lui ressemblent. C'est de Chateaubriand, lequel est sans contredit un très habile et poétique rhéteur. Mais afin d'avoir une idée du genre de Victor Hugo, lisez la pièce de Napoléon, *les Deux Iles*. N'a-t-il pas des images ravissantes? Et sa matière ne l'a-t-il pas traitée avec une extrême indépendance ? Regardez seulement ce passage où s'achève l'hymne des peuples soumis :

Il a bâti si haut son aire impériale,
Qu'il nous semble habiter cette sphère idéale
Où jamais on n'entend un orage éclater !
Ce n'est plus qu'à ses pieds que gronde la tempête,
Il faudrait pour frapper sa tête
Que la foudre pût remonter !

(1) Gérard Labrunie, dit Gérard de Nerval, naquit, en effet, à Paris le 22 mai 1808.

Après ces mots du chant triomphal, le poète reprend lui-même la parole :

La foudre remonta. Renversé de son aire,
Il tomba tout fumant de cent coups de tonnerre.

Que cela est beau ! Admirez ce nuage gros de tempêtes, d'où la foudre s'échappe en remontant pour frapper le héros. L'image est vraie; on peut en voir la preuve sur les montagnes, lorsque les orages se déchaînent à vos pieds et que la foudre prend un cours ascensionnel.

Et Gœthe faisait cette remarque très juste :

Chez les Français, la poésie n'abandonne jamais la terre ferme de la réalité. Mettez les vers en prose, et leurs qualités essentielles subsistent.

Mais où avait-il vu qu'Hugo avait subi l'influence de la littérature allemande ? C'est assurément celle qu'il connaissait le moins. Certes, il avait lu les poésies de Brüger et de Wieland, les drames de Schiller, les romans et les poèmes de Gœthe, mais il n'y avait pas longtemps qu'il avait lu *Faust* en entier (1), et la seule allusion qu'il y ait faite dans sa préface de *Cromwell* est celle-ci, mais elle s'imposait : « C'est lui (le grotesque) qui fait ramper Méphistophélès autour de Faust. »

On a dit que c'était Ampère qui, lors de sa visite à Gœthe en 1827, l'avait documenté sur notre jeune littérature, et notamment sur Mérimée, Vigny, Émile Deschamps, Delphine Gay et Mme Tastu. C'est bien possible, mais il convient de se souvenir que Gœthe était abonné au *Globe* depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis 1824 ; il avait donc sous la main un merveilleux instrument d'information française. En tout cas, il ne lui restait pas grand'chose à apprendre sur les hommes et les œuvres de l'École romantique, quand David et Pavie se présentèrent chez lui, au mois d'août 1829.

IV

Ce fut une vraie surprise pour Victor Pavie que ce voyage à Weimar. La veille, il n'en savait rien encore, David, avant de

(1) Il ne faut pas se laisser prendre à l'épigraphe de *Faust* qui figure en tête d'un chapitre de *Han d'Islande*. Hugo avait dû la prendre dans l'analyse du poème de Gœthe par Mme de Staël.

lui en parler, ayant voulu pressentir son père. A quoi bon, en effet, lui mettre l'eau à la bouche, si, pour une raison ou une autre, la demande devait être suivie d'un refus ? Nous avons la lettre du statuaire à l'imprimeur d'Angers. J'en citerai la partie essentielle.

Tu connais mon culte pour les grands hommes, écrivait David le 27 juillet 1829 ; il en est un dont je veux étudier et contempler les traits, c'est Gœthe. Dans peu de jours j'espère être auprès de lui. Veux-tu me permettre d'emmener avec moi mon jeune ami ? Je t'avoue que c'est la chose que je désire le plus au monde. Cependant, cher ami, je préfère ton bonheur au mien. Si ce voyage te contrarie, nous n'en parlerons plus. Cela me fera mal, mais que ne ferais-je pas pour toi dont l'amitié est si persévérante ? Ecoute, ton fils va passer son examen dans peu de jours : aussitôt nous partirons, car il veut être à Angers à une certaine époque qui est bien chère à son cœur (1). Tout cela peut très bien s'arranger, parce que je ne puis être longtemps absent de Paris. Voilà mon projet : 3 jours pour le voyage, 4 jours au plus pour mon travail et 3 jours pour revenir à Paris. Comme il faut dire toute sa pensée à son unique ami, peut-être que 3 jours de plus pourraient me transporter dans une campagne auprès d'Angers (2), où là, ignoré de mes compatriotes, je pourrais serrer mon ami dans mes bras. Cela est le délire de mon imagination ; tu es toujours dans ce qu'elle conçoit (3).

Le moyen de résister à de telles prévenances ? Rien qu'à la pensée qu'en rentrant d'Allemagne David viendrait passer quelques jours auprès de lui, Pavie lui aurait accordé beaucoup plus qu'il ne demandait. Et donc, on devine la joie qu'éprouva son fils, le matin où le grand sculpteur frappa à sa porte et lui dit à brûle-pourpoint : « Je t'emmène avec moi à Weimar ! » Deux éclairs d'adhésion jaillirent de ses yeux, et, du bond qu'il fit, son Justinien sauta tout grand ouvert, de son lit sur sa table (4).

David avait déjà tout préparé en vue de ce voyage. Pour conjurer la malchance qu'il avait eue à Londres avec Walter Scott, il avait obtenu un certain nombre de lettres de recommandation pour des habitants de Weimar; l'abbé Grégoire et Victor Cousin lui en avaient remis deux autres pour Gœthe,

(1) Le 25 août, jour de la Saint-Louis, fête de son père.
(2) Les Hauts-Vergers.
(3) *David d'Angers et ses relations littéraires*, p. 43.
(4) Victor Pavie, *Œuvres choisies*, p. 13.

et lui-même, afin de montrer à l'illustre écrivain ce qu'il savait faire, car toutes les reproductions plastiques dont on l'avait accablé depuis soixante ans l'avaient indisposé contre les portraitistes, il avait mis dans une caisse quelques-uns de ses plus beaux médaillons.

Les voilà partis. Ils s'arrêtèrent en route à Strasbourg, Cologne, Mayence, Heidelberg et Carlsruhe. A Strasbourg, ils saluèrent au passage le père Annacht, naïf et délicieux bonhomme qui était devenu par profession le rebouteux de tous les saints de pierre de la cathédrale. Cologne les ravit avec ses trente clochers dominés, écrasés par la masse énorme du *dôme* qui pourtant n'était pas encore achevé. C'est la guerre de 1870, par conséquent l'argent de la France, qui pourvut la cathédrale de ses deux flèches actuelles. A Heidelberg, ils achetèrent des couteaux de chasse comme ceux dont se servaient les étudiants pour vider leurs querelles. A Carlsruhe ils assistèrent, à l'Opéra, à la représentation du *Freischütz*, et Pavie reconnut dans la troupe le ténor Hatzinger, qui avait fait quelques années auparavant les délices des Parisiens dans le même rôle.

Arrivés à Weimar, ils descendirent à l'hôtel de l'Éléphant, dont l'enseigne pittoresque les avait frappés. Cet hôtel était tenu par une jeune veuve qui avait une ravissante petite fille de treize ans, coiffée de deux nattes de cheveux cendrés. David l'ayant remarquée la croqua en deux coups de crayon pour sa tête de *Sainte Cécile*, pendant que Pavie apprenait à ses dépens qu'il était défendu de fumer dans les rues. C'était M. de Gœthe lui-même qui, étant ministre de la haute police et de l'édilité de Weimar, avait fait cette défense aux habitants, sous peine d'une amende d'un thaler. Il n'aimait pas le tabac, M. de Gœthe, et depuis l'incendie du château, il avait toujours peur du feu (1).

A peine installés, David se mit en quête d'un mouleur et des personnes pour qui il avait des lettres de recommandation. Il trouva le mouleur, mais le guignon voulut que tous les destinataires des lettres fussent absents. Alors, « une ardente inquiétude le prit, dit Pavie. Une fièvre de voyage perdu nous étrilla sans pitié pendant quelques heures, jusqu'à ce qu'il se fût décidé à écrire une lettre à Gœthe, pour obtenir, sans

(1) Victor Pavie, *Œuvres choisies*, t. I, p. 32.

parler du motif essentiel, le bonheur de lui remettre en personne les lettres de l'abbé Grégoire, de Cousin et de quelques autres dont il était chargé (1). »

Il était environ trois heures. Peu de temps après David apprenait que M. de Gœthe l'attendrait à cinq heures. Cet empressement lui parut un bon signe et le remonta.

Nous vîmes Gœthe, écrivait Pavie à son père, le 24 août 1829. L'émotion, comme tu le penses, fut à son comble, et le tremblement convulsif. Il s'avança vers nous, droit, complet, vénérable, du fond d'un appartement auquel nous tournions le dos, pour entrer dans l'appartement désigné. Le petit portrait de ma collection est bête, mais ressemblant quant au visage, sauf l'expression sublime du regard. M. David parla, lui remit les lettres, trois médaillons en plâtre : Rossini, Cousin et Delacroix, puis sa biographie avec de beaux vers à Gœthe, que Paul Foucher avait écrits dedans, et enfin pour te faire plaisir, car j'ai pensé à toi. mon cher papa, une ode que j'ai barbouillée à la hâte, tant en diligence que dans cette matinée de préoccupation et d'angoisse. Il mit tout cela de côté, nous tira quelques médailles du moyen âge, dont il a une riche collection, puis nous fit asseoir, et nous entretint de la littérature française, qu'il connaît aussi bien que nous. Puis il nous dit adieu et nous fit conduire à l'étage supérieur, chez madame de Gœthe,sa bru, qui préparait avec sa sœur la fête anniversaire du grand vieillard. Elle nous reçut avec une affabilité toute française, nous parla avec une habitude consommée de nos grands poètes modernes, particulièrement de Lamartine et de Victor Hugo qui avaient mis récemment tout Berlin en émoi, sur la nouvelle absurde qu'ils y étaient, et qu'on avait vu leurs noms inscrits sur le livre de la ville. Son mari entra. Nous causâmes encore quelques minutes et nous partîmes, invités pour le lendemain à six heures à prendre le thé chez eux. Ils ont promis à M. David de le seconder de tout leur pouvoir, dans son grand dessein, dont il avait touché un mot devant Gœthe qui n'avait pas froncé le sourcil trop bas. Ainsi il y a grande espérance. Toutefois, n'en dis encore rien. Si quelque obstacle lui arrivait (2) !

Grâce à Dieu et à la bonne intercession de M^me^ de Gœthe, aucun obstacle n'arriva, et David put commencer le buste du grand homme.

Pavie raconte quelque part que, lorsque Lamartine posait devant le maître angevin, il descendait à chaque instant du *trône*, puis souriait à son image comme un chat dans une

(1) André Pavie, *Médaillons romantiques*, p. 77.
(2) André Pavie, *Médaillons romantiques*, p. 78.

glace, sans songer que c'était lui. « C'est ravissant, c'est merveilleux, c'est de l'âme et de la vie, s'écriait-il, c'est le plus net ouvrage français que j'aie vu ! »

Gœthe était trop lourd et trop solennel pour se livrer à cette mimique devant son buste, mais au fur et à mesure qu'il voyait ses traits émerger de la glaise sous la main géniale qui la pétrissait, il ne pouvait cacher sa satisfaction. Comme pour échauffer l'ébauchoir de David, il sortait peu à peu de son calme, de son impassibilité, de sa réserve naturelle, il causait avec lui de tout, de littérature et d'art, de Paris, de Rome et de la Grèce. Et quand, après un nombre respectable de séances qui faisaient l'étonnement du sculpteur lui-même, habitué qu'il était à enlever ses œuvres, le buste fut en état de passer de l'argile au plâtre, Gœthe attira David sur son sein et l'embrassa longuement. Je crois même qu'au bord de ses yeux on vit perler une larme.

Entre temps, les deux Français assistèrent à Weimar aux fêtes organisées en l'honneur de Gœthe, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance, et virent représenter *Faust* pour la première fois. Quelle apothéose ! En 1882, j'ai vu, moi aussi, tout Paris défiler sous les fenêtres de Victor Hugo pour fêter ses quatre-vingts ans. Mais Paris fit seul les frais de cette manifestion grandiose, tandis que, le 28 août 1829, toute l'Allemagne se leva pour fêter le dieu de Weimar. Et *Faust* fut joué toute la semaine suivante à Dresde, à Francfort et à Leipsick ! ...

Au mois de septembre, David et Pavie étaient de retour à Paris où tous les membres du Cénacle, à commencer par son chef, les accablèrent de questions sur Gœthe et sur l'Allemagne.

Et quelque temps après, Victor Hugo, Vigny, Deschamps, Sainte-Beuve, Balzac et Mérimée envoyaient leurs œuvres au patriarche de Weimar par l'intermédiaire de David d'Angers.

LÉON SÉCHÉ.

GEORGES LAFENESTRE

POÈMES

—

NUIT CLAIRE

Le clair de lune est sur les bois
aussi calme, aussi lourd et dense
que lors de mes nuits d'autrefois,
les nuits de mon adolescence —
mais tout est si changé en moi...

J'écoute le vent dans les feuilles.
Comme il soupire faiblement !
Je n'ai ni tristesse ni deuil,
Je suis là, — tout seul, écoutant
le vent qui dit sa peine aux feuilles
et je comprends mieux maintenant
le vent et la lune, tout seul.

Les soirs de jadis sont trop loin
pour que je les regrette encore ;
je n'ai la nostalgie de rien,
d'aucun vaisseau ni d'aucun port ;
mais j'ai plaisir à m'en aller
à travers ce pays lunaire
parmi les senteurs de la terre
fraîches à mon cœur consolé.

A LA FENÊTRE

Les écharpes violettes de la nuit
tombent à plis légers sur les épaules de la terre
— Je me suis accoudé à la fenêtre
pour assister à la tragédie du crépuscule ;
mais les nuages sont partis je ne sais où
et, ce soir, ils ne viendront pas au rendez-vous.
C'est calme plat par tout le ciel occidental
où la lumière pâlit insensiblement et se fane,
tel un bouquet trop délicat qu'un rien flétrit.
L'ombre emplit jusqu'au bord le creux de la vallée,
mais le coteau d'en face, sous la dernière clarté du jour
resplendit comme une terre promise
plus lointaine que le pays de Chanaan.
Il se pâme dans l'air une si fluide mollesse
et le glissement voluptueux des minutes
invite si dangereusement à la rêverie
que j'ai toutes les peines du monde, je crois bien,
à ne point chantonner quelque lied subjectif
pour mieux bercer tout bas mon cœur qui se souvient.
Ah ! on vient d'allumer la lampe derrière moi ;
et voici que du fond de l'infini,
avec une persévérance que les millénaires n'ont point lassée,
recommencent à trembloter minutieusement
les petits trilles polychromes des étoiles.

A DES NONNES

Ah ! priez dans vos oratoires,
troupeau guetté par le démon !
Vierges, implorez la victoire
de l'esprit pur sur le limon,

C'est qu'en ces temps de canicule
plus d'un fou désir clandestin
n'attend que le vert crépuscule
pour se glisser dans votre sein.

Prenez garde quand la nuit chaude
s'étendra sur vous comme un corps ;
le Diable est toujours là qui rôde,
le paradis est loin encore.

Avant que votre sang coupable
se soit dans vos veines glacé,
traînez au pied des saints retables
vos membres toujours harassés.

Tournez, tournez dans vos mains moites,
outils des péchés énervants,
tournez dans vos mains trop adroites
les rosaires durs et tremblants !

Le geste consacré d'un pape
à Rome, autrefois, les bénit ;
les doigts des moines de la Trappe
ont sanctifié leurs grains ternis.

Et prenez aussi le cilice
et le scapulaire et le fouet.
Il faut vider tout le calice,
épuiser les tourments secrets.

Sur vos fronts pâles, pécheresses,
qu'un crucifix aux angles froids
grave, aux nuits où la chair se dresse,
son memento mori, cent fois.

Mais surtout dans vos oratoires
priez, vierges, à deux genoux
afin que Marie, dans sa gloire,
un jour se souvienne de vous !

PROMENADE

Est-ce une chatte nerveuse et fatiguée
ou est-ce toi, âme, qui t'étires en moi ?
Mais je veux, moi, que tu sois gaie,
allons faire un tour sur les quais,
sortons vite ; il fait clair et froid.
Nous rentrerons ce soir ou demain ou jamais,
quand nous aurons trouvé la joie
et si nous ne la trouvons pas
eh bien, tant pis, on s'en passera !
Ce sera pour une autre fois.
— Nous savons attendre tous les deux, toi et moi.

Des gens de dimanche à cigares
promènent leur ennui correct,
et leurs gros yeux ternes reflètent
par une absence du regard
définitive et satisfaite
leurs âmes plus viles qu'infectes
et leur mentalité de gare.

En les bousculant au passage
passons comme des marins un peu ivres, en bordée ;
plantons droit nos yeux fiers dans leurs orbites graves
et, s'ils se retournent sur nous, insultons-les !

Toutes ces jeunes filles qui passent dans la rue
et qui ne savent pas encore être nues
même si on leur permettait de garder leurs bas,
toutes elles sont occupées à la vaine besogne
de feindre de ne pas du tout songer aux hommes
et d'être tout à fait indifférentes à « tout ça ! »
Qu'elles continuent donc leur petit manège,
et leurs faux cheveux et les épingles-neige,
leurs bas à jour et leurs corsages transparents ;

je ne tiens pas, moi, à leur faire d'enfants
non plus qu'à pratiquer de brèche à leur vertu,
puisque ces jeunes filles ne savent pas être nues
et que je n'ai que faire de ces enfants malades
qu'ont aigries les bonbons anglais et les salades
et la pitance fade de tant de bleus romans.
Non ! leurs virginités n'ont pas assez de sang
et ni leurs bas à jour ni leurs corsages transparents
ne font lever en moi le désir équivoque
de serrer sur mon cœur ces pauvres cœurs, en loques
avant d'avoir vécu et pourris bien que vierges.

Ame, passons, laissons ces filles de concierge
à leur trottinement ingénu de souris...

Ce gros bruit qui fait semblant d'être la vie ?
Mais rien n'en pénètre jusqu'à nous, qui marchons
parmi la musique et les harmonies
que toutes les sphères sur nos têtes font.

Nous sommes tout seuls dans la vie, sais-tu ?
Les autres, ce ne sont que des figurants bêtes,
des gens qui marchent dans le sentier de la vertu,
mais qui n'ont même pas su se faire une tête.

Et l'on dirait, tant leur équilibre est parfait,
que les gestes qu'ils font, ils les ont toujours faits
depuis le commencement des temps
et qu'ils continueront à en faire autant
jusqu'au jour improbable et lointain du jugement
auquel je ne crois pas que nous assistions,
n'étant pas de la même fournée de création.

— Car, entre nous, n'est-il pas absurde
de nous croire du même dieu que ces comparses
alors que nous savons qu'un autre démiurge
a réalisé en nous sa meilleure farce ?

Mais nous voici sur les quais de la Seine
qui traîne, lente, sa traîne de reine,
et tout le ciel et tout Paris autour de nous !

Là-bas, au fond du crépuscule,
c'est le Trocadéro qui brûle ;
il est presque beau, de si loin.
Derrière nous, c'est la Cité,
Notre-Dame, sérénité
plus calme dans la nuit qui vient.

Les fanaux s'allument à peine,
la lente Seine traîne sa traîne
et le ciel va s'assombrissant ;
le couchant et la ville en fête
vont auréoler notre tête
de leur double éblouissement.

Nous voici seuls avec Paris.
Ame, c'est la joie ; chante et ris !
— Le reste du monde, où est-il ? —
Et, puisqu'il nous donne cette heure
si superbement inutile,
il convient, avant qu'il ne meure,
de louer pour sa bonne humeur
le vieux démiurge subtil.
— Ainsi soit-il !

CETTE NUIT LE PLUS BEAU DES RÊVES...

Cette nuit, le plus beau des rêves
est descendu me visiter ;
sur une vérandah d'été
ouverte aux souffles de la grève
m'éventaient deux grasses beautés.

Entre l'une et l'autre sultanes
j'étais étendu noblement
soupesant d'un œil nonchalant
l'opulence mahométane
promise à mes baisers savants.

A ma droite était la plus belle,
à ma gauche, la plus jolie ;
le sopha, plus profond qu'un lit,
faisait le gros dos autour d'elles
et m'emprisonnait dans ses plis.

La première m'a dit ses songes,
l'autre m'a conté ses amours ;
les parfums dont l'air était lourd
s'harmonisaient à leurs mensonges
qui m'ensorcelaient, tour à tour.

Même il me revient en mémoire
qu'un goût subtil d'éternité
se mêlait à la nuit d'été,
autour de moi comme une gloire,
en moi, comme une volupté.

Et je n'ai gardé de ce rêve
que ce souvenir doux et las...
Sous une obscure vérandah
je buvais le vent de la grève
deux beaux corps pâmés dans mes bras.

..

PAROLES POUR LES JEUNES GENS

Les impuissants ont tort ; les sages ont tort aussi,
car le corps de la femme est plus beau qu'un bel arbre
et la pulpe des lèvres plus douce que le raisin.
Il faut aimer au temps de l'amour.

Pourquoi chercher ailleurs des fins plus compliquées
et d'autres raisons de vivre ?
Il faut aimer au temps du désir
et savoir qu'on n'est pas tenu d'être fidèle.

Il faut aimer, tant que tout votre sang
vous bat à grands coups dans les veines et vous brûle,
tant que le soir encore on rêve en se couchant
à celle dont la jambe vous a plu dans la rue.

Il faut aimer de tous ses sens ouverts
la belle aux larges flancs qui n'a pas de cervelle
et recommencer le lendemain avec une autre
et puis avec une autre encore, le jour après.

Heureux celui qui suit purement son instinct
sans résister à la voix rouge de sa chair.
Il faut remplir son rôle de bon mâle sur la terre,
faire le bonheur des femmes ou leur malheur — qu'importe !...
Il faut aimer au temps de l'amour
et ne chercher d'autre raison de vivre !

LA LUNE OVALE BAIGNAIT LES RUES MOUILLÉES...

La lune ovale baignait les rues mouillées
et le ciel était pur comme après un orage ;
les becs de gaz luisaient dans les flaques d'eau, sur les pavés ...
—Que le vent de la nuit fait claquer mon courage !

Mon cœur est assez large pour aimer l'univers ;
mais tous ils sont couchés, mais tous ils dorment.
Saurai-je un jour enfin, loin des femmes et des vers,
vivre ainsi qu'il convient de vivre, selon la norme ?

Que l'on me blâme ; je le veux bien. On ne sait pas
que ma règle à moi est de transgresser les règles.
Dormez, mes pauvres, bons amis, dormez bien ; moi
je marche sous la lune ovale, ma joie, ma reine.

BOUQUET

Au travers de tes mots j'entends le vent qui passe,
car ton cœur est un bois sans oiseaux et le mien
ivre comme un jasmin de parfumer l'espace
ne peut plus palpiter aux battements du tien.

Ah ! c'est ce soir qu'il faut nous quitter, mon amie.
Je pars. Ne pleure pas. Tu m'as déjà perdu ;
nous n'étions pas, vois-tu, de la même patrie
et je n'aimais en toi que ton corps défendu.

Mais, plus clair et plus haut encor que le désir,
la haine de mon âme a durement parlé ;
tes larmes ni tes bras ne sauraient me saisir.
Loin de toi mes pensées toutes s'en sont allées.

Et je t'offre ces vers, c'est mon bouquet d'adieu
avant que j'oublie tes baisers et nos nuits blanches.
Allons, petite sœur, essuie bien ces beaux yeux ;
on te consolera, toi, tes seins et tes hanches!

LES AUTRES PARADIS

D'aucuns ont perdu leur belle jeunesse
à rechercher par monts et vaux les paradis
où goûter à loisir la volonté que verse
le giron musqué des houris.

Mais nous, que les joies plus subtiles réclament,
comment resterions-nous prisonniers
de deux bras de chair, du son fêlé d'une âme
ou de tel autre idéal familier ?

Et pourquoi chargerions-nous notre mémoire
du poids corrodant des remords
puisque vos baisers refroidis, femmes, et nos victoires
ne valent pas un tabac noir et fort ?

Tabac, absinthe, opium, haschisch, éther,
vous êtes nos justes divinités.
Vous nous soulevez comme la mer,
vous nous illuminez comme un ciel cru d'été.

Ah ! les seuls poisons lents guérissent
la folie de nos trop faibles cœurs
et que nous importent de futurs supplices
si maintenant *en nous rien ne connaît la peur ?*

LOIN D'ICI

Aujourd'hui c'est la mer qui me hante et m'appelle,
le désir de la mer vaste et libre sous le soleil
et qui touche d'une seule nappe d'argent à l'horizon.
C'est le souvenir de son odeur émouvante
qui fait battre mon cœur quand je m'approche d'elle
pour bercer dans ses bras ma peine et mon ennui.
Que mes yeux d'aujourd'hui, nostalgiques, regrettent
ses vagues balancées et le jeu des mouettes !
Comme j'entends en moi le frais bruit du reflux
aspirant les galets ruisselants d'une haleine
avant que les recouvre un flot vite accouru !
Je me sens prisonnier de la terre et des arbres,
Je voudrais voir le ciel plus loin, comme là-bas,
tendu partout, étoffe étincelante, au large
de gauche à droite et de haut en bas.
J'étouffe dans ces bois loin des brises marines
dont j'ai gardé le sel au fond de mon désir.
Que leur souffle à nouveau emplisse ma poitrine !
Flots, roulez à nouveau mon cœur qui se rappelle
et qui n'aspire à rien qui ne soit votre empire...
J'étouffe dans ce pays fermé
où rien ne répond à ma voix
et qui semble attendre la mort
dans un noir sommeil léthargique —

Je partirai, je partirai ce soir!
J'irai parler au vent de la mer
pour qu'il emporte mes paroles
au-delà de la mer, vers quelque terre
plus féconde et moins ingrate que celle qui me retient.
Et si ma voix se perd en route
du moins elle se sera bercée
sur les amples vagues, au large,
avec les mouettes qui crient dans la tempête
ainsi que des âmes en peine,
au lieu de mourir tristement, sans écho,
dans un vieux coin de basse-cour
parmi les oies et les chapons
et les coqs aux sottes querelles...

Aujourd'hui c'est la mer qui me hante et m'appelle !

NOCTURNE

Que l'ennui, cette nuit, pèse lourd à mes tempes!
Je songe tristement à ce temps loin de moi
où, dans la solitude et le soir, sous la lampe,
des vers ailés et nus s'envolaient sous mes doigts.

Maintenant elle est là, elle et son corps qui tremble.
Mais la lente habitude a pâli mon désir ;
ah ! nous ne sommes plus que deux amants ensemble
cherchant chacun sa joie et chacun son délire !

J'entends son souffle égal tout près de mon oreille
et son bras souple et chaud me presse sur son cœur,
mais, les yeux grands ouverts pour prolonger ma veille,
je n'écoute tomber que la pluie et les heures.

EN GUISE DE TESTAMENT

Je ne veux, mort, ni de prières
ni de mots vains sur mon tombeau,

mais qu'on livre au feu pur et fier
ce qui fut ma chair et ma peau;
puis, jetez-moi tout ça au vent,
roi fou des nuages qui bougent,
et soufflez dans vos olifants.
Vous porterez mon deuil en rouge.

Surtout soyez nombreux et gais!
Je ne suis pas de ceux qu'on pleure;
les doigts gourds en cendre changés,
les plus beaux poèmes demeurent.
Moi disparu, vous saurez mieux
me chercher là où l'on me trouve.
— Les oraisons sont pour les vieux. —
Vous porterez mon deuil en rouge.

Ainsi qu'aux soirs les plus fougueux
que nous aurons tués ensemble,
j'aimerais qu'on se batte un peu
au risque d'écorner les temples.
Ah! que vos maîtresses aussi
ouvrent le rire à dents de louve
qui sied à leurs jeux sans merci.
Vous porterez mon deuil en rouge.

Aujourd'hui, je dicte ma loi :
Amis, glanés dans tous les bouges,
vous d'hier et vous d'autrefois,
buvez le vin nouveau sans moi;
vous porterez mon deuil en rouge!

GUY-CHARLES CROS.

LES ÉDITIONS DES MÉMOIRES DE CASANOVA
ET LE SÉJOUR EN ESPAGNE

—

I

Les deux meilleures éditions des *Mémoires* sont: l'une de Rozez en 6 volumes, éditée à Bruxelles, se donnant comme *Edition originale la seule complète* et recommandée par Armand Baschet, l'autre en 8 volumes, éditée par Garnier frères à Paris, portant la mention : *Collationnée sur l'édition originale de Leipsick*, est celle sur laquelle a fait son travail le professeur d'Ancona.

Or, ces deux éditions qui, à part les coupures de chapitres différentes, sont exactement les mêmes jusqu'au dernier tiers du 5e volume de Rozez, diffèrent totalement à partir de ce moment jusqu'à la fin.

Pour la rédaction qui suit, ce sont bien les mêmes faits qu'on retrouve, mais parfois dans un autre ordre. Ils sont plus nombreux dans l'édition française ; y trouvent place aussi plus de personnages qu'on ne rencontre pas dans l'édition belge.

On sait que les premiers éditeurs de Leipsick, au lieu de donner le texte même du manuscrit, crurent devoir le faire retoucher par le professeur Laforgue, chargé de le remettre sous une forme plus française que celle qu'avait employée l'auteur, qui avoue lui-même ses italianismes, dont il n'a pu, dit-il, se débarrasser.

Dans Rozez, les pointes et les boutades du spirituel raconteur sont plus vives et plus modernes dans leurs termes ; la forme du récit dans l'édition Garnier est certainement plus lourde. A-t-elle reçu laretouche du correcteur français ? Nous pensons que cette édition se rapproche davantage du texte primitif, et doit être préférée, non seulement à cause de ces maladresses, mais pour des gravelures cyniques, bien dans

l'esprit de l'auteur et aussi des pensées profondes, des aperçus historiques, des prévisions qu'on ne voit aucune raison d'avoir été omises par l'éditeur belge, tandis qu'elles peignaient si bien la puissance intellectuelle du singulier personnage qu'est Casanova.

Nous nous proposons d'étudier ici, en les regrettant, les différences de ces deux éditions, en bornant notre comparaison au seul séjour en Espagne, qui est un véritable imbroglio, tant les différences sont grandes, et le lecteur jugera avec nous, en constatant non seulement des retranchements, mais encore en trouvant des pages évidemment ajoutées, qu'un éditeur n'a pas le droit de défigurer l'auteur qu'il présente et que, pour une œuvre aussi intéressante que les *Mémoires*, il est à désirer de voir paraître enfin une édition absolument conforme au manuscrit de Casanova, avec ses défauts, avec ses pointes à lui, et non avec celles d'un remanipulateur, si spirituel qu'il soit, au point, par son tour de phrase, d'avoir pu donner le change dans une telle mesure que le Bibliophile Jacob affirmait le livre être l'œuvre de Stendhal. Si l'erreur est flatteuse pour celui qui s'est fait l'associé de l'écrivain, elle nécessite d'autant plus l'apparition du véritable texte de ce dernier, car cet Italien écrivait le français d'une façon fort intelligible. Nous ne supposons pas que les citations que nous a données Lorédan Larchey, en analysant l'*Icosameron*, aient été altérées et remises sur pied par lui ; or, elles sont d'un français parfaitement acceptable. Quant à la *Lettre à Léonard Snetsage* (qui est un volume), et que M. Charles Henry a copiée sur l'exemplaire unique de la bibliothèque de Dresde, la forme française de cette œuvre si peu connue est telle que bien des pamphlétaires modernes l'envieraient.

Lorsque Casanova est chassé de Paris par une lettre de cachet signée Louis, qui lui déclare que *tel est son bon plaisir*, lequel Louis termine sa lettre par « *sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde* », il fait (dans Rozez) cette réflexion : « C'était m'envoyer au diable en me recommandant à Dieu. » — Puis, quittant Paris, l'éditeur l'envoie brusquement à Pampelune.

Garnier, qui ne donne pas cette spirituelle boutade, due probablement au remanipulateur, bien qu'elle fût digne de

Casanova lui-même, nous donne en revanche un charmant itinéraire en France de 6 pages, qui doivent être au manuscrit. Ce ne sont plus les sempiternelles histoires de femmes, les polissonneries dans lesquelles il se complaît un peu trop, mais du Casanova sérieux, penseur, philosophe, épicurien, prophète politique.

Casanova, voyageant pour s'instruire, ayant vu toute l'Europe, approché les grands, les seigneurs, les ministres, ne se faisait aucune illusion sur l'état de la société de son temps ; ayant travaillé dans les ateliers maçonniques, il avait l'esprit trop éveillé et était trop observateur pour ne pas se rendre compte de l'état de la France où il avait vécu.

Né Français, il se fût certainement trouvé à la séance du Jeu-de-Paume, et se serait fait couper le cou sous la Convention. Aussi trouve-t-on cette phrase après sa mission en Hollande, pour laquelle il toucha douze mille francs de la marine, qui aurait pu se procurer le renseignement pour rien.

Mais tels étaient, en France, tous les ministres ; ils prodiguaient l'argent qui ne leur coûtait rien pour enrichir leurs créatures: Ils étaient despotes ; le peuple foulé était compté pour rien. L'Etat était endetté, et les finances étaient en un mauvais état immanquable. *Une révolution était nécessaire*, je le crois, mais il ne la fallait pas sanglante ; il la fallait morale et patriotique, mais les nobles et le clergé n'avaient pas des sentiments assez généreux pour savoir faire quelques sacrifices nécessaires au roi, à l'Etat et à eux-mêmes.

On peut deviner ce que devint le libéralisme de cet homme, qui avait vécu sa jeunesse sous Louis XV, qui portait pour plus de cent mille francs de dentelles et de bijoux sur lui pour aller faire visite chez des grands, lorsqu'il vit le règne des sans-culottes et le régime républicain démocratique, époque où il rédigea les *Mémoires*.

L'édition Garnier, au lieu de l'envoyer brusquement à Pampelune, lui fait embrasser son frère et sa belle-sœur, puis, en le faisant monter en chaise de poste, nous donne de lui cette réflexion qui coupe le récit.

Oh! ma belle et chère France, où tout dans ce temps-là allait si bien, malgré les lettres de cachet, malgré les corvées, la misère du peuple et le bon plaisir du roi et des ministres. Chère France! qu'es-tu devenue aujourd'hui? Le peuple est ton souverain, le peuple, le plus brutal, le plus tyrannique de tous les souverains! Tu n'as plus le bon

plaisir du roi, c'est vrai, mais tu as les caprices populaires, et la République, vraie reine publique, gouvernement affreux et qui ne saurait convenir aux peuples modernes, trop riches, trop savants et trop dépravés, surtout pour un gouvernement qui suppose l'abnégation, la sobriété et toutes les vertus. Cela ne durera pas.

C'est là du bon et de l'excellent Casanova, autrement intéressant que le récit de ses fredaines. Son livre fourmille de ces pensées qui montrent la lucidité et l'élévation de son jugement. L'attendrissement du début est bien de l'homme qui adorait assez la France pour écrire, plus tard, ses ouvrages en se servant de la langue de ce pays, dont il connaissait l'histoire dans ses menus détails, mieux qu'un Français, ainsi que le témoignent ses notes de la *Réfutation de Amelot de la Houssaye*. Pourquoi un éditeur a-t-il retranché cette prophétie finale qui s'est réalisée et qui montre la profondeur de ses réflexions politiques?

Casanova est parti avec l'intention de s'arrêter à Orléans pour voir une ancienne bonne fortune d'il y a vingt-deux ans. C'est la Joffroi, qui a épousé un ancien danseur. — Il y va pour y conter ses histoires et se remémorer le bon temps passé, avec des : « Vous rappelez-vous? » Mais les deux époux sont devenus dévots, donnant à Dieu les restes du diable ; c'est un vendredi, ils lui font faire maigre, lui font des réflexions sur l'irrégularité de la conduite des hommes, lorsqu'ils n'ont pas la religion pour guide, et lui conseillent de faire comme eux, de songer au salut de son âme. Il passe néanmoins six heures avec ces bonnes créatures, et de là s'arrête vingt-quatre heures à Chanteloup, au château du duc de Choiseul, où, tout inconnu qu'il soit, et sans lettre de recommandation, il reçoit une hospitalité écossaise très digne et très fastueuse qui le flatte! — A Poitiers, une petite aventure d'auberge à la Casanova. Il se contient vis-à-vis des deux jolies filles de son hôtelier, qui ont soupé avec lui, — et savez-vous pourquoi? Parce qu'il pense à la pauvre Charlotte, la maîtresse de Della Croce, qu'il a enterrée quelques jours avant son départ après avoir fait porter un enfant aux *Enfants trouvés*. Heureusement qu'il se ressaisit le lendemain : « Quand je fus seul, je réfléchis que si je n'oubliais pas Charlotte j'étais un homme perdu. *Je résolus d'y penser!* » N'est-ce pas là tout l'homme ? Comment un éditeur a-t-il laissé perdre une aussi jolie phrase?

Voici maintenant pour le Casanova gourmand, pour l'homme qui avait fait un *Dictionnaire des fromages*. Il s'arrête à Angoulême, espérant y trouver Noël, le cuisinier du roi de Prusse ; mais il n'y trouve que son père qui lui parle pâtés — pâtés de dindon, de perdreau, de lièvre, remplis de truffes, de foie gras, d'alouettes, de grives, selon la saison. Il en expédie dans toute l'Europe et même en Amérique, où ils arrivent bons. Casanova, qui les trouve tous délicieux, en envoie à ses amis, à Venise, à Varsovie, à Turin. Il en a reçu plus tard des compliments. Le surlendemain, il est à Bordeaux. « J'y « passai huit jours à faire bonne chère, car on y vit mieux « que partout ailleurs. »

Puis, c'est les Landes, Mont-de-Marsan, Bayonne, Saint-Jean-de-Luz, la route par la Navarre. Il note la bonté de cette route due à M. de Gages, qui, vingt-quatre ans avant, l'avait fait mettre aux arrêts, accompagnant ce souvenir d'une belle réflexion philosophique :

> Ce gouverneur de la Navarre, en faisant cette route à ses frais, trouva ainsi le moyen de passer à la postérité et de le mériter. Comme grand général, il n'avait gagné que des lauriers teints de sang ; il n'avait été que destructeur ; mais en faisant ce beau chemin, il avait été bienfaiteur, et sa gloire est permanente et solide.

Suivent de menus détails de route, d'observations de mœurs espagnoles, se terminant par cette exclamation : misérable Espagne !

Vient ensuite une digression savante et intéressante sur la langue espagnole, ses inflexions, ses aspirations de lettres, ses désinences multiples en *a* venant de la domination maure. Il juge la langue espagnole « une des plus belles, des plus sono- « res, des plus énergiques et des plus majestueuses du monde, « égale, supérieure peut-être à l'italienne pour la musique, si « elle n'avait pas les trois lettres gutturales qui gâtent sa dou- « ceur. » Ce n'était pas chose à retrancher que cette appréciation sérieuse écrite par un homme aussi lettré que Casanova, un passionné linguiste, qui devait écrire plus tard la lettre à Snetlage, qui est un dictionnaire avec commentaires des mots nouveaux de la langue française. Encore une fois, pourquoi ces détails charmants et variés, que Garnier ne peut avoir inventés s'ils n'existaient pas, tant ils se trouvent logiques et à

leur place, ont-ils été coupés par Rozez qui, en revanche, va nous fournir une série de pages inattendues qui ne se trouvent pas dans l'édition Garnier? C'est une longue histoire à dormir debout, empruntée à quelque mauvais drame de l'Ambigu : Casanova a, en face de sa fenêtre, une Espagnole qui, derrière sa jalousie, lui a fait un signe significatif; il envoie un baiser ; le lendemain, une main blanche laisse tomber une clef et un billet. O bonheur ! il est aimé ! il pénètre à la nuit, et au lieu de l'heure du berger qu'il croyait sonnée, la belle, tirant un rideau, le met en face du cadavre d'un jeune cavalier, son amant, qui l'a trahie et qu'elle a poignardé. Il s'agit de faire disparaître les traces de ce crime ; Casanova, en vrai Castillan, se dévoue, charge le corps sur son dos et va le jeter à la rivière, puis rentre chez lui tout pantelant. Sur ces entrefaites, il est arrêté sous des prétextes futiles. Emprisonné au *Buen Retiro* pendant soixante heures, il en sort, et, se rendant aussitôt chez le ministre Comte d'Aranda, qui, seul, aurait su le véritable motif de son arrestation, il en reçoit l'assurance que tout est pardonné, qu'il a agi en véritable Espagnol, et que la Señora Dolorès s'est comportée en Romaine. C'est tout ce que notre amoureux retire de cette aventure.

Casanova a-t-il voulu, dans cette sotte histoire, essayer de peindre le côté légendaire, chevaleresque du caractère castillan ? — Est-elle de lui, ou est-ce un hors-d'œuvre ajouté par le remanipulateur, qui a pensé qu'elle cadrait bien avec le rôle fort bête que joue l'auteur auprès des femmes pendant tout ce séjour en Espagne ? Toujours est-il que cet épisode grotesque ne se trouve pas dans l'édition Garnier. Mais ce qui se trouve dans les deux éditions, c'est un Casanova nouveau, non plus le coureur de filles et de femmes faciles, l'homme aux sens qui commandent, mais un Amadis, un Don Quichotte soupirant, la main sur son cœur, avec des raisonnements tirés de loin, tout simplement pour séduire la fille d'un savetier-gentilhomme, chez lequel il loge, s'ingéniant à vaincre la dévotion par les exigences du tempérament.

A-t-il été dans l'intention de l'auteur, en nous détaillant ces singulières amours, dont il se fait le très peu enviable héros, de nous montrer un côté de la galanterie espagnole ressemblant au *flirt* anglais, où la tolérance des parents laisse pleine liberté aux jeunes filles avec les jeunes hommes, se con-

fiant en leur respect des mœurs nationales pour ne pas dépasser des bornes qui seraient vite franchies en France? Nous serions tenté de le croire, puisque le récit, quoique absurde, est, quant aux faits, le même dans les deux éditions, bien que narré d'une manière différente.

Quant à cette incarcération de 60 heures dans le corps de garde de *Buen Retiro*, les deux éditions la donnent avec les mêmes épisodes, mais aussi dans des termes différents. Suivent quatre lettres furibondes du détenu aux autorités de la ville et du gouvernement.

L'un des éditeurs les donne entre guillemets. Elles sont ridicules, ampoulées, exagérées; la faconde italienne s'y développe bien à l'aise.

L'autre éditeur en donne seulement le sens.

Et enfin, une lettre au peintre Raphaël Mengs.

L'éditeur Rozez dit : « la lettre suivante », et la met entre guillemets.

L'éditeur Garnier dit : « la lettre que je copie textuellement. »

Or, ces lettres, dont le sens est identique, sont rédigées différemment dans les deux éditions.

C'était pourtant chose à conserver que le texte exact des lettres de cet original, dont on ferait un recueil bien curieux et bien divertissant, en les récoltant dans ses ouvrages et dans les documents qui le concernent.

Casanova semble destiné à devoir essayer toutes les prisons de l'Europe ; comme Silvio Pellico, il aurait pu écrire un livre intitulé *Mes prisons*. Emprisonné à Venise sous les Plombs, à Paris au Fort-l'Evêque, à Londres, à Madrid au *Buen Retiro*, il devait encore être enfermé pendant 43 jours dans la tour de la citadelle de Barcelone, où il composa au crayon, avec sa seule mémoire, sans documents, laissant les citations en blanc son ouvrage : *Réfutation de l'histoire du gouvernement de Venise par Amelot de la Houssaye*. Cette incarcération singulière, faite sans délits, sans procès, sans juges, aurait eu pour cause la jalousie du comte de *Riela* dans Rozez, du comte de *Ricla* dans Garnier, capitaine général de la Catalogne, amant de la danseuse Nina, qui ne pouvait souffrir son riche entreteneur, mais avait imposé à Casanova l'obligation de la venir voir chaque jour après le départ du comte de chez elle, et

payait à son insu toutes ses dépenses pour exciter la jalousie du gouverneur de la province.

Les détails sont très différents dans les deux éditions. Rozez donne un épisode du prisonnier emmené la nuit, à la lueur des falots sur les glacis, en face de soldats qui s'apprêtent à le fusiller. Un certain Passano, bête noire de Casanova, y apparaît, introduit dans la citadelle, on ne sait trop en vertu de quelle puissance, pour décider de son sort.

Cet épisode à effet ne se trouve pas dans Garnier.

Nous laisserons un moment cette incarcération pour y revenir un peu plus loin, et terminerons l'examen des différences, chez les deux éditeurs, en insistant sur des détails donnés par l'édition Garnier qui, nous le répétons, est celle sur laquelle on doit travailler, comme l'a fait le professeur d'Ancona.

C'est d'abord cette phrase, au moment de son arrestation :

On ouvre ma malle, et je vois l'officier étonné de la voir *à moitié remplie de cahiers*.

Et plus loin, quand il est enfermé, cette réflexion :

Ici, pour être en prison, je suis fort bien. Il ne faut que trois ou quatre jours pour l'inspection de mes papiers, et comme il n'y a *rien qui puisse blesser le gouvernement ni l'orgueil espagnol*, on me les rendra avec ma liberté.

Ces deux phrases précieuses montrent bien, comme nous l'avons dit ailleurs à propos de la fuite des Plombs, que Casanova ne se bornait pas à tenir un journal de sa vie, notes sommaires, mais que, pour que l'officier trouvât sa malle *à moitié remplie de cahiers*, il écrivait encore ses réflexions philosophiques et critiques, notant des indications étendues sur toutes les personnalités qu'il rencontrait, inscrivant même ce que sont devenus par la suite des hommes qu'il n'a rencontrés qu'une fois sur sa route. Dans sa course vagabonde, faisant et défaisant constamment ses malles, il n'est pas supposable qu'il traînait derrière lui toutes ces paperasses ; nous pouvons deviner à qui il confiait ces précieux cahiers ; probablement à la bonne M^me^ Manzoni, femme d'un notaire public à Venise. En sorte que les *Mémoires* étaient déjà presque écrits, sinon mis en ordre, et rédigés dans leur forme définitive.

Après 42 jours, suivant une édition, 43 jours suivant l'autre,

(lequel des deux,il a dû le dire cependant),on fait sortir notre séquestré, on le reconduit chez lui, on lui montre sa malle où sont tous ses papiers, on lui dit que ses trois passeports sont légitimes, on lui en ajoute un, signé du capitaine général, et on lui signifie le même ordre, qu'on lui avait signifié dans tant de pays déjà, celui de quitter Barcelone dans les trois jours, et la Catalogne dans huit. Il va à la poste avant de partir, et y trouve intactes cinq ou six lettres qu'on avait absolument respectées, à son grand étonnement.

Le voici hors d'Espagne, et nous ne l'en laisserons pas partir avant de citer cette page, écrite il y a plus de 100 ans, et qui frappera ceux qui, hier, ont assisté à la lutte entre les Etats-Unis et l'Espagne, et ont vu dans quel état lamentable elle en est sortie.

Pauvres Espagnols ! la beauté, la fertilité et la richesse de votre pays sont la cause de votre ignorance, comme les mines du Pérou et du Potosi ont causé votre sot orgueil et tous les préjugés qui vous dégradent.

O Espagnols ! Quand vous viendra une impulsion généreuse, mais forte, qui vous réveillera de votre léthargie et rendra à votre énergie assoupie tout le nerf dont elle est susceptible? Aujourd'hui, peuple misérable et digne de pitié, inutiles au monde comme à vous-mêmes, que vous faut-il ? Une révolution forte, un bouleversement total, un choc terrible, une conquête régénératrice ; car votre atonie n'est pas de celles que l'on détruit par des moyens simplement civilisateurs ; il faut le feu pour cautériser la gangrène qui vous ronge.

L'éditeur français, qui seul nous donne ce jugement politique, va nous faire encore retrouver l'épicurien exprimant son adoration pour la France.

... A dix heures, nous arrivâmes à une bonne auberge dans un gros village de la bonne France.

... Je dormis d'un sommeil paisible, dans un excellent lit français, car vive la France pour ses bons lits, comme pour ses délicieux vins !

... Je quittai Perpignan le lendemain de mon arrivée, et j'allai coucher à Narbonne, et le jour après à Béziers.

... De Narbonne à Béziers il n'y a que cinq lieues, et mon intention n'était pas de borner là ma course de la journée ; mais mon lecteur le sait, la bonne chère a toujours eu des charmes séduisants pour moi, et cette passion-là, Dieu merci, ne s'affaiblit point avec l'âge... la bonne chère donc, l'excellente chère, que la plus aimable des hôtesses me fit faire à dîner, m'engagea à rester pour souper

avec elle et toute sa famille... Béziers est la ville la plus faite *pour servir de retraite à un philosophe qui aurait renoncé à toutes les vanités de la terre et à l'épicurien voluptueux qui voudrait jouir de tous les plaisirs* des sens, sans avoir besoin d'être riche. — D'abord l'esprit naturel est une production endémique de ce beau pays ; tout le monde en a ; le sexe y est beau, et on y fait excellente chère à prix fort modéré. On sait que les vins y sont exquis et à bon marché. *Que peut-on désirer de plus ? Puisse ce pays ne pas se corrompre par la trop grande affluence, et peut-être un jour... Mais ne nous perdons pas en de vains projets.*

Ces lignes, qui ont passé inaperçues, sont fort curieuses. Qui se doutait qu'un moment Casanova a formé le projet de venir terminer ses jours chez nous, non pas à Paris, mais dans le midi ? Cette page n'a évidemment pas été écrite à Dux en Bohême, lorsque Casanova, vieux, rédigeait ses *Mémoires*, ne pouvant quitter sa place de bibliothécaire du comte de Waldstein, n'ayant d'autres ressources que les quelques centaines de florins de ses émoluments. Elle a certainement été écrite quand il avait encore de l'argent, voyageant en chaise de poste, à Béziers même, et insérée dans les *Mémoires* telle qu'elle avait été rédigée ce jour-là.

On peut encore en induire, s'il eût mit ce projet à exécution, un autre sort pour les *Mémoires*. Au lieu d'être offerts à un éditeur allemand, ils l'eussent été à un éditeur français. Nous aurions aujourd'hui le texte authenthique sur lequel il n'y aurait pas à épiloguer.

Terminons cet itinéraire dans le midi, donné par l'édition Garnier. C'est la même adoration pour le sol français.

... Arrivé à Montpellier, après avoir couché à Pezenas, je me logeai au Cheval Blanc, avec l'intention d'y passer huit jours, et le soir, je soupai à table d'hôte : la société était nombreuse, et je m'amusai à remarquer que la table fut couverte d'autant de plats qu'il y avait de mangeurs.

Nulle part en France, et pas même à Béziers, on ne fait meilleure chère qu'à Montpellier : c'est un véritable pays de Cocagne.

Enfin Nîmes :

C'est une ville qui mérite de fixer l'attention d'un étranger instruit, ou qui veut s'instruire... Je fus invité à un bal, où ma qualité d'étranger me valut le premier rang, privilège dont l'étranger ne

jouit bien qu'en France, tandis qu'en Angleterre, et surtout en Espagne, le titre d'*étranger* est une offense.

Tous ces détails, pleins de vie, sont omis dans l'édition Rozez.

II

Casanova, dans le cours de son récit, francise très souvent les noms propres de famille ou de géographie. Racontant ses visites au couvent de la religieuse M.M. et au Casino de l'abbé de Bernis à *Murano*, il écrit constamment *Muran ;* l'escroc, joueur italien *Della Croce*, devient tantôt *Delacroix* tantôt *Lacroix ;* le valet de chambre du roi d'Espagne *Barneri* devient *Varnier ;* le comte *de la Pérouse*, le navigateur qu'il a connu, se trouve orthographié sous trois formes différentes ; *Carigliano*, *Aversa*, *Torre* deviennent sous sa plume : *Garillan*, *Averse*, *La Tour*. Ces variations font naître par moments quelque hésitation chez celui qui, voulant travailler sur les *Mémoires*, désire établir un index des noms de cette foule grouillant autour de ce vagabond infatigable.

Le Comte *Riela* de l'édition Rozez, qui joue un rôle si important à propos de l'incarcération à Barcelone, porte le nom de *Ricla* dans l'édition Garnier qui, en plus, fait apparaître un personnage nouveau dont nous n'avons pas encore prononcé le nom, le comte de Peralada, que l'écrivain accompagne de renseignements peu flatteurs, et qui est un neveu du comte Ricla.

Casanova, au sortir de son emprisonnement, détaillant les diverses circonstances de son élargissement, les trouve si étranges vis-à-vis d'un homme qu'on a retenu six semaines en prison, et qui doit s'attendre à se voir imputer quelque crime, ou au moins quelque délit, qu'il va de lui-même au-devant de l'incrédulité du lecteur par cette phrase : « Ce récit est vrai de « tout point et pourrait être attesté, s'il en valait la peine, par « plusieurs personnes qui vivent encore. »

La sincérité de cette déclaration pour des faits de l'année 1768 nous frappa, de même que nous avait frappé une phrase du même genre pour des faits de l'année 1767, où l'auteur, afin de prouver la véracité de son récit, invite le lecteur à chercher le nom d'une femme qu'il ne nomme pas, et en donne les moyens.

Il s'agit de ce jeune Italien, joueur, escroc, débauché, qu'on voit au IIe, Ve, VIe volumes. Casanova l'appelle Croce, Della Croce, Santa Croce, Lacroix ; il l'a trouvé à Reggio, Padoue, Spa, partout où l'on joue et où l'on *corrige la fortune*. Il adore ce jeune homme, dans lequel il trouve un reflet de lui-même. La dernière fois qu'il le rencontre, c'est à Spa, où le *Marquis de Santa Croce* fait le grand seigneur, ayant enlevé à Bruxelles une jeune fille de dix-sept ans, qu'il a engrossée. Le drôle, malgré ses tricheries, a tout perdu : bagages, bijoux, argent, jusqu'à son dernier sou. Il faut qu'il file ou se brûle la cervelle ; il choisit le premier parti et confie sa maîtresse à Casanova, qui l'amène à Paris. Voici, maintenant, le récit :

Je la portai chez la sage-femme, car elle était évanouie. Le 13 octobre, elle eut un violent accès de fièvre, fièvre qui, dès lors, ne la quitta plus ; le 17, elle accoucha d'un garçon que je fis baptiser le lendemain. Elle écrivit elle-même les noms qu'il devait porter : Jacques-Charles, fils d'Antoine della Croce et de Charlotte de L...

Par un motif que je ne compris pas, elle exigea impérieusement que la sage-femme portât elle-même l'enfant à l'hospice des *Enfants-Trouvés*, avec son extrait de naissance, enveloppé dans les langes. C'est en vain que je la conjurai de me laisser son fils ; elle s'y refusa obstinément en répétant :

— Croce viendra chercher son fils et il le retrouvera.

Le même jour, la sage-femme me remit un certificat d'admission à l'hospice des Enfants-Trouvés, certificat délivré le 20 octobre 1767 par J.-B. Dorival, conseiller du roi et commissaire au Chatelet. Si quelqu'un est tenté de connaître le nom de la mère, je viens de lui en procurer les moyens.

Depuis ce moment, Charlotte eut un redoublement de fièvre ; le délire la prit le 24, son agonie commença le lendemain soir, et, le 26, elle expira dans mes bras, à cinq heures du matin.

La tentation de faire la recherche était irrésistible ; nous fîmes une démarche, et, quelques semaines après, reçûmes de M. Peyron, directeur de l'Assistance publique, la lettre suivante.

J'ai fait rechercher le nom de l'enfant désigné dans la note que vous avez bien voulu m'adresser, et j'ai l'honneur de vous informer que ces recherches ont été infructueuses.

La déception fut sensible ; les détails de dates et de faits étaient si précis que nous espérions mieux. Nous arrivâmes à

supposer que Casanova, conteur avant tout, brodant un dénouement sur un petit drame vrai, avait tenu à se montrer sous les couleurs brillantes de l'abnégation et du dévouement le plus désintéressé. En terminant par la mort de la femme, pourrait-on l'accuser, lui, le voluptueux qui n'avait pas de préjugés en fait de délicatesse, d'avoir, en l'emmenant, voulu tirer parti d'une enfant malade, désespérée, sur le point d'accoucher? Il savait qu'il serait jugé assez immoral, par ailleurs, pour n'être pas fâché de mettre un poids dans l'autre plateau de la balance. Puis, nous aurions dû nous douter du mensonge : on ne s'appelle pas sérieusement Dorival ; ce nom sent le Marivaux, un nom d'amoureux de comédie, comme les soldats s'y appelaient La Tulipe, les domestiques Lafleur, et les piqueurs La Ramée.

Une seconde réflexion nous amena à penser que l'Assistance publique a des occupations plus sérieuses que de satisfaire la curiosité d'un chercheur, et que nous pouvions bien n'avoir là en mains qu'une défaite administrative polie. Nous nous souvînmes alors d'une relation amicale. M. d'Ec...,non seulement haut fonctionnaire de l'Assistance, mais encore écrivain lettré. Intéressé par nous à cette recherche, il nous envoya une lettre nous autorisant à faire *nous-mêmes*, dans les registres, les recherches les plus minutieuses.

Au nom de l'enfant Della Croce, prononcé par nous, l'archiviste répondit qu'il avait précisément fait, peu de temps auparavant, la même recherche. Cette réponse, qui nous forçait tout d'abord à faire amende honorable devant la sincérité et la complaisance de l'administration, mettait en même temps à néant notre dernier espoir. Néanmoins, nous nous mîmes à chercher nous-même et sans succès : Della Croce, Santa Croce, Croce, Delacroix, Lacroix ; quand, tout à coup, une ligne plus bas, deux noms nous donnèrent positivement une sorte d'éblouissement, accompagné d'un fort battement de cœur, c'était : Jacques-Charles (les noms de baptême) suivant le nom de Lacrosse. Voici l'inscription et le registre :

Répertoire général des registres matricules des Enfants-Trouvés.

4871 — Lacrosse (Jacques-Charles)

Deux pièces sont relatives à cet enfant :

4871 *bis.* — Extrait du registre des baptêmes de l'église paroissiale de Saint-Laurent, à Paris, le 18 octobre de l'an 1767.

Fut baptisé Jacques-Charles, né d'hier, fils d'Antoine Lacrosse, bourgeois de Paris, et de Charlotte Lamotte, ses père et mère (mot illisible), faubourg Saint-Denis, de cette paroisse.

Collationné à l'original, et délivré par moi, soussigné, prêtre, premier vicaire de la susdite paroisse de Saint-Laurent, à Paris, le 18 octobre 1767.

FINET.

4871 *bis.* — De l'ordonnance de nous, Jean-Baptiste Dorival, conseiller du roi, commissaire enquêteur examinateur au Châtelet de Paris, ancien préposé pour la police au quartier de la Cité, a été porté à la couche des enfants trouvés de cette ville, pour y être nourri et élevé en la manière accoutumée, un enfant *petit garçon* paraissant *âgé d'un jour, qui nous a été apporté de la rue du faubourg Saint-Denis, par Madame Lamarre, maîtresse sage-femme, vêtu de ses langes de couches, dans lesquels on trouve un certificat que cet enfant a été baptisé aujourd'hui en la paroisse Saint-Laurent, se nomme Jacques-Charles, fils de Antoine Lacrosse et de Charlotte Lamotte*, lequel enfant a été laissé à *ladite demeure* qui s'en est chargée à l'effet de ce que dessus.

Fait et délivré en notre hôtel, ce *dix-huit octobre 1767, 7 heures du soir.*

DORIVAL.

Les mots soulignés sont écrits à la plume, le reste est en imprimé comme les pièces administratives, à formule fixe et d'usage courant.

Maintenant, comment Della Croce est-il devenu Lacrosse ? Par une opération très simple.

Il est évident que, systématiquement, on commençait par supprimer le De aux enfants trouvés. comme gens peu aptes à porter la particule. Ainsi, dans l'acte, mademoiselle *de* Lamotte est devenue Lamotte aux Enfants trouvés, et De la Croce (Della Crauché, prononciation italienne) est devenu la Croce qui, prononcé à la française, par la sage-femme et l'employé de l'hospice, donne Lacrosse.

Nous avons donc, maintenant, outre le récit textuel et mot à mot de Casanova, le nom du curé ainsi que le nom et l'adresse de la sage-femme.

« Croce viendra chercher son fils et il le retrouvera », avait dit la pauvre Charlotte. Connaissant le personnage, nous n'a-

vons pas à nous préoccuper si le drôle y a jamais songé; mais il était intéressant de savoir ce que cet enfant aurait pu devenir.

La pièce suivante nous renseigne :

4871 *bis*. — Jacques-Charles Lacrosse, nouvellement né, reçu par procès-verbal du commissaire Dorival, du 18 octobre.

De Paris, mort le 31 octobre 1767 (1).

Le succès de cette recherche, qui dépassait nos espérances, et que nous publiâmes en 1894 dans *l'Intermédiaire des chercheurs*, nous engagea à faire pour le séjour en Espagne ce que d'Ancona conseille aux casanovistes :

Retrouver, dans les pays parcourus par l'auteur, des souvenirs contemporains ou postérieurs, des lettres, des documents, qui, mis en confrontation avec les *Mémoires*, en éclairciraient la sincérité, et fourniraient de plus grands et de plus exacts renseignements sur une foule de petits faits du siècle passé, non moins utiles à connaître, pour se former une conception historique précise, que les grands faits bruyants et à éclats, bien connus de tout le monde.

Nous partîmes donc en 1897, pour Barcelone, chercher s'il n'était pas possible d'y retrouver trace du passage de l'aventurier, des personnages dont il cite les noms et de son emprisonnement dans la tour de la Citadelle.

L'éditeur Masso, auquel nous avions été adressé, après que nous lui eûmes exposé le but du voyage et le désir que nous avions de consulter les archives, nous apprit tout d'abord qu'il n'y avait rien à trouver à l'*Archivo d'Aragone*. Ces curieuses archives ont toutes rapport à l'histoire de la province, avant son annexion au royaume d'Espagne. Il nous

(1) Cette recherche a ceci de particulier que, si elle eût été faite suivant l'invitation de l'auteur, aussitôt l'apparition du volume, elle évitait de dépenser beaucoup d'encre. Du coup, elle mettait à néant des opinions, des controverses, des affirmations, des négations, des efforts de preuves. Foscolo n'eût pas avancé que le livre était un roman, et l'auteur un être imaginaire; le bibliophile Jacob, qu Stendhal se cachait sous l'écrivain Casanova; Armand Baschet n'eût pas eu prouver l'authenticité des *Mémoires*. Pourquoi, moi-même, ai-je attendu 46 ans avant de satisfaire ma curiosité, quand l'idée m'en était venue dès 1848, année où je lus les *Mémoires* pour la première fois? Quand je publiai ma trouvaille, en 1894, je n'avais encore lu que l'édition Rozez, et croyais avoir découvert le nom de la sage-femme. Or, le texte de la pièce officielle serre encore bien plus près le mot à mot des phrases de Casanova; car, dans l'édition Garnier, il y a : « Je pensai à la « mettre en pension chez M^me^ Lamarre, sage-femme, qui demeurait rue du fau- « bourg Saint-Denis..... Au retour de l'église, elle exigea que M^me^ Lamarre la por- « tât en personne aux *Enfants trouvés*. »

Une fois de plus, ceci indique combien Casanova rédigeait amplement des notes journalières.

engagea à diriger nos recherches vers les *Archives municipales*, au directeur desquelles il nous conduisit dans l'Hôtel de Ville.

Ces recherches ont été absolument infructueuses.

Nous n'y avons constaté qu'une seule chose, c'est que le comte *Ricla*, et non *Riela*, y était en effet gouverneur général en 1768, année de la détention de Casanova. Nous avons trouvé sa signature au bas de plusieurs pièces administratives, au bas d'une ordonnance pour le carnaval de cette année.

On nous a mis en mains le *Dietario* de 1768, ou journal des faits de la municipalité. Nous y avons trouvé l'annonce des fêtes de la Pâque, la permission de les célébrer dans la forme des années précédentes, demandée à l'excellentissime comte de Ricla, commandant et capitaine général de la province de Catalogne. Il a exercé ces fonctions de 1767 à 1772. Quant à un fait de police, d'arrestation, un événement quelconque cadrant avec l'existence de notre aventurier dans la ville, il n'y en a pas trace.

Restaient les recherches à faire du côté de la citadelle, lieu de la détention. Une lettre du ministre des Affaires étrangères, Hanotaux, nous accréditait près de M. Ponsignon, consul général de France. Nous allâmes lui demander les moyens de pénétrer avec fruit à la Citadelle.

Que le lecteur nous permette un hors-d'œuvre plaisant. Nous avions fait précéder notre visite, plusieurs mois auparavant, d'une note indiquant le but de notre voyage et des démarches qui s'en suivaient. L'employé du consulat, qui la reçut et la classa, n'ayant jamais entendu parler de Casanova ni des *Mémoires*, y avait vu ce qu'on appelle *le coup du prisonnier Espagnol*, escroquerie à laquelle, paraît-il, sont exposés plusieurs fois par an les consulats. Une des formes pour celui de France serait, par exemple, un Français qui, engagé dans les bandes carlistes et retenu soi-disant prisonnier à Madrid, écrirait qu'on lui envoie deux ou trois mille francs, et qu'il indiquera, en revanche, l'endroit où avant son départ de France il a enterré toute sa fortune, qu'il partagera avec l'envoyeur dès qu'il sortira de prison. En sorte que, d'après la note marginale qui était jointe à notre petit dossier, on s'apprêtait à bien recevoir Casanova, ou son complice, s'il se

présentait. M. Ponsignon, qui connaissait les *Mémoires*, partagea notre gaieté lorsqu'il eut ces pièces en mains, et nous donna une lettre fort obligeante pour M. d'Espujol, comte de Caspre, capitaine général de la Catalogne, autrement dit, un des successeurs du comte de Ricla.

Cet aimable gentilhomme, qui ne lira jamais nos excuses et les remerciements que nous lui adressons ici pour son bienveillant accueil, consentit à nous donner une audience, après avoir terminé la réception de ses officiers.

L'édition Garnier en mains, nous lui lûmes l'histoire des amours de Casanova et de la Nina, l'incarcération dans la tour et le rôle du comte de Ricla. Quand nous arrivâmes aux personnages auxquels le voyageur avait été présenté, se trouvèrent ces mots : « Don Diego de la Secada vint me voir le « lendemain et me mena chez le comte de Peralada... »

— Un de mes amis, interrompit brusquement le capitaine général.

— Hein !..... donnez-moi une lettre d'introduction près de lui, — fut la riposte immédiate.

— Soit !

On comprendra que nous coupâmes immédiatement notre lecture, et nous abstînmes de donner au gouvernement connaissance du jugement que portait notre indiscret conteur sur l'ancêtre de son ami, car les lignes qui suivaient étaient celles-ci :

Le comte de Peralada était un jeune seigneur fort riche, joli de figure, mal bâti, grand débauché, aimant la mauvaise compagnie, ennemi de la religion, des mœurs et de la police, violent et fort orgueilleux de sa naissance; il descendait directement du comte de Peralada, qui servit si bien Philippe II que ce roi le déclara comte par la *Grâce de Dieu*. Ce fut la première pancarte que je lus dans son antichambre, sur un tableau couvert d'une glace. Elle était placée là à dessein pour que ses visiteurs pussent la lire pendant le quart d'heure qu'il les faisait attendre.

Et plus loin, lorsqu'il va faire visite à Ricla :

Il me demanda si je comptais faire un long séjour à Barcelone, et il parut surpris quand je lui dis qu'avec sa permission j'y resterais aussi longtemps que je m'y plairais.

Je souhaite, me répliqua-t-il, que vous vous y plaisiez longtemps; mais je vous préviens que les plaisirs que mon neveu Peralada pourra

vous procurer ne vous donneront pas une bonne réputation à Barcelone.

Comme le comte de Ricla m'avait tenu ce propos en public, je crus pouvoir le rendre à Peralada le jour même, à table. Il en fut enchanté, et me raconta, avec un ton de vanterie, qu'ayant fait trois voyages à Madrid, il avait chaque fois reçu ordre de la Cour de retourner en Catalogne.

Je crus devoir suivre l'avis indirect du capitaine général: je refusai toutes les parties de plaisir que Peralada me proposa avec des filles, tant à la campagne que chez lui.

La lecture se termina, et, dans le cours de cette conférence, nous apprîmes que la tour n'existait plus; elle a été démolie à la révolution de 1868 par les républicains. Elle représentait pour eux ce que représentait la Bastille pour le peuple de Paris. C'est de cette tour, où l'on enfermait les prisonniers, qu'un des chefs républicains s'écria dans une proclamation au peuple : « Les Bourbons sont chassés pour toujours. » Les révolutionnaires démolirent aussi une partie de la citadelle, dont le restant a disparu lors de l'exposition universelle de 1888, à laquelle elle céda sa place. Aujourd'hui tout cet emplacement est occupé par un jardin public appelé le *Parque*.

M. d'Espujol conclut en nous disant que toutes les archives de la citadelle avaient été apportées à la Capitainerie Générale; que son major général allait nous conduire à l'archiviste, qui nous laisserait faire nos recherches en liberté ; puis, avec cette haute politesse espagnole, et semblant presque s'excuser, il nous demanda de ne pas nous blesser s'il nous suppliait de borner nos recherches, dans ces Archives de la citadelle, à l'année et au nom que nous cherchions.

Sur notre protestation que nous comprenions la faveur qu'on faisait à un étranger en lui permettant de jeter les yeux sur des pièces qui, en fait, étaient d'ordre militaire :

— Ce n'est pas cela, nous dit-il, mais c'est que, lorsque Philippe V bâtit sa citadelle, il prit sans façon les terrains appartenant à de grandes familles du pays ; tout a été bien tant que la citadelle a existé, mais aujourd'hui que les constructions de l'exposition universelle ont disparu, les terrains sont nus, et les familles réclament leur bien. Des procès sont engagés, plusieurs millions ont été déjà payés par nous ; le marquis

d'A.... pour sa part a touché trois millions d'indemnité : et un nom de famille, saisi au vol parmi ces paperasses, pourrait être une arme dont des plaideurs sauraient tirer parti et nous mettre dans de grands embarras.

Nous consultâmes les archives de la citadelle de l'anné 1768 espérant au moins trouver le nom de Casanova aux écrous. Son nom n'existe sur aucune pièce.

Il ne restait donc, comme dernière ressource pour retrouver trace de notre prisonnier, que le comte de Peralada.

Nous n'eûmes, bien entendu, pas l'indiscrétion d'aller déranger une seconde fois le capitaine général, pour une complaisance à laquelle il avait bien voulu se prêter une fois, mais qui, en somme, devait lui paraître chose futile.

Renseignements pris dans la ville, nous apprîmes que Peralada est une petite ville qu'on aperçoit dans les terres, de la station de Figueras, que le comte qui fait grand bien dans le pays, s'occupant d'œuvres humanitaires, y possède un beau château de famille avec des *archives* et une bibliothèque qui méritait d'être visitée, et que nous devions nous adresser, pour pénétrer jusqu'à lui, à son procureur habitant Figueras.

Nous y allâmes trouver cette personne, qui nous répondit que les archives étaient à Majorque ; quant au comte, il était à Madrid, où nous pouvions lui écrire.

Nous le fîmes dans une ample lettre relatant le récit de Casanova, mais omettant toujours le jugement peu flatteur sur l'ancêtre. — Voici la réponse que nous reçûmes :

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous accuser réception de votre honorée lettre du 28 janvier, me demandant des renseignements sur le séjour à Barcelone d'un Monsieur Casanova (*sic*).

Je regrette ne pouvoir pas vous fournir le moindre renseignement à ce sujet, car vous comprendrez qu'une simple visite de ce Monsieur au Comte de Peralada ne peut avoir laissé la moindre trace après un siècle.

Veuillez, etc...

Le comte de Peralada

Madrid, 9 février 1897.

Il faut donc, pensons-nous, renoncer à avoir des renseignements à Barcelone sur ce singulier emprisonnement.

Casanova y a été seulement enfermé par le fait du bon plaisir, qui était la règle et la loi de l'époque ; l'a-t-il été par

l'autorité d'un jaloux puissant ? Pourquoi ne pas le croire ? Les hommes dont il cite les noms y vivaient certainement cette année-là.

Il n'a d'ailleurs pas fait une prison dure, puisque lui-même dit : « Au bout de dix minutes, on m'apporta mon sac de nuit « et un excellent lit ; qu'est-ce qu'une pareille prison ? — On « me loge très bien et, pour être en prison, j'y suis fort bien. »

On l'a simplement séquestré pour lui donner une leçon.

L'insuccès complet de cette recherche, sur laquelle nous comptions beaucoup, nous empêcha d'aller à Madrid tenter d'éclaircir son premier emprisonnement en Espagne. A ce moment, il n'a été retenu que pendant soixante heures dans un corps de garde, et probablement il n'existe aucune pièce probante.

DOCTEUR GUÈDE.

UN TYPE DE L'ANCIENNE COMÉDIE

—

LE CAPITAN MATAMORE

—

Le Capitan Matamore ! Qui ne voit surgir à ce nom le truculent personnage? Le feutre empanaché campé sur l'oreille, la tête haute, regardant les passants de travers, le torse cambré, la droite effilant la moustache titanique qui « éventre le ciel », la gauche pesant au pommeau du long estoc qui retrousse la cape en arrière, il se pavane, écarquillant les jambes et faisant carillonner les immenses molettes de ses éperons !

Son regard fulgure, sa voix tonne, son geste menace, mais nul ne tremble, car nul n'ignore qu'une âme de lièvre, habitante de ces belliqueux dehors, va se trahir au moindre danger.

Une époque, belle d'exubérance, s'est complu à former ce type de théâtre, à opposer l'une à l'autre les deux couleurs crues dont il est bariolé comme une marionnette de foire, à aiguiser l'une sur l'autre, sans vergogne ni mesure, les deux pointes de l'antithèse qui le constitue. Et de rire, de s'esclaffer à chaque renchérissement, devant cette caricature où n'apparaissait nul vestige du réel ou du vraisemblable !

Le Matamore était, dans les comédies du Marais ou de l'Hôtel de Bourgogne, le personnage favori qui, dès son entrée en scène, dilatait les rates avant même qu'il eût ouvert la bouche. On savait fort bien d'avance à quoi s'en tenir sur son compte : ses hâbleries seraient plus ou moins outrées, ses déconfitures plus ou moins piteuses, mais on était assuré de voir celles-ci succéder à celles-là, et les bastonnades répondre aux bravades. Colosse enflé de vent que vidait un coup d'épingle ! Ballon d'orgueil dont le gonflement progressif aboutissait toujours à l'éclatement ridicule !

D'ailleurs la silhouette du fantoche était déjà réjouissante : une explosion de joie saluait, dès son apparition, sa maigreur de lézard, son teint hâve, son nez recourbé en bec d'oiseau de proie, son pourpoint bombé comme un corselet dont la pointe

descendait bas sur le ventre, ses bas rouges plissant sur ses mollets de coq, sa haute fraise empesée, sa cape déchiquetée en barbe d'écrevisse (1).

Et ce rire anticipé n'avait pas toujours tort.

Les auteurs de ce temps, copiant du mieux qu'ils purent la grandiloquence espagnole et la bouffonnerie italienne, traitèrent ce fantoche avec une verve violente, bourbeuse, obscène, pittoresque, avec une fantaisie outrancière, d'autant plus curieuse qu'elle s'éloigne fort de nos traditions françaises, avec une belle gaîté restée vivante pour nous aux pages des anciens livres, où, n'osant plus se produire à la scène, est confiné cet amusant répertoire (2).

Force était bien à l'imagination des auteurs de faire tous les frais d'un personnage qui, pas plus que les autres types venus de la comédie italienne, ne comportait aucune observation, aucune peinture des caractères ni des mœurs : « êtres imaginaires, inventés exprès pour faire rire et dont il ne se trouve point d'original parmi les hommes » (3), le Marchand, le Docteur, le Capitan et le Valet, qui de la scène italienne passèrent sur la nôtre, sont moins des personnages que des formules traditionnelles, toujours docilement respectées.

Le Capitan, par exemple, avec la régularité automatique d'un pendule, oscille de bravades superbes en déconfitures piteuses, vantant son courage, prouvant sa couardise, puis, sans vergogne, jactant de plus belle ses rodomontades jusqu'à la nouvelle approche d'un danger.

Tel est, immuablement, le mécanisme du personnage, et d'un bout à l'autre de notre ancien répertoire comique, des origines à l'établissement définitif de la comédie de mœurs, un siècle durant, depuis *le Brave* de Baïf (1567) jusqu'au Capitan de Tristan L'Hermite (1654) (4), il est resté identique à lui-même sous des noms divers.

Mais si la fixité du type interdisait en un sens toute possi-

(1) Théophile Gautier, dans *le Capitaine Fracasse*, a ressuscité complaisamment, avec sa maîtrise de descripteur, tout l'extérieur du personnage.

(2) Et pourtant nos *Taillebras* et nos *Fierabras*, nos *Châteaufort* et nos *Artabaze* restent, en fait de verve bouffonne, bien loin des Capitans italiens dont il faut entendre tonner la kyrielle de noms assourdissants : Flegetonte, Rhinoceronte, Bellerofonte ; Bramasangue, Raspante, Arcitonitronante ; Coccodrillo, Spezzafer ; Aspromonte, Rodomonte ; Bombardon, Scarabombardon !

(3) Corneille (Examen de *l'Illusion*).

(4) *Le Parasite*.

bilité de renouvellement, d'autre part l'irréalité du fantoche laissait aux auteurs une liberté n'ayant d'autres limites que celles de l'imagination humaine. Ils ne se firent pas faute d'en user, et, chacun enchérissant sur ses prédécesseurs, le Tranche-Montagne alla entassant hyperbole sur hyperbole, Pélion sur Ossa, redondant, pétaradant, faisant fuser jusqu'au ciel les artifices de la rhétorique fanfaronne, cependant qu'en opposition à ce glorieux crescendo redoublait sur le pauvre hère la pluie des sarcasmes, des quolibets et des injures, des nasardes, croquignoles, gourmades et coups de pied au cul.

Essayons de cataloguer ces lieux communs du style matamore (1).

Et tout d'abord, laissons notre héros se présenter lui-même:

Je suis le roi des hommes, le phénix des vaillants (*Com. prov.*), un homme bestialissime et terrible (*Fid.*), ma personne en vaut cent (*Jaloux*), je suis le Mars des guerriers (*Clarice*), le foudre des combats (*le Railleur*), l'effroi de l'univers (*Visionnaires*, *Railleur*) et l'honneur d'icelui (*Com. prov.*), l'enfant du déluge et le cousin du diable (*Boutades*), des hommes et des dieux l'amour et la terreur (*le Railleur*) (2).

> Je suis l'amour du ciel et l'effroi de la terre;
> L'ennemi de la paix, le foudre de la guerre;
> Des dames le désir, des maris la terreur
> Et je traîne après moi le carnage et l'horreur.
>
> (*Les Visionnaires.*)

(1) Les citations qui suivent, sauf celles tirées d'ouvrages espagnols ou italiens que nous indiquerons au fur et à mesure de la rencontre, sont empruntées pour la plupart aux pièces suivantes : Jacques Grévin : *Les Esbahis* (1560); Remy Belleau : *La Reconnue* (1564); Baïf : *Le Brave* (1567); Pierre Larrivey : *Les Jaloux* (1579); François d'Amboise : *Les Néapolitaines* (1584); Odet de Turnèbe : *Les Contents* (1584); Jean Godard : *Les Déguisés* (1594); P. Larrivey : *Les Tromperies* (1611); *Le Fidèle* (1611); Adrien de Montluc : *La Comédie de proverbes* (1616); Tabarin : *Farces* (vers 1618-1625); Gougenot : *La Comédie des Comédiens* (1633); Maréchal : *Le Railleur* (1636); Corneille : *L'Illusion* (1636); Maréchal : *Le Véritable Capitan Matamore* (1637); Desmarets de Saint-Sorlin : *Les Visionnaires* (1640); Rotrou : *Clarice* (1641); Scarron : *Les Boutades du Capitan Matamore* (1647); Scarron : *Abrégé de Comédie ridicule de Matamore* (1647); *Jodelet duelliste* (1647); Cyrano de Bergerac : *Le Pédant joué* (1654); Tristan L'Hermite : *Le Parasite* (1654); Dancourt : *L'Opérateur Barry* (1702). Nous citons en notes les modèles italiens et espagnols dont nos auteurs français se sont inspirés.

(2) De même le capitan italien : « Je suis le capitan Spavento de la vallée infernale, surnommé l'endiablé, prince de l'ordre de la chevalerie; Trismegiste, très grand bravache, très grand frappeur, très grand tueur... fils du tremblement de terre et de la foudre, parent de la mort et ami très étroit du grand diable d'enfer. » (Francesco Andreini : *Le Bravure del capitano Spavente divise in molti ragionamenti in forma de dialogo*, 1607, Venise; traduit en français (et abrégé) sous le titre : *Les Bravacheries du Capitaine Spavente*, par I. D. F. P. (Jacques de Fonteny, Parisien.) Paris, 1608, in-12, David Leclerc).

Bravacherie et fatuité, ainsi pourrait se résumer le personnage ; nous allons maintenant, pour donner de lui une idée complète, étudier en premier lieu, sous des chapitres distincts, les mérites variés dont il se prétend investi (on y rencontrera parfois de la grandiloquence) ; ensuite, la réalité de sa nature poltronne (on s'y divertira de ses excuses ingénieuses) ; enfin l'effet qu'il produit, fort différent de celui qu'il cherche (on y goûtera cette qualité toute française, le sens du ridicule).

SA PUISSANCE DESTRUCTRICE

Pour donner la mort, il lui suffit d'un mot, d'un regard ; il suffit de sa seule présence :

> Je m'en vais de ce pas, lui commander qu'il meure.
>
> (*Le Railleur.*)

> D'un seul commandement que je fais aux trois Parques
> Je dépeuple l'état des plus heureux monarques.
>
> (*L'Illusion.*)

> Je t'apprends que la mort est toujours avec moi,
> Que j'ai, pour compagnon le carnage et l'effroi,
> Et que de quelque part que je tourne la vue,
> Je charme, j'éblouis, j'épouvante et je tue (1).
>
> (*Boutades.*)

Qui veut savoir le nombre des hommes que j'ai tués n'a qu'à poser un 9 et tous les grains de sable de la mer ensuite, qui serviront de zéros...

(*Pédant joué.*)

Je suis le fils du tonnerre, le frère aîné de la foudre, le cousin de l'éclair, l'oncle du tintamarre, le neveu de Caron, le gendre des Furies, le mari de la Parque, le ruffian de la mort, le père, l'ancêtre et le bisaïeul des éclaircissements.

(*Ibid.*)

Ne savez-vous pas que si j'entre, c'est par la brèche ; si je sors, c'est du combat ; si je monte, c'est sur un trône ;... si je gagne, c'est une bataille ; si je perds, ce sont mes ennemis ; si j'écris, c'est un cartel ; si je lis, c'est un arrêt de mort ; enfin, si je parle, c'est par la bouche d'un canon ?

(*Ibid.*)

(1) « En quelque part que je sois, la Mort est toujours avec moi... Avec l'abondance de ma force, quand je chemine, je fais trembler la terre, le ciel s'épouvante, le vent cesse et la mer devient calme, les femmes grosses avortent, les hommes fuient qui de çà qui de là, et les plus vaillants et courageux voyant ma présence disent tous d'une voix : « Libera me, Domine ! »

(*Rodomontades espagnoles* traduites par Jacques Gautier, Rouen. 1627.)

Sais-tu mes qualités ? Lieutenant de la peste,
Intendant général des menaces du sort,
Colonel du carnage et commis de la mort,
L'effroyable terreur de la terre et de l'onde,
Et, pour dire en un mot, le destructeur du monde.

(*Clarice.*)

Je suis plus craint qu'aimé ; sinon possible des médecins, barbiers et chirurgiens, auxquels je donne force pratiques.

(*Contents.*)

Je porte à mon côté la mère-nourrice des fossoyeurs (son épée).

(*Pédant joué.*)

Je vais faire du monde un vaste cimetière.

(*Visionnaires.*)

Dis-lui (à Dieu) que je vais lui envoyer tout ce qui reste d'hommes sur la terre.

(*Pédant joué.*)

Son seul regard peuple les enfers (*Clarice*) de tant de morts que la Parque en est étonnée (*Boutades*) ; se comparant au Soleil, il note ce contraste :

....Le Soleil fait son effort
De donner sans cesse la vie,
Et moi, contraire à son envie,
Je donne incessamment la mort.

(*Boutades.*)

Cette puissance homicide rend son approche dangereuse, même pour ceux à qui il ne veut point de mal. Aussi les engage-t-il avec sollicitude à prendre leurs précautions. Ainsi Rodomont, après avoir convié l'assistance à des courses de bagues, combats à la barrière, à la pique et à l'épée, dont avec une troupe de cavaliers, ses amis, ils honorent un mariage :

Mais, Mesdames, gardez que le vent de mon épée, qui a fait souvent évanouir les hommes d'armes, ne vous fasse choir à la renverse toutes plates contre terre, car ce serait fait de vous.

(*Contents.*)

Ainsi Châteaufort :

Ne vous expliquez pas, j'aurais peur que mes yeux en courroux ne jetassent des étincelles, dont quelqu'une par mégarde pourrait vous consumer.

(*Pédant joué.*)

Ainsi le Matamore de Scarron, parlant à soi-même :

Ouy, voilà le logis de ma belle inhumaine ;

Mais, ô Dieux ! n'en approche pas ;
Car le seul vent de ton haleine
Sans doute jetterait tout l'édifice à bas. (*Boutades.*)

Mais d'autre part, son courage est contagieux ; le bénéfice s'en communique à son entourage :

On devient généreux à me voir seulement. (*Railleur.*)

Cadédiou ! ce coquin (son valet) a marché dans mon ombre :
Il s'est fait tout vaillant d'avoir suivi mes pas.
(*Illusion.*)

Ne craignez pas : j'ai tant de valeur en moi qu'assurément je puis servir d'écu à vous tous contre les arquebusades et coulevrines.
(*Les Jaloux.*)

SES PROUESSES DE GUERRE

Les exploits fabuleux que nos « romans » du moyen âge prêtaient aux paladins ne sont rien au prix de ceux que le Capitan s'attribue : dans la mêlée il fait merveille, d'estoc et de taille « il couche d'un revers mille ennemis à bas » (*l'Illusion*) ; sa flamberge les fauche comme du foin ; il fait choir dans l'enfer plus de morts « que Cérès en été n'a de javelles blondes » (*Boutades*).

A Moncontour, « d'un seul coup donné en taille ronde, il a coupé par la ceinture deux hommes armés de jaques de maille » ;

A Jarnac, il a abattu quatre têtes de Turcs d'un seul coup d'épée (*les Contents*).

... Je pense m'être trouvé pour le moins en vingt-cinq batailles rangées, et m'assure d'avoir combattu cent fois en champ clos, armé, désarmé, à pied, à cheval, à la masse, à l'estoc, à la lance, à la pique, l'épée et cape, à l'épée et dague, à la hache et à l'épée à deux mains.
(*Les Contents.*)

Dans une autre bataille, Fierabras fut la cible de plus de deux mille coups d'artillerie qui ne purent le blesser :

... Je regardais, explique-t-il, de quel côté de l'armée venaient les boulets. Adonc, les rencontrant d'une plus grande force qu'ils n'étaient poussés, je les rejetais sur les troupes ennemies avec la main, deçà et delà, à dextre et à senestre (1). (*Les Jaloux.*)

(1) Comparez le Matamore espagnol : une balle lui étant entrée dans la bouche, il la rejette contre les ennemis.
(*Rodomontades espagnoles*, trad. Gautier.)

Son épée a été faite en Damas par le même ouvrier qui forgea Durandal et Flamberge ;

C'est pourquoi je la nomme Flamberge, encore que son droit nom soit Fleure-Sang...

(*Les Contents.*)

Il l'a conquise sur le Sangiach d'Alexandrie, qu'il défit sur mer entre Chypre et Damiette lorsqu'il délivra plus de 2.000 chrétiens que le Sangiach avait faits chevaliers de la chiourme de ses galères (*Ibid.*) (1).

TAILLEBRAS (montrant et faisant tournoyer son épée)

Et celle-ci pour moi parle quand elle veut :
Au milieu d'une armée on s'anime à l'entendre,
Où le canon, de peur, fuit et n'ose l'attendre ;
Elle a mis sur les prés plus d'hommes à l'envers
Que les poëtes du temps n'ont fabriqué de vers,
Plus épanché de sang à rougir mille plaines,
Qu'eux d'encre à charbonner des feuilles toutes pleines.

Cette épée n'est pas seulement redoutable par le tranchant et par la pointe, elle a des propriétés éclairantes et incendiaires :

Vous n'aurez d'autre lumière pour vous en retourner que les éclairs de mon sabre quand il vous tombera sur la tête.

(*Pédant joué.*)

Les feux qu'il (ce fer) jette en sortant de prison
Auraient en un moment embrasé la maison,
Dévoré tout à l'heure ardoises et gouttières,
Faîtes, lattes, chevrons, montants, courbes, filières, etc... (2)

Cette épée est sujette à la soif et à la faim :
« Connais-tu », demande Rhinocéronte à son valet :

Quelqu'un dont le courage ait fait le nom fameux,
Un Roland, un Hercule, un diable si tu veux,
Contre qui ma valeur, justement occupée,
Puisse aujourd'hui donner à boire à mon épée ?

(1) De même le Capitan italien dit que son épée a éte fabriquée par Vulcain, forgeron des dieux, puis donnée au grand Destin, qui l'avait donnée à son tour à Xerxès, et passée ainsi de Xerxès à Cyros, de Cyros à Darius, de Darius à Alexandre, etc... et finalement à lui, et qu'il a mis en fuite d'innombrables armées.

(Andreini. *Bravure...*)

(2) Pareille l'épée espagnole : « Je suis contraint de cracher sur la pointe de mon épée, de peur qu'elle n'embrase le lieu par où je passe. »

(*Rodomontades esp.*, trad. Gautier.)

LÉONIN (à part)

A boire à son épée ! ô le plaisant discours !

. . . . . .

Et quel est leur manger ?

RHINOCÉRONTE

Les mets les moins friands
Dont la mienne se paît sont des cœurs de Roland.

LÉONIN (à part)

Bons dieux ! le plaisant fou !

RHINOCÉRONTE

D'autres moins signalées
Vivent de bras coupés, de jambes avalées,
D'une épaule, d'un pied, d'un jarret, d'une main.

LÉONIN (feignant de tirer l'épée)

Bon, la mienne, sans doute, est donc morte de faim.

(*Clarice.*)

Il en décrit complaisamment les effets surnaturels.

SA COLÈRE

La fureur m'ayant plongé dedans la rage....
Tout mon corps échauffé se convertit en feu.
De sorte qu'à mes feux sa force (1) fut soumise,
Et je le fis brûler dans sa propre chemise.

(*Boutades.*)

Je suis en si grande colère, que les chiens ne mangeraient pas de ma chair, tant elle leur semblerait amère.

(*Jaloux.*)

Et ma longue constance, en fureur convertie,
Me sollicite enfin de venger cet affront.
Le feu m'en vient au sein, le sang m'en monte au front,
La honte m'en remord, la rage m'en consume,
La cervelle m'en bout, et tout le corps m'en fume (2).

(*Clarice.*)

(1) Il s'agit, s'il vous plaît, d'Hercule.

(2) Dans *Tre ladre scoperti* (les trois voleurs découverts), comédie jouée par les acteurs italiens en France vers 1662, on trouve ce passage cité par Moland (*Molière et la comédie italienne*) : « On prétend, dit Arlequin à Spezzafer, que vous faites mentir le proverbe qui dit que la chemise est plus proche de la chair que l'habit, en ne portant point de chemise »... Le capitan avoue que c'était autrefois sa coutume, parce qu'alors, comme il était extrêmement irritable, aussitôt qu'il se mettait en colère, le poil qu'il avait abondamment sur tout le corps, étant aussi velu qu'Hercule, se dressait, perçait sa chemise de toutes parts, et y faisait tant de trous qu'on l'eût prise pour une écumoire. Mais il ajoute que, depuis quelque temps, s'étant fort modéré et ne craignant plus le même inconvénient, il porte du linge comme tous les autres.

SES DÉFIS ET MENACES

Il jure effroyablement par « tête et ventre»! Malheur à son ennemi! Il lui « damasquinera les carreaux de la cervelle » (*Jaloux*), il lui fera « chier le sang » (*ibid.*) ; « une dague en une main et l'autre liée sur le dos », il se fait fort de braver un adversaire « armé jusqu'aux dents » (*Jaloux*) ; il « ne veut qu'une poêle à frire contre quarante hommes armés » (*les Déguisés*) (1).

Mes troupes en bataille et le bruit que je ferai, armé de pied en cap et jusques aux dents, épouvantera (les ennemis) comme des étourneaux, ou leur donnera des ailes aux talons..... Je les attaquerai d'estoc et de taille, de cul et de pointe, de bec et de griffe..... Je les exterminerai et les mettrai à jambebridaine.... (*Com. Prov.*)

Quand ils seraient tous de feu et qu'ils auraient le courage de Samson et la force d'Hercule, qu'ils seraient des Polyphèmes, des Achilles, des Hectors, des Cyrus, des Alexandres, des Annibals, des Scipions, des Césars, des Pompées, des Rolands, des Rogers, des Godefrois de Bouillon, des Roberts le Diable, des Geofrois à la Grand' Dent, tout aussi grands que les Gargantuas et les Briarées à cent bras, un seul des miens les tuera comme des hannetons, et ne dureront devant moi non plus que feu de paille (*Com Prov.*)

Un de ses exercices favoris est de jeter son adversaire dans les airs.

Je te jetterai par-delà les Alpes qui partissent l'Allemagne (*le Fidèle*) ; à cent mille lieues par delà le bout du monde (*Com. Prov.*); jusque au-dessus du Parnasse (*Railleur*) ; si haut au-dessus des éclairs que tu sois dévoré des feux élémentaires (*l'Illusion*) ; je t'enverrai « faire au cinquième ciel la révérence à Mars » (*Clarice*);

et lui demander grâce
D'avoir osé choquer un prince de sa race (2).

(*Parasite.*)

(1) Comparez cette rodomontade espagnole : « Je jure Dieu, vilain, si je te vois là, de te donner tels coups avec ce bâton que je te ferai entrer six pieds dedans la terre, tellement qu'il ne restera rien de toi hors d'icelle que ton bras droit pour m'oster ton chapeau, lorsque tu me verras passer. (*Rodomontadas castillanas recopiladas de los commentarios de los muy espantosos, terribles et invisibles Capitanes, Matomoros, Cocodrillos* (Rouen, 1637).

(2) Dans les *Rodomontades espanoles* traduites par Jacques Gautier, nous trouvons encore ces passages : « En la guerre des Vénitiens contre le Grand Turc, je donnai tel soufflet à Abenhamet (maître de camp du Grand-Turc) que je lui ôtai

Bien-tost tous ces quartiers feront un cimetière.
Avec trois grains de poudre et le bout d'un tison,
Je veux faire en esclat voler cette maison;
Et pour me satisfaire il faudra que Manille
Avec son Alcidor, et Lisandre et sa fille,
Son valet, sa servante, et son chien, et son chat,
Plus haut que les clochers fassent un entre-chat :
Et lorsque ma fureur, avec ce coup de foudre,
Aura dans un moment réduit ces corps en poudre
En portant ma vengeance encore plus avant,
J'iray sous ces débris pour les souffler au vent :
Les cendres d'Alcidor iront en Tartarie ;
Et celles de Manille iront en Barbarie ;
Les cendres de Lucinde aux terres de Mogor ;
Et celles de Lisandre au royaume d'Onor.

CASCARET

Celles de Fripesauce ?

LE CAPITAN

En la Magellanique.

CASCARET

Et celles de Phénice ?

LE CAPITAN

A la coste d'Afrique.

CASCARET

Du chien ?

LE CAPITAN

Vers le détroit nommé Bebelmandel.

CASCARET

Et les cendres du chat ?

LE CAPITAN

S'en iront au bordel.

. . . . . .

(*Parasite*, V, 4.)

Après les projections, voici les capilotades :

As-tu jamais entendu, demande Fierabras à son laquais, pourquoi en Bretagne on me nommait le magnifique chevalier pâté ? Ceci advint parce que quand j'entre en un fait d'armes je fais tel chamaillis et déchiquetis des troupes ennemies comme les femmes ont accou-

la tête de dessus les épaules et du corps elle sauta jusques à Constantinople, y portant les nouvelles de la perte de son armée... »

« Si je vais à toi je te lancerai en l'air d'un tel coup de pied... qu'étant approvisionné de dix charrettes de pain tu aurais plus de peur de la faim que de la chute. »

Et encore dans les « *Rodomontades* » de Brantôme le trait suivant : « Un soldat espagnol dit qu'à tous les Mores qu'il tuait il leur coupait les têtes et les jetait si haut qu'avant qu'elles retombassent elles étaient à demi mangées des mouches. »

tumé faire de fromage, beurre, chair cuite et autres choses, quand elles veulent faire des tourtes, tartes ou pâtés.

(*Les Jaloux.*)

Je veux faire d'eux une telle anatomie qu'un chirurgien n'en saurait faire une pareille.

(*Les Jaloux.*)

Je les hacherai plus menu que chair à pâté, tant que les fourmis en puissent aisément emporter chacune leur lopin (1).

(*Contents.*)

Autres variétés meurtrières :

Je te donne le choix de trois ou quatre morts :
Je vais, d'un coup de poing, te briser comme verre,
Ou t'enfoncer tout vif au centre de la terre,
Ou te fendre en dix parts d'un seul coup de revers.

(*L'Illusion.*)

Mais cet autre, mordiable, de quelle mort le ferons-nous tomber? De l'étrangler comme Hercule fit Anthée, je ne suis pas bourreau. Lui ferai-je avaler toute la mer? Le monument d'Aristote est trop illustre pour un ignorant. S'il était maquereau, je le ferais mourir en eau douce. Dans la flamme, il n'aurait pas bien le temps de goûter la mort. Commanderai-je à la terre de l'engloutir tout vif? Non, car comme ces petits gentillâtres sont accoutumés de manger leurs terres, celui-ci pourrait bien manger celle qui le couvrirait. De le déchirer par morceaux, ma colère ne serait pas contente, s'il restait de ce malheureux un atome après sa mort. O dieux! je suis réduit à n'oser pas seulement lui défendre de vivre, parce que je ne sais comment le faire mourir (2).

(*Pédant Joué.*)

Ne pouvant trouver l'emploi, pour son seul usage, d'une pareille puissance, il fait le redresseur de torts, à la manière

(1) Dans les passages suivants, que nous extrayons de l'italien et de l'espagnol, on pourra voir les sources d'inspiration de nos auteurs.

« Je tuerai Fulvio, Angelica, Mabilia, Mastica, la servante, les chiens, les chats, les punaises, les poux, jusqu'aux puces de cette maison ; et ni Pluton, ni tous les diables ne suffiront à me les retirer des mains. »

(*Angelica.*)

« Je veux tuer ce vilain, sa femme, ses serviteurs, ses chiens, ses chats, et jusqu'aux poux, puces et punaises de cette maison, et la ruiner du haut en bas, que ni Pluton, ni autant de diables qu'il y a aux enfers ne les sauvera de mes mains. »

(*Rodomontades espag.*, Gautier.)

« Je briserai son corps en tant de petites pièces que l'on en pourra recueillir de la poudre pour jeter sur les lettres que je dois envoyer à ma maîtresse. » (J. Gautier, *Rod. espagn.*)

(2) « Je ne sais quel genre de mort choisir pour punir deux vilains qui m'ont œillade dans la rue... je désire regarder mon repertoire où j'ai remarqué sept cent soixante-cinq espèces... » (J. Gautier, ib.)

des anciens paladins, et met libéralement sa valeur au service des gens :

Où sont vos ennemis, que j'en fasse carnage ?
(*L'Illusion.*)

Est-ce quelque tyran qui triomphe de toi
Et qui te fait servir sous son injuste loi ?
Jupiter dans les cieux peut garder son tonnerre.
Je dompte ces marauds et je purge la terre.
(*Les Visionnaires.*)

Monsieur, si vous avez quelqu'un à quereller,
Vous savez qui je suis, vous n'avez qu'à parler ;
Je me bats quelquefois sans qu'il soit nécessaire,
Jugez si je ferai des combats pour vous plaire.
Il coûtera du sang à qui vous fâchera,
Et pour un seul regard on vous satisfera.
Faites des ennemis autant que bon vous semble,
Vous me verrez tout seul les battre tous ensemble,
Ou si vous aimez mieux les battre séparés,
Je ferai tout selon que vous désirerez.
(*Jodelet duelliste.*)

SA MÉGALOMANIE

Un exterminateur si formidable est l'égal des souverains : il siège parmi les rois, empereurs, et autres princes et seigneurs, et ses avis sont écoutés avec attention (*Jaloux*) ; il s'est acquis dans la conversation des rois une certaine majesté qui le fait souvent prendre pour prince. (*Com. des Comédiens.*)

Leur égal c'est trop peu dire, il les fait et défait à volonté : tout l'univers reconnaît qu'il vaut bien trois fois un empereur ; les rois briguent ses bonnes grâces ; il les laisse sous lui gouverner ses provinces (*Véritable Capitan Matamore*). Sa main dispense les couronnes (*Pédant joué*). « Choisissez où vous voulez régner, s'écrie-t-il (*Pédant joué ; Illusion*).

Je veux te redonner la grâce de ton prince,
Ou mon juste courroux détruira sa province.
(*Visionnaires.*)

En Europe où les rois sont d'une humeur civile,
. . . . . .
Je les souffre régner. Mais chez les Africains,
Partout où j'ai trouvé des rois un peu trop vains,
J'ai détruit le pays pour punir leurs monarques.
Et leurs vastes déserts en sont de bonnes marques.
(*Illusion.*)

SES AMOURS

L'amour seul a privilège de le vaincre et de l'humaniser (1).

Je ne pense avoir jamais eu affaire à un si rude ennemi ni qui me donnât plus de traverses et dures atteintes que fait le cœur impétueux de cette cruelle Geneviève.

(*Contents.*)

Un petit dieu qui n'a point d'yeux
Triomphe sans combat de mon humeur guerrière.

(*Boutades.*)

Laissons Mars quelque temps et songeons à Vénus.

(*Véritable Capitan Matam.*)

. . . . . Je songe à ma maîtresse :
Ce penser m'adoucit : va, ma colère cesse,
Et ce petit archer qui dompte tous les dieux
Vient de chasser la mort qui logeait dans mes yeux.

(*L'Illusion.*)

Et quoique j'aie acquis une immortelle gloire,
L'amour a maintenant dessus moi la victoire :
Ce beau petit archer, ravissant mes lauriers,
Peut dire avoir vaincu le premier des guerriers.

(*Alizon.*)

Pour vous il (mon cœur) est sensible et se laisse toucher.

(*Véritable Capitan Matamore.*)

Devant le plus fier ennemy,
Matamore n'a point frémy,
Et devant des objets dont l'âme est toute bonne,
Et qui n'ont rien que des douceurs :
Je perds le sens, l'esprit; la force m'abandonne,
Et parbleu, quasi je me meurs.

(*Boutades.*)

Quelles prouesses ne fera-t-il pas pour celle qu'il aime !

Pour l'amour que je lui porte, je ne craindrais d'affronter le camp du roi d'Espagne, m'assurant que le seul souvenir de ses perfections m'enflerait tellement de courage et redoublerait mes forces, que je demeurerais facilement victorieux d'une armée de janissaires, spacchis et mammelus. Plût à Dieu qu'il ne tînt qu'à tuer dix ou douze mille hommes d'armes, ou à prendre quelque ville imprenable, que je fusse dans ses bonnes grâces.

(*Contents.*)

(1) C'est une trêve pendant laquelle l'univers respire :

« Mais que le monde remercie de ce que maintenant je suis amoureux, car au précédent que je le fusse je tuais chacun jour pour le moins trois ou quatre douzaines de personnes et maintenant je n'en mets à mort pas plus qu'une douzaine et ce à cause de l'affection très grande que je porte à ma maîtresse. »

(*Rodom. espagn.*, ouv. cité.)

Il réduit les rois à la condition de messagers, les envoie s'agenouiller devant sa maîtresse en lui présentant ses billets d'amour (*Illusion*), et lui offrir humblement leur majesté, leur couronne et leur grandeur (*Railleur*).

Ce bras sut affronter cinq ou six roitelets
Et leur tordit le col ainsi qu'à des poulets;
Monbaze, Soffola, de même que Mélinde,
Se virent désolés pour l'amour de Lucinde.
(*Parasite.*)

Il s'attaquera même aux Dieux et pour l'amour de sa maîtresse il entreprendra

De chasser du ciel Jupiter, Mercure et Mars.
Le dèle.

SON POUVOIR DE SÉDUCTION

Autant que redouté des hommes il est aimé des femmes.

..... Je remplis tour à tour
Les hommes de terreur, et les femmes d'amour.
(*L'Illusion.*)

Tel est le thème général qui revient sans cesse (1).

Il est vrai, Dieu me damne, que votre fille est folle de mon amour; mais quoi, c'est mon faible de n'avoir jamais pu regarder de femme sans la blesser.

(*Le Pédant joué.*)

Ecoutez Brisemur déduire les raisons qui lui valent la reconnaissance des femmes :

..... Toute femme qui à présent se trouve en vie devrait avoir plus d'obligations à moi qu'à ceux qui l'ont engendrée.

BÉATRICE

Et pourquoi ?

BRISEMUR

Parce que ceux-là leur ont donné la vie, qui sans fin est pénible, et moi je suis cause qu'elles seront en joie perpétuelle.

BÉATRICE

Et comment ?

(1) Mes actions et hauts faits me font craindre des hommes et aimer des femmes ! (BRANTÔME, *Rodomontades.*)

BRISEMUR

J'ay tant tué d'hommes, j'en ay tant mis en pièces, qui tous sont mort désespérés, au moyen de quoi leurs âmes ont tellement rempli l'enfer qu'il n'y peut plus tenir personne, tellement qu'il est force que les âmes des femmes, privées des liens qui leur étaient préparés pour châtier leurs péchés, aient maintenant place en paradis...

(*Le Fidèle.*)

Oh ! combien mon départ dedans le cœur des dames
Laissa de vains souhaits et d'inutiles flammes !

(*Clarice.*)

Un plaisant vient lui dire qu'une dame aspire à passer avec lui le reste de sa vie.

Ce désir est très haut.

(*Véritable Capitan Matamore.*)

répond-il simplement.

Dans « *le Brave* », on lui dit :

(Madame) se meurt tant elle vous aime !

Et Taillebras de répondre :

Beaucoup d'autres meurent de même
Que je ne ressuscite pas.

Et ailleurs :

Ils sont bossus, les cimetières,
Des dames que j'ai fait mourir.

(*Com. de Chansons.*)

J'ay dessous mes authoritez
Les cœurs des claires et des brunes,
Et si mes regards doux et beaux
N'empêchaient par pitié la mort de quelques-unes
On les verrait crever et mourir par monceaux.

(*Boutades.*)

Pauvres femmes que l'on adore
Que vous êtes à déplorer,
Que vous sert-il de soupirer
Pour les vertus de Matamore ?
Vous n'aurez point d'allègement,
Je ne me plais incessamment
Qu'à distribuer des supplices.

(*Boutades.*)

Aussi bien que du corps je triomphe des âmes,
Et si je ne te dis qu'un million de dames
Que j'ay mis pour un jour dedans le monument (le tombeau),
Ce n'est point me vanter, c'est parler sobrement.

(*Clarice.*)

Et de même qu'il soumet les rois par ses armes, il subjugue les reines par ses attraits.

Crois-tu que si je me fusse voulu abaisser sous l'obéissance des femmes, je ne trouvasse des reines, des princesses, qui seraient aises que je les regardasse d'un œil amoureux ?

(*Tromperies.*)

J'ai lavé mes genoux des pleurs de mille reines
(*Véritable Capitan Matamore.*)
Je mange en grillade les cœurs
Des reines que dans mes fureurs
Mes caresses ont étouffées,
Si bien que ces cœurs si royaux
Qui me devraient servir à faire des trophées
Ne me servent sinon qu'à remplir mes boyaux.
(*Boutades.*)
Si j'engendre, c'est en Deucalion...
(*Pédant joué.*) (1)

Mais ses bonnes fortunes ne font que l'importuner : il a en aversion cette « oisiveté d'amour » qui le tient enchaîné loin des « exercices de Mars » (*Comédie des Comédiens*).

Ces pratiques nuisaient à mes desseins de guerre
Et pouvaient m'empêcher de conquérir la terre.
(*Illusion.*) (2)

C'est grand'peine d'être si beau — soupire le *Brave*.

Ma beauté m'est à charge, ô l'importun fardeau !
Que le ciel me déplaît de m'avoir fait si beau !
(*Véritable Capitan Matamore.*)

O ! que c'est une grande misère que d'être beau outre mesure !... Tu as toujours un varlet ou chambrière à ta queue, qui te prie que tu te laisses voir... Mon Dieu ! quel rompement de teste que c'est de les escouter et de leur respondre !

(*Les Tromperies.*)

Si bien qu'il a pris le parti d'abdiquer sa beauté, de se transformer selon l'occurrence :

(1) Le Capitan Spavento raconte que, dans le cours d'une seule nuit, il lui est arrivé de mettre en un état plein de conséquence 200 demoiselles pour le moins.
(*Le Bravure*, etc.)

De même nous trouvons dans Plaute (*Miles gloriosus*) cette réponse que fait Pyrgopolinice à une femme qui feint de solliciter les faveurs de son maître : Ni huic verri adfertur merces, non hic suo seminio quanquam porculenam impartiturus est.

(2) Brantôme (*Rodomontades*) : elles me sont importunes de me tant prier et aimer, car pour accomplir leurs désirs, je dérange mes affaires et mes combats.

J'envoyai le Destin dire à son Jupiter
Qu'il trouvât un moyen qui fît cesser leurs flammes.
. . . . . .
Et depuis je suis beau quand je veux seulement.

(*L'Illusion.*)

Je voudrais que tu eusses vu... quel je suis estant armé de toutes pièces. Tu me vois bien à cette heure paisible et aimable tellement que je te semble un petit ange, ou plutôt un petit Cupidonneau ; c'est pourquoi je porte en ma devise une abeille avec ces mots : « Frezia y miel », voulant donner à entendre par la flèche et le miel, que je suis brave guerrier et amoureux tout ensemble.

(*Les Napolitaines.*)

Quand à blesser des cœurs j'ai ma vue occupée
J'ai fait autant d'exploits des yeux que de l'épée :
Selon l'air que je prends, tout succède à mes vœux ;
Ange quand il me plaît et diable quand je veux.
. . . . . .
Je suis ce qui me plaît, j'ai cent fois pour un jour
Pris ou laissé la forme ou de Mars ou d'Amour ;
Je me fais et défais, et, comme je m'avise,
Je me rends agréable ou m'incapitanise :
Tantôt je me signale en mille exploits vainqueurs,
Tantôt me divertis du carnage des cœurs.

(*Clarice.*)

Regarde, j'ai quitté cette effroyable mine
Qui massacre, détruit, brise, brûle, extermine :
Et pensant au bel œil qui tient ma liberté
Je ne suis plus qu'amour, que grâce, que beauté.

(*L'Illusion.*)

SA RENOMMÉE

« Ne crois-tu pas que chacun parle de moi ? » demande le Capitaine à son serviteur (1).

Bien te dirai-je que quelque part que j'aille je suis toujours suivi d'un chacun, qui, me montrant au doigt, dit : Voici celui qui tint dernièrement contre tous les chevaliers de la Cour.

(*Les Jaloux.*)

Eole souffle dans les oreilles des hommes et des enfants que je suis la terreur de l'univers et l'honneur d'icelui.

(*Comédies Prov.*)

(1) « No se habla de otra cosa que de mi virtud », dit un soldat espagnol (Brantôme, *Rodomontades*).

Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons et gagne les batailles (1).
(*L'illusion.*)

J'eusse encor fait sauter la ville et le Rocher,
Mais on l'ouvrit sitôt qu'on me vit approcher...
(*Vér. Capitan Mat.*)

Va, enquiers-toi de moi en Allemagne, en Pologne, en Russie, en Tartarie, en Barbarie, en Asie, en Afrique, et surtout en Surie, Bavière et la Pouille, et tu en oiras conter merveille.
(*Les Jaloux.*)

Ce nom de Taillebras dans tout le monde éclate ;
Il n'est point de pays qui lui soit étranger,
Il est Turc à Byzance et More dans Alger ;
(*Le Railleur.*)

Il n'est point de pays où je sois étranger,
Turc à Constantinople et More dans Alger,
Vray Grec en la Morée, Indien dans la Chine.

PALESTRION

Naturel en tous lieux de mœurs et d'origine.

MATAMORE

Persan dedans Tauris, dedans Borne Abissin,
Tartare à Cambala, dans Labor Mogorin,
Noire dans Calicut, Mexiquain dans Panames.

PALESTRION

Il a des corps partout, et partout autant d'âmes.

MATAMORE

Suédois dans Stocholme, et dans Prague Alleman,
Comme dans Londre Anglois, dans Ostende Flamand,
Croate Bossenois, Sclavon dans l'Illyrie.
. . . . . .
Gascon dedans Bordeaux, Romain dans l'Italie.

PALESTRION

Reste d'estre Espagnol

MATAMORE

A propos je l'oublie ;
Je suis Diable en Espagne, et comme dans l'Enfer,
J'y veux être connu seulement par ce fer...
(*Vér. Capit. Matamore.*)

(1) A comparer avec le capitan italien : « Un certain baron François s'enquestant de mon nom et ayant ouï dire que j'estois nommé le Capitan de la vallée infernale, le Temple de Janus, l'escu de Méduse, la faux de la Mort, et le genre généralisssime des braveries, cheut subitement demi-mort en terre. »
(*Le Capitan*, par un comédien de la troupe jalouse. 1638.)

SA MODESTIE

Le plus fort, c'est qu'il se pique de modestie.

« Je ne me flatte point »,

dit-il sans cesse.

Il méprise

« ces chie-en-braye qui n'ont que du caquet ».

(*Com. prov.*)

Toujours le taire m'a plu, et cependant manier les mains.

(*Les Tromperies.*)

Le plus grand défaut qui soit en moi est qu'il n'y a point de témoins que je fais tels actes généreux et la mémoire s'en perd, parce que je ne publie jamais mes promesses, pour ne sembler être trop grand vanteur.

(*Les Tromperies.*)

Mais quoi, force lui est bien de se raconter lui-même, car nul autre n'en serait capable :

Il n'appartient qu'à moi de me savoir louer.

(*Boutades.*)

Et puis ses promesses lui demandant moins de temps qu'il n'en faut pour les écrire, leur multitude défie les historiens les plus diligents :

... Par tant de hauts faits mon nom s'est élevé
Que de quatre mille ans ils n'auront achevé.

(*Ibid.*)

Une fois, partant pour la conquête de l'univers, il avait amené avec lui un écrivain chargé d'enregistrer ses exploits : mais par malchance l'auteur a péri dans un naufrage et son ouvrage avec lui (*les Visionnaires*); comment Matamore n'essayerait-il pas de se substituer à son historien, et faudrait-il se résigner à priver le monde de ce récit unique ?

Voici maintenant le

PORTRAIT PHYSIQUE

qu'il fait de lui-même

D'abord, sa naissance :

Le *Châteaufort*, « du Pédant joué », raconte ainsi « les miracles de son berceau » :

La Nature... eut la hardiesse de s'imaginer qu'elle me pouvait produire : pour cet effet elle empoigna les âmes de Samson, d'Hector, d'Achille, d'Ajax, de Cyrus, d'Epaminondas, d'Alexandre, de Romule, de Scipion, d'Annibal, puis, les ayant pulvérisées, calcinées, elle réduisit toute cette confection en un spirituel sublime, qui n'attendait plus qu'un fourreau pour s'y fourrer. Nature, glorieuse de son réussit, ne put goûter modérément sa joie; elle clabauda son chef-d'œuvre partout; l'Art en devint jaloux, et fâché, disait-il, qu'une teigneuse emportât toute seule la gloire de m'avoir engendré, la traita d'ingrate, de superbe, lui déchira sa coiffe ; Nature, de son côté, prit son ennemi aux cheveux; enfin, l'un et l'autre battit et fut battu. Le tintamarre des démentis, des soufflets, des bastonnades, m'éveilla ; je les vis, et jugeant que leurs démêlés ne portaient pas la mine de prendre sitôt fin, je me créai moi-même.

« Qu'à former ce grand corps sua donc la Nature! » s'écrie un valet complaisant de Matamore (*Véritable Capitan Matamore*). Et le Matamore lui-même dit avoir été porté pendant deux mille ans dans les flancs de Vénus, et s'être fait mettre au jour par ses propres efforts (*Boutades*) (1).

Il raconte que son âme avant d'arriver en lui passa dans les corps de Ninus, de Cyrus, d'Hercule, de Romule, de César, de Tibère, puis dans Néron :

De Néron, dedans un merlan,
D'un merlan dans une grenouille,
D'une grenouille en la gargouille,
De la Gargouille en Tamerlan :
De Tamerlan, dans une Anguille,
D'une Anguille en un Crocodille,
D'un Crocodille, dans l'Efroy,
De l'Efroy, dans un Dromadaire,
Puis, de sorte extraordinaire,
Elle est venue, enfin, parbleu, jusques à moy.
(*Boutades.*)

Son enfance ne dément point une aussi miraculeuse entrée en ce monde. « Il étouffe les serpents dès le berceau. » (*Com. des Com.*)

(1) Comparez le Spavento italien : Exposant le fait de sa naissance par l'effort le plus étonnant de la nature, il dit qu'elle avait, pour cela, pris l'or du premier âge, l'argent du 2e, l'airain du 3e et le fer du 4e, et que, cette élection faite des 4 plus nobles métaux, elle lui avait fabriqué la tête avec l'or, le corps avec l'argent, les jambes avec l'airain et les bras avec le fer, d'où il était naturel que ses bras puissants et vigoureux pussent traiter le fer et l'airain le plus résistants.
(*Bravure del Capitano Spavento.*)

« Il a arraché un œil à sa nourrice qui le menace » (*Tromperies*) et dès qu'il est en âge de marcher, joue au soudard, faisant d'une broche sa lance, d'une cuiller son épée, d'un couvercle son bouclier, et se coiffant la tête d'une marmite en guise de morion (*les Déguisés*).

Sa force est immense ; sa taille est gigantesque :

A la faveur des monts je m'élevai tout droit,
J'étendis jusqu'au Ciel les ressorts de ma taille
Et parus un Atlas au fort de la bataille.
(*Vér. Cap. Mat.*)

Plus géant qu'Encelade, afin de l'écheller (le ciel)
Je n'eusse eu qu'à lever et tête et bras en l'air.
(*Ibid.*)

ARTOTROGUE

Vois-je ? un si grand géant dans un si petit corps ?

MATAMORE

Je décroy, quand je veux, par les mêmes ressorts ;
J'ay, selon qu'il me plaît, mes démarches civiles,
Géant à la campagne, et petit dans les villes,
Autrement il faudrait abatre les maisons.
(*Ibid.*)

Sa voix est comme un tonnerre. (*Parasite*) (*Vér. Cap. Mat.*)
La terre tremble dessous ses pas. (*Boutades.*)
Son ombre couvrirait une armée entière et tiendrait sous elle une ville enfermée. (*Vér. Cap. Mat.*)

Il ne pourra mourir que frappé de la foudre (*Railleur*) ou écrasé par le poids de ses trophées (*Boutades*), et il faudra pour sa sépulture qu'un tremblement de terre ouvre le sol (*le Railleur*).

Ses bras sont plus forts que ceux des Titans (*Boutades*).

D'un tour de main il arrache la barbe de son ennemi, et aussi la mâchoire ; d'un coup de poing sur les chaînons du col il lui fait tomber les yeux à terre ; il « lui baille sur la tempe un coup de poing si pénétratif et si bien assis que les assistants voient les nœuds de ses doigts sortir par l'autre oreille » (*les Tromperies*). Son poing renverse les murailles par terre, réduit les pierres en menue poussière (*Fidèle*) et outre-perce de part en part un éléphant (*le Brave*).

... Aussitôt que quelque capitaine veut acheter un corps de cuirasse ou une rondache, il me prie de lui faire compagnie pour éprouver ces armes, et si elles sont si bien trempées qu'elles puissent résister à un

coup de poing déchargé de toute ma force, sans être faussées, alors il les achète, s'assurant bien qu'il n'y a mousquet qui les puisse enfoncer.

(*Contents.*)

J'estime les travaux ridicules et vains,
Car pour y faire brèche il suffit de mes mains,
Avec elles j'abats tours, boulevars, murailles,
Faussebrayes, rampars, escarpes, flancs, tenailles,
Demy-lunes, dehors, cavaliers, terre-pleins,
Courtines, bastions, parapels, ravelins,
Et quelques grands efforts que la garnison fasse,
Je gagne le dessus, j'entre dedans la place.
Pour exterminer tout je ne veux qu'un moment,
Et de chaque logis, je fais un monument (tombeau).

(*Boutades.*)

Il y a dans *l'Illusion* une énumération du même genre à propos des éclairs que jette l'épée du Matamore en sortant du fourreau.

Sous *son regard*, il n'est personne qui ne pâlisse, qui ne tremble et qui ne pisse en ses chausses (*Tromperies*).

Ce regard méduséen assassine, foudroie, brûle la terre, peuple les enfers, fond la neige des montagnes (1) !

Il trouble l'ordre naturel :

... Ventre, quel bouleversement !
Mes yeux quasi sur toutes choses
Agissent monstrueusement
Et font mille métamorphoses.

(*Boutades.*)

Les fleuves arrestent leurs courses
Quand je les regarde courir,
D'un seul maintien je fais mourir
Les dromadaires et les ourses.

. . . . . .

Et si je voulais enflammer
Un seul des regards de ma vue
Je mettrais le feu dans la mer.

(*Boutades*).

Son souffle n'est guère moins puissant : il suffit à renverser un grand pan de muraille (*Vér. Cap. Mat.*), à réduire les

(1) Dans les *Rodomontades espagnoles* il fait tomber les hommes de dix en dix comme si ses regards étaient des balles d'artillerie. Nous apprenons encore, dans le même recueil, que « son haleine est assez puissante pour gouverner un navire », que « lorsqu'il souffle au visage de quelqu'un cela suffit pour que les marguilliers fassent sonner pour un mort ». « Avec un poil de ces moustaches, dit-il, je feray en ton corps une telle ouverture que toute l'infanterie espagnole et la cavalerie françoise passeront au travers sans toucher à l'un ny à l'autre côté d'icelle. »

montagnes en cendres (*Com. Prov.*), à éteindre le soleil comme une chandelle (*Péd. joué*). Le vent de sa main brûle la barbe de son adversaire (*Tromperies*) ; celui de son épée fait choir les hommes d'armes (*Vér. Cap. Mat.*) ; celui de son chapeau submerge une armée navale (*Péd. joué*) et celui (il ne pouvait manquer dans ce répertoire éolique) de son derrière « a brisé des châteaux, des forts et des rochers » (*Boutades*).

Et si je crachais sur la terre,
Je noyerais tout l'univers.

(*Boutades*) (1).

SES VICTOIRES SUR LES DIEUX

Celui qui s'arroge une telle supériorité sur les créatures humaines peut bien engager la lutte avec les dieux. Un jour, ceux-ci lui ayant cherché querelle, il les frotte si bien qu'ils en restent bossus et difformes (*Boutades*) (2).

Même la fortune, il a trouvé moyen de se la rendre favorable. Cette inconstante divinité, s'étant avisée de lui tourner le dos reçut, dit-il,

Un coup de pied si rude dans les fesses
Qu'elle ne m'ose plus tourner que le devant.

(*Boutades.*)

Les dieux infernaux n'échappent point à ses coups :

Un jour estant sur la mer, il rencontra des pirates, escumeurs de mer, et donnant seulement un coup d'épée sur leur gallere, il fend l'homme, le mast, le vaisseau, l'eau, la terre et couppe un morceau du nez à Neptune qui demande soudain quel foudroyant orage avait passé par là et quand il sent que c'estoit le capitaine Roguotalde incontinent fait serrer la porte de peur d'avoir pis (Louis-le-Jars. *Lucelle* (1576).

J'ay d'un seul coup d'estramaçon
Livrant aux Enfers une Guerre,
Fendu la mer avec la terre,
Pour couper le nez à Pluton (3).

(*Boutades.*)

(1) « D'un éternuement que je fis je rompis toutes les portes de l'enfer, et entrai dedans. En un moment je fis prisonnier le grand Satan, le prince Pluton et la belle Proserpine. »

(*Rodom. Espagn.*)

(2) « Jupiter descendit en terre et s'agenouilla devant moi et quittant son sceptre et sa couronne il s'offrit humblement à monservice. »

(*Rod. esp.*)

(3) « Je frappai tel coup en terre que j'ouvris la terre jusqu'aux Enfers... »

(*Rodom. esp.*)

Et le diable que j'ai vaincu
De coup d'éperon et de sangle
Ne me sert qu'à torcher le cul.

(*Boutades.*)

Ni même la mort :

La mort ensuite vint pour m'oster la vigueur,
Et me crever le cœur.
Mais, ventre, j'écorchai cette engeance cruelle,
J'arrachai ses poulmons, ses trippes, ses boyaux,
Son diaphragme, ses nerfs, ses cheveux, sa cervelle,
Ses veines, ses sourcils, ses lèvres, ses nazeaux,
Ses membranes, son fiel, sa ratte, ses viscères,
Sa langue, son larynx, ses fibres, ses artères,
Ses maudits ligaments, son cœur pernicieux,
Ses oreilles, ses yeux...
Son foye et ses tendons, ses reins, ses ventricules,
Ses glandes, son nombril, ses organes vitaux,
Ses muscles, ses boudins, sa chair, ses parmicules.
Bref, je ne lui laissai parbleu rien que les os,
Et je la mis enfin en si pauvre posture
Que je la fis alors comme on nous la figure.

(*Boutades.*)

SON POUVOIR SUR LA NATURE

Le déluge a été causé par les larmes du Ciel qui implorait Matamore, et celui-ci, dans cette catastrophe, tendit à tout le genre humain, qui y trouva refuge, son dos, plus vaste et plus inébranlable qu'un rocher. (*Vér. Capitan. Mat.*).

Contre mille Titans j'ay défendus les Dieux ;
Atlas estant lassé j'ai soutenu les Cieux ;
Et lorsque je perdrai la céleste lumière,
Ce tout retournera dans sa masse première :
Par lui sont remués les membres de ce corps.
J'empêche que le feu ne brûle les nuages,
Je contiens l'Océan dans ses moittes rivages.
Je balance la terre et ne lui permets pas
Ny de monter plus haut, ny de tomber plus bas (1).

(*Boutades.*)

Les éléments ne sont faits

qu'à dessein de me plaire :
Ce n'est qu'à mon sujet que le Soleil éclaire.

(*Vér. Cap. Mat.*)

(1) Voyez dans les Rodomontades de Brantome les ordres que Philippe II d'Espagne donne à la mer et aux vents, pour favoriser la marche et la victoire de son invincible Armada. Victor Hugo les a reproduits dans « la Rose de l'Infante ».

Parlant du Soleil :

Nous sommes d'un éclat et d'un âge pareils.
(*Vér. Cap. Mat.*)

J'arrête le Soleil dans sa course et le fixe au centre du monde.
(*Visionnaires.*)

Je tiens assujettis le ciel, la Terre et l'Onde
Et d'un doigt fais mouvoir toute la masse ronde.
Je suis.... l'âme de l'univers.
(*Le Railleur.*)

J'ordonne à toutes choses de se taire.
(*Péd. joué.*)

Je m'en vais commander aux mers de t'engloutir.
(*L'Illusion.*)

Je puis d'un clin d'œil faire tarir toutes les mers.
(*Com. prov.*)

Il retarde le lever du jour parce que l'Aurore est au milieu de sa chambre à lui offrir ses beautés (*Illusion*); il a fait peur à la lune qui en est restée pâle (*Boutades*).

Quand je chemine arrogamment,
L'on voit les plus hautes montagnes
Devaller aux lieux les plus creux,
Afin de rendre hommage aux feux
Que font mes démarches terribles ;
Et celles qui ne le font pas,
Je les perce comme des cribles,
Et les avalle à mes repas.
(*Boutades.*)

Il résume enfin ses qualités dans ce quatrain flamboyant et définitif :

Je suis au monde sans pareil
Digne quasi que l'on m'adore
La terre n'a qu'un Matamore
Comme le ciel n'a qu'un Soleil.
(*Boutades.*)

LÉON ET FRÉDÉRIC SAISSET.

(*A suivre.*)

LA LOI DE LA MER

La séance inaugurale du dernier Congrès organisé à Paris par le Comité de Droit maritime international fut présidée par le ministre du Commerce, dont le discours glorifia l'idéal d'humanité qui anime le Comité, et se plut à décrire « le sentiment d'intense philosophie qui s'emparera forcément du contemplateur de la mer, lorsqu'il songera que, grâce au Comité, une plage est une frontière accueillante, qu'un havre est une porte toujours ouverte, que les océans joindront les peuples au lieu de les séparer, que sur ces eaux prospères les liens du commerce vont resserrer la fraternité des gens de mer, sous la protection d'une loi unique, la loi des marins, obéie par tous les peuples, saluée par tous les pavillons ». Le ministre félicita encore le Comité, « aux efforts duquel on devra l'obligation juridique d'assistance entre navires et entre marins, même ennemis ».

L'expérience nous a appris ce qu'il faut penser des « obligations juridiques » en temps de guerre, et en même temps de paix. Si celle dont il est ici question a quelque chance de succès, elle le devra surtout à ce que les marins, « même ennemis », n'auront pas attendu que l'assistance fût obligatoire, pour la pratiquer.

Les gens de mer de tous pays appartiennent à une même famille : les exemples sont constants où, après le combat, lorsqu'un navire a sauté, les ennemis opèrent le sauvetage de tout ce qui surnage. On voit, au début du dix-septième siècle, un navire longuement canonné, puis abandonné par des adversaires qui trouvent sa résistance trop opiniâtre, les rappeler en s'apercevant qu'il coule bas, et ceux-ci revenir à son secours, sans y être tenus par aucune obligation juridique. A ce point de vue, on pourrait évoquer le souvenir des trêves pêcheresses, en vigueur au Moyen Age : en temps de guerre, elles sauvegardaient la vie et les biens des pêcheurs ; elles étaient sur mer une sorte de pendant aux trêves de Dieu sur la terre ferme. Lorsque la civilisation et le progrès eurent dénoncé la barbarie du Moyen-Age, les trêves pêcheresses cessèrent de

fonctionner, et les pêcheurs furent des victimes toutes désignées aux coups des belligérants, qui ne se firent pas faute de les molester.

Quant à la loi unique des marins, si, ce qu'il faut espérer, on parvient à la réaliser, elle n'apparaîtra pas non plus entièrement comme une nouveauté. Elle constituera un bienfait, et sera sans doute plus douce que la loi de la mer jadis en vigueur.

Celle-là se ressentait des rudes mœurs des gens de mer, dont, par exemple, la légende du Brabo, seigneur d'Anvers, perpétue le souvenir. Le géant Druon Antigon, particulièrement adonné à la piraterie, était devenu la terreur de la région : il coupait les mains de tous les prisonniers qu'il faisait. Mais la « fortune de mer » est variable; un beau jour Salvius Brabo lui rendit la pareille : et voilà pourquoi une main coupée figure dans les armes d'Anvers.

Déjà, sur les navires des Northmans, il était d'usage de couper et de clouer au grand mât la main de quiconque l'avait portée sur le patron du navire. Les séditieux et les querelleurs étaient plongés dans la mer : le jeu consistait à attacher le patient après une corde, et à l'envoyer boire une ou plusieurs bolées à la grande tasse ; lorsqu'il s'était suffisamment désaltéré, on le rehissait à bord.

Les coutumes existantes au début du Moyen-Age furent formulées dans les vingt-quatre articles des Jugements d'Oléron, qui passèrent en Angleterre et de là en Flandre, où on les baptisa Jugements de Dam ou Lois de Westcappelle ; ils sont très voisins de la Coutume de Wisby, qui est elle-même une compilation de celles d'Amsterdam et d'Enkhuisen. De sorte que les marins des mers du Ponant obéirent tous à une loi identique, bien que portant des titres différents.

Cette loi veut que, dans chaque navire, le capitaine soit le premier, et le pilote le second, soit en guerre, soit en marchandises ; le maître commande à l'équipage, le capitaine et son lieutenant aux soldats.

Malgré l'autorité absolue dont il jouit, le capitaine n'entreprend rien de grave sans prendre l'avis de l'équipage, et même des marchands s'il s'en trouve à bord. Il les consulte pour déterminer le moment du départ : « Seigneurs, que vous haiste ce temps », demande-t-il. Il est libre de composer

son équipage comme il lui plaît ; nul ne peut le contraindre à prendre un marinier dont il ne veut pas.

Les matelots dorment vêtus. Ceux qui découchent sont réputés déloyaux et coupables de parjure. Les délinquants sont tenus à la boucle par le maître jusqu'à l'arrivée au port, où il les remet à Justice. Il ne doit pas « expeller le marinier sur sa chaude », mais attendre pour s'expliquer qu'il soit redevenu de sang-froid. Le marinier doit souffrir le soufflet du maître ; mais si le maître le poursuit, il peut se réfugier derrière la chaîne et s'y mettre en défense, en requérant le témoignage de ses camarades. S'il frappe le maître ou lève sur lui une arme, « il est attaché avec un couteau bien tranchant au mât du navire par une main, et contraint de la retirer, de façon que la moitié lui en demeure au mât attachée ».

Les injures sont punies d'amendes, retenues de solde et confiscation de parts de prises. Quant au voleur, il a la tête tonsurée, après quoi on arrose de poix bouillante ce champ opératoire. Quiconque a tué un de ses compagnons à bord est lié à sa victime, et le cadavre et le vivant sont jetés ensemble dans les flots ; si le crime est commis à terre, tous deux sont ensevelis de compagnie.

Les cas particuliers se groupèrent autour de ce noyau primitif; l'ensemble forma ces Coutumes de la mer invoquées par les ordonnances, qui y renvoient lorsqu'elles ne statuent pas sur une espèce.

Une ordonnance de l'amiral des Pays-Bas, Maximilien de Bourgogne, rendue en son château de Sanderbourg le 1er septembre 1547 (1), et portant règlement pour la flotte de convoi qui devait cette année-là assurer la protection des pêcheurs harenguiers contre les déprédations des Ecossais et autres pirates dont les mers du Nord étaient infestées, prouve qu'à cette époque l'antique loi de la mer est toujours en pleine vigueur, sans atténuation ni modification. Elle est curieuse à plus d'un titre, et caractéristique de la psychologie des équipages ; en même temps, elle brosse un tableau vivement coloré de la vie à bord d'un bateau de guerre au milieu du seizième siècle.

(1) Orig. sur parchemin, signé : Max (imilien de) Bourg(og)ne, texte flamand. *Archives communales de Nieuport*, charte 317. — Je suis heureux de remercier ici l'obligeant secrétaire communal de Nieuport, M. Dobbelaer, pour la bienveillance avec laquelle il a facilité mes recherches.

Il s'agit d'assurer la garde étroite des pêcheurs, et pour cela de mettre un frein aux appétits de pillage des matelots qui montent les vaisseaux d'escorte : ils pourraient, afin de courir au butin, oublier le service dont ils sont chargés, et laisser là leurs pêcheurs pour se livrer dans d'autres parages à une chasse fructueuse, celle des bateaux ennemis, voire neutres ou amis, et des marchands, de préférence. Etant donnée la combustibilité de bâtiments en bois bondés de poudre et de munitions de guerre, il faut veiller sévèrement aux risques d'incendie et d'explosion ; le feu peut prendre partout, même aux cuisines cependant construites en maçonnerie : il est vrai que le cuisinier est le personnage le plus utilement et le plus facilement suborné par l'ennemi. La difficulté des réapprovisionnements et la longueur du voyage forcent à prendre toutes précautions contre le gaspillage des vivres et des munitions. Enfin le danger inhérent à toute navigation, surtout en ce temps, oblige au maintien d'une stricte discipline; il faut arrêter les querelles et empêcher les vols. Les équipages sont recrutés parmi des populations violentes ; lorsque les enrôlements ne suffisent pas à les former, on les complète en râflant les vagabonds de toutes sortes qui pullulent sur les grand'-routes, ou en tirant des prisons ceux qui y sont détenus. On les conduit au port d'embarquement en troupeaux surveillés par les hallebardiers du prévôt général, et revêtus pour la circonstance de « vieil drap gris », lorsqu'ils n'ont rien à se mettre sur le dos.

S'ils ne se sentaient pas maîtrisés par une main de fer, comment ces rudes gens supporteraient-ils l'existence qui leur est faite ? Ils risquent journellement leur vie contre les éléments, et contre les hommes. Quelles compensations trouvent-ils ? Au premier abord, leur menu paraît varié : pain et biscuit de froment, fèves, pois, chair fraîche, chair salée, lard fumé, lard salé, poisson sec, poisson salé, hareng salé, hareng sec « dit merlu ou vulgairement stocvis », fromage de Hollande, fromage de Flandre, beurre, cervoise ordinaire, cervoise d'Angleterre, sel et vinaigre (1). Mais l'eau qu'ils boivent est jaunâtre, peuplée de colonies de microbes ; le biscuit est hanté des vers ; la viande est pitoyablement préparée. Si la croisière est longue, le scorbut décime les équipages.

(1) *Archives Royales de Belgique* (Chambre des Comptes, 26136).

Quant au confort, on l'imagine, dans des entreponts étouffants d'une chaleur méphitique. L'aération méthodiquement pratiquée par le capitaine Cook fut une nouveauté à laquelle il dut la santé de ses matelots et une bonne part du succès de ses expéditions.

Le poète Eustache Deschamps, qui avait tâté de l'existence de bord sur les navires de Flandre, en avait conservé le plus déplorable souvenir. Il aimait ses aises, il savourait la bonne chère : son épicuréisme fut soumis à une rude épreuve. Et après s'être consolé du mal de mer en en faisant le sujet d'une ballade, il en compose une autre, où il adresse aux marins d'ironiques souhaits :

Je vous souhaite entre vous, gens de mer,
Qui avez chaut dedens vostre galée,
De ce bon vin frisque, friant et cler,
Dont à la court est ma gueule arrousée,
Poucins, perdriz, connins à la gelée,
Et de ce pain légier de Carpentras,
Lit et coissin, la lavande et blans draps,
Beau cueuvrechief pour couvrir vostre teste,
Eaue douce, gésir hault et non bas ;
Qui ainsi fait, ce n'est pas gens de beste.

. . . . . .

Le patron fait le timon gouverner :
A ponge, a ourse (1) est leur chançon chantée,
Et proue fait les undes tres couper ;
Deux mas y a, mainte antenne aprestée,
Becuit véreux, [et] poux, puces et ras,
Le vermical, les vers en l'eaue à tas,
Au mieulx venir un pou de char mal preste :
A Paris sui en joie et en soulas :
Qui ainsi fait, ce n'est pas une beste.

. . . . . .

Que l'on s'étonne, après cela, des formidables bordées que tirent les marins une fois à terre ! Et la nécessité des mesures adoptées par les amiraux s'impose.

Donc, sous aucun prétexte, les navires d'escorte ne doivent quitter le convoi : pas plus pour poursuivre l'ennemi après le combat, que pour mener dans un port les prises qu'ils pourraient faire ; sur ces dernières, il suffira que les capitaines placent un commis pour veiller au butin commun, et un équi-

(1) Poggia, orsa, laisse porter, viens au vent.

page de quelques hommes qui conduiront le navire capturé à bon port. Si l'ennemi s'empare de l'un des pêcheurs du convoi, les navires d'escorte sont tenus de tout risquer pour le délivrer, mais il leur est défendu de rien réclamer au pêcheur pour ce service : ils se contenteront de ce qu'il leur accordera de son plein gré. Il est à noter que déjà la plus forte part des frais d'armement des vaisseaux de convoi est couverte par un impôt levé sur les pêcheurs.

Les hommes des équipages doivent rester à leur bord pendant toute la durée de leur engagement, sous peine d'être privés de solde et punis comme parjures. Ils reçoivent des avances avant le départ; les malins s'engagent à plusieurs capitaines pour en toucher de plusieurs côtés à la fois, et, au moment voulu, n'embarquent pas : ceux qui n'auront pas rallié le bord à l'appel du tambour seront punis dans leurs corps; le signalement des déserteurs est envoyé dans tous les ports. Quiconque, par conseil, action, geste ou parole, secrètement ou publiquement, suscite une mutinerie ou quelque infraction aux ordonnances, quiconque refuse d'obéir à ses chefs, est rigoureusement châtié ; le châtiment est laissé à la discrétion du conseil de guerre, qui se base sur les coutumes de la mer pour le prononcer.

Le matelot querelleur est enfermé au cachot, au pain et à l'eau, aussi longtemps que le quartier-maître le juge à propos. S'il blesse un autre matelot avec la main, on la lui coupe ; s'il tue, on l'attache vivant à sa victime, et on le jette par-dessus bord ; si, étant en colère, il ne fait que tirer le couteau sans blesser personne, on lui cloue la main au grand mât avec un couteau, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'il arrache sa main de lui-même. En cas de rixe, lorsque deux hommes en viennent aux coups, le plus rapproché de la scène doit s'efforcer de les séparer, de leur faire jurer la paix, et il peut poignarder celui des deux qui la refuse. La paix une fois jurée ne doit plus être rompue tant que dure l'engagement à bord, à peine de la vie, ou tout au moins de grave punition corporelle.

A la réquisition du prévôt, on lui doit main-forte ainsi qu'à ses hallebardiers, pour l'arrestation ou la punition des délinquants. Qui la leur refuse, ou leur résiste, ou les injurie, ou les frappe, est puni dans ses biens suivant les coutumes.

En cas de rencontre avec l'ennemi, celui qui ne fait pas son

devoir, se cache ou se retire du combat, est envoyé par-dessus bord. La mort punit également celui qui engagerait la conversation pendant la nuit avec l'ennemi, ou donnerait l'alarme ou le signal du feu, à moins d'extrême urgence.

En temps ordinaire, il est défendu de blasphémer, de jurer par Dieu ou par ses saints. Il est interdit d'obliger un camarade à boire contre son gré. L'homme qui renverse de bière plus qu'il ne peut couvrir avec la main est attaché au grand mât, tant qu'il plaît au quartier-maître ; s'il en renverse plus qu'il ne peut couvrir avec le pied, on le plonge dans la mer. Celui qui jette à l'eau sa ration ou celle d'un camarade est condamné à passer trois fois sous la quille du navire. Le matelot qui trouve que la nourriture n'est pas mangeable ne doit faire aucun tapage, mais simplement en aviser son chef le plus immédiat.

A l'heure du couvre-feu, chacun va se coucher ou gagne le poste qui lui est assigné pour la nuit. A partir de ce moment, il est interdit de porter à la main aucun feu ni lumière, à moins d'en avoir reçu l'ordre, et encore la lumière doit-elle être enfermée dans une lanterne. Le délinquant passe trois fois sous la quille. Le même châtiment frappe celui qui sans ordre s'aviserait de tirer une arme à feu, ou de mettre les pieds dans les chambres à poudre, ou de prendre de la poudre.

L'entrée de la cuisine, de la cambuse et de la bouteillerie est strictement interdite à tous autres qu'au maître-coq, au bouteiller ou à leurs aides ; quiconque enfreint cette prescription, ou s'empare de vivres ou de boissons, est mis aux fers pendant trois jours, au pain et à l'eau. S'il moleste le personnel des cuisines, la victime doit immédiatement se plaindre au capitaine, sous peine de se voir confisquer un demi-mois de solde. Quant au maître-coq, il lui est défendu de s'approprier la graisse ou le saindoux qui tombent des viandes : il doit l'utiliser uniquement et entièrement à faire des potages. De même le bouteiller ne peut considérer comme siennes les futailles vides. Ni l'un ni l'autre n'ont le droit d'emporter quoi que ce soit hors du navire ni de se livrer à aucun commerce au dehors. Ils seraient, dans chacun de ces cas, considérés et punis comme voleurs.

Nul homme de l'équipage ne peut recevoir de lettre qu'ouverte ; si la lettre est cachetée, l'amiral seul a le droit de faire

sauter le cachet. On s'en rapporte à la coutume pour punir la réclamation injustifiée d'une dette ancienne.

L'homme de quart qui se laisse surprendre endormi est, la première fois, attaché au mât et châtié par le quartier-maître; la deuxième fois, cette même peine s'aggrave d'un triple plongeon dans la mer; la troisième fois, l'homme est exécuté. Les soldats sont tenus au service de quart comme les marins, et astreints à la manœuvre en cas de mauvais temps. Les uns et les autres sont traités comme voleurs s'ils gaspillent de la poudre ou toute autre munition de guerre.

Pour tous les cas non prévus à l'ordonnance, l'amiral et son conseil s'en rapportent aux coutumes de la mer. Et afin d'éviter que les matelots n'oublient les prescriptions et les pénalités édictées, les capitaines sont invités à les leur rappeler fréquemment en cours de route. Le rassemblement se fait au grand mât, où a lieu la lecture des articles.

Ces pénalités sont rigoureuses: elles sont adéquates au milieu et au temps où on les applique. Elles ont un caractère de mesures de salut public, et cela se comprend. A cette époque la conservation de l'équipage et du navire, et le but à atteindre, passaient avant toute autre considération : cette manière de voir paraît logique et valut par ses résultats. Il ne faut donc pas s'étonner que de telles coutumes aient subsisté très tard et très près de nous.

Les hommes isolés du monde pendant les longues navigations des navires à voiles ne se trouvaient pas dans les conditions normales d'existence : une loi d'exception devait forcément leur être appliquée. Elle comportait, outre les articles formulés, l'exercice de la volonté du capitaine, véritablement « seul maître à son bord après Dieu ». Cette autorité souveraine se montrait souvent terrible, appuyée sur un arsenal de fers, de boucles simples ou doubles, et même d'un glaive de justice. La présence d'un aumônier ne l'adoucissait guère: ses exhortations demeurant inefficaces, il ne peut que fermer les yeux sur ce qu'il voit, et se taire, ou être complice. Certains sont acteurs (1). L'un d'eux, qui ne parvenait pas à dire sa messe, parce qu'un matelot, plus mécréant que les autres, venait se se livrer à côté de lui à toutes sortes d'obscénités pour l'en

(1) Voir notre article : *Histoire vraie de deux négriers*. *Mercure de France*, 16-I-1910, p. 640.

empêcher, se plaint au capitaine : le capitaine l'engage à se taire sous peine d'être abandonné sur une île déserte. C'était là un traitement communément infligé aux gêneurs. L'aumônier ne se le fit pas dire deux fois ; mais au premier port où le navire toucha, il jugea prudent de déguerpir.

L'instruction d'un procès maritime à Dunkerque, au cours du dix-huitième siècle, fournit des détails invraisemblables sur les mœurs des baleiniers : le capitaine inculpé était constamment ivre; il distribuait généreusement les coups de poing à ses hommes, et avait fait fabriquer des baleines spécialement destinées à les frapper. Le mousse était sa victime préférée : tous les samedis soir, il le faisait mettre nu, et lui administrait une volée de coups de corde ; il le lardait avec la fourche à viande, lui fendait les lèvres, le faisait asseoir à nu sur le fourneau allumé. Il le traînait sur le pont en le tirant par les cheveux. Un jour, il lui appliqua une centaine de coups de plat de sabre ; une autre fois, il l'enferma dans la cambuse, et par la cheminée versa de l'eau sur le foyer allumé de cuisine, si bien que le malheureux mousse faillit périr étouffé. Par un temps de gelée mordante, il le fit déshabiller et lui ordonna de grimper dans les barres de perroquet. Le mousse, réfugié dans une hune, tomba sur le pont, et se tua ; il avait déclaré maintes fois qu'il voulait en finir. Et comme l'équipage se plaignait que le capitaine ajoutait de l'eau au vin des rations, le lendemain il y ajouta du vinaigre.

Nul homme ne se révolta. Aucun n'aurait rien dit. Il y eut procès parce que le navire ramenait le cadavre du mousse. Et ces faits parurent aux juges d'Amirauté si peu extraordinaires que le capitaine s'en tira avec deux ans d'interdiction à bord du même navire (1).

Sans la mort d'un homme, qu'il fallait bien expliquer, personne n'aurait jamais rien su de ces faits. Car entre les gens de mer règne une incroyable solidarité, qui leur impose silence. En plein dix-septième siècle, ils prêtent serment avant le départ de ne rien révéler de ce dont ils seront témoins ou acteurs pendant le voyage; ils le jurent sur le pain, le vin et le sel, parfois en présence d'un prêtre. Les ordonnances royales se montrent impuissantes à empêcher cette pratique, grâce à quoi le cinquième du produit des prises, aussi bien à bord des vaisseaux

(1) Archives Communales de Dunkerque, 189, V.

du roi que de ceux des particuliers, est en moyenne détourné des inventaires au moment de la capture d'un navire ; et l'on ne peut chiffrer les vols et les actes de barateric qui demeurent impunis, parce qu'ignorés.

La volonté du capitaine n'est brisée que par les mutineries de l'équipage. Les mauvais traitements, la mauvaise nourriture, la difficulté du voyage en sont souvent la cause; à bord des bâtiments armés par des particuliers, en guerre ou en marchandises, elles n'ont parfois d'autre origine que l'ambition du second, qui aspire à commander; il promet aux matelots la fortune et le bonheur, les décide à se débarrasser du capitaine et à se rendre « forbans ». L'aventure commence dans le sang, et finit dans le sang.

Mais la conspiration du silence est telle que le capitaine tait la mutinerie dirigée contre lui ; si une indiscrétion la dévoile, il est le premier à réclamer l'indulgence et le pardon en faveur des coupables. Il n'agit peut-être que par prudence: quiconque a la langue trop longue en ces matières finit toujours par succomber à un accident mystérieux ; il n'est pas de lieu au monde, ni d'époque, où le bavard puisse s'estiner à l'abri.

Les mœurs maritimes n'ont guère évolué depuis le haut Moyen-Age jusqu'au dix-huitième siècle. Il a fallu, pour les modifier, de nouvelles conditions matérielles. Le jour où la durée des trajets en mer a été abrégée, où les navires n'ont plus pu aborder une terre sans s'y trouver en présence d'une autorité régulière, où la nourriture des matelots a été améliorée, où la police des mers n'a plus permis aux forbans de se livrer à l'exercice de leur industrie, des changements notables ont été apportés aux coutumes anciennes. Les ordonnances y inclinaient depuis quelque temps déjà, sans pouvoir parvenir à la réalisation des nouvelles mesures dont elles préconisaient l'application.

Aujourd'hui, la loi de la mer a adouci ses rudesses : elle n'est plus répressive, et les juristes internationaux ne cherchent qu'à assurer juridiquement la sécurité des navires et de ceux qui les montent : on ne peut que leur souhaiter bon succès.

HENRI MALO.

GINA LAURA

I

J'aime beaucoup Saint-Jean-de-Luz, où l'on peut se promener en espadrilles. Là, cet été, j'ai fait une grande consommation d'espadrilles, à cause de Papa Praline, d'un fou, d'une jeune fille et des couchers de soleil.

A Saint-Jean-de-Luz, on n'apprécie un coucher de soleil que du haut de Sainte-Barbe. Or, Sainte-Barbe est une colline; une jeune fille, que pendant l'ascension de la Rhune, — or, la Rhune est une montagne; un fou, que s'il vous emmène à minuit sur la jetée; un Papa Praline, que, si on l'escorte, et plusieurs fois par jour, de la place au café Suisse, du café Suisse aux bains de Ciboure.

Les vacances finies, on s'aperçoit que l'on a usé des quantités de paires d'espadrilles, mais on ne regrette pas son argent, parce que l'on pourra se souvenir d'un Papa Praline, des jambes d'une jeune fille, des entretiens d'un fou et de pathétiques couchers de soleil.

Les couchers de soleil habitent naturellement Saint-Jean-de-Luz toute l'année; le fou, la lune; la jeune fille, Pau l'hiver et, l'été, les villes où les jeunes filles ramassent les cœurs des jeunes gens. Comme la jeune fille, Papa Praline habite Pau l'hiver et, l'été, les villes où les musiciens ramassent des sous à jouer du matin au soir la Valse Bleue.

Car, à Saint-Jean et à Pau, il n'y a pas que les Etrangers. Il y a la population que le Guide Joanne appelle autochtone; il y a, ensuite, les gens dont le métier est de distraire les Etrangers, et qui les accompagnent dans leurs déplacements.

Parmi les gens qui se déplacent pour faire s'amuser les riches, il faut compter ceux qui voyagent en chemin de fer, avec des malles pleines de costumes de théâtre, et ceux qui emmènent un manège à vapeur ou des femmes qu'ils feront travailler. Il faut aussi compter tous ceux qui disent *Monsieur* aux commissionnaires, tous ceux qui montent en troisième, tous

ceux qui mettent aux bagages des haltères ronds et des poids carrés, le tourniquet de la Grande Loterie, la tente de la Belle Ninon et le télescope dans lequel on voit la lune à un mètre. Il ne faut pas, non plus, oublier tous ceux qui ne prennent pas le chemin de fer à cause de l'argent du billet et des accidents qui adviennent aux bagages. Aux bagages on ne met pas une harpe, par exemple. Alors, comme Papa Praline, on se met la harpe sur le dos et l'on prend la route de Bayonne. On en est quitte pour s'accroupir dans un fossé, chaque fois que surgit une automobile.

Et si vous partez de Pau, vous passez à Orthez, puis à Peyrehorade, à Bayonne, qui ressemble à une topaze, à Biarritz qui ressemble à l'enfer, vous gravissez la côte de Bidart, vous traversez Guéthary qui ressemble à une lessive éparpillée, et vous arrivez à Saint-Jean-de-Luz par une rue, qui est toujours arrosée. Sans doute, ça représente beaucoup d'automobiles, beaucoup de gendarmes qui vous demandent vos papiers, mais ça représente aussi quatre jours de lampées de vin sous les platanes des auberges, quatre jours de jolies filles porteuses de herrades, quatre nuits d'étoiles et de grillons... Quand on a fait trente kilomètres avec un panier de souris blanches à la main, on demande la permission d'aller dormir dans une grange où l'on vous enferme, à moins que vous ne soyez un Papa Praline, c'est-à-dire un joueur d'instrument.

J'ignore si, d'aventure, vous avez vu l'entrée d'un Papa Praline dans n'importe lequel des villages qui bordent la route de Bayonne. En été, il est signalé par le facteur, qui s'est dépêché de revenir ; en automne, par les guetteurs des palombières, qui surveillent les sentiers du ciel et de la terre ; en hiver, c'est selon. Papa Praline, lui, est annoncé à l'avance par la floraison des tilleuls, parce que la plupart des chemineaux, et Papa Praline est du nombre, cheminent comme les planètes. Ils décrivent leur orbe autour du soleil Sou et apparaissent à date fixe. Ainsi rendent-ils la politesse à Dieu, qui n'a pas oublié de les annoncer soit par la floraison des tilleuls, la rougeur des premières cerises ou le chant des premières cailles.

Prenons Papa Praline sur le point d'arriver à Artix. C'est un spectacle charmant. Au passage à niveau l'attendent, chaque année, le fils de l'épicière et la fille de l'aubergiste. Envoyés par leurs parents qui *tiennent* café et font danser, ils

sont venus, petits, puis grands, toujours avec mission de ramener Papa Praline. Et les tilleuls continuent de fleurir et Papa Praline d'arriver, l'amour a fini par arriver dans leurs cœurs, qu'il a fait fleurir. C'est donc la faute de Papa Praline si Pierre et Denise se rencontrent tous les soirs, dès l'époque où les abeilles s'attardent aux branches des tilleuls comme les baisers des garçons aux lèvres des filles.

Heureux de sa culpabilité, Papa Praline ne manque pas de sourire en poussant, chaque année, la porte du passage à niveau de la route de Bayonne. Là, Pierre prend sa harpe et Denise son sac. Cependant, l'été dernier, il y eut du nouveau : Papa Praline fronça un peu les sourcils, et Pierre porta la harpe et le sac... pour la raison que Denise restait à regarder son ventre, qu'elle avait gros. J'ai dit que Papa Praline ne fronça qu'un peu les sourcils.

Quand c'est l'heure des étoiles, tous trois tirent vers le village, à grandes enjambées. Lorsqu'on voit encore le clocher de Labastide, invariablement Papa Praline s'assied sur la borne du kilomètre 39, histoire de souffler. Auparavant, il a sorti de sa poche son éternel sac de pralines, célèbre de Pau à Saint-Jean-de-Luz, et il distribue aux enfants qui l'entourent les bonbons poussiéreux.

Les voici arrêtés dans la première maison du village, qui est celle du forgeron dont l'ancêtre, le divin Héphaïstos, alluma sur l'Ida le brasier annonçant à Clytemnestre la grande victoire fameuse.

De cette demeure s'envole la nouvelle. Elle parvient d'abord au presbytère, où le curé chausse ses bésicles et prend sa calotte, puis au Café du Centre, où le père Cazenave et le père Etchepar lâchent les manillons et prennent aussi leurs chapeaux, puis, comme de juste, chez l'épicière, qui retourne son tablier et sort, enfin à l'auberge du Lion-d'Or, où la mère de Denise court à la salle des noces, qu'elle se met à balayer.

Providence des villages, bon Papa Praline, vous les ferez danser, n'est-ce pas? ces faucheurs et ces faneuses qui vous suivent? Malgré vos jambes lourdes, malgré vos paupières brûlées, vous jouerez ce soir les valses de la ville, jusqu'à ce que les lampes s'éteignent. Les mains aux épaules, les yeux noyés, ils tourneront sous les valses, ces enfants, ainsi que tourne sous la chanson de la batteuse la poussière d'or du ta-

mis, et si vous croyez vous apercevoir qu'une nostalgie pleure, pour certains, dans une de vos ritournelles, quoique somnolent à moitié vous attaquerez l'hymne montagnard qui sent le thym et l'espace. Pour salaire, vous aurez un dîner avec le confit d'oie et le vin de l'année de l'Inondation; vous aurez, après les danses, sur vos joues en feuilles mortes, les baisers de Denise, de Gracieuse, de Lucie, et vous aurez, par-dessus le marché, un grand lit dans une grande chambre. Je sais bien qu'à votre réveil une peine terrible, renouvelée chaque été, vous écrasera le cœur : Denise vous rappelant la jeune fille qui venait aussi ouvrir vos persiennes, quand vous étiez encore son père, quand elle n'était pas encore partie pour faire la vie... Que voulez-vous! pour la millième fois, vous vous répéterez que ce malheur devait arriver afin que dansent les amoureux d'Artix et rêvent, sur la plage de Saint-Jean-de-Luz, les nonchalantes des matins d'août.

★

Matins d'août, matins de septembre, gloire pâmée les lauriers roses aux jardins des villas alignées, somnolences de la mer, rires des jeunes filles qui se baignent, claquettes des vendeurs d'oublies!

Echarpes, ombrelles, livres inachevés, chaises renversées, causeries dans le sable! Châteaux de sable des tout petits, mamans qui croquent des raisins muscats : nanan des yeux du promeneur, nanan des lèvres de l'amant...

Sur la terrasse des bains, là-haut, gants blancs, miroirs, poudre de riz, journaux, soupirs, calembours : « Marchand d'oubli, viens par ici et donne-m'en, j'ai du chagrin! »

Sur la mer, près du plongeoir, la tache rouge d'un foulard de tête...

Sur le ciel, la fumée du minuscule paquebot qui fume près de la plage : — *Mesdames, le tour de l'Artha?*

Contre la digue de Socoa, les pêcheurs qui font des gestes...

Ce foulard rouge, ce foulard rouge... oh! s'il allait sombrer!

Un bâton, des bottes, des bracelets d'or, une montre de deux sous qui pend : c'est le fou qui cherche Alcibiade.—*Oui, nous irons sur la jetée, et sur la mer de minuit je chercherai la tache rouge...*

Suzanne crie : « Vite la pelle pour enterrer ce lézard mort ! » Je propose : « Veux-tu aussi enterrer mon cœur? » Suzanne rit, le fou se fâche. Trois sucres d'orge... Terminé.

La jeune fille au foulard rouge sort de la mer. Elle tire son costume pour qu'il ne colle pas. Ses jambes luisent. Elle lève les bras. Se dédie-t-elle à l'azur ! Ferme tes yeux, pauvre ami, sur l'azur de ces jours passés !

Tiens !... une harpe joue le Quadrille des Lanciers ! C'est déchirant cette gaieté de harpe qui s'escrime. Bah ! Miousic... papa Praline ! Tu as deviné, on est au cirque. Sautez, les clowns et les écuyères ! La grosse femme aux seins qui ballottent va essayer le saut périlleux. Le capitaine de Toulouse entre dans l'eau à quatre pattes. Un chien flaire la robe de la dame qui lit des poèmes. Miousic ! Sautez, les cœurs, jusqu'au soleil, et retombez en grimaçant ! Bobo ? Va, pas grand chose... petit cœur en sucre candi ! Un sourire de la bien-aimée, un lambeau de polka fanée te guériront, si tu es sage. *O Sole Mio !* On chante là-bas... Le ténor se gargarise avec la suave matinée.

Ne pouvant plus jouer à cause de cette voix, Papa Praline se lève et quête. A Pau, il tend une tasse de buis sur laquelle sont représentés Henri IV et Notre-Dame-de-Lourdes ; à Saint-Jean, il balance un vaste coquillage qui représente un ciel d'aurore.

Papa Praline quête avec noblesse et discrétion. Et les pièces d'argent neigent dans son coquillage, parce que les riches donnent pour donner ou pour étonner.

Il est un endroit où ne quête jamais Papa Praline. Cette place, les personnes qui ne veulent pas donner la connaissent et s'y réfugient, en temps opportun. Je vais vous expliquer...

Au pied de l'escalier des cabines, il y a une tente, et sous cette tente il y eut, un jour d'autrefois, une jeune fille qui partit de chez son père pour aller faire la vie. Elle était là, sur une chaise, avec des perles, une voilette et un éventail. Des messieurs lui parlaient en riant. Papa Praline, qui ne reconnaissait point son enfant, s'approcha du groupe afin de quêter. Un des messieurs grogna :

— Je n'ai pas de monnaie.

L'autre le toisa, et le dernier lui donna deux sous. Lorsque

le père arriva devant sa fille, elle détourna la tête et dit à son voisin :

— Regardez, mon cher, cette barque...

Papa Praline, hébété, regarda sa fille, ensuite la barque, et s'éloigna. Le soir, on lui rapporta sa harpe.

Depuis ce jour, tous les matins d'été, sur la plage de Saint-Jean, vers onze heures, un vieillard qui fait la quête s'écarte de l'escalier des cabines en pensant à un cimetière basque où repose, sous des tamaris, celle qui mit au monde cette merveille des merveilles : Virginie Laure Pagès, de son nom de théâtre Gina Laura, danseuse et musicienne.

II

A Bordeaux, les anciens du quartier des Chartrons se rappellent l'émoi qu'ils éprouvèrent, un dimanche de l'année 1898, à voir miroiter, au numéro 9 de la rue du Coq-Hardi, une majestueuse plaque sur laquelle on lisait :

MONSIEUR ET MADAME PAGÈS
du Grand Théâtre
PROFESSEURS DE HARPE

C'était l'heure de la messe. Les maisons se vidaient. Devant la plaque rutilante, on s'arrêtait par groupes. Professeurs... On imaginait un homme en redingote, décoré, peut-être.

Un officier dit à sa femme :

— S'il a des prix raisonnables, Berthe prendra des leçons...

Deux vieilles filles ne s'arrêtèrent point, mais l'une souffla :

— Ils ne sont sûrement pas mariés!

Le boucher, du seuil de sa boucherie, interpellait les passants :

— Vous avez remarqué? C'est de l'honneur pour le quartier!

Sur le trottoir, la mercière racontait sans se lasser :

— Ils sont installés depuis jeudi. 'ai vu le déménagement, Ils ont une armoire à glace et deux pendules... J'ai vu les harpes, qu'ils avaient emmaillottées qu'on aurait juré des trésors. Lui, a l'air d'un professeur. La dame ressemble à une casinote. Les déménageurs ont eu quatre bouteilles de vin...

Malignement embusqué derrière ses volets, M. Pagès écoutait.

Les derniers badauds partis, le boucher ferma sa boucherie, la mercière sa boutique, et la rue se rendormit. Alors, M. Pagès ouvrit au grand large sa fenêtre, et s'accouda.

J'ai oublié de vous dire que c'était un dimanche de juin, avec un soleil en métal, des cloches, et cet engourdissement du silence qui fait reconnaître un dimanche.

Sur un toit, des pigeons roucoulaient à d'invisibles pigeonnes. En face, le feuillage d'un marronnier d'Inde dépassait la corniche d'une porte cochère. Deux maisons plus loin, les panonceaux d'un homme de loi éclataient en boucliers. Leur menace gâta, des secondes, le plaisir que goûtait M. Pagès à suivre, au long de la devanture de la mercerie, la sarabande d'un morceau de soleil projeté par le miroir d'un enfant.

Le professeur ne laissa pas de méditer sur le génie de l'homme qui asservit le soleil aussi bien que la foudre, et, las de réfléchir, se pencha pour apercevoir le coude que décrit la Garonne, près des Chantiers. La propriétaire lui avait abondamment exalté la splendeur de ce panorama. A l'entendre, les locataires précédents ne pouvaient s'arracher, le soir, de cette fenêtre. Mais il fallait se pencher beaucoup. M. Pagès, après des efforts mesurés, y réussit.

A l'extrémité d'une avenue s'accrochait un lambeau de fleuve, hérissé de vergues et de bras de grues. Au delà, des docks barraient l'horizon.

« Je suis très difficile, se disait M. Pagès, qui s'évertuait à regarder, — ou je n'ai pas d'imagination... Décidément, cette flaque d'eau et ces mâts n'ont aucun intérêt, non plus cette mercerie et ce marronnier... Si je reste là, c'est que Fanny et la petite vont revenir de la messe. Pourvu qu'elles aient l'idée de lever la tête ! Tout de même, ce diable de soleil... Tant pis ! c'est bon de faire joujou avec un appartement à soi ! On ne s'accoude pas de la sorte à une fenêtre de garni... Voilà : Fanny va rapporter un Saint-Honoré, nous déjeunerons sur « notre » table, et puis nous irons à la fête de Lescure. »

★

Pour deux francs, ils allèrent à la fête de Lescure.

Aujourd'hui, en admettant que Mme Pagès ne soit pas morte et que Virginie ne soit pas Gina Laura, cela ne leur coûterait que neuf sous, par le tramway. Mais vous devriez admet-

tre encore tant de choses, qu'il vaut mieux ne point insister là-dessus. J'ai hâte de vous raconter l'étrange aventure dont la petite Virginie fut l'héroïne, et les conséquences de cette aventure.

Si tous les événements n'ont pas de conséquences, si toutes les conséquences n'ont pas de gravité, cet événement eut des suites si terribles qu'une mère en est morte et qu'un père en est devenu un Papa Praline.

Un dimanche de juin ils sont trois qui prennent, à l'angle des Quinconces, la tapissière de Lescure. Le père a dix francs à dépenser, la fille ses douze ans, et la mère songe à tout le passé que ces dix francs et que ces douze ans représentent. Le père, qui ressemble à un professeur, étale son mouchoir sur la banquette, s'assied et se met à causer avec un orphéoniste; la mère, qui ressemble à une casinote (ses joues pâles que l'on croit plâtrées!), continue de songer; la petite fille, qui ressemble à un abricot, regarde déjà virer les tourniquets des loteries, fulgurer les franges des manèges, pirouetter les pitres des parades.

Derrière ces trois, il y a un lamentable passé de misère, un passé de luttes et de désespoirs, en jours de monts-de-piété, de Fourneaux Economiques, d'avanies chez des directeurs de concerts, de déménagements furtifs, d'auditions devant les cafés quand les sergots venaient briser la romance du Trouvère. Et les nuits sans lampe, et les nuits sans lit, et encore les nuits, où, jusqu'au matin, on faisait danser les étudiants des tavernes... Alors, la petite dormait dans un châle, sous le comptoir. On n'avait pas dîné, mais on buvait du champagne. On n'avait plus de courage, mais on riait aux éclats pour se faire bien voir. On travaillait ainsi le samedi, le dimanche, le jeudi, et chaque soir, aux grandes époques du Premier Janvier et du Carnaval. C'était le temps d'Emma, qui savait faire la roue, de Mimi, qui savait faire le poirier fourchu, la tête en bas, les mains au plancher, les pieds au mur, de Rose, qui sautait pour décrocher de ses entrailles un éternel petit, de Louise Margival, qui avait des domestiques et qui venait en corsage de calicot, sans corset et sans chapeau. Un fils de famille, étudiant en médecine, montait sur une table et, avec un bouchon noirci de fumée, se dessinait sur le ventre une face humaine.

Un bout de cigarette dans le nombril, il se déhanchait à la manière des almées, pendant que Fanny, au piano, martelait *Trabadja la Moukère*. C'est en ce temps-là qu'un étudiant de première année devint amoureux de Fanny. Avant qu'elle arrive, il posait des fleurs sur son tabouret; durant le bal, il tournait les pages des valses. Comme dans les livres tristes, il était orphelin et poitrinaire. Comme dans les romances, à l'automne il mourut dans sa chambre meublée, en serrant contre son cœur un gant de Fanny. La femme de ménage qui le veilla pleura beaucoup, et ça n'a pas d'autre importance.

Un beau jour, les choses s'étaient arrangées. Heureusement, car ils avaient déjà pensé au réchaud et même à la lettre que l'on écrit d'habitude au commissaire pour s'excuser d'être obligé de mourir.

Le matin de ce beau jour, Pagès était allé chercher le lait de Virginie, Fanny redoutant la fruitière, à qui l'on devait deux mois.

Lorsqu'on doit une pareille somme à une fruitière, on n'entre pas en coup de vent dans son magasin. On referme la porte sans bruit, on enlève sa casquette, puis, avant de se faufiler jusqu'au comptoir, on cause avec les clients. Quand arrive votre tour d'être servi, on a la discrétion de ne pas chercher à voir si c'est à droite ou à gauche que puise la louche, parce que l'on sait bien qu'à droite est le chaudron du lait pur, à gauche celui du lait baptisé.

En attendant son tour, Pagès lisait *la Petite Gironde* par-dessus l'épaule de son voisin. A la Chronique locale, il avait sursauté. Son visage s'était empourpré, ses mains avaient tremblé... D'une haleine, il avait crié :

— Madame Gaudin, je suis très pressé... Je reviendrai ce soir pour vous payer... A ce soir, madame Gaudin!

Et il était sorti comme un fou.

La rue, il l'avait traversée d'un bond. L'escalier, il l'avait grimpé du même élan, et au second étage il avait entamé à tue-tête une tyrolienne. A ce vacarme, Fanny était sortie de la chambre. Penchée sur la rampe du cinquième, elle le regardait monter. Il n'avait pu, d'abord, que répéter :

— Tu ne sais pas... Tu ne sais pas?

Enfin :

— Nous sommes sauvés! Ricard, mon vieux Ricard, que

j'avais perdu de vue, est nommé chef d'orchestre au Grand-Théâtre. *La Petite Gironde*... Il réorganise tout et demande des musiciens, dont deux harpistes. Il faut se présenter avant lundi...

III

Elle avait aux lèvres un perpétuel sourire qui m'entrait au cœur comme un sanglot.
Calepin d'amour de la Brinvilliers.

Un tintamarre de grelots, de détonations de fouets, de jurons : la tapissière fracasse le silence des dernières rues. Forcenée et précise, elle dépasse des hommes qui ont la veste sur l'épaule, des femmes qui portent dans un journal leur chapeau des dimanches, des soldats qui ont dégrafé leur ceinturon, des couples qui se tiennent par la taille. Du galop de ses trois chevaux, elle rattrape des citadines où se prélassent des gommeux, elle frôle en éclair des omnibus bondés à crever, des guimbardes où suent des trognes, éclatent des manches de chemises et nasillardent des mirlitons qui anticipent. Quelle poussière! Comme dans les allégories où les chars évoluent entre des nuées, ces véhicules semblent rouler en plein ciel moutonneux. On n'y voit plus. A un croisement de routes, le cocher hurle qu'il est impossible d'avancer. Pagès, en époussetant sa jaquette, bougonne qu'on ne l'y repincera pas de longtemps. Fanny a peur. La petite va pleurer. Et l'orphéoniste qui est convoqué pour deux heures, le sergent qui veut être au cirque, le commis des Contributions qui doit jouer au concours de quilles, l'apprenti pâtissier qui emporte une pièce montée, le capitaine au long cours, la modiste de la rue Sainte-Catherine, le gendre de l'adjoint au maire, debout et frénétiques, apostrophent l'automédon, le menacent de coups, d'indemnités à payer si la tapissière n'arrive pas à l'heure. Le conducteur en profite pour charger encore trois personnes, et l'on repart. Pagès s'indigne, le sergent achève une bouteille de vin, l'orphéoniste entonne le Chœur des Montagnards... Tout le monde chante.

Et toi, Fanny, par delà les coteaux, que contemples-tu de ton regard exténué? A quel spectacle s'attardent donc tes yeux? Ecoute: le chœur déferle! C'est dimanche qui chante. Ton mari est là, en belle jaquette, et il bat la mesure. Ta fille est

là, qui s'exalte. Le capitaine demande à la modiste si elle sait la différence qu'il y a entre le roi Alexandre et un tonnelier, et tu ne souris même pas d'apprendre qu'Alexandre a mis la Perse en pièce et que le tonnelier met la pièce en perce ! Fanny des soirs de valses, des pauvres soirs où ton âme valsait pour oublier, que regardes-tu venir de l'horizon ?

La tapissière longe maintenant le fleuve.

Il fait meilleur. On a presque du vent. Si les buissons et les arbres de la route sont blancs, plus loin, à droite et à gauche, les potagers, les prairies, les vignobles sont verts, d'un vert qui rince les yeux. On voit des choux et des vaches. Des lessives sèchent sur les haies. Le conducteur raconte que la lune rousse a nui aux jardins... Virginie voudrait descendre pour cueillir des branches fleuries de cognassier. On plaisante un pêcheur à la ligne qui rajuste son asticot. Comme il pêche à l'embouchure d'un ruisseau, le capitaine l'appelle pêcheur en en eau trouble. Le capitaine a tous les succès.

L'employé des Contributions, qui aime la campagne, assure qu'il ne plaint plus son argent.

Mais, sur le fleuve, un bateau, puis deux, puis trois... Ce sont les vapeurs qui font le service de Lescure : *Gironde et Garonne*, *le Médoc*, *la Mouette*. Ils sont pavoisés. Des guirlandes de lierre et de papier multicolore festonnent leurs bastingages. Il y a tellement de passagers que l'on n'aperçoit pas les lignes de flottaison. La modiste fait observer que ceux-là, au moins, ne mangent pas de la poussière. Alors, chacun se met à regretter de n'avoir pas pris le bateau. Ça coûte plus cher, mais on va plus vite et l'on arrive propre... La mauvaise humeur commence. Pour comble, les passagers du dernier vapeur font des gestes ironiques vers la tapissière. Le cocher, que le sergent excite, attaque ses chevaux pour lutter de vitesse. Peine perdue et affront : des huées formidables partent du vapeur, qui a déjà gagné trois cents mètres. Le capitaine au long cours, exaspéré, jure que pour rien au monde il ne mettrait les pieds dans ces barques de marins d'eau douce. On lui dit : « Criez-leur quelque chose, vous ! » Rapidement il réfléchit, cherche une insulte technique. Soudain, le buste hors

de la voiture, le poing tendu, les veines du cou gonflées à se rompre, il lance :

— Ohé, le patron du canot... tu as oublié ton sextant! Un écho répète : *sextant...* Dans la tapissière, les voyageurs se regardent.

La modiste pose, enfin, au capitaine la question qui est sur toutes les lèvres.

— Un sextant, répond-il, ça sert à faire le point.

Redevenu capitaine, il se tait, pour tenir son monde à distance.

Le petit pâtissier se dévoue ;

— Et le point, Monsieur, à quoi ça sert ?

— A te faire parler ! tonne le navigateur.

Les ignorants se jugent humiliés, et la mauvaise humeur augmente. Pagès pense au radeau de *la Méduse*.

La route n'en finit plus. D'un trot somnolent, on passe devant des villas qui s'appellent *Mes délices*, *les Glaïeuls*, *l'Arcadie*, et devant beaucoup d'autres. Des jets d'eau tournants arrosent leurs pelouses. Des arceaux de croquets brillent dans les allées. Les stores des portes-fenêtres sont baissés. Des rocking-chairs traînent sur les perrons.

Lorsqu'on possède une villa, au lieu d'aller à la fête de Lescure, on reste dans un salon à boire des sirops en écoutant chanter des jeunes filles habillées de mousselines. On a un cabinet de toilette, on a des massifs de fleurs distinguées, on dîne sous des tonnelles, l'odeur des héliotropes entre la nuit dans votre chambre, mais on ne connaît pas la joie d'aller dépenser dix francs économisés sur le ménage d'un mois. Sans doute, on peut prendre cent francs dans son tiroir et se dire : « Je vais me balader à Lescure... » Mais ces cent francs ne pèsent pas comme ces dix francs économisés sur la viande, les légumes et la tasse de café de midi. Avec cent francs on entre dans toutes les baraques, avec dix on n'entre que dans quelques-unes, et l'on s'y amuse d'autant plus.

— L'argent ne fait pas le bonheur, n'est-ce pas, Fanny ? termine tout haut Pagès, qui montre du doigt une villa.

— Mon ami, la cendre de ta cigarette est tombée sur ton gilet...

★

Lescure ! Lescure ! C'est comme après une traversée quand

le matelot de vigie crie : La terre ! Les visages s'illuminent. On se penche pour regarder. L'employé des Contributions sort de sa poche un miroir et vérifie le nœud de sa cravate. La modiste change de voilette. Le capitaine met des gants. L'orphéoniste offre de payer une tournée de bière dans le premier café.

Cependant, on n'est pas encore arrivé. Il y a même à se demander si l'on arrivera jamais.

Au carrefour de la Patte d'Oie, les chemins dégorgent une impétueuse cohue qui va s'endiguer, avec des remous et des contre-courants, entre les files des voitures dételées le long de la route. Le cocher ne badine plus. Des pétards, des bombettes partent dans les jambes de ses chevaux, et des gamins retiennent les roues de la tapissière durant que d'autres, insoucieux du fouet trop court, cherchent à déboucler les rênes.

La tapissière s'arrête définitivement, malgré la pancarte de l'intérieur, où il est écrit que MM. les voyageurs seront conduits jusqu'au champ de foire.

— C'est bon, on ira à pied, proclame Pagès. Venez-vous, monsieur le capitaine ?

Je t'en donne : le capitaine remorque jusqu'à une guinguette la modiste très énamourée.

— Monsieur le Commis, le sergent... où êtes-vous ? crie encore Pagès en brandissant sa canne.

Autour de lui, la foule se tasse et gouaille :

— Hé ! la famille Bruscambille !

— Avance donc, paysan...

— Qui a vu le commis ?

On chatouille Fanny, on tire la natte de la petite. Il faut prendre une décision.

Et ils partent à la dérive, talonnés derrière, happés devant.

Parce que le mieux est l'ennemi du bien, un arrosage récent et excessif a transformé en boue la poussière de l'avenue. Serrés comme figues en couffins, ceux qui marchent sur la chaussée doivent non seulement renoncer à gagner les trottoirs, mais même à s'arrêter pour évaluer le désastre du pantalon maculé ou du jupon éclaboussé. En somme, ce n'est, si l'on peut dire, qu'un mauvais moment à passer.

Ne perdez pas courage, bonnes gens des villages girondins, vous tous de Lesparre, de Cissac et de Talence, vous tous de

Cadaujac et de Couquèques ! Ainsi, à l'époque difficile du Pharaon Ménephtah, le peuple Hébreu s'achemina vers le pays de Chanaan. Les filles de la tribu de Lévi ne s'attristèrent-elles point sous les palmes d'Elim ?

De distance en distance, des mâts tendent sur le ciel d'éblouissantes banderoles où se lit : SALUT A NOS HOTES, GLOIRE AUX ORPHÉONS, VIVE LA RÉPUBLIQUE ! A l'octroi, un arc de triomple trapu et vert supporte de ses jambes écartées un gigantesque navire de carton pâte, aux vergues alourdies de lanternes vénitiennes. Et encore des arcs de triomphe. La foule coule sous ces arches comme un fleuve sous des ponts.

Un charpentier crie : vive la République ! parce qu'il faut crier quelque chose quand la joie vous engloutit. Aussitôt, la joie crève en une Marseillaise immense. C'est la faute des inscriptions héroïques et des drapeaux innombrables.

Bonté divine ! une explosion terrifiante écrase net l'enthousiasme... Les mains qui bouchent les oreilles retombent, car, des toits, un ballon jaillit, qui emporte un acrobate sur un trapèze. Dans le groupe des Pagès, le charpentier explique que la bombe annonçait le départ de ce ballon ; un plaisant, qui a de l'Histoire, affirme que c'était le canon de la Bastille ; un artilleur fait de l'esprit en pure perte. Le ballon pompe l'admiration extasiée de la foule.

Le fleuve, un moment arrêté, s'élance une dernière fois et débouche à son estuaire, dans une gloire de musiques et d'étincellements, en plein délire.

Immobilisée contre l'orgue du Palais des Fées, la famille Pagès, un peu étourdie, délibère. Il importe de savoir si l'on ira d'abord dans les baraques. L'essentiel est de tout voir avant six heures. Jusqu'à six heures, on doit s'en mettre jusque-là, mais avec méthode.

A point, l'orgue se taît, et Pagès décide de procéder à l'exemple des personnes qui visitent un musée. On commencera par le côté droit et l'on terminera par le côté gauche, en entrant dans toutes les baraques, à moins que l'on ne consacre les dix francs au cirque ou à la ménagerie. Fanny, seule, approuve cette dernière combinaison, puisque Virginie n'a pas eu voix au chapitre, occupée qu'elle était à démêler sur

la fresque du Palais des Fées l'histoire de la *Belle au Bois Dormant*.

C'est à conclure que le soleil s'est rapproché de la Terre, curieux de la foire.

Il fait si chaud que le petit dromadaire, entravé à la porte de la caverne d'Ali-Baba, cherche l'ombre de l'escalier, si chaud que le singe du Théâtre des Bêtes s'efforce, sur son échelle, de se déshabiller. Le clown de l'Académie de Luttes tient sa perruque à la main. L'arracheur de dents, stoïque dans sa cuirasse, vide le gobelet que lui tend un des musiciens, durant que le client crache sa molaire. La Géante Hollandaise exhibe par le trou de la toile un bras cramoisi. Pourtant, l'Homme-Autruche mange de l'étoupe enflammée !

Fanny, je prononce votre nom et cela me donne frais. C'est un nom fané, languissant et résigné, qui embaume comme un pétunia après la pluie. Il évoque des élégances anciennes, des robes à ramages, des fichus croisés sur des gorges de fiancées romantiques. Je ne sais pourquoi il me fait aussi penser aux jeunes femmes de vers 1865, qui écoutent des mazurka sous les tilleuls de Baden-Baden, dans les tableaux de Winterhalter.

Le chapeau de guingois, le visage ruisselant de sueur, le gilet déboutonné, Pagès entraîne Fanny, qui tire Virginie. Devant les chevaux de bois, nouveau concile. Cette fine mouche de Virginie vient de se rappeler que son père a servi dans les dragons :

— Papa, tu as été dragon ? Ça monte à cheval, les dragons ? Que j'aurais voulu te voir sur ton cheval...

Et de fil en aiguille, elle arrive à ce qu'elle voulait. Pagès va se rajeunir de trente ans.

— Allons ! prends la petite, hasarde Fanny.

Quand je vous le disais que Virginie est une fine mouche !

« Tournez, tournez, chevaux de bois, chevaux de bois bien alignés, chevaux de bois sagement cabrés... Vous avez choisi une pose qui convient à votre beauté. Peinturlurés de blanc, de rose, de vermillon et d'orangé, vous regardez d'un air narquois, chevaux de bois, le percheron qui tourne en rond comme vous, mais les yeux bandés. — Allonge donc tes étriers, rentre un peu la pointe du pied, le corps en arrière si tu glisses, lâche tes rênes de filet... Ah ! les revues où défilaient les

dragons de l'Impératrice ! Tournez, tournez, chevaux de bois. Si vous n'avez pas de *stud-book*, on lit, du moins, dans Cervantès, qu'un de vos aïeux enleva, sous le nez d'une duchesse, Don Quichotte et Sancho Pança. Tournez, tournez, la terre tourne, les têtes tournent, les filles ne sont pas de bois ! Jeannette pouffe : on l'a pincée. Margot montre ses jarretières... Chevaux de bois, vous provoquez ces facéties outrancières ! Chevaux de bois aux queues trop courtes, chevaux de bois aux dos trop longs, monsieur Pagès vous écoute causer affaires entre deux bonds. Sapristi, je m'en doutais ! Votre bonheur sera incomplet, tant que vous n'aurez pas tourné à la foire de Saumur ! »

La seconde représentation que donne la ménagerie ne commence qu'à trois heures et demie. Il est trois heures. Les dix francs sont encore intacts. Manière de les étrenner et de tuer le temps, on va aller risquer quelques sous à la loterie. Ma foi, ce n'est pas très raisonnable, mais avec de la chance...

Justement, voici ce que nous cherchons. La belle baraque ! Les sucres d'orge dans leur papier de dentelle, les lampes, les assiettes et les pains d'épice sous leurs entrelacs de faveurs, les vases et les Saintes-Vierges s'échafaudent en pyramides miraculeusement équilibrées. On peut aussi gagner des poulets vivants ou morts, au choix du joueur, et des lapins et des canards. Il y a les parties à deux sous et les parties à quatre sous. Pour quatre sous, vous avez droit à deux planchettes sur lesquelles sont inscrits cinq nombres.

Grand seigneur, Pagès demande six planchettes, qu'il distribue à sa femme et à sa fille.

— Vois-tu, petite, si tu gagnais une Sainte-Vierge? C'est ça qui nous porterait bonheur et qui ferait arriver les élèves !

Mon Dieu, que cette roue est longue à s'arrêter ! Virginie répéterait déjà de mémoire ses quinze nombres...

— 65 ! Mesdames et Messieurs, le numéro 65 gagne un accordéon.

— Ici le 65 ! crie Virginie, radieuse.

Elle agite son faisceau de planchettes et elle fend les rangs des joueurs, impatiente de voir son lot. Le monde lui appartient. Plus de papa, plus de maman, plus de timidité ! Regardez la petite fille qui gagne un accordéon quand les grandes personnes ne gagnent rien !

Maintenant, je vous préviens que les événements se précipiteront. Il ne vous intéresse point, je suppose, de suivre pas à pas les Pagès qui ne se hâtent guère vers la ménagerie dont la représentation ne commence que dans un quart d'heure. Pendant ce quart d'heure, vous ne pourriez que vous faire du mauvais sang à piétiner avec eux devant les tirs, les balançoires, les bocaux des ludions et les roulottes des cartomanciennes. Laissez que jouissent de leur reste trois êtres qui vont mourir au bonheur.

§

La ménagerie Pezon occupait l'hémicycle délimité par l'école, la mairie et le jardin du Café de la Marine, où avait lieu le bal gratuit. Les Allées Raspail, gonflées de l'énorme fête, aboutissaient là en pédoncule démesuré. Sous leurs derniers arbres, des bancs invitaient les promeneurs à s'attarder dans cette oasis inattendue.

Pagès chercha le plus abrité du soleil et y conduisit sa famille.

De cet endroit, on voyait la ménagerie. Au moindre signal de la seconde représentation, l'ancre serait levée. Pagès, à l'inverse de beaucoup d'hommes, était pénétré de cet axiome que tout plaisir s'augmente de la facilité avec laquelle on se l'est procuré. L'expérience qu'il avait des joies de ce monde, ombres la plupart du temps, l'incitait à ne pas lâcher la proie du moment agréable.

Les mains à la nuque, la tête renversée, Pagès vit béatement; Fanny a son sourire abstrait; Virginie lorgne la ménagerie, et l'accordéon se carre à l'extrémité du banc.

Malgré la proche rumeur de la fête, malgré les flâneurs qui affluent déjà, c'est une paix de pastorale. Des oiseaux pépient dans les ormes. Une charrette de luzerne traverse le rond-point. Un enfant nu-pieds passe en guidant des oies. On entend l'ample et rythmique bruit de mâchoires d'une faux.

Selon le vent, des bouffées de quadrilles s'échappent du jardin de la *Marine*. Un piston moqueur s'évertue, un tambour fait cavalier seul, puis le silence retombe.

— A la fin, c'est trop fort, grommela Pagès, la ménagerie ne marche donc pas?

Un bref mais formidable rugissement, suivi de claquements de fouet, lui répondit de la place.

Vociférations de dompteur, rauques halètements de lions, salves de coups de fouets, applaudissements, bravos hurlés : un vacarme infernal se déchaîna. Vous auriez pensé que la ménagerie allait éclater. Bientôt, le tumulte diminua, mais pour redoubler quand l'orchestre entama une marche guerrière. Sans doute on devenait fou, là-dedans.

De la gueule béante de l'horizon semblaient sortir les rugissements qui couvraient, en tonnerre, la chétive musique.

Cela dura dix minutes. Virginie s'était serrée contre sa mère. Pagès avait dit :

— Il y a du bon !

Un escogriffe, costumé de rouge, apparut sur les tréteaux : la caissière vint s'asseoir dans sa cage de verre ; les musiciens, un à un, défilèrent avant de gagner leur poste de parade. Les rideaux frangés d'or de l'estrade s'écartèrent, une cloche sonna et le public commença de descendre.

Débouchant de la venelle qui accède au jardin de la *Marine*, une multitude se rua vers la ménagerie, bouscula les badauds et tenta de prendre d'assaut l'escalier par lequel s'écoulaient les spectateurs. Pagès ne s'efforça pas à en voir davantage. Il boutonna son gilet, assura son chapeau et saisit l'accordéon :

— Ouste! mes enfants, nous n'avons que le temps...

La cloche faisait rage. L'escogriffe se démenait. Ses gestes canalisaient la foule.

— Vos places, vos places, vos billets !

Pagès, qui avait pris les devants, se retourna. Quoi, Fanny et la petite sont encore là-bas? Que se passe-t-il? Virginie se mouche. Ma parole, elle pleure ! Et Fanny qui lève les bras au ciel...

Il accourut.

Coquin de sort ! les choses se compliquent. Virginie ne veut plus rien savoir pour aller à la ménagerie. Elle tremble de peur. Ces rugissements lui ont tourné le sang. On la raisonne, on lui fait honte... Elle se cramponne au dossier du banc.

— Ça m'est égal, je resterai ici, je vous attendrai...

Pagès s'exaspéra. L'index menaçant, il se planta.

— Eh bien oui, tu resteras là, et gare à toi si tu bouges ! En voilà des lubies... je vous demande un peu? Et elle nous ferait

manquer la représentation ! Tu entends, je ne veux pas la manquer, ta mère non plus...

Il pivota. Fanny l'arrêta doucement.

— Mon ami, nous ne pouvons pas... Ce n'est pas prudent, réfléchis !

— Qu'il lui arrive quelque chose, ça lui servira de leçon ! Elle n'avait qu'à nous prévenir plus tôt. Tu ne vas pas rester ? Suis-moi...

Fanny, habituée à obéir, suivit son mari. Cet homme excellent, elle le suivait depuis tant d'années !

Elle pensa : « Pour la première fois, se trompe-t-il ? Ce n'est pas possible. La femme se forge toujours des idées, et son cœur est l'enclume. »

Ils s'éloignaient. Pagès haussait les épaules et tapait sur sa cuisse.

Virginie, quinaude, observait ses parents du coin de l'œil. Le vent lui apporta cette phrase :

— Puisque je te dis qu'elle ne risque rien... A son âge, ma sœur gardait les troupeaux dans la montagne.

« Du coup, je ne pleurniche plus : c'est bon pour les enfants. Moi, je suis à l'âge où l'on peut m'envoyer garder les troupeaux dans la montagne. Je ne suis pas très rassurée, mais du moment que papa a dit que je ne risque rien... Voici du monde, beaucoup de monde. Les bancs se garnissent. Près du mien, deux bonnes femmes s'installent sur l'herbe. Elles vont goûter. Ma petite tante Albine emportait aussi son goûter dans la montagne. La montagne, on me l'a souvent racontée. C'est des prairies très inclinées, avec des vaches qui ont l'air d'être accrochées... Il y a des fleurs pour les tisanes. On prend un bâton à cause des aigles... Les bergers mettent du sel sur les rochers... On trouve des plaques de neige jaune... L'eau est si froide que l'on doit se méfier quand on a chaud. Tiens ! mais j'ai très soif. »

Une marchande de glaces, qui stationnait près de l'école, venait de chanter :

A la vanille,
Pour les petites filles,
Au citron,
Pour les petits garçons,
A la menthe,
Pour les mamans,

Au chocolat,
Pour les papas !

Virginie n'hésita guère. Elle tâta dans sa poche le vieux porte-monnaie qu'elle y avait épinglé, le matin, et qui contenait, depuis des mois, quatre sous entortillés de papier. Elle empoigna l'accordéon, et s'élança.

Elle prit une glace à la vanille. Elle en prit une deuxième au chocolat.

On a beau avoir très soif, on ne lampe pas deux glaces comme on boit deux gorgées d'eau ; autrement dit, ça demande du temps. Il faut souffler sur son verre, piocher dedans avec sa langue, faire fondre avant de l'avaler cette neige de Paradis.

La marchande engagea la conversation, qui ne tarda pas à languir, car Virginie ne se souciait pas d'être interrogée sur son incartade. Du reste, l'angoisse qu'elle éprouvait à supputer la somme que sa lippée allait lui coûter la laissait stupide. Elle ressentait quelque fierté d'avoir à tirer son porte-monnaie, mais si la marchande réclamait cinq sous... L'effroi qu'elle eut de cette commère prima par la suite dans sa mémoire le souvenir de tous les malheurs qui lui advinrent ce soir-là.

Grâce à Dieu, les quatre sous suffirent. « Hop ! ma fille, nous l'échappons belle ! » Et Virginie partit d'un pied léger.

Elle relevait sa jupe comme une dame. Ses yeux riaient à la liberté. Elle avait envie de courir, de chanter. Elle se méprisait d'avoir failli obéir. Sa mère lui aurait dit en revenant : Tu pouvais bien aller faire un tour...

Elle fit un grand tour. D'abord, elle piqua vers la foire. La crainte d'y rencontrer quelqu'un de la tapissière lui donna, soudain, à réfléchir.

Elle revint sur ses pas et gagna le rond-point. Des soldats causaient sur son banc. Elle regarda sa place.

On la vit devant la ménagerie. On la vit derrière la ménagerie. Puis au port, ensuite à l'embarcadère pour Bordeaux. Relevant toujours sa jupe, elle marchait, indifférente aux lazzis que provoquait son accordéon. Cinq heures sonnaient à la mairie lorsqu'elle entra dans le jardin du Café de la *Marine* où avait lieu le bal gratuit.

Et c'est ici l'aventure de la petite Virginie.

IV

Ce n'était pas qu'un café. C'était aussi une épicerie et une auberge. Il n'y avait qu'à lire l'enseigne qui pendait sous la traditionnelle branche de sapin : *A la Marine. On loge à pied et à cheval. Friture et bal le dimanche. Epicerie au détail.*

Le café ne travaillait que le dimanche. En été, on consommait sous les arbres du jardin, en hiver dans une salle longue et obscure, au rez-de-chaussée. L'épicerie ne chômait pas, mais les volets des chambres à louer, au second, restaient longtemps fermés. Par ci par là, pendant la semaine, un marinier venait coucher. La patronne lui donnait des draps, une chandelle, et il se débrouillait. Les jours de bal, ça changeait. Des couples demandaient à monter. Ils faisaient une heure et redescendaient. Si on ne tenait pas aux draps, on s'en tirait avec quinze sous. Dans la belle saison, des amoureux très comme il faut sonnaient, quelquefois, la nuit.

N'allez pas croire, pour cela, que la maison n'était pas sérieuse. La patronne vous aurait expliqué qu'avec cinq enfants on ne peut pas être regardant. En définitive, on sait ce que c'est, et une épicerie isolée ne rapporte pas lourd....

Le mari, lui, ramassait de son côté. Il chargeait les bateaux, se louait pour la vendange ou bien prenait les commissions pour Bordeaux. Toujours, il s'arrangeait de manière à être là le dimanche, à cause du bal et des verres à laver.

Le matin, il avait de quoi s'occuper. Dès son réveil, il portait les tables au jardin, il ratissait les allées et passait à l'eau de cuivre le crapaud du jeu de tonneau. Après, il s'agitait entre la cave et le comptoir de fortune où il alignait les bouteilles de bière, de limonade et de sirops. L'estrade des musiciens exigeait du temps. Il fallait recouvrir de branchages sa carcasse de planches et, lorsque la pluie ne menaçait pas, draper de cretonne rouge les flancs de l'édifice.

C'était un homme de quarante-cinq ans, avec du ventre, une barbe, et des bras qui envoyaient rouler à plusieurs mètres les gars en querelle. Quand on se disputait, ce qui arrivait souvent, il avait une façon de s'approcher en fumant sa pipe, les yeux clignés, les mains dans les poches. Au demeurant, le meilleur cœur du monde, aimant à payer sa tournée comme à faire danser les filles sans cavaliers. Chaque année, en dépit

des concurrents, il obtenait l'autorisation d'organiser un bal gratuit. Les mauvaises langues prétendaient qu'il devait cette faveur à l'appui d'un conseiller municipal, amateur de cotillons, qui connaissait le chemin de la *Marine*. Mais la jalousie n'engendre-t-elle pas la médisance ?

A vrai dire, le jardin participait plutôt d'une cour. Il se réclamait d'une double et circulaire rangée de platanes, ma foi, fort beaux, et d'une caisse dont jaillissaient des capucines qui encadraient la fenêtre de la cuisine. A gauche de l'entrée, l'estrade des musiciens s'adossait au mur d'enceinte. Du portail, on apercevait un potager avec un puits. Ce potager, abandonné, continuait le jardin sans transition. Des tournesols y toisaient des melons et les melons se vautraient dans les oseilles. Deux buissons de lavandes bombaient dans un carré de laitues montées. Un arrosoir amputé béait sous l'unique pied de tomate. Les rejets de fraisiers escaladaient une bottine en vedette sur une plate-bande lépreuse. Le dimanche, les habitués s'égayaient de cette épave, illustre depuis le soir où l'instituteur, qui était venu voir danser, l'avait garnie de roses.

L'épicerie consistait en une devanture. Derrière ses carreaux verdis par les ondées, des morceaux de savon, des toupies, des pelotes de ficelle, des fioles de dragées émergeaient d'une poussière immémoriale. Benoîtement calé entre des boîtes de sardines et une pile d'espadrilles, le chat sommeillait, tout le jour, sous des stalactites de saucisson. Une montagne de pruneaux moisis croulait sur une tranche de lard, et la cloche du camenbert étayait l'équilibre d'un polichinelle que nous retrouverons. Derrière la devanture, il y avait surtout Mme Fatalot.

Imaginez-vous une femme... mettons de quarante ans, au visage assez plaisant mais à la stature d'un sac et à la démarche d'une oie qui traîne son foie. Cependant, Mme Fatalot ressemblait à la République. Ainsi en avait décidé le lieutenant des pompiers, lors de leur banquet d'un Quatorze-Juillet. Le mari racontait volontiers l'anecdote : Au dessert, avant les chansons, sur l'insistance de ces messieurs qui réclamaient le Vatel afin de le féliciter, la patronne, rouge de plaisir, s'était montrée. Alors le lieutenant : « Comment, c'est vous, Mme Fatalot ?... Vous possédez donc toutes les qualités ! En ce jour de fête nationale, je ne saurais mieux vous comparer qu'à la République. »

Parce qu'elle ne rabrouait pas les malins qui la pinçaient, à la dérobée, on soupçonnait Mme Fatalot d'être portée sur la bagatelle. Les absences fréquentes de son époux encourageaient les potins. On répandait l'histoire d'un lit du second qu'elle aurait étrenné avec le camionneur, et celle du beau trimardeur espagnol qui se serait vanté d'avoir ripaillé et le reste, sans bourse délier. Ces ragots, sortant pour la plupart du *Bon Coin*, rival de la *Marine*, ne trouvaient qu'une créance relative chez les assidus de notre endroit. Car, si la chair de Mme Fatalot avait des ardeurs, le soin qu'elle prenait de les satisfaire en catimini déroutait la perspicacité des galants.

Tout pesé, il ne m'appartient pas de fouiller plus avant dans la vie privée de cette personne. Pourtant, je tiens à vous toucher encore un mot du ménage. Par la suite, un enchaînement de circonstances très tristes fera que vous aurez à voir Mme Fatalot sur la sellette, et en posture fort difficile. J'estime nécessaire de vous la peindre davantage, afin que, le moment venu, vous puissiez l'absoudre ou la condamner, en connaissance de cause.

La *Marine* n'avait pas toujours logé à pied et à cheval. Au temps que le Café prospérait, les trois chambres du second étaient habitées par les patrons et leurs gosses. L'aînée, Cécile, couchait dans l'une, ses frères dans l'autre, et les parents dans la troisième, qui les commandait toutes. A cette époque, bon an mal an, les bénéfices permettaient de joindre les deux bouts. A cette époque, on avait un homme pour le potager et les verres du dimanche. Et l'été, Fatalot, bien loin d'aller faire le coltineur, s'éternisait à prendre le frais sur les platanes. Mais le diable s'en était mêlé. Un soir, on apprit que le père Roumégasse achetait l'ancien presbytère, dans l'intention d'ouvrir un café. Sceptiques et goguenards, les Fatalot attendirent le choc. Par précaution, ils abaissèrent à cinq sous le prix de la canette de bière et à six la bouteille de vin bouchée. Ils firent aussi remplacer le drap du billard. Mme Fatalot ne cessait de dire: « Le vieux Roumégasse... peuh!... il mangera ses économies et ce sera sa punition. On n'a pas idée d'un tel sacrilège : un café dans un presbytère ! »

Le *Bon Coin* fut inauguré un Dimanche des Rameaux. Cet après-midi-là, pas un chat à la *Marine*.

La situation devenant critique, les Fatalot se résignèrent à

de nouveaux sacrifices. La veille de Pâques, le tambourineur publia que la *Marine* logerait à pied et à cheval, et que l'on danserait le dimanche. Vous voyez d'ici la somme : les chambres à mettre en état, les musiciens à payer, sans compter le crédit accordé aux clients que l'on voulait s'attacher...

Comme une calamité n'arrive jamais seule, Cécile se cassa une cheville en glissant sur la jonchée de la Fête-Dieu. Fatalot courut chercher le rebouteux, qui acheva de démantibuler le pied de la patiente. Le médecin dut se prodiguer. Chaque fois, c'était trois francs. Il y eut l'appareil, et finalement l'hôpital. Le séjour de Cécile à Sainte-Ursule avait coûté cent francs, parce que le père n'avait pas voulu entendre parler du certificat d'indigence.

A dater de ce mois funeste, Mme Fatalot s'acharna au gain. On remarqua la parcimonie avec laquelle elle mesurait le riz et le café, les haricots et le sucre. A celles qui s'étonnaient de ce changement, elle répondait : « Maintenant, ma douce, je ne vends que de la première qualité, et vous comprenez... » Elle ne donna plus leur figue ou leur biscuit aux enfants qui accompagnent les mères. Elle n'offrit plus les carnets de dépenses. Chose incroyable, elle supprima le sou du franc à la cuisinière de l'entrepreneur Perrier. Le soir, elle tamisait les cendres du fourneau pour recueillir le charbon utilisable, et quand elle avait des voyageurs, elle allait éteindre leurs chandelles, qu'elle emportait.

Les cent francs de l'hôpital étaient devenus un monstre armé de tentacules et de ventouses, une géante et implacable pieuvre qui lui collait à la peau, lui suçait le cœur, sans trêve ni merci. Elle rêvait, la nuit, que ses louis s'échappaient de Sainte-Ursule, nantis de bras, de jambes et de visages affreux. Elle les entendait dans sa chambre, elle les sentait gambader sur son lit, sur son ventre, sur sa tête. Alors, elle poussait un cri aigu. Et Fatalot s'effarait.

« C'est toujours les cent francs ! » gémissait la pauvre femme en se retournant.

Jusqu'à l'août qui suivit, on craignit pour sa santé. Au lieu de s'arrêter tout bonnement, elle confia l'épicerie à Cécile et elle alla faire des lessives. Avec ça, aux repas, elle restait sur son appétit, se contentait de salade ou de fromage. Elle

dépérissait. Une mauvaise bouffissure envahissait ses yeux que les veilles attaquaient. Son ventre tombait.

Les habitués s'ébahissaient du prodige. On n'osait plus risquer la plaisanterie accoutumée, lorsqu'elle versait la bière... Autrefois, Campistrous, le charron, palpait du doigt la panse majestueuse et demandait, à la cantonade : « Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ? »

On répondait :

— Il y a un enfant...

— Il y a un bon déjeuner...

— Il y a des tripotées de tripes...

Cassagnol, le coiffeur, hurlait :

— Il y a notre argent !

On en était à penser que, seul, un miracle pouvait ramener la paix dans l'esprit de Mme Fatalot, l'espoir dans son cœur, la fraîcheur à ses joues et, partant, la gaieté sous le toit de la *Marine*. Ce miracle inespéré se produisit, sans doute à la requête de Pomone qui ne permit pas qu'une mortelle, dont les appas rappelaient si bien les présents de l'été, eût à souffrir d'un destin inexorable.

Les pruniers de Lescure, pareils en cela aux pruniers des autres régions, ne faisaient pas régulièrement leur devoir. Si la fructification se préparait abondante, le complot des gelées, de la grêle et du vent réduisait plus ou moins à néant la promesse des fleurs. Le dommage était grave, puisque la récolte girondine prétend concurrencer l'agénoise. Tant que la vigne ne donnait pas d'inquiétudes, les choses allaient bien. Mais les années de phylloxéra ou de mildiou, il n'y avait plus qu'à s'affliger. Et le curé, au prône, triomphait. D'une voix claironnante, il célébrait la colère de Dieu et le châtiment des pécheurs par la ruine et la famine. Animé de la frénésie d'Ezéchiel, il prédisait des choses terribles. D'ailleurs, son ardeur se décuplait de la désolation qu'il avait ressentie, le matin encore, à constater sur ses propres pampres les ravages du fléau.

Cette année-là, grâce à la mansuétude des dieux, les vignobles et les champs, les vergers et les potagers s'évertuèrent. Le retour de l'âge d'or s'annonça, ce qui n'était pas pour déconcerter M. le curé Loche, dont l'éloquence, inaltérable-

ment indignée, savait tirer argument des catastrophes survenues, durant le mois, sous toutes les latitudes.

Juillet commença et eut à cœur d'aider au miracle de la multiplication des prunes. De mémoire d'aïeul, on ne se souvenait pas d'une telle récolte. Le soleil, prodigue de ses flèches, dora en quelques jours le fardeau des arbres, sans dédaigner de s'amuser à fendre d'un sourire d'innombrables joues de pêches.

Au café, au jeu de quilles et sur le seuil des portes, à l'heure du soir où l'on revient d'arroser les jardins, on ne s'entretenait que de l'aubaine. Mme Fatalot restait indifférente. Elle apprit sans enthousiasme que des courtiers avaient fait leur apparition. Au marché, le lendemain, on réprouva son attitude. « Vous comprenez qu'on ne peut pas lui en vouloir », dit Mirassou, qui passait, et il se frappa le front de l'index.

Fatalot eut cette idée géniale, un dimanche matin, pendant sa toilette. Il finissait de se raser. La glace était trop petite, la savonnette ne moussait pas, et il se désespérait en silence pour ne pas réveiller sa femme qui n'avait cessé, la nuit, de se débattre contre son cauchemar accoutumé. Répandue et considérable, elle dormait comme on travaille. Elle semblait s'appliquer. Couchée sur le côté, un bras à l'abandon et l'autre replié, les poings serrés, la bouche ouverte, elle adhérait au lit de tout le poids de sa fatigue. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait en houle calme, un rai de soleil s'accrochait à ses dents, et le peu que l'on apercevait, tranchant sur la muraille, d'une rondeur lumineuse et ferme paraissait attendre que Fatalot y accrochât du désir. S'étant retourné pour essuyer son rasoir, il n'accorda à ce spectacle qu'un regard éteint.

Il continua de se raser, devant la glace qui était trop petite, avec un rasoir qui ne coupait pas à cause de la savonnette qui ne moussait pas.

Depuis l'inauguration du *Bon Coin* et l'accident de Cécile, il était habitué au glas que cette syllabe *pas* venait sonner à tout propos. Il avait fini par se faire une raison, et il ne s'étonnait plus d'être persécuté par la guigne jusque dans sa savonnette. Aussi, n'eut-il qu'un sourire à peine amer lorsqu'au moment de se laver il se souvint que les débris de la cuvette jonchaient la descente de lit. Il s'était passé ceci que Mme Fatalot, sous l'empire de son hallucination, avait fauché le récipient

qu'elle plaçait chaque soir sur la table de nuit, dans le dessein d'obvier à ses nausées perpétuelles.

Fatalot, malgré son stoïcisme, resta interdit de constater qu'il ne pouvait quitter la chambre. La porte, quand on l'ouvrait, grinçait affreusement. Mme Fatalot réveillée, il s'entendrait traité, encore une fois, d'égoïste et de bourreau.

La garniture du lavabo se composait d'une soucoupe, d'un verre et d'un broc vide. Fatalot mesura l'étendue de son malheur. Les joues lui cuisaient. Le sommeil de l'épouse menaçait de durer. Dégoûté, excédé, il eut envie de blasphémer fougueusement le nom de Dieu.

Quel rire intérieur le secoua! Il venait d'aviser sur la cheminée un pot de confiture dans lequel trempait un bouquet de capucines. Aussitôt pensé, aussitôt fait : il envoya le bouquet sous le lit, et bénissant l'idée qu'avait eue Cécile d'élever ce pot de confiture à la dignité de vase, il trempa dans son eau une main diligente et se lotionna le visage avec béatitude. Soudain, il connut le délire d'Archimède.

Comme il n'en pouvait plus de se posséder, il cria :

— Clémence ?

Mme Fatalot ne bougea pas.

— Quoi ! Clémence...

Et il marcha vers le lit. La rondeur qui tranchait sur la muraille résonna d'une claque. Mme Fatalot, formidable, se dressa.

Dans sa joie, il eut un mot de chambrée :

— Allez ! debout sur les pattes de derrière...

Il brandissait le pot de confiture. Elle le crut fou. Terrifiée, elle empoigna l'oreiller, pour se protéger.

Subitement calme, il lui mit sous le nez le pot de confiture.

— Hein ? tu vois ça...

Elle balbutia ;

— Ce n'est pas moi... c'est la Cécile.

Il éclata de rire, puis d'une voix attendrie :

— Ma petite Clémence, tu vois ça ? Eh bien ! avec ça nous allons gagner beaucoup d'argent.

Mme Fatalot respira.

L'instant pressait, il continua :

— C'est pas le diable, mais il fallait y penser. Si ça réussit, nous empochons de l'or... et moi je dis, Clémence, que ça

réussira ou qu'il n'y a pas de Bon Dieu! Ça s'est fait ainsi : j'étais pour me laver, quand je me suis trouvé baba de voir la cuvette en mille morceaux... Alors, j'ai regardé au broc.

Il courut retourner le broc.

— Tu as vu, pas de quoi se noyer !

Heureusement, il y avait les fleurs. Attends, les voilà, les pauvres....

Il s'effondra à plat ventre et ramena le bouquet, qu'il cala de force entre les seins de sa femme.

— Tiens ! et tiens ! Il le mérite... Ah ! sacrées capucines ! Que je te finisse... Je me débrouillais avec l'eau du bouquet quand cette idée m'a traversé : la semaine des confitures de prunes va commencer, et on en fera tellement qu'on manquera de pots. A Lescure, personne n'en vend. Le malin qui en vendra ramassera de l'or. Ce sera Fatalot. Voyons, qu'est-ce que tu dis ?

Les grandes joies, aussi, sont quelquefois muettes. Ils s'embrassèrent comme on s'embrasse après que l'on vient d'échapper à un accident. Ensuite, pour fêter l'événement, ils firent davantage, mais c'est le secret des capucines.

★

Oh ! que les choses de la terre sont belles !
La Croisade des Enfants.

Cinq heures tintaient à la mairie lorsque Virginie entra dans le jardin du *Café de la Marine*, où avait lieu le bal gratuit.

O beaux jardins de l'Almanach ! Sur la pelouse bien peignée, Colin et Javotte, un pied en l'air, dansaient la pastourelle. Les pommiers étaient fleuris, les pâquerettes et les boutons d'or continuaient jusqu'à l'horizon, les toits du village luisaient. Et l'image où la sage Valentine faisait la dînette sous les cerisiers ! Et celle où Françoise, Hélène et Lucile jouaient au chat-perché ! Le soleil déclinait, des jardiniers arrosaient, les mamans souriaient dans les fauteuils de fer...

Beaux jardins de l'Almanach ! Pour la petite Virginie des tristes squares, vous existiez quelque part, avec vos charmilles et vos cadrans solaires, avec le murmure de vos fontaines et le silence de vos allées. Beaux jardins de ses rêves, quand la

pluie d'hiver crépitait contre les vitres du cinquième, elle s'asseyait sur vos bancs, elle se balançait dans vos hamacs, elle secouait la neige rose de vos arbres de Judée... Vous existiez. Sans doute, à l'extrémité du monde, mais où l'on arrive en prenant la tapissière des Quinconces.

C'est une petite fille qui se trompe de porte. Toutes les portes se ressemblent. Les Elus confondraient peut-être celle du paradis avec celle de l'enfer, sans l'odeur de brûlé qui filtre par la serrure de cette dernière. Les voies de Dieu sont obscures. Il a mis de la musique dans ce jardin, et un bon parfum de liqueurs. On danse. Les bouteilles de limonade détonent. Des enfants se poursuivent. Une marchande de gaufres circule entre les tables. Un soldat franchit des chaises.

Elle ne comprend pas bien pourquoi ce rougeaud, là-bas, embrasse la blonde en tablier blanc et pourquoi ce grand mince, aux cheveux pommadés, gifle derrière l'estrade la jolie bouquetière. Elle ne comprend plus du tout, quand la jolie bouquetière verse dans la casquette du grand mince le contenu de son porte-monnaie.

« Ce n'est que moi. Je ne tiens pas beaucoup de place et les hommes qui s'amusent ne sont pas méchants. Ils verront mes yeux clairs, ma robe neuve, mon accordéon. A mon âge, Albine gardait les troupeaux dans la montagne... »

Elle s'avança en souriant.

Une voix gronda.

— Hé ! Qu'est-ce que tu viens faire ?

Fatalot, qui accrochait des lanternes vénitiennes aux branches des platanes, s'était campé, le poing sur la hanche.

Très simplement, elle répondit :

— Je viens attendre mon papa.

Une valse berça les cœurs. Les trilles veloutés des instruments chantèrent l'ivresse des couples. Ruisselant des pavillons comme une eau miraculeuse, de la tendresse pleuvait sur la foule, dénouait les nerfs, alanguissait les regards. Les musiciens cédaient au vertige ; ils se dodelinaient en mesure, gonflés de lyrisme, les yeux fermés et la tête à l'épaule. On les contemplait avec religion. Ceux qui ne dansaient pas se taisaient, et des choses leur remontaient. Le vent apportait des senteurs de carènes. Des mariniers, qui jouaient aux cartes,

s'accoudèrent ; le plus jeune devait songer à des appareillages pour des contrées fabuleuses. La vie s'endormait. Une aile immense battait sous les platanes ; ses pulsations baignaient de fraîcheur les tempes en feu et ployaient,vaincus,les instincts cabrés. Il y eut des âmes qui s'agenouillèrent, d'autres qui se blottirent farouchement contre des souvenirs indicibles, d'autres encore qui se couchèrent comme des chevaux harassés.

Quelques couples tourbillonnaient sur place. Les hommes avaient des sourires figés. Les filles,contractées et frémissantes, s'ouvraient pour le spasme définitif. La vitesse plaquait aux seins les corsages et les jupes s'enroulaient,sculptant les jambes.

A l'écart un matelot et une sardinière, qui dansaient avec méthode, semblaient accomplir un sacerdoce. La femme se déhanchait, s'attardait aux glissades, s'abandonnait puis se reprenait. Lui,posait. C'était un matelot de l'Etat. On excusait sa superbe et on enviait la sardinière de pouvoir étreindre des canons et des torpilles.Autour d'eux,un cercle de curieux s'était formé.Le retraité Gaujaringue parlait de l'amiral Courbet.

Au second rang, Virginie se grandissait. Elle éprouvait l'allégresse du voyageur qui découvre un continent. Les flonflons de l'orchestre, les parfums des filles, les relents d'absinthe et ces baisers,ces gestes et ces soupirs, tout ça, en rafale grisante, bousculait ses idées, les désagrégeait.

Peu à peu, l'ivresse panique la gagna. Plus loin que la foire, plus loin que Bordeaux, plus loin que la Terre, plus loin que les frontières du Rêve, son esprit se mit à vagabonder. Le lendemain, elle narra ses impressions. Sa mère contrôla qu'en l'espace d'une minute, durant la dernière reprise de la valse, elle avait revécu son passé, ainsi que les agonisants.

D'abord, elle se rappela les Quinconces, la voiture des chèvres et le sergent de ville,mais un sergent de ville habillé en dompteur, une voiture des chèvres traînée par les chevaux de la tapissière, et des Quinconces sillonnés de vapeurs enguirlandés. Elle vit le marchand de coco, la marchande de ballons,la loueuse de chaises.Ces personnages évoluaient,dans une brume épaisse. Elle vit les déménageurs qui avaient trimballé, de la rue des Carmes à la rue du Coq-Hardi,le mobilier

de ses parents. Elle entendit son père : « Faites attention aux harpes ! » Là, elle perdit pied. Et ce fut un chaos fantastique. Sa première natte, sa première poupée,son premier paroissien commencèrent une farandole où défilèrent : une rampe d'escalier, un ramoneur, une boîte de perles et un canari, qui représentaient ses six ans. Les flammes d'un incendie, auquel elle avait assisté à cinq ans, l'éblouirent. Elle se remémora les détails : la cohue, le ciel éclairé, une femme en chemise sur un toit. Elle plongea dans ses quatre ans et y trouva un chien écrasé, un album de photographies, et un cirque. Elle plongea au plus profond de son enfance, et dans cette nuit une torche s'alluma.

Seule, la harpe de Papa Praline, lorsqu'il joue pour lui-même, certaines fois, sait raconter la fin du voyage que fit la petite Virginie au pays des miroirs merveilleux.

La musique cessa. Les âmes qui s'étaient prosternées se redressèrent, humiliées de leur défaillance et résolues. Les couples disparurent. On s'interpellait, on accostait les filles. Cependant, du trouble persistait. Les plus délurés ressemblaient à ces cambrioleurs d'églises qui opèrent mal, à cause du silence et de la profanation.

Un ivrogne triompha du sortilège,en braillant une rengaine. Vingt voix hurlèrent le refrain, et la bacchanale se déchaîna. A grand renfort de coups de bouteilles, de verres entre-choqués, on accompagnait les chanteurs. Le vacarme augmenta quand un loustic renversa la table sur laquelle l'ivrogne était monté. On acclama Fatalot,qui grimpait dans un platane, on acclama Cécile, qui charriait les pièces d'un feu d'artifice.

Virginie n'avait pas bougé, parce que les enfants ne doivent pas gêner les grandes personnes.

Elle attendait le morceau suivant et, pour se donner une contenance,elle frottait avec sa manche les touches de son accordéon. Secrètement, elle enrageait. C'est bien la peine d'être jolie et d'inaugurer une robe, si on ne vous regarde même pas ! Elle pensait au chapitre de Cendrillon où le bal s'arrête, tant l'on est attentif à contempler la beauté de l'inconnue qui vient d'entrer, où le fils du roi la mène à la place d'honneur, après lui avoir fait mille gentillesses.

— Bigre ! Tu as un chouette accordéon.

Elle se retourna. Le matelot de tout à l'heure ricanait, derrière elle.

Les bras croisés, redoutable et paterne, il répéta :

— Un chouette accordéon !

Les lettres d'or de son bonnet brillaient. Une chique bosselait sa joue. Des éclaboussures de vin tachaient le plastron de sa vareuse.

Virginie se rengorgea :

— N'est-ce pas ?

Il sifflota et dit :

— Tu sais t'en servir ?

— Non, Monsieur, mais papa m'apprendra.

— Où est-il, ton père ?

Son amour-propre eut le dessus. Elle répliqua :

— A la maison.

Elle ajouta, les yeux baissés :

— Je ne risque rien ici.

L'homme sifflotait toujours. Un peu inquiète, elle l'examina, à la dérobée.

Seulement, il était grand, massif, avec un front embroussaillé de cheveux.

Une mouvante cuirasse de muscles bardait son torse et des veines énormes s'enlaçaient sur ses tempes.

Il regarda sa montre, parut réfléchir, et enfin demanda :

— Tu n'as pas soif ?

Les deux glaces, la chaleur, la poussière... elle mourait de soif.

Fatalot proposa la salle du rez-de-chaussée.

— Je n'ai plus une place, leur cria-t-il. Si vous voulez, dedans ! Cécile vous conduira...

Ils traversèrent la cuisine où l'ivrogne saignait du nez, affalé contre l'évier, ils gravirent des marches, puis arrivèrent. Cécile, qui les avait précédés, se hâta d'aller ouvrir les fenêtres.

La vaste pièce s'éclaira, et un courant d'air salubre en balaya l'atmosphère.

Une tribu de souris déguerpit à la débandade.

Immobile sur le seuil, le matelot murait la porte de sa sta-

ture. Cécile, bien qu'occupée à transporter une table, remarqua son hésitation et sa pâleur.

Virginie inspectait déjà la salle. Elle souleva la housse du billard, elle admira le râtelier des queues et poursuivit une souris.

★

Ils étaient assis l'un en face de l'autre, près d'une fenêtre. Les derniers feux du soleil doraient la bouteille de chartreuse qu'il avait commandée avec la bière. Un frelon égaré bourdonnait, et le vent balançait la pancarte du tarif des consommations. Au loin, sous les platanes, l'orchestre préludait pour un quadrille.

Virginie, prise de scrupules, rompit le silence.

— Monsieur, je vous empêche de danser ?

Il se versa une nouvelle rasade de chartreuse, vida son verre, et fit :

— Quel âge as-tu ?

— J'aurai douze ans le mois prochain.

Dans la gloriette du potager, une mandoline attaqua la valse des Roses.

— Tu ne bois pas ? dit le matelot.

Par politesse, elle vida aussi son petit verre, d'un trait, malgré l'atroce brûlure. Tout à coup, elle suffoqua. Le matelot la vit blémir et se cramponner à la table.

— Hein, ça ne veut pas descendre ?

Elle rassembla son courage et articula :

— C'est descendu.

Ils se taisaient. L'homme, les yeux durs, regardait dehors en tiraillant sa moustache. L'obscurité envahissait la salle. Le frelon s'était évadé et la pancarte du tarif des consommations n'oscillait plus. Des rires fusaient de la gloriette.

— Passe-moi l'accordéon, dit brusquement le matelot. Je vais la lui apprendre, à cette mandoline, la valse des Roses...

Il but un troisième petit verre, se cracha dans les mains et commença de jouer.

Il joua longtemps, si longtemps que Virginie se lassa d'étudier le va et vient des doigts qui pétrissaient les touches, les ondulations mystérieuses du soufflet et ses soubresauts. Elle n'écoutait même plus. Elle s'assoupit.

Des pas écrasent le sable de l'allée, des applaudissements tout proches, enfin une barbe et un ventre qui s'encadrent dans la fenêtre : Fatalot enthousiaste.

— C'est toi, le mathurin ! Je ne savais pas d'où partait cet accordéon...

Ah ! si tu n'étais pas au service... ce que tu voudrais, mon vieux, je te donnerais ce que tu voudrais pour que tu fasses danser, le dimanche. L'orchestre me ruine ! Continue voir...

— Tu peux larguer, marmonna le matelot. J'joue plus.

— Continue voir...

— Qu'est-ce que tu payes ?

Fatalot s'assura que son épouse ne l'avait pas suivi, et désignant la bouteille de chartreuse :

— A l'œil !

— Trinquons, d'abord.

— Trinquons. J'ai le temps.

Il manquait un verre. Virginie, en hâte, proposa le sien.

Le matelot se fâcha.

— Garde ton verre pour trinquer avec le monde, c'est poli. Monsieur boira à la bouteille. A la tienne, patron !

— A la tienne, mathurin !

— A votre santé, Monsieur, dit Virginie, qui s'efforçait de rire...

On la dévisageait. Mentalement, elle compta : une, deux, trois.

Assommée, elle vacilla sur sa chaise.

— Mille Dieux ! s'exclama Fatalot, tu l'as bien dressée, ta fille !

L'homme empoigna l'occasion.

— Oui...mais elle m'embête avec son envie de dormir ! J'ai autre chose à faire qu'à la veiller.

Il se passa la main dans les cheveux et continua, d'un ton dégagé :

— As-tu une chambre libre ? Je la flanquerais sur un lit jusqu'à sept heures...

Fatalot, sans répondre, caressait les boucles de Virginie.

— La pauvre mignonne, la pauvre mignonne ! répétait-il.

Un vol de pigeons broda de neige l'azur éteint du ciel. Des martinets criaient. La mandoline grelottait dans la gloriette.

— Je t'ai demandé si tu as une chambre libre...

— Je vais regarder.

Lorsqu'il revint, le matelot disait à Virginie :

— Mouche ton nez et fiche-moi la paix !

Fatalot avait expliqué : « Au bout du corridor, tu tourneras à droite. C'est la deuxième porte à gauche. Ma femme m'a chargé de te recommander que la petite enlève ses chaussures pour ne pas abîmer la courte-pointe.

L'escalier était noir. Une corde visqueuse tenait lieu de rampe, et l'on frôlait de l'épaule des lambeaux de tapisseries qui faisaient penser à des ailes d'oiseaux nocturnes et immondes. A chaque marche, le pied heurtait les détritus de toutes sortes que Cécile, préposée au balayage des chambres, trouvait avantageux de précipiter dans cet abîme.

Un sceau dégringola. Virginie, cherchant à se garer de l'avalanche, cogna du talon une chose flasque, qui se détendit avec un miaulement épouvantable.

Quand l'alcool vous travaille au point que votre front s'emperle de sueur, que vos jambes flageolent, et que vous regardez sans voir et que vous entendez sans comprendre, vous ignorez la peur. Ce condamné que l'on guillotine vient de boire une tasse de rhum, ces amants qui s'asphyxient ont près d'eux une bouteille d'absinthe... et Virginie, grâce à trois verres de chartreuse, sourit au chat sabbatique et à l'inconnu qui l'attend là-haut.

Ils longeaient les chambres. Leurs pas retentissaient.

Une porte s'entre-bâilla. Une fille en jupon, décoiffée et pâle, cria à Virginie :

— Va me chercher une serviette !

— Espère... ! glapit le matelot.

Un furieux juron éclata derrière la fille, et un homme se rua. Tranquillement, d'un coup de poing, le matelot l'abattit. Puis, entraînant Virginie :

— Tu as vu ? J'en ai autant pour qui voudra.

★

Viens sous ces oliviers, je veux te dire quelque chose.

THÉOCRITE.

Les Fatalot étaient fiers de cette pièce, qu'ils avaient meublée petit à petit. Les riches se meublent d'abord un salon, les pau-

vres se meublent une chambre, — qu'ils n'habiteront jamais à cause de l'usure. C'est *la* chambre, le musée et le sanctuaire. Ses quatre murs emprisonnent du rêve réalisé. Elle est toujours réservée. On y installe l'agonisant et l'accouchée, afin que leurs regards se posent sur un peu de luxe. Et parce qu'il faut qu'elle rapporte, on l'ouvre aussi, quand on est aubergiste, pour les clients de marque. Dans celle-ci avaient dormi un général en manœuvres, le sous-préfet de Blaye et l'ingénieur des ponts et chaussées. Maintenant, cela datait de si loin, qu'on ne l'appelait plus que la chambre du conseiller municipal.

Le mercredi et le samedi, vers onze heures du soir, il frappait un coup discret à la porte de l'épicerie. Chaque fois, Mme Fatalot lui disait : « Vous êtes pressé ? » et chaque fois il répondait : « Voyez-vous, c'est le printemps ! » Tous deux trouvaient cette phrase cocasse.

Tantôt il amenait la Mathilde, une fille perdue, tantôt Irma la Boiteuse, ou la grande Julie, qui avait trois enfants naturels.

Il était maniaque et doux. Le samedi, pendant que sa commère se déshabillait, il allait rejoindre Fatalot à la cuisine et ils parlaient du temps, des récoltes, des épisodes de la semaine. Souvent, ils faisaient une partie de loto qu'ils arrêtaient à la première quine. De l'évier ou de la souillarde, Mme Fatalot commentait les chiffres annoncés : 13, ma sœur Thérèse ! 7, la potence ! 9, à la coque !

Pour ne pas avoir à payer le cassis, enjeu habituel, Fatalot, stylé par sa femme, trichait avec sérénité. La partie terminée, il murmurait à l'oreille du conseiller : « Malheureux au jeu, heureux en amour... » puis ils se quittaient, lourds de sommeil, l'un enviant l'autre. On entendait la chute espacée de deux bottes sur le plancher de la chambre, le glissement du vase de nuit. Mme Fatalot disait : « Pourvu qu'il ne le casse pas ! » Elle rangeait le loto, la bouteille de cassis et les verres, elle soufflait la lampe : la semaine était finie.

Il y avait aux murs un portrait de Gambetta, une vue de Naples et un brevet de prévôt d'escrime où deux soldats croisaient le fer sous la devise Honneur et Patrie. Entre l'armoire à glace et la seule fenêtre, un masque de carnaval, pendu de trois quarts, grimaçait à une Jeanne d'Arc qui occupait l'étagère voisine en compagnie d'un réveil-matin, d'un perroquet empaillé et d'une pelote sertie de coquillages. Mais la décoration

de la cheminée l'emportait de beaucoup. On devinait qu'une main solennelle avait aligné ici ces multiples objets, vestiges diversement somptueux d'époques mémorables. Sur un socle écarlate, que des plumes de paon ombrageaient, la couronne de mariée de Mme Fatalot enchevêtrait ses roses et ses fleurs d'oranger, à peine roussies par vingt automnes. Un presse-papier, dans lequel on voyait le palais du Louvre, rappelait aux époux l'Exposition de 1878 et Paris, qu'ils avaient visité à grands frais, cette année-là. Une médaille de sauvetage, épinglée à un képi, perpétuait le souvenir des temps héroïques de Fatalot. Au second plan, de plus modestes trésors étaient massés en troupes de réserve.

On ne donnait qu'un coup d'œil à la gerbe de monnaie du pape qui miroitait sur la commode, à la chaise longue d'osier et au fauteuil de reps bleu, on s'arrêtait devant le cabaret à liqueurs qui ornait la table, ensuite on cherchait le lit. Une carpette, où s'étirait un tigre de tapisserie, décelait les deux battants de l'alcove... et dans ce grand tabernacle l'arche d'alliance vous apparaissait.

On pouvait en avoir vu beaucoup, ce lit ne ressemblait à aucun. Il était si haut, si carré, si noir, qu'on le prenait, avec sa courte-pointe blanche, pour un wagon sur lequel il aurait neigé.

Le matelot s'endiablait à faire fonctionner la targette intérieure de la porte. Le pène rouillé résistait. Virginie, les idées poisseuses, attendait, adossée à la commode. Tout dansait. Les murs s'incurvaient, le plafond descendait petit à petit, le perroquet empaillé battait des ailes, le tic-tac du réveil-matin devenait assourdissant. Elle avait posé l'accordéon près du cabaret à liqueurs, et voici qu'elle ne les distinguait plus l'un de l'autre.

Le pène tourna. Le matelot cria :

— Ça y est !

Virginie tressauta.

— Maintenant, on va rigoler. Accoste qu'on te passe la revue de détail !

Il s'était calé dans le fauteuil, les pieds sur la table, les pouces aux aisselles. Son col bien empesé remontait. Un bout de sa ceinture pendait. Virginie, toujours immobile, regardait cette frange rouge qui effleurait le plancher.

— Aïe ! faut-il que je me lève? grogna-t-il.

Elle s'effondra sur la commode, en gémissant :

— Je veux partir... je veux partir !

Dehors quelqu'un fredonnait.

Viens avec moi pour fêter le printemps.
Nous cueillerons des lilas et des roses...

La balançoire grinçait. La sirène d'un remorqueur traîna une plainte interminable.

Le front dans les bras, Virginie répétait :

— Je veux partir... je veux partir...

Attendri, il s'approcha et essaya de la caresser. Elle résistait. Des sanglots l'étouffaient.

Le matelot eut une idée.

— Si je te donnais quelque chose de très joli...

Au hasard, elle acquiesça de la tête. Il se précipita vers la porte et disparut.

Enfin, il remonta.

— Regarde !

Il lui tendait le polichinelle qu'il avait vu à la devanture de l'épicerie.

Inconsciente, elle prit le jouet. Les ficelles l'intriguèrent. Elle s'amusa, un instant, mais à la façon des ivrognes et des innocents, la bouche ouverte, les sourcils hauts et les gestes mous. Soudain, ses doigts se desserrèrent. Le pantin tomba. Elle balbutia :

— Mes yeux ont sommeil...

Et elle s'affala, les paupières closes.

Un souffle chaud baigna son visage. Elle se sentit enlevée. Quand elle ouvrit les yeux, elle reposait sur le lit.

Voici l'heure où d'innombrables petites filles s'endorment dans les chapelles blanches. — Do, do, l'enfant do... l'homme au sable passera bientôt !

La nuit descend, la nuit qui encourage ou qui trouble. Miracle, peut-être, d'un souvenir... le marin enlace Virginie et murmure :

— Veux-tu que je te chante une chanson de là-bas ?

De quel pays mystérieux parle-t-il ? Sa voix est câline, ses mains ne tremblent plus, son haleine est moins brûlante...

Elle essaya de se soulever pour répondre :

— Oui.

Le lit craqua. Une odeur de vin, de cosmétique et de sueur empesta l'alcôve. Virginie regarda. Le matelot venait de s'étendre près d'elle.

— Alors, tu veux la chanson ?

Il se retourna, les coudes dans le matelas, les joues aux paumes. Un moment, il resta ainsi. Puis, sur un air de mélopée, il chanta, la berceuse martiniquaise :

Cli, clou, cla...
Les enfants cléoles
Ne vont ja,
Jamais à l'école.

Sous les manolias,
Sous les bananiers,
Pès des gands jets d'eau :
Mangent des papayes,
Giflent des poupées,
Dessent des oiseaux.

Adieu les oiseaux
Qui volaient si haut,
Adieu les papayes,
Adieu les poupées
Qui disaient papa,
Qui disaient bébé !

Sous les manolias,
Sous les bananiers,
Pès des gands jets d'eau,
Les enfants cléoles
Doment sur le dos.. (1).

Ce qui devait arriver arriva. Elle sentit seulement un grand poids sur son corps.

Les Fatalot étaient à table.

Un homme et une femme, couverts de poussière et en larmes, firent irruption.

— Vous n'avez pas vu une petite fille ?

Fatalot répondit :

(1) Cli, clou, cla... — Les enfants créoles — ne vont ja, — jamais à l'école. — Sous les magnolias,—sous les bananiers,— près des grands jets d'eau :— mangent des papayes, — giflent des poupées, — dressent des oiseaux. — Adieu les oiseaux — qui volaient si haut, — adieu les papayes, — adieu les poupées — qui disaient papa,— qui disaient bébé.— Sous les magnolias,— sous les bananiers,— près des grands jets d'eau, — les enfants créoles — dorment sur le dos....

— Il y en a une, là-haut, qu'un marin reviendra chercher à neuf heures...

D'un bond, Pagès et Fanny se rapprochèrent.

— Où est-elle ? Où est-elle ?

Fatalot prit la lampe, et ils s'engouffrèrent dans l'escalier.

Un cri terrible retentit. Fanny, démente, se jeta sur le lit.

Sous la fenêtre, les belles-de-nuit s'ouvraient au doux crépuscule.

Ils allaient franchir la porte du café. Comme un pauvre oiseau blessé, Virginie, dans les bras de son père, regardait autour d'elle. Les yeux secs, Fanny suivait. M^me^ Fatalot la retint en disant :

— Faites excuse, mais vous nous devez quarante sous pour la chambre...

FRANZ TOUSSAINT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

VIII[e] Lettre à l'Amazone.

« L'absence est le plus grand des maux. » Bien, mais la présence, la présence continuelle ? Qu'en pensez-vous, mon amie ? Je crois, pour moi, que la présence appelle l'absence et que l'absence clame la présence. Nous ne pouvons supporter aucun état définitif, même celui qui réalise la plénitude de nos désirs. Je parle pour ceux qui ont quelque personnalité, qui ont une vie propre, dont les activités se prolongent de tous les côtés à la fois et qui ne se donnent jamais si bien qu'ils ne réservent une partie d'eux mêmes pour leur jouissance égoïste. Ceux-là s'accommodent d'un partage égal ou même inégal entre la présence et l'absence, ayant d'ailleurs mille moyens de substituer l'un à l'autre ces deux états contradictoires. L'absence a des complaisances pour la pensée. Elle donne aux images chères l'attitude et la couleur qui sont le mieux faites pour lui plaire, elle les recrée et les façonne librement à son plaisir, ce qui lui concède sur elles un pouvoir presque absolu, dont la présence souvent contrarie l'exercice. L'absence entretient l'esperance, avive le désir et souvent le fait naître, par l'esprit de contradiction qui nous pousse à nous attacher à un dessein que nous négligions quand il était en nos mains. Vous vous souvenez du joli tour que La Rochefoucauld a donné à une idée analogue ? « L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu. » Mais je ne m'occupe pas des grandes passions. Il y a pour les sentiments échevelés une psychologie spéciale où tout est contradiction. Je pense plutôt aux attachements profonds qui se connaissent et qui se raisonnent. Ceci vous plaira, mon amie, car vous êtes si volontaire que vous mettez encore de la volonté dans la plus involontaire (en apparence, pour ne pas vous désobliger) des affections. Plus il y a de volonté dans l'amour, moins le vent de l'absence peut l'éteindre, mais s'il n'était qu'inclination de hasard et de rencontre, comment résisterait-il à un souffle brusque ? Je laisse donc de côté les caprices, dont le charme est la fragilité même : un caprice qui ne se briserait pas entre les doigts ou qui ne se faanerait pas d'avoir été touché et respiré n'aurait plus la grâce d'un caprice ou d'une fleur. Revenons donc à ces sentiments qui, pour n'être pas de « grandes passions », n'en ont

que des racines plus profondes et plus riches. Elles supportent donc l'absence et même peuvent y prospérer à cause de leurs réserves de vitalité. Cependant, qu'appelle-t-on absence ? Est-ce huit jours, un mois, une saison, ou davantage encore ? Quel est-ce vent dont parle La Rochefoucauld ? Est-ce un ouragan ou une brise un peu vive L'ouragan emporterait le feu avec les bougies. Non, c'est bien le simple courant d'air, mais qui entre soudain par la fenêtre. Il faut savoir mesurer l'absence et se souvenir que les jeux de l'imagination sont d'autant moins durables qu'ils sont plus intenses et que le cœur, après s'y être complu, les délaisse et s'habitue à son délaissement. L'absence à laquelle on s'est habitué demande beaucoup de présence pour être vaincue. C'est surtout avec les êtres qui ont le goût profond de la liberté, qu'il faut craindre les effets prolongés de l'absence, car la liberté n'est guère que la licence qu'on se donne ou qu'on se reconnaît de céder à toutes les curiosités.

L'absence met d'abord une sorte de désarroi dans l'esprit de celui qui reste et qui vérifie bientôt la parole du poète : « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. » Les rues n'ont plus leur aspect accoutumé ; l'air a une autre couleur, les passants s'en vont en fantômes ; les petites habitudes de la vie deviennent plus mécaniques et perdent de leur agrément ; les pensées se coordonnent mal, s'entassent dans l'esprit et s'y livrent à des jeux obscurs et contradictoires. Alors naissent les doutes, où l'on se complaît afin de souffrir. Quand cela devient intolérable, une réaction se produit, plus ou moins lente, qui rend peu à peu aux choses leurs tons accoutumés, si bien qu'au bout d'un certain temps on se trouve établi dans l'absence avec une certaine aisance dont on a honte, mais dont on a toujours la tentation de profiter.

Il faut faire intervenir, cependant, les lettres que l'on reçoit. Des êtres sont presque plus sensibles aux témoignages écrits qu'à tous les autres. Nous vivons beaucoup par l'écriture. Un commerce tendre sans lettres ne se comprend pas et seuls les êtres d'âme courte sont étonnés que des amants se soient vus quotidiennement et aient quand même senti le besoin de s'écrire tous les jours. C'est que les pensées suggérées par le contact d'un être que l'on aime diffèrent beaucoup de celles qui viennent dès qu'on s'est éloigné de lui. Cela fait deux vies qui s'en vont parallèles, avec chacune leur valeur propre. Si l'une est l'amour, l'autre en est l'expression, et l'expression d'un sentiment nous touche plus encore peut-être que le sentiment lui-même. Les lettres que l'on reçoit (et même celles que l'on écrit, par l'occupation passionnée qu'elles vous donnent) peuvent donc modifier beaucoup l'évolution de l'absence. Fréquentes et presque régulières, elles en détruisent les effets et font même goûter des joies particulières, surtout aux timides qui ne trouvent que dans le silence toute leur présence d'es-

prit. On voit beaucoup de l'âme dans les lettres rapides et comme versées sur le papier, mais on ne voit pas les yeux par où elle se dévoile le plus ingénuement, car les lettres sont aveugles et il manque toujours quelque chose à leur sourire. Les meilleures sont celles qui arrivent le matin, au premier courrier. Elles facilitent la vie pour toute la journée. Il m'est arrivé d'emporter sur moi, même après l'avoir lue, une lettre particulièrement aimée et d'y puiser une singulière force, comme font les dévots dans un talisman, car l'amour réinvente quotidiennement les vieilles pratiques religieuses, que la religion lui emprunta une fois pour toutes et qu'elle croit avoir accaparées. C'est que l'amour vit de représentations autant que de réalités, et de croyances bien plus encore que de certitudes. Il n'est que selon l'idée que l'on s'en fait et cette idée varie peu chez le même être selon les êtres sur lesquels il bâtit sa création. Cela veut dire qu'on aime toujours le même être, sous des masques différents, parce que les représentations ne sont jamais que la projection de soi-même dans le champ de l'imagination. Mais comme ceci n'a plus que des rapports lointains avec l'idée d'absence, j'en remets la suite et le commentaire à une prochaine lettre. N'êtes-vous pas disposée à voir dans l'amour un délicieux égoïsme ? Il faut être égoïste et en être fier. Cela seul donne vraiment du prix à la tendresse que l'on dispense et à celle que l'on agrée. On a mieux conscience des sacrifices que l'on fait, et cela augmente la valeur de ceux que l'on vous fait.

Hélas ! Et la neige tombe ! Ceux qui sont absents vont-ils revenir ? L'égoïsme le demande, mais il sent sa cruauté et se replonge en lui-même.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Francis Vielé-Griffin : *La Lumière de Grèce ;* éditions de la Nouvelle Revue Française, 3 fr. 50. — Remy de Gourmont : *Divertissements ;* Georges Crès et Cie. — Louis Mandin : *Ariel esclave ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Memento.

En lisant **La Lumière de Grèce**, que vient de publier M. Francis Vielé-Griffin, j'ai compris qu'il y a toujours, pour le poète, deux attitudes possibles, toutes deux belles, mais différentes dans leurs mobiles comme dans leurs effets.

Justement parce qu'il croit à la nécessité d'exprimer des choses éternelles, celui qui s'est asservi les mots peut pénétrer avec un cœur résolu dans les réalités les plus prochaines et y vivre un combat de tous les instants. Découvrir à son temps un visage d'éternité, projeter sans retard et sans détour dans l'infini ce qui semble la proie de l'heure, voilà une entreprise dangereuse et dont peut s'effrayer la lyre...

D'autre part, bien que certain, comme Bellérophon Hippalide au terme de ses exploits, de la toute puissance qu'exerce la réalité, le poète peut, quand même, chercher dans la retraite et l'éloignement cette sécurité harmonieuse que l'on dit propice à l'essor des musiques divines.

C'est à cette décision dernière que M. Francis Vielé-Griffin doit une œuvre noble, eurythmique et sereine.

Le poète d'Yeldis et de Phocas a sollicité les confidences émouvantes de ces figures qu'on voit s'évertuer entre les anses des amphores. Avec une éloquence pressante et cadencée, il a persuadé et les statuettes qui gardent les sarcophages et tout ce qui bouge dans la vie aérienne des frises. Le croirait-on, ce sont pourtant tous les tourments, toutes les joies de notre âme moderne que lui ont soupirés ces bouches peintes et ces lèvres sculptées? Ainsi se trouvent affirmées l'urgence et l'opportunité d'une parole qui se veut gratuite et lointaine.

Si M. Francis Vielé-Griffin demande à la lumière de Grèce d'envelopper ses héros d'une clarté fluide, ce n'est pas pour nous montrer des masques rigides, mais bien pour illuminer plus purement des traits animés de passions vives. Ce Pindare, dont le nom sonore émeut tout le début du livre, ce n'est pas tant, pour nous, l'auteur ancien des *Epinicies*, mais c'est un homme inquiet, à la glorieuse mélancolie, et que nous suivons à travers les saisons d'une vie belle et tourmentée. Avec lui nous connaissons

> Corine la riante tristesse,
> Myrtis la triste joie...

et nous écoutons, « dans l'ombre crépusculaire », le vieux Lasos parler de cette route

> Où tout retourne vers l'identité.

En Bellérophon, vainqueur de la Chimère, nous reconnaissons des traits chers et cherchons un modèle. L'exemple du héros nous permet soudain d'apporter à nos propres actes un noble désintéressement et d'opter joyeusement pour un avenir héroïque et laborieux.

L'art de M. Vielé-Griffin propose, il n'impose rien... Il appartient au lecteur de retrouver son propre émoi dans celui de ces créatures éloquentes et lointaines. N'est-ce point le secret de cette dignité vraie, inaugurée par les poètes du symbolisme, que cette façon de placer si haut les choses de l'art qu'elles demeurent hors de la portée des âmes viles? Cette poésie, qui ne se livre point, atteste une générosité indirecte, mais effective: elle exige un effort, elle donne aux hommes la joie de faire un effort.

A vrai dire, cet effort est le plus souvent obtenu de l'esprit et le

plaisir que procure la lecture de tels poèmes reste austèrement intellectuel. Comme Myrtis parlant à Pindare, on est tenté de dire à M. Vielé-Griffin :

> Ta haute voix est dure et douce et belle,
> mais je n'ai pas de larmes dans mes yeux...

Car ce ne sont peut-être pas des larmes qui brillent dans les yeux de celui qui regarde une colonne de marbre monter dans la lumière de Grèce...

Pour satisfaire à ses desseins, M. Vielé-Griffin a déployé toutes les ressources de cette métrique si personnelle à laquelle nous devons déjà des poèmes parfaits.

Rien n'est moins dépouillé que la langue de Bellérophon ou de Sapho, mais les ornements auxquels s'arrêtent sans cesse le rythme et la pensée ont toutes les transparences et toutes les légèretés ; ils ne chargent pas plus cette poésie que les ailes n'alourdissent un oiseau. D'ailleurs, point d'éclat brutal, à part quelques alexandrins sonores et trop beaux survenus sur certaines chutes de strophes. Il règne partout un admirable souci de discrétion. La lecture finie laisse comme un ébranlement mélodieux de l'atmosphère et l'on ne sait plus quelle bouche a prononcé ces paroles qui demeurent dans la mémoire comme un trésor personnel. Ainsi se trouve réalisé le vœu du poète qui souhaitait publier un tel ouvrage sans nom d'auteur et qui dit, dès avant que de commencer :

> La beauté est à tous, comme l'air et la lumière, le Poète est le compagnon de hasard (d'où tient-il son don ?) qui signale à nos regards distraits les merveilles du couchant, qui nous arrête, le doigt aux lèvres, pour nous faire écouter le chant de la brise dans les pins.
>
> Lecteur, si tu as partagé son émotion humaine, si tu as communié avec lui dans la joie anonyme d'une heure de beauté, que t'importe son visage?
>
> Si tu veux le revoir : penche-toi sur l'eau qui s'écoule.

§

M. Remy de Gourmont vient de réunir des poèmes sous ce titre : **Divertissements.**

Je ne crois pas, comme M. Remy de Gourmont, que ce titre *Divertissements* « soit d'une extrême modestie ». Le mot serait-il modeste en soi qu'il prendrait une singulière autorité à émaner d'un de ces esprits subtils et robustes qui font profession de se divertir de la difficulté même. Mais le mot n'évoque pas la modestie ; j'imagine que, pour certaines âmes, les divertissements sont à la mesure des soucis. Se divertir, se distraire, c'est s'arracher à une préoccupation majeure au bénéfice d'un objet nouveau. L'importance de cet objet ne peut attester qu'un excès de vigueur et sa futilité est encore en faveur du tourment primitif.

Dans une préface parfaitement spirituelle, M. Remy de Gourmont nous fournit un commentaire dont la lecture n'est qu'agrément et profit. « Je ne plaide pas la sincérité, dit-il. J'ai été sincère quand il m'a plu de l'être, et d'ailleurs la sincérité, qui est à peine une explication, n'est jamais une excuse. »

Je m'autoriserai quand même de cette parole pour diviser les poèmes réunis dans *les Divertissements* en deux classes. Il y a d'abord les « poésies purement verbales » qui doivent leur saveur au pur miracle de la langue, il y a ensuite, il y a surtout les poèmes représentatifs « d'une vie de sentiment plutôt encore que d'une vie d'art », ceux dans lesquels une émotion se fait jour qui ne doit rien aux bonnes grâces du vocabulaire.

L'homme qui veut se divertir peut, de parti pris, écarter les yeux de soi-même, les reporter arbitrairement sur un spectacle et, de mot en mot, de vers en vers, obtenir, activement, offensivement la distraction désirée.

C'est sans doute à ce besoin autoritaire de distraction que nous devons des poèmes comme *les Saintes du Paradis* ou cette suite intitulée *l'Ecrin*. Dans de telles pages, l'esprit ambitieux d'un divertissement se donne un thème et le développe avec art. C'est un exercice aimable, capable d'éveiller la passion et de l'assouvir.

Mais, ailleurs, nous percevons d'autres accents. La distraction n'est point cherchée, c'est elle qui s'impose. Le cœur balbutie et l'esprit se laisse convaincre. Il en résulte un chant sans apprêt et sans artifice ; mais on a tout à coup l'impression que le courant de la sensibilité a changé de sens. Certains groupes de poèmes, entre tous ceux qui sont présentés dans ce volume, font songer à des objets humbles et familiers qu'on découvrirait brusquement au milieu d'une reluisante panoplie.

> Simone, mets ton manteau et tes gros sabots noirs,
> Nous irons comme en barque à travers le brouillard.

Le parfum fruste et mélancolique qui émane de toute cette suite intitulée *Simone* donne à croire qu'on peut, sous prétexte de divertissements, chercher à confesser des heures d'abandon et de charme dont le souvenir mérite de rester à tout jamais vivace.

« Ce n'est pas sans appréhension, croit devoir dire M. Remy de Gourmont, que je livre aux amateurs de poésie un recueil aussi hétéroclite et d'âges si divers... » Or, cet ouvrage, par sa diversité même, ne saurait manquer d'attirer et de retenir des esprits de qualités fort différentes pour leur apporter, à tous, satisfaction en quelque point. M. de Gourmont déclare ne donner ce ballet que pour quelques-uns et quelques-unes... C'est générosité de prince !

§

Ariel esclave est le titre que M. Louis Mandin inscrit en tête du volume de vers dans lequel il semble avoir concentré l'essentiel de ses ouvrages antérieurs.

J'ai de la sympathie pour la poésie de M. Louis Mandin. Elle offre un mélange souvent émouvant de désespoir et de courage, de brusquerie et de timidité, de colère et de tendresse. Il ne cesse pas d'y avoir, chez cet écrivain, antagonisme entre les désirs et les moyens.

Si nous ne sommes pas constamment touché à la lecture de ces vers véhéments et mélancoliques, au moins devons-nous toujours reconnaître la noblesse de l'intention. Certaines pièces, entre autres, précisent l'attitude du poète en même temps qu'elles font connaître une sincérité non douteuse. Il faut citer celle qui commence par ces vers :

> Je veux mourir debout, être enterré debout,
> Dans un cercueil aussi muré que fut ma vie...

Je reprocherai franchement à M. Mandin l'usage peu modéré de noms propres trop significatifs. Homais, Turcaret, Lechat, Ubu, Ophélie, pour ne citer que ceux-là, sont des personnages qu'on doit, à mon sens, se faire scrupule d'introduire couramment dans une œuvre de création, dans une œuvre qui n'a rien à voir avec un travail critique. Je sais bien que des poètes, et de grands poètes, se sont plu à honorer, en un sonnet, le nom de Parsifal, ou celui de Tristan. Mais ces manifestations littéraires ont pris leur place et fait leur temps. Il faut, aujourd'hui, renoncer délibérément au bénéfice d'émotion qu'il est trop facile de s'assurer rien qu'en prononçant dans un poème un mot comme « Elseneur ».

Et, puisque j'ai exprimé dès le début l'intérêt que je voue aux poèmes de M. Louis Mandin, je n'en suis que plus en droit de lui dire qu'il est presque indiscret, lorsqu'on a choisi et traité un « sujet poétique » comme *les seins*, de réaliser ensuite toute la série et de faire *les bras*, *les lèvres*, *les jambes*, *les yeux*, etc.

Mais M. Mandin a répondu d'avance à bien des objections en écrivant : « Je n'ai pas craint parfois d'accueillir des expressions ou des images pâlies et usées, et j'aurais été content qu'elles le fussent davantage, afin de pouvoir, à force de chaleur et de sincérité, leur rendre dans mon sein la vie et la jeunesse. »

§

Memento. — *La Sage ardeur*, de M. Henri de Lisle, est un volume plein de vers soigneusement faits et qui affirment, justement, une ardeur tempérée par beaucoup de sagesse. — En écrivant *Au jardin du rêve et du souvenir*, M. André Escoffier a parcouru une longue première étape; dans quel direction va-t-il repartir ? — *Les Impressions* de M. Marcel Prouille for-

ment un commentaire attardé à cette poésie en honneur il y a quelques lustres. — M. Hector Demers, « Président de l'Ecole littéraire de Montréal », aborde successivement, dans *les Voix champêtres*, tous les sujets chers à l'école bucolique ; ses poèmes sur les animaux en font, à n'en pas douter, comme l'Abel Bonnard du Canada. — M. Raymond Veber, dès la préface de son recueil, *Aux Camènes*, informe le lecteur que ce n'est là « qu'un petit péché littéraire » ; tout va bien ! — M. Raoul Gaubert Saint-Martial, auteur du curieux petit livre *les Trains qu'a pris Jean Plomb*, se souvient d'un des visages de Laforgue, et joue aimablement. — *La Nuit Claire*, de Mme Edmée Delebecque, est un recueil de confidences correctes. — Pourquoi *Sous le voile*, le livre de M. André Cazamian, ne se distingue-t-il pratiquement pas de tant d'autres livres que j'ai lus cette semaine ? — M. André Joussain, qui publie *la Pensée et le Désir*, est, nous dit-on, « le chef et l'initiateur du mouvement néo-romantique actuel ». Y aurait-il donc un mouvement néo-romantique ?

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

J.-H. Rosny : *La Mort de la Terre*, Plon, 3 fr. 50. — René Bazin : *Davidée Birot*. Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Ferdinand Bac : *L'Aventure italienne*, Fasquelle, 3 fr. 50. — J. Delorme-Jules Simon : *Plutôt souffrir...* Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — André Lichtenberger : *Petite Madame*, Plon, 3 fr. 50. — M. L. Alméras : *L'Evasion*, Perrin, 3 fr. 50. — Mme Pierre de Bouchaud : *L'Impossible aveu*, Plon, 3 fr. 50. — Gabriel Octave de Vitrolles : *Le dieu Pan*, B. Grasset, 3 fr. 50. — Jean d'Ossau : *Les Mémoires d'un cheval de courses*, B. Grasset, 3 fr. 50. — Henri Amic : *Cœurs inconnus*, Fasquelle. 3,50. — Ed. Deschaume : *Un Monsieur vient de trouver le secret...*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Pierre Sales : *Coqueluche Ier*, E. Flammarion, 3 fr. 50. — Jules Tussau : *Maria*, B. Grasset, 3 fr. 50. — Justin Massé : *Les Deux rêves*, B. Grasset, 3 fr. 50. — A. Segré : *L'Inceste légitime*, E. Figuière, 3 fr. 50. — René Perrout : *Goëry Coquart*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Emile Gebhart : *Contes et fantaisies*, Bloud, 3 fr. 50 — Robert Michiels : *Le Crime et le remords*, M. Bauche, 3 fr. 50

La Mort de la Terre, par J.-H. Rosny. Il y eut pour notre Monde l'âge d'or et ce fut celui de sa jeunesse. Il y aura peut-être cet âge des ferromagnétaux, plus effrayant encore que l'âge du fer tout court, car la vieillesse d'un monde ne peut aller sans décomposition chimique engendrant les pires ulcères. A force de demander la vie aux phénomènes électriques et la puissance aux machines d'acier, les hommes se créeront de nouvelles raisons de mourir. Dans un décor où tout est restreint aux derniers produits trop perfectionnés de l'agriculture intensive, les derniers humains, échappés aux bouleversements géologiques de plus en plus fréquents, attendent la fin de leur planète en proie à la férocité, encore bien inconsciente, d'un nouveau règne animal. Les aimants, les ferromagnétaux, attirent le fer organique, le pompent, le sucent comme autant de pieuvres sorties de l'élément solide. En dehors de l'Oasis où se serrent autour de leur luxe scientifique les pauvres familles demeurées intactes de l'humanité résignée si lamentablement, il n'y a que le désert, des squelettes

de montagnes, des ossements blanchis de rocher sans la parure des mousses, et, des trous, de grands trous sombres par où se sont à jamais enfuies les eaux, fluides principes de la circulation du sang terrestre. Un être persiste à rêver le combat entre la fatalité et la possibilité d'une aventure non prévue par les savants, le retour d'un fleuve ou la fabrication artificielle d'une quelconque humidité. L'amour, cette éternelle attraction qui a toujours mené à l'espoir le cœur le mieux trempé, conduit Targ à chercher l'assurance de la prolongation de sa race par tous les moyens offerts à son courage. Il retrouve l'eau souterraine, la capte, avec le concours des sages de sa nation, et l'enferme en des réservoirs construits selon les meilleures lois du progrès qui ne tend plus qu'à se ménager les gouttes d'eau qu'aucune pluie ne peut ramener à la surface de la sèche planète devenue l'égoïste marâtre. Puis il part en planeur pour un voyage autour du monde. On visite et les derniers relais rattachant les différentes oasis du désert terrestre et les derniers abîmes causés par les catastrophes sismiques. On voit mourir volontairement les derniers sybarites du globe, lesquels préfèrent s'endormir dans un sommeil plein d'une ivresse extatique à subir les tortures de la soif ou la mort par la lente succion des ferromagnétaux dont la race maudite a déjà envahi les trois quarts du monde. Malheureusement, Targ va trop loin, sa curiosité l'entraîne et pendant le temps qu'il perd à reconnaître les points encore habitables de ces pays frappés de stérilité, une catastrophe se produit que lui transmet non pas les moyens de communication raffinés qu'ont soigneusement entretenus ses ancêtres, mais le silence. Le silence qui s'étend peu à peu sur l'hémisphère entier. Là-bas l'eau a disparu, avalée par les lourdes mâchoires ouvertes d'une terre en convulsion, et il faut se soumettre irrévocablement, c'est bien la fin, les fins dernières de l'homme. Targ ne veut pas du suicide calmant, il va s'étendre à même ce sol rongé de lèpre minérale et il y sera la proie des grands ferromagnétaux, mamouths de la dernière heure. Qui sait si son obéissance aux lois naturelles ne parviendra pas à introduire, dans la nouvelle créature en formation, une étincelle, une miette de l'âme antique de l'homme ? Le dernier vœu de cet humble lutteur pour la vie ne saura-t-il propager éternellement la volonté de se survivre ?

Ce très court récit à la fois fantaisiste et savant de la fin de notre monde n'est pas destiné aux gens qui rêvent de l'apothéose du feu du ciel, mais ce fatal desséchement de tout, de l'imagination humaine fertile en miracles, de la bonne terre prodigue de verdure, est une leçon un peu hautaine donnée à ceux qui se croient seuls habitants de l'univers. Ce monde-ci ne doit pas échapper aux lois (encore non définies quoique pressenties), qui régissent les autres mondes. Notre miroir nocturne, la lune, est là, fantôme blanc, pour nous rappeler que

sans eau il n'y a plus ni plante, ni animal, ni atmosphère. Comme les hommes les mieux conformés, la terre morte deviendra un squelette, mais nous ignorons combien de temps encore certains parasites auront le droit de prolonger une illusion végétale ou humaine sur le dit squelette.

Une courte préface de l'auteur nous avertit de la similitude que l'on peut trouver entre les récits de Wells et les siens. Nous n'ignorons point que J.-H. Rosny fut d'ailleurs précurseur de Wells dans les *Xipéhus*, *la Légende sceptique* et *le Cataclysme*. Il faut ajouter à cette préface cette remarque aussi flatteuse pour l'écrivain anglais que pour l'écrivain français, c'est que les hommes de génie sont frères et doivent naturellement se rencontrer, au moins sur le terrain des conquêtes glorieuses.

Davidée Birot, par René Bazin. Cette idylle d'une femme intelligente, instruite et d'un simple ouvrier, d'un terrassier sans autre intuition de la vie spirituelle que celle que lui peut fournir son amour est assez habilement présentée pour ne choquer personne. Une grande sincérité dans les détails, une atmosphère vraiment respirée, entourent cette œuvre. On y retrouve les paysages attendrissants de *la Terre qui meurt*. C'est à la fois sain et probe, un peu triste, mais d'une tristesse honnête, pas voulue pour la vibration du cœur bourgeois. On peut ne point partager les idées religieuses de l'auteur tout en communiant avec lui en la religiosité de son art.

L'Aventure italienne, par Ferdinand Bac. Est-ce un roman, plusieurs romans, des nouvelles ou un journal, des relations de voyages ? C'est un livre à coup sûr intéressant, attachant comme la galerie contenant les meilleurs tableaux d'un même peintre. Ce bon prêtre naïf et sentimental s'en allant en pèlerinage avec ce touriste philosophe, entrant dans les hôtelleries les plus fantaisistes, les plus pittoresques de l'Italie pour y faire des réflexions malicieuses ou simplement boudeuses, devraient, à la longue, sembler fastidieux, mais ils sont tellement là, on est tellement sur leurs talons en admirant ou en dénigrant que le voyage, si romanesque soit-il, paraît presque trop court. Il en est de certaines visions comme de certains songes : elles sont plus sensuellement vraies que la réalité même. La description de la ville aux prodigieuses tours dont les uns essayent de dépasser les autres est bien la maîtresse page du livre. Et on dit que l'on passe les descriptions dans un roman lorsqu'il vous intéresse ! Ici, c'est la description qui devient le roman et qui palpite vraiment de toute une intensité superbement amoureuse.

Plutôt souffrir... par J. Delorme-Jules Simon. Le cœur d'un médecin qui se partage en deux... abcès, deux cancers ! Douloureux dilemme ? A-t-il tué sa femme en lui donnant trop de morphine pour l'empêcher de souffrir, ou la nouvelle fiancée, trop nerveuse, s'est-

elle auto-suggestionnée jusqu'à ressentir les terribles effets d'une tumeur cancéreuse? Il y a lutte entre la conscience de l'homme et l'amour de la nouvelle femme. Naturellement c'est l'amour de la nouvelle femme (bien vivante) qui l'emporte; mais on peut tirer de cette histoire tragiquement intime une morale au moins démoralisante, c'est qu'un grand médecin n'en sait pas plus qu'un homme ordinaire au double point de vue amoureux et médical.

Petite Madame, par André Lichtenberger. Tout est petit, enfantin, fragile dans cette petite poupée mondaine. Elle a un bon mari, bien gentil, bien borné, très sympathique, et ce couple forme le couple par excellence des petits bourgeois parisiens. Ils ont un ménage art nouveau, sont préoccupés par leur introduction dans le train-train mondain, les visites qu'il faut faire et la façon dont ils doivent recevoir. Quant arrive l'invité légitimement attendu, l'enfant du couple, le petit de la petite Madame, il y a le trémolo connu et la toile tombe. C'est bien touchant, peut-être trop encourageant pour ce genre de petit monde sans vice ni vertu.

L'Evasion, par M. L. Alméras. L'histoire d'une femme d'aujourd'hui commence par un vol. Cette charmante femme est une jeune fille qui ne veut pas de la vie naturellement préparée. Elle en sait bien plus long que ses parents et comme elle possède aussi une expérience de la lutte pour la vie non préparée qu'ils ne sauraient lui donner, elle leur emprunte sans permission une certaine somme destinée à son entrée dans cette aventureuse existence. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce début artistique est suivi de succès au Salon de peinture, puis de la chute fatale dans les bras du vigoureux compagnon légitime de son choix. Et la femme d'aujourd'hui, après de nombreux mécomptes, revient au gîte d'hier pour s'y terrer en maudissant sa destinée, qu'elle a d'ailleurs voulue telle.

L'Impossible aveu, par Mme Pierre de Bouchaud. Les auteurs de ces sortes de tragédies intimes ont le tort de croire que deux êtres peuvent vivre côte à côte sur ce pied de grande cérémonie. Ce qui est possible dans l'inoubliable (?) *Maître de forges*, parce que les deux époux ne sont pas encore époux, n'est pas du tout acceptable de la part de deux êtres ayant été charnellement unis : où ils se séparent à jamais dégoûtés l'un de l'autre, où ils se réunissent de nouveau sans tant de belles façons. Maintenant si on n'admet pas une si longue... mésalliance, il est bien certain qu'on se prive des touchantes péripéties que nous déroule l'écrivain avant d'en arriver à la mort foudroyante du mari puni pour avoir mal interprété la froideur de sa femme, plus fière que froide, je crois.

Le Dieu Pan, par Gabriel-Octave de Vitrolles. Ceci est un récit, en bon français, qui pourrait être écrit en grec, de l'influence du grand Pan sur la première terre aimée des Dieux, la terre jeune et

toute parfumée de son premier printemps. Il y a de jolies descriptions dans cette œuvre, poème de longue haleine, peut-être un peu trop classique pour être mis dans les mains de frivoles lecteurs de romans en proses... ordinaires.

Les Mémoires d'un cheval de courses, par Jean d'Ossau. Cet animal parle en langue humaine fort raisonnablement, et il eut des triomphes sur le terrain des courses chèrement disputées qui ont dû rendre ses maîtres bien moins philosophes que lui. Des dessins, des lignes toutes unies, nous le montrent sous le jour de la plus absolue candeur, même lorsqu'il médite d'envoyer un vilain coup de pied de l'âne à un ami tombé malheureusement.

Cœurs inconnus, par Henri Amic. Le Monsieur se confesse à la dame et la dame se confesse au Monsieur. Il en résulte naturellement un mari trompé et deux amoureux malheureux ensuite l'un par l'autre. Le seul résultat appréciable de cette jonction de deux inconnus est un enfant qui, lui, heureusement ne connaîtra pas son père.

Un Monsieur vient de trouver le secret... de refaire sa fortune réduite à la somme quotidienne de trente-trois francs trente-trois centimes par la découverte du véritable remède contre la calvitie. Une belle Américaine, en outre, s'intéresse à son sort et rêve d'ajouter le sien, fort enviable, au gain colossal de la otion miraculeuse. Le Monsieur, qui s'appelle Legril de Saint-Lorand, ne cède à la sommation respectueuse de cette charmante reine de l'or américain et professionnelle beauté qu'après avoir exigé le sacrifice de sa chevelure qui, en somme, est très admissible, puisqu'il a le secret...

Coqueluche Ier, par Pierre Sales. Fort amusant feuilleton où l'on voit un jeune camelot, vendeur de cartes postales, jouer le rôle de prince consort et réhabiliter, au moins à l'étranger, le joli monde, si discrédité, de nos *apaches*.

Marïa, par Jules Tussau. Cela se passe à Cuba, dans un décor luxuriant et qui ferait excuser le romantisme de l'intrigue.

Les Deux rêves, par Justin Massé. Pour une histoire chaste, c'en est une. On pourrait même la trouver un peu simplette, mais ça nous vient d'un auteur si parfaitement convaincu que c'est presque touchant.

L'Inceste légitime, par Adrien Segré. Un prêtre avertit les coupables, mais il est si tard... que mieux vaut se taire pour laisser vivre en paix le résultat très innocent de ces trois amours.

Goëry Coquart, par René Perront. Un bourgeois d'Epinal aux temps où les bourgeois respectaient les coutumes lorraines et les créaient.

Contes et fantaisies, par Emile Gebhardt. Un joli conte, celui de la malle-poste et du remboursement de l'Anglais à la dame navrée.

Le Crime et le remords, par Robert Michiels. Une très belle page, intitulée *la Peur de l'homme*, suffirait seule à sauver ce livre de l'oubli.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Emile Bergerat : *Souvenirs d'un Enfant de Paris. Deuxième volume, 1872-1880*, 1 vol. in-18, 3.5o, Fasquelle. — *L'Esprit positif et scientifique dans Montaigne*, par le Docteur Cancalon, 1 vol. in-16, Edouard Pelletan. — Ernest Bovet : *Lyrisme, Épopée, Drame, une loi de l'histoire littéraire expliquée par l'évolution générale*, 1 vol. in-18, 3.5o, Armand Colin. — Georges Duhamel : *Propos critiques, 1re série*, 1 vol. in-18, 3.5o, Figuière. — Jean de Bonnefon : *Dans les Débris et sur les Ruines*, 1 vol. in-18, 3.5o, Figuière.

Dans ce deuxième volume de ses **Souvenirs d'un enfant de Paris**, M. Emile Bergerat nous conte, avec sa verve accoutumée, les aventures de sa vie mouvementée, et nous dessine, d'un trait vif, la silhouette des personnages littéraires qu'il fréquenta, et M. Bergerat, gendre de Théophile Gautier, connut tous les grands romantiques et même les petits. Ces souvenirs seront de précieux documents pour la petite histoire de cette époque, celle qui permettra de mieux comprendre l'autre. Voici, prises par M. Bergerat, le soir même, en rentrant chez lui, quelques notes spontanées sur sa première entrevue avec Victor Hugo et son premier dîner chez « l'homme surnaturel auprès duquel les géants de l'idée et de la forme sont des nains de Lilliput », celui que Leconte de Lisle appelait « le monstre », et Théodore de Banville, « Zeus l'olympien en villégiature sur la terre... », etc. M. Bergerat sent bien le ridicule de ces extases et de ces tremblements devant le dieu du Verbe ; il les rapporte en historien sincère. Mais « le voici, Lui... Ah ! mon Dieu !...

Il est entré tout uniment par la porte, oui, par la porte, les mains dans les poches, en veston, à petits pas, le sourire aux yeux. Il est court de taille, ramassé, carré. On dirait d'un vieux capitaine au long cours retraité, d'un commodore. Est-ce là apparaître? Ce n'est pas possible, il a accroché son nimbe à une patère de l'antichambre? On ne se paie pas ainsi la tête des mortels. La mienne est béante.

Non, V. H., ce bonhomme à la Béranger ! Relire Ovide et ses *Métamorphoses*.

On voit que M. Bergerat, en vrai gamin de Paris, ne s'en laisse pas imposer par les dieux, et qu'il conserve toute son ironie. On se met à table :

Victor Hugo a un appétit d'ogre, et là aussi il l'emporte sur Monselet, dont la réputation de mangeur est une pure blague. Monselet cache sous un renom de gourmet expert une inappétence évidente aux choses de gueule. Victor Hugo mange comme un maçon, de tout, tout le temps et il met à cul sa bouteille.

A tout autre mets, Victor Hugo préfère les viandes rôties à l'anglaise et saignantes... Point de café à la fin du repas, mais un petit verre de rhum, qu'il avale d'un trait, comme on paraphe sa signature.

C'est par ce régime que Victor Hugo entretenait sa belle mélancolie lyrique et romantique, et qu'il surmontait sa tristesse olympienne.

Mais toute causerie chez V. Hugo aboutissait fatalement à une discussion sur l'immortalité de l'âme. Et peut-être que personne ne prononça, avec plus de majesté et de conviction, de plus grandes niaiseries sur ce grave sujet, que le poète de *la Légende des siècles*. Ecoutez-le. Il fait silence autour de lui ; « c'est très solennel » :

Le moi est immortel, c'est incontestable. Le moi, c'est le présent géométrique, c'est le nécessaire. Qu'il se transforme d'une manière ou d'une autre, en ceci ou en cela, peu importe. Ce qui importe, c'est qu'il survit et vit. On se reverra sous une espèce inconnue, imprévue, peut-être, mais on se reverra.

Il énonce une loi de métamorphoses successives dans des planètes. Il y a les bons et les mauvais, les élus et les damnés.

Oui, des damnés ; vous en voyez tous les jours des damnés, vous en touchez, vous en nourrissez. Les pauvres animaux martyrisés, par exemple. Qu'est-ce qu'ils ont fait pour mériter tant de souffrances ? Ils ont fait quelque chose, n'en doutez pas ; ils expient, sous la main de l'homme, justicier de Dieu, des crimes inconnus. J'ai vu à Guernesey un cheval qui recevait douze cents coups de fouet par jour. Le soir il rentrait dormir, et le matin son supplice recommençait. Je priais pour lui et je demandais à Dieu ce que cet être avait pu faire pour mériter un sort aussi terrible ! Dites-le-moi si vous le savez.

— De mauvais vers, peut-être.

Il faudrait citer encore tout le chapitre, si vivant, que M. Bergerat consacre à Gustave Flaubert. Nous le voyons se documenter pour son *Bouvard et Pécuchet*. On lui a dit que Bergerat possédait des documents, ne fût-ce que des traditions de famille, sur le duc d'Angoulême, l'Ajax de son « *Iliade* des ganaches ». « Le duc d'Angoulême est spécial, dit-il, en ceci qu'il n'a rien fait et que c'est par là qu'il se détache sur l'histoire... S'il a fait quelque chose, et quoi que ce soit, l'Ajax f... le camp. Son entité est d'être nul, d'esprit et de corps... » Mais Bergerat le rassure, le duc n'a jamais rien fait que de se livrer dans l'ombre aux pratiques bibliques d'Onan. Et Flaubert rayonne de joie. En d'autres pages, le mémorialiste esquisse un portrait plus intime du Maître et nous donne les raisons de sa philosophie « décevante et déçue » concernant l'amour et le mariage. Il voulait cacher à tous et à la postérité le terrible mal qui le terrassait.

Que d'autres noms, que d'autres anecdotes amusantes et émues nous trouvons encore dans ce livre de bonne foi, que tous ceux qui s'intéressent à l'histoire vécue de la littérature liront avec profit et joie.

§

Le nom de Montaigne est synonyme de scepticisme, et beaucoup d'esprits seront étonnés qu'on ait pu voir dans l'auteur des *Essais* un précurseur de l'esprit scientifique. C'est ce que nous démontre, avec une grande précision et une grande clarté, le Docteur Cancalon, dans ce petit livre : **L'Esprit positif et scientifique dans Montaigne**. Les philosophes modernes, écrit-il, qui de plus en plus « cherchent une base dans l'histoire naturelle et la biologie, ont, en cela, un précurseur dans Montaigne. C'est justice de lui reconnaître enfin le mérite d'avoir, bien avant les modernes, montré l'homme dans l'animal et l'animal dans l'homme. Il aspirait aussi à faire la psychologie comparée des peuples du nouveau et de l'ancien continent et colligeait des renseignements ». M. Cancalon insiste sur ce point que Montaigne a inauguré la psychologie comparée de l'homme et des animaux, en démontrant qu'il n'y a entre les animaux et lui qu'une différence de degré. Et pour M. Cancalon, la dissertation sur l'origine du langage et sur l'intelligence des bêtes est le morceau capital de l'Apologie de Raimond Sébond ; et c'est là, ajoute-t-il, qu'il faut chercher la base scientifique de sa philosophie qui a pour dogme la Nature ; « la nature conçue comme une providence et substituée à Dieu ». C'est « au moyen de cette transaction métaphysique que Montaigne échappa « à l'athéisme absolu » et à la persécution de l'Eglise.

Mais Montaigne ne fut pas seulement un savant et un érudit, et à côté de ses emprunts aux auteurs anciens, il est curieux de rechercher ses observations personnelles : c'est directement qu'il a appris combien « la manière de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir, des bestes est voisine de la nostre ». Et M. Cancalon nous montre comment Montaigne a préparé la voie aux grandes vérités biologiques.

Dans cette question de l'intelligence des bêtes qui a, pour le grand public, l'apparence d'être amusante plutôt que décisive pour la marche ultérieure de la philosophie, tout ce qui avait autorité et prestige fut d'un même côté et contredit Montaigne au XVII^e siècle. Aux jansénistes et aux philosophes, bientôt Buffon lui-même apportera l'appui de sa grande et légitime autorité. Il est permis de se demander pour combien de temps eût succombé la vérité scientifique, sous le préjugé humain et les préoccupations dogmatiques, et quelle déformation en eût gardé l'esprit français par l'extinction de toute sympathie envers le monde vivant, si Montaigne n'eût fait d'avance la démonstration contraire.

§

M. Ernest Bovet, professeur à l'Université de Zurich prépare une

histoire de la littérature française, d'après une méthode nouvelle dont voici d'abord l'exposition. M. Bovet synthétise en trois périodes, en trois étapes, l'évolution des genres littéraires : **Lyrisme, Epopée, Drame.** Mais ces trois expressions de la sensibilité littéraire se retrouvent aussi à toutes les périodes, qui sont des recommencements perpétuels, et dans chaque individu, qui résume en lui-même l'évolution des siècles. Cette théorie permet à l'auteur de tenter une classification nouvelle des œuvres ; ainsi, pour lui, c'est le XVII^e^ siècle qui représente la période de l'épopée, non pas parce que quelques auteurs tentèrent en ce siècle de doter la France du poème qui lui manque toujours, mais parce que le siècle de Louis XIV fut en son entier une manifestation épique, succédant à une longue période de lyrisme. Tandis que le lyrisme est la « jeunesse exubérante » du sentiment, l'épopée est la maturité « agissante et conquérante ». Le drame sera « la fin de la journée, où les ténèbres luttent avec la lumière ». Puis, à nouveau le Soleil se lève, et le lyrisme luit.

§

Voici les **Propos critiques** par lesquels M. Georges Duhamel s'est révélé comme subtil analyste de la poésie toute actuelle. Son but fut, comme il le dit lui-même, de « commenter les tentatives que poursuivent à mes côtés des jeunes gens de ma génération ». M. Duhamel, dans ce rôle de mentor qu'il veut exercer avec la plus grande bienveillance, comprend bien que, s'il est « indispensable d'être averti des choses de son temps et nourri de la substance du passé, il faut des yeux neufs pour regarder autour de soi, des accents neufs et délivrés de tout pour dire ce qu'on a vu ». C'est cette sincérité, cette virginité d'impression que le critique mettra à saisir et à aimer toutes les nuances nouvelles de la sensibilité contemporaine. Dans cette critique, on ne trouvera donc ni le regret d'un passé qui se fane, ni l'espoir d'une vaine restauration, mais la compréhension de l'instant : et c'est le meilleur état d'âme pour un critique de la poésie, cette chose toujours fuyante, comme la femme.

§

Dans les Débris et sur les Ruines. Devant ces ruines de l'Eglise, M. Jean de Bonnefon prononce des paroles d'oraison funèbre, et il aime à nous montrer la misère qui se dresse, comme il dit, dans l'énormité d'une grande œuvre, à nous peindre la pauvreté de Léon XIII et de Pie X, « parmi la richesse folle d'un palais où l'Apollon antique fraternise avec le Jésus de Léonard de Vinci ». Et après avoir lu cette page du journal du pape où Sa Sainteté annonce qu'elle va réduire, faute d'argent, le personnel de sa Cour, M. de Bonnefon rêve d'un Vatican « aussi vide que le fut l'étable de Bethléem ». On voit, dit-il, une Eglise catholique « aussi pauvre après

deux mille ans de règne que la primitive assemblée des catacombes ». Il y a une beauté romantique dans cette antithèse, mais, ajoute iroquement le critique, malheureusement pour elle, l'Eglise romaine n'a pas que des ennemis, et les amis de l'Eglise ont inventé le diplome de donateur au pape. C'est la quête sans dignité. Et M. de Bonnefon, qui est le protecteur des traditions, excelle à découvrir et à ridiculiser ces petites manœuvres des dévots.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

XXX: *Ce qu'on a fait de l'Eglise.* Etude d'histoire religieuse, avec une humble Supplique à Sa Sainteté Pie X. Alcan, 3 fr.5o. — Comte de Colleville: *Pie X intime,* Juven, 3 fr.5o, illust. — Paul Thureau-Dangin : *Le Cardinal Vaughan,* Bloud, s. p. —Maximin Deloche : *La Maison du Cardinal de Richelieu,* Champion, 3o fr. — Memento.

Les auteurs de ce livre, **Ce qu'on a fait de l'Eglise**, ont gardé l'anonymat, ce qui peut faire supposer que certains d'entre eux sont des ecclésiastiques. Tous apparaissent comme très attachés à l'Eglise et comme des croyants. Il ne s'agit donc pas ici d'anticléricalisme vulgaire, et ceci peut communiquer une portée spéciale à la longue protestation que contient cet ouvrage. C'est un des exposés les plus détaillés qu'on ait donnés de la situation de l'Eglise sous le pontificat de Pie X Il ne nous appartient pas de décider si cet exposé est poussé au noir ou non, et nous ne pouvons dire non plus si la conscience des catholiques français y trouvera ou non une satisfaction. Nous connaissons des pratiquants, hommes d'un grand mérite et d'un esprit très fin, qui n'aiment pas les prêtres « érudits », que nos auteurs, eux, quoique se défendant d'être « modernistes », paraissent goûter. Décidez là-dessus, si vous voulez. En tous cas, du simple point de vue de l'histoire contemporaine, nous nous devions de signaler ce livre, qui donne bien ce que promet son titre : une « étude d'histoire religieuse ». Les connaissances des auteurs en théologie positive sont sérieuses; d'autre part, leur information contemporaine est étendue : de là une histoire du pontificat de Pie X, dont nous n'avons pas, disons-nous, qualité pour conseiller ou déconseiller la lecture, mais qui, de toutes façons, paraît avoir de l'importance. Le grand mouvement de réaction, comme disent les auteurs anonymes, inauguré et poursuivi à Rome, depuis la mort de ce Léon XIII qui n'aura pas légué à ses successeurs sa souplesse assez profonde, est là minutieusement étudié. Minutie qui, chez les catholiques libéraux auteurs de ce livre, procède d'un vif sentiment d'amertume et de protestation, mais dont restent acquis certains bénéfices positifs : information abondante, exposition serrée, etc.

Le livre se divise en quatre parties. La première et la troisième,

sous les titres de « la Conquête romaine » et « Instrumenta regni », étudient, aux points de vue historique et doctrinal, d'une part les tentatives de domination de Rome, d'autre part les moyens utilisés dans cette entreprise. On y trouvera, réunis sans le moindre esprit de bienveillance, de nombreux détails sur les points suivants : « le pouvoir temporel », « l'argent », « la curie romaine » (refus d'identifier avec le catholicisme la curie); « Rome et les évêques » (abaissement de l'épiscopat); le « clergé », les « laïcs »; « Hérétiques et Démocrates ». Puis encore, dans la revue des moyens: « les Congrégations romaines, le Saint-Office »; « l'Index et la Commission biblique », « les Censures », « les Ordres religieux, la Compagnie de Jésus », « la presse cléricale », « la presse du Vatican », « Vigilants et Délateurs ». Les deuxième et quatrième parties contiennent une longue et amère critique des méthodes et de la discipline romaines dans l'ordre intellectuel, méthodes et discipline portées, sous le pontificat de Pie X, disent les auteurs, au plus haut degré d'étroitesse et d'intolérance. On lira de la sorte, assemblés sous la rubrique « la Vie morale et intellectuelle », les chapitres suivants : « De la hiérarchie », « Césarisme intellectuel et moral », « la Dévotion au Pape », « Des canons de l'Eglise », « Roma locuta est », « De la liberté des savants catholiques », « la Science orthodoxe », « l'Histoire orthodoxe », « l'Esprit de mensonge », « la Résistance ». La dernière partie a pour objets, en trois chapitres: « le Modernisme et la Séparation ».

Le point de vue moderniste, qui n'est explicitement mentionné qu'à la fin, domine plus ou moins l'ouvrage. Bien que déclarant ne pas se solidariser avec le « modernisme » et regarder comme « vraiment condamnables » les doctrines qualifiées de ce nom dans l'encyclique *Pascendi*, ce n'est certainement pas le contraire du modernisme que les auteurs ont défendu dans leur livre. Mettons qu'une appréciation plus équitable serait de dire qu'ils déplorent et combattent les « violences réactionnaires » dont la lutte anti-moderniste aurait été l'occasion sur tous les points de la doctrine et tous les articles de discipline. Sans être « modernistes », les auteurs pensent qu'on peut, dans l'Eglise, être libéral et se tenir « à gauche » :

> Inquiets et attristés du désaccord qui semble se produire, sur des questions de liberté politique et scientifique, entre diverses aspirations modernes et la forme trop souvent donnée à la défense de la doctrine catholique, les hommes de la gauche se demandent si la situation présente n'est pas le résultat d'un déplorable malentendu, et si, tout en demeurant fidèle à ce qu'il y a de substantiel dans la foi, on ne pourrait pas présenter celle-ci de manière à éviter ce désaccord.

Nous doutons fort que nos auteurs soient jamais compris à Rome. Leur anonymat est une sage prudence. Leur protestation, quelles que

soient les différences ou les nuances à observer, sera mise dans le même sac que celle de Tyrell en Angleterre, celles de Schrœrs, de Mgr Ehrard et du professeur Schnitzer en Allemagne, celle du professeur Wahrmund en Autriche, celle des auteurs anonymes du « Programme des Modernistes » en Italie. Et, en somme, il ne saurait en être autrement.

M. de Colleville, camérier secret du Vatican, auteur d'un ouvrage ultramontain, naguère mentionné ici même, sur « le Guet-Apens de Castelfidardo », était tout désigné pour écrire, sous le titre de **Pie X intime**, cette biographie du Pape. L'éloge, dans ces pages, était de rigueur; nous disons l'éloge, et non la vénération, laquelle est toute naturelle. Mais le ton du panégyrique mis à part, il reste une bonne biographie, pleine de renseignements utiles. On sait la naissance très humble, les débuts obscurs, lents et d'ailleurs sans ambition du futur Pie X; puis aussi les bonheurs de carrière qui commencèrent dans sa vie vers la quarantième année, le déterrèrent de sa cure campagnarde, firent de lui successivement, joints à de très solides mérites, le chanoine de Trévise, l'évêque de Mantoue (1884), le cardinal patriarche de Venise (1893). L'élection du cardinal Sarto à la tiare fut moins qu'on ne croit le contre-coup de l'exclusive de l'Autriche en ce qui concerne la candidature du cardinal Rampolla. En réalité, le cardinal Sarto était très connu, on avait pris de lui une idée simple et forte, et c'est ce qui fit que l'on pensa à lui dans le Conclave, au lendemain d'un pontificat jugé par d'aucuns trop politique et trop souple. Cette simplicité et cette force marquent bien le pontificat de Pie X, avec des résultats très diversement appréciés jusqu'ici, mais sur lesquels l'heure n'est pas encore venue de se prononcer. On trouvera, dans les derniers chapitres du livre de M. de Colleville, un exposé, — sans critique naturellement, mais clair, — des actes et de l'administration de Pie X, — tendant, ceux-ci à la répression du « modernisme », celle-là à la centralisation entre les mains du secrétaire d'Etat, c'est-à-dire du Pape, des attributions de la Curie romaine, notamment en ce qui concerne la nomination des évêques. Un livre comme celui de M. de Colleville vaut surtout par les détails intimes, particuliers : l'auteur ne les a pas ménagés, ce qui rend facile la lecture de ces pages.

Le successeur des Wiseman, des Newman et des Manning sur le principal siège catholique d'Angleterre, **le Cardinal Vaughan**, semble avoir été traité avec quelque sévérité par M. Thureau-Dangin. Au reste, l'érudit historien de la Renaissance catholique en Angleterre, auquel il faut toujours en revenir en France pour tout ce qui concerne le mouvement d'Oxford et ses suites, n'a pas évidemment, sans de mûres études et réflexions, présenté comme un esprit étroit, intolérant, l'archevêque de Westminster. La haine du prélat catholi-

que à l'égard de l'anglicanisme fut, chez lui, un legs héréditaire : la persécution protestante s'était acharnée, trois siècles durant, sur sa race intransigeante jusqu'au bout. De là, sans doute, cette carrière toute dominée par la passion de l'exclusivisme. Cette passion n'a-t-elle réellement écarté que des illusions, ou bien, au contraire, a-t-elle vraiment fait échouer la réconciliation de l'Eglise anglicane avec Rome ? Question ! Il est indéniable que le mouvement d'Oxford qui, après la condamnation du Puséyisme par le jugement de Gorham, avait valu à l'Eglise romaine la conversion d'hommes comme Manning, s'était développé, sous le cardinalat de Vaughan, en un courant d'idées, — sensible chez les Anglicans comme chez les catholiques,— qui semblait devoir trouver pour terme théorique l'union avec Rome. Ce courant fut-il vraiment profond ? Le zèle d'apôtres comme lord Halifax est en tous cas fort curieux. Léon XIII, voyons-nous,s'enflamma à de telles perspectives. Et ce semble être, dans le sentiment de M. Thureau-Dangin, un vrai malheur que le cardinal Vaughan ait été là, avec son âme d'opprimé, défiante, étroite et obstinée, son manque de tact, pour faire tout manquer. On peut regretter, effectivement, qu'il ait seulement vu, dans certaines bonnes dispositions anglicanes, un complot pour empêcher les conversions individuelles par la perspective fallacieuse d'une conversion en masse. Le raisonnement, certes, ne brillait point par la justesse : car si l'anglicanisme, à quelque moment, avait visiblement accepté l'éventualité d'une conversion en masse, cela n'aurait pu que faciliter, autoriser les conversions individuelles. La bulle rendue par Léon XIII à l'instigation de Vaughan, bulle qui réglait négativement une question de droit intéressant l'Eglise anglicane, marqua la ruine des espérances anglo-catholiques. Fâcheux Vaughan, pauvre Vaughan ! mort, somme toute, sans grandes facilités laissées, malgré de belles qualités. Je ne sais si, depuis la disparition de ce terrible gêneur, le beau rêve Anglo-Romain a pu refleurir Outre-Manche; je n'ai malheureusement prêté qu'une oreille distraite aux échos de la sensationnelle visite du légat Vanutelli.

§

Profitons de quelque place qui nous reste pour signaler une monographie considérable de M. Maximin Deloche sur **la Maison du cardinal de Richelieu**. Cet ouvrage est basé sur un document original inédit (qu'on trouvera in-extenso en appendice) : « Le compte pour l'année 1639 de la dépense de la maison de Monseigneur le cardinal duc de Richelieu ». L'auteur s'est servi de ce document pour présenter dans son cadre l'entourage immédiat du Cardinal « resté presque inconnu jusqu'ici » (ce qui ne nous semble qu'à moitié vrai), comme aussi pour retrouver trace des idées et des procédés de travail que le cardinal a appliqués dans sa propre maison. L'une de

ces idées semble avoir été d'éviter, dans l'ordre somptuaire, tout soupçon d'un rapprochement capable d'éveiller les susceptibilités de Louis XIII. Ce rapprochement ne pouvait que trop facilement se faire. Aussi se gardait-on de faire figurer, dans l'état de gages, des offices, par exemple, comme celui du maître de chambre et du confesseur. La nomenclature reconstituée et commentée par M. Maximin Deloche n'en dénote pas moins un faste quasi royal. Maints et maints détails sur la maison du cardinal se trouvent être aussi des renseignements sur le caractère, les idées, les intérêts, la conduite et même la politique de Richelieu ; et ce n'est pas le côté le moins intéressant de cette grande et belle monographie. Signalons un des premiers chapitres, sur le fameux pamphlétaire Mathieu de Morgues, chapitre tout indiqué dans cette enquête sur la vie privée du cardinal.

Memento. — Achevons, comme nous l'avons promis récemment, de régler nos comptes actuels avec l'Emigration.

Reprenant la question de savoir pourquoi le comte d'Artois, après avoir abordé à l'île d'Yeu, n'a pas rejoint Charette en 1795 (*Le Comte d'Artois et l'Expédition de l'île d'Yeu*, Champion, s. p.), M. du Breil de Pontbriand s'efforce de montrer que le prince fut condamné à l'inaction pour des raisons indépendantes de sa volonté, la plupart imputables au mauvais vouloir de l'Angleterre. Nous avons eu naguère occasion de rapporter une opinion semblable d'un historien notable de l'émigration, M. Bittard des Portes. Ce point est examiné ici en grand détail, et cela nous vaut une bonne contribution à l'histoire des guerres de Vendée.

M. F. Uzureau s'est acquis une réelle autorité en ce qui concerne l'histoire de la Révolution en Anjou. Son recueil périodique, *Andegeviana*, est une utile collection de documents. On lira, au moins à cause du nom de son éditeur, cette relation des voyages d'*Un prêtre français pendant l'émigration* (Sueur-Charruey, libraire-éditeur, Arras). M. de la Corbière, chanoine d'Angers, émigré comme tant d'autres prêtres réfractaires, visita l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, où il fut, pendant deux ans, aumônier d'une compagnie de l'armée de Condé. Il se fixa à Munich en 1797, comme professeur de français, et c'est de là qu'il rentra en France en 1802. Le chanoine émigré n'a pas été fort mêlé à la politique. Il s'occupe surtout de décrire les pays traversés.

Le malheureux cousin de Chateaubriand, Armand de Chateaubriand, était surtout connu par sa fin, comme conspirateur, sous les balles du peloton d'exécution, dans la Plaine de Grenelle, en 1809, événement qui consomma la rupture de l'auteur des *Martyrs* avec Napoléon. M. E. Herpin a retracé toute sa carrière d'émigré (*Armand de Chateaubriand, Correspondant des Princes entre la France et l'Angleterre*, Perrin, 3 fr. 50), et a surtout montré son rôle comme agent de la « Correspondance des Princes », curieuse institution, étudiée ici d'après des documents inédits, qui avait pour but de maintenir le contact entre Emigrés et Chouans. Armand de Chateaubriand fut, sous la direction du Prince de Bouillon, un des plus aventureux agents de la « Correspondance ». Chez lui, comme chez son illustre cousin, il y avait quelque chose du corsaire malouin. Les services qu'il rendit ajou-

tent maint détail à l'histoire de la Chouannerie. Après le désastre de Quiberon, sa carrière devint de plus en plus périlleuse et mêlée de déboires. Ce roman d'un conspirateur finit, on l'a vu, comme il devait finir. Roman vécu, et raconté sous une forme un peu romancée, mais sans doute véridique.

Avec *les Femmes de l'Emigration*, par M. Joseph Turquan (Emile-Paul, 5 fr.), nous écoutons comme qui dirait une variation sur un thème connu. Ce thème féministe de l'Emigration avait été donné dans des ouvrages comme la biographie de Mme de Polastron, amie du comte d'Artois, et celle de Mme de Balbi, amie de Louis XVIII. Voici maintenant M. Turquan, accompagné d'une foule de belles *Emigrettes :* Mme de Genlis, la marquise de Montagu, Mme d'Escars, Mme de Lage (déjà connue), Mme de Caumont, Mmes de Vergennes et de Calonne, les deux ex-ministresses, la princesse Charlotte de Rohan, à la mélancolique et tragique idylle ; puis encore Mme de Nadaillac, la marquise de Bombelles (devenue récemment une notoriété), la princesse de Vaudémont, Mme de Flahaut, etc., etc., etc. Frivolités, dénuements élégants, pots de rouge, jupons, vertu, esprit, amours, sur toutes les routes, dans tous les salons et toutes les mansardes de l'Emigration. Ce pourrait être très amusant, parfois assez touchant. M. Turquan m'a l'air de donner dans la sensibilité. Il a un peu négligé l'Angleterre, où il avait assez à faire. Son livre se lit très volontiers.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Henri Dagan : *L'Art de gouverner, d'après les Philosophes et les Grands Hommes d'Etat*, Albin Michel, 5 fr. — Ferdinand Brunetière : *Lettres de Combat*, Perrin, 3.50. — Marc Dhano : *La Vieille et la Nouvelle Alsace*, « Messager d'Alsace-Lorraine, 84, rue de Vaugirard, 2 fr. — René Marchand : *Les Grands Problèmes de la politique intérieure russe*, Alcan, 3.50. — François Latour : *Enquête sociale. Les Grèves et leur Réglementation*, « Bulletin de la Semaine », 37, rue Abbé-Grégoire, 3.50. — Memento.

Le livre que M. Henri Dagan publie sous ce titre **l'Art de gouverner, d'après les Philosophes et les Grands Hommes d'Etat**, n'est pas un traité didactique et pédantesque, mais une série d'entretiens entre d'imaginaires causeurs représentants des principales théories du jour, et je n'ai pas besoin de dire mon goût pour ce procédé littéraire, puisque, dans *Quand les peuples se relèvent*, j'en ai usé si complaisamment ; il est vrai que mes interlocuteurs s'efforçaient d'être de réels et vivants personnages, et à ce point de vue mon livre était bien moins instructif et systématique que celui de M. Dagan où s'affrontent un collectiviste, un libertaire, un démocrate-chrétien, un royaliste, etc., chacun taillé dans un paros lumineux et sans tache, ce qui fera que tous ceux qui partagent l'une de ces théories caractérisées suivront avec un intérêt passionné l'argumentation de leur porte-parole. Cette forme littéraire, du dialogue philosophique ou sociologique, est si souple, si intéressante et

elle a donné de tels chefs-d'œuvre avec *les Entretiens* de Malebranche, *les Soirées* de Joseph de Maistre, *les Dialogues* de Renan, sans remonter jusqu'à Platon et Xénophon, qu'on ne peut qu'applaudir bien fort ceux qui se reprennent à en user ; ceux-ci d'ailleurs en sont récompensés du premier coup, car cette forme dialoguée, les obligeant à donner à chaque protagoniste son tour de parole, les force par cela même à nuancer, assouplir, dire le pour et le contre, toutes choses qui font plus pour le bon apprentissage de la science politique que toutes les explications, dissertations et argumentations unilatérales. Il m'a semblé, à ce point de vue, que M. Henri Dagan, dont j'avais toujours approuvé le sincère bon vouloir et le grand désir de s'instruire, mais dont certaines rigidités de logique m'avaient paru trop rhétoriciennes, a fait dans ce volume de très grands progrès vers une conception plus souple et plus synthétiquement complexe des choses. Ceux qui liront son volume se laisseront à sa suite entraîner avec plaisir dans les sinuosités de la science sociale et ils reviendront de leur périple, pleins d'us et de raison, comme le bon Ulysse. D'autant qu'après avoir suivi les dix entretiens de notre auteur sur les questions à l'ordre du jour, ils trouveront, en un très copieux et très précieux appendice, un choix (j'avais eu également l'idée d'utiliser ainsi mes notes, mais mon éditeur, moins généreux que M. Albin Michel, se refusa à me suivre), un choix, dis-je, de portraits, de maximes et de fragments empruntés à nos meilleurs écrivains politiques et qui devraient, même si les pages personnelles de M. Dagan n'en eussent pas valu la peine, faire garder le volume dans le bon coin de sa bibliothèque usuelle ; c'est là une mine si utile qu'on regrette même un peu que le prospecteur n'ait pas exploré plus de filons, et chargé plus de minerais sur ses chariots.

§

Les **Lettres de Combat** de Brunetière nous ramènent aux beaux jours de l'Affaire. Ah ! la charmante époque, et que symbolise si bien le célèbre diptyque de Caran d'Ache sur les convives à table : A. N'en parlons pas ! B. Ils en ont parlé ! Qui sait, même, si aujourd'hui, en dépit des quinze ans passés, on peut en causer sans crainte? Pourtant je dois avouer n'avoir reçu aucune menace de mort des camelots du Roi après ma chronique de septembre dernier, où je dévoilai ici même, et le premier de tous, le secret de l'Affaire. J'espère donc ne pas en recevoir, du bord opposé, si j'opine aujourd'hui que Brunetière fut dans le vrai pur en écrivant ses *Lettres au Siècle*, et si j'ajoute à propos de cet étrange épisode de chorée collective que l'innocence du protagoniste n'excuserait pas la nuisance des choryphées choristes et chorépigones. Comment le même pays, le même temps peuvent-ils produire, dans le canton des hommes loyaux bien en-

tendu, des célèbres aussi dissemblables que celles de Brunetière et je suppose de Charles Péguy ? Il faut lire de celui-ci *Notre Jeunesse* pour savoir jusqu'où peut aller l'autorité de la chose préjugée. « Voici, explique très modestement M. Péguy, en quoi et pourquoi nous fûmes des héros. » Et ceci, d'abord, vous imbibe. Mais la suite vous liquéfie : « Dans tout le monde où nous circulions, la question qui se posait n'était nullement de savoir si en réalité Dreyfus était innocent ou coupable. C'était de savoir si on aurait le courage de le reconnaître, de le déclarer innocent. » *Hénaurme!* Au fond, ce qui fait le prix d'or de l'Affaire, c'est la démonstration qui en ressort de la force de la foi. M. Péguy et ses amis l'avaient, la foi préalable, celle qui vous fait regarder tous les autres comme des mécréants voués d'avance aux flammes infernales, alors que Brunetière et les siens ne l'avaient pas, eux qui avouaient : « Si j'ai lu l'acte d'accusation, et je l'aurais voulu plus probant » (page 69). Et voilà pourquoi notre mère France aujourd'hui est muette, à la victoire des hommes de foi s'étant ajoutées d'ailleurs quelques contingences de sens parallèle : la débâcle des Russes en Mandchourie, la réfection du matériel d'artillerie allemand, l'imbroglio congolo-marocain, etc., etc., mais tout cela sortant de l'Affaire, au fond...

§

Hélas ! puisque nous parlons de la France dans le monde des nations, c'est le cas de signaler **la Vieille et la Nouvelle Alsace**, de M. Marc Dhano. Ce petit livre, édité par le vaillant *Messager d'Alsace-Lorraine* est réconfortant, malgré tout, mais que nos frères des Vosges n'oublient pas que leur salut dépend surtout d'eux ; qu'ils ne nous imitent pas dans notre pessimisme, qu'ils aient foi dans l'avenir, et qu'ils fassent des enfants, autant d'enfants que les Polonais en Posnanie, que les Roumains en Transylvanie, que les Canadiens dans le Dominion ! Que les Prussiens ne soient jamais que des immigrés, des isolés, des étrangers, et qu'un jour l'Alsace-Lorraine maîtresse, enfin.—grâce, pourquoi pas, à Joyeuse et Durandal,—de ses destinées, choisisse le sort qui lui plaît, soit le retour au foyer franc, soit, nous autres vieux patriotes ne l'empêcherons pas, l'établissement à part, l'indépendance ! Chose curieuse, ces peuples welches et teutons que l'on prétend se haïr, toutes les fois qu'on les a laissés libres d'agir à leur guise, ils ont préféré, plutôt que de vivre chacun de son côté, se combiner en peuples bilingues, Suisse, Belgique, Luxembourg ; jadis Austrasie, Lotharingie ; pourquoi n'en serait-il pas de même à l'avenir ?

§

Je parlais des Polonais. Voici justement un livre de M. René Marchand : **Les Grands problèmes de la politique inté-**

rieure russe, dont un chapitre est consacré à la question polonaise, d'autres l'étant à la question finlandaise, aussi aux problèmes agraire, militaire, etc. Nous autres Français, également bien intentionnés envers les Russes et envers les Polonais, nous serions tout à fait indiqués pour donner aux deux éléments en présence de bons conseils, au lieu de nous enflammer assez étourdiment pour un peuple avec qui nous n'avons rien de commun, les Finlandais, qui, comme le fait remarquer M. Marchand, « se retranche dans une intransigeante exagération, dénuée, sur plusieurs points, de base juridique solide » et dont l'attitude contraste avec « le sang-froid, la sage pondération et la réelle largeur de vues », ce sont également les expressions de l'auteur, de la nation polonaise. Pourquoi le grand Stolypine, qui avait sauvé son peuple russe de la barbarie révolutionnaire, se montra-t-il de plus en plus hostile à l'égard du peuple polonais, c'est ce que chacun, en Occident du moins, se demande; mais Stolypine n'est plus et la Pologne vit toujours. Un jour viendra, sans doute, où la Russie comprendra que son intérêt est de se concilier cordialement sa sœur vistulienne ; jusqu'ici elle a été la dupe de la Prusse, qui lui a fait croire que leur victime commune était son ennemie irréconciliable, alors que Pologne et Russie n'ont qu'une ennemie profonde et obstinée, la Prusse justement, état hybride longtemps vassal des Jagellons et qui a fini par faire payer cher leur victoire aux vainqueurs des chevaliers teutoniques ; le véritable auteur du partage de la Pologne c'est Frédéric II ; sans lui ni Marie-Thérèse ni Catherine n'auraient agi, et quand la Pologne disparut, la Russie pouvait se dire que seule elle n'avait pas enfoncé ses crocs dans la chair polonaise, puisque c'étaient des provinces ukrainiennes ou lithuaniennes qu'elle avait reprises ; le nœud de la question polonaise n'est ni à Varsovie, ni à Cracovie, il est à Posen.

§

La question des Grèves est une des plus graves qui soient pour nos sociétés modernes, de force avant tout industrielle, et, en les voyant monter de 300 à 1300 en une quinzaine d'années, on comprend que MM. Imbart de La Tour et Raoul Narsy, directeurs d'un très sérieux *Bulletin de la Semaine*, aient provoqué dans leur feuille une enquête approfondie qu'ils publient maintenant en volume : **Les Grèves et leur réglementation**. Plus de quarante économistes tant français qu'étrangers ont répondu à l'appel, tous plus compétents les uns que les autres, et par conséquent se contredisant tous à qui mieux mieux. Beaucoup, tous les socialistes chrétiens notamment, ont foi dans la réglementation; d'autres, comme le juste, subtil et puissant Paul Leroy-Beaulieu (toutes les qualités de l'opium, on le sait, si on a lu Poe, *ô just, subtle and mighty opium !*) se déclarent op-

posés à cette comédie dangereuse du vote et de la grève décidée à la majorité des voix, et ils ont parfaitement raison. Au fond, la grève est une guerre, et il est curieux de voir sortir des mêmes gosiers l'apothéose de l'une et l'abomination de l'autre; ainsi que toute guerre, la grève fait payer cher ses avantages et les gens habiles ne s'en servent que comme d'une menace; si Napoléon, une fois sa réputation bien établie, n'avait plus fait que le moulinet avec son épée, il aurait été bien plus fort qu'après Wagram et la Moskova. Comme la guerre est d'ailleurs un mal, surtout la guerre privée, et que le progrès de la civilisation a consisté à supprimer celle-ci, il est certain qu'un état économique supérieur préviendrait ou réprimerait toute grève, et qu'un jour, espérons-le prochain, on s'étonnera que nous ayons laissé subsister un état d'anarchie qui n'avait son excuse qu'au xe siècle. Mais ceci est la théorie ; reste la réalité.

Memento. — R. G. Aubrun: *L'Organisation de l'assurance contre l'Invalidité en France par les sociétés de secours mutuels*, rapport présenté au 4e Congrès de la mutualité à Roubaix. L'auteur préconise le principe de l'obligation pour l'assurance et pour le recours aux sociétés des secours mutuels agissant « moyennant récompense équitable », c'est-à-dire moyennant fortes subventions. Ce bloc enfariné est peut-être nourrissant d'ailleurs. — Eugène Craveaux: *Les Cultivateurs du Laonnois*, Science sociale. Excellente monographie du pays de Laon, à l'éloge des grands cultivateurs de cette région — François Vermale : *Les Classes rurales en Savoie au* xviiie *siècle*, E. Leroux, sans prix. Etude très sérieuse dont je me borne à citer la conclusion: « L'œuvre sociale et administrative accomplie par les rois de Sardaigne au xviiie siècle reste méritoire et digne d'éloges ; d'autant que, dans la même période, la monarchie française donnait l'exemple de l'inertie et de l'impéritie gouvernementales. » — L. Goyard : *La Crise du petit commerce et le syndicalisme*, Giard et Brière. Le syndicat rendu obligatoire cesserait-il d'être la machine politicienne qu'il est ? C'est ce qu'on nous affirme, mais...—Etienne Lamy : *Quelques œuvres et quelques ouvriers*, Bloud, 3 fr. 50. Recueil d'articles de dates diverses parmi lesquels un manifeste politique datant de 1892, époque du Ralliement et de l'Esprit nouveau, et deux discours de 1893 l'un sur « le Devoir public de la jeunesse contemporaine », l'autre sur « la Politique de l'argent ». Ce dernier est encore d'actualité, on le voit par les affaires du Congo, celles-ci à mon avis mille fois plus graves que le Panama. Nos gouvernants de 1890 furent vraiment bien mal inspirés de ne pas soutenir officiellement la Cie du Panama, ce qui eût coupé court à tous les tripotages de coulisses ; les 2 ou 3 milliards qu'on eût mis là n'eussent pas été perdus comme ceux du Transvaal ; le canal, qui va être achevé, mais par et pour les Etats-Unis, nous aurait appartenu, et la situation mondiale de la France serait aujourd'hui tout autre! — Baronne Staffe : *Développement des facultés morales pour jeunes gens et jeunes filles*, Flammarion, 3 fr. 50. C'est surtout, comme d'ailleurs le sous-titre le laisse deviner, une réédition des avis de Mme de Lambert et des Enseignements de Moncrif. —Julien Weill : *Zadoc-*

Kahn, 1839-1905. Alcan, 3 fr. 50. Biographie de l'ancien grand rabbin de France, écrite avec piété par un de ses gendres ; les événements politiques auxquels Zadoc Kahn a été mêlé font que ce livre présente un intérêt d'ordre vraiment général.— Xavier Paoli : *Leurs Majestés*, Ollendorff, 3 fr. 50. L'auteur a été longtemps le commissaire délégué auprès des souverains venant en France, et ses souvenirs sont tout à fait curieux, bourrés qu'ils sont de silhouettes amusantes et d'anecdotes savoureuses. Je n'en cite pas, il faudrait tout reproduire ! Simplement, puisque nous sommes entre publicistes, je note ce trait imprévu du roi Léopold : « Il se faisait repasser au fer chaud, comme de simples mouchoirs de poches, les journaux qu'il devait lire, car il ne supportait pas qu'ils eussent le moindre pli.» Il y a, en effet, dans le journalisme, des styles bien rugueux !

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Félix Sartiaux : *Villes mortes d'Asie Mineure*, Hachette, 4 fr. — Dr Witkowski: *L'Art chrétien, ses licences*, Jean Schemit, 5 fr. — H. Longnon : *Le Château de Rambouillet*, Laurens. 2 fr. — Comtesse de la Morinière de la Rochecantin : *Du Caire à Assouan*, Plon, 3 fr. 50. — Brieux : *Voyage aux Indes et en Indo-Chine*, Delagrave, 3 fr. 50. — Memento.

Je le confesserai de suite à propos de l'ouvrage de M. Félix Sartiaux: **Villes mortes d'Asie Mineure**, je n'aime pas beaucoup un livre qui commence tous ses chapitres comme une conférence, par le sacramentel : Mesdames, Messieurs ! et prend les allures d'une parlote. J'entends sans doute qu'il s'agit de causeries, plus tard mises en volume ; mais je vois toujours l'auteur qui feuillette ses notes, remue son verre d'eau sucrée et se frotte les doigts; je puis regretter ainsi qu'il n'ait pas modifié la forme un peu trop primesautière de ses communications, — et au lieu de conférences, tout uniment transcrites, ne se soit pas donné la peine d'écrire son livre. — Cette petite querelle, du reste, ne m'empêchera pas de convenir que le texte de M. F Sartiaux, formé à la diable et qui aurait beaucoup gagné s'il avait pris soin d'en serrer la rédaction, est quand même très remarquable, et apporte des données précises sur une question trop souvent négligée : quel fut l'état de la civilisation dans les villes antiques qui se trouvaient en Asie Mineure, à peu près en bordure de la mer Egée : Pergame, Ephèse, Priène, Milet, Hiérapolis, etc... M. F. Sartiaux remonte même aux origines, et donne sur la population de la haute antiquité des indications excellentes. On peut se souvenir, à ce propos, des fouilles si précieuses qui ont été faites en Crète ; des vestiges retrouvés de l'âge du bronze, etc... — Il fallait explorer ensuite les villes ioniennes, dont les décombres jonchent les plaines d'Asie Mineure, et nous nous trouvons ici en présence de travaux la plupart allemands, — les Allemands étant bien à peu près les seuls, d'après les amitiés du Kaiser,

qui soient autorisés à fouiller dans ces provinces dont les Turcs gardent jalousement les approches. L'état de la civilisation antique se trouve en somme donné par les monuments retrouvés, — les restes des villes antiques qui ont été reconnues. C'est Pergame, ancienne capitale des Attalides, qui fut grecque, puis romaine, et dura jusqu'à l'invasion des Turcs Seljoucides ; on a pu en reconstituer le plan, retrouver le tracé des murs, déblayer les temples, explorer l'Acropole, — évoquer enfin la vie passée, revivre dans leurs décors les phases diverses de son histoire. C'est Ephèse, la ville sainte de l'Orient hellénique, en même temps ville de trafic et dont toute la vie religieuse se groupait autour de l'Artémision, — le temple d'Artémis, la Grande Diane d'Ephèse. Il fallait y lutter contre un fleuve, le Caystre, bien plus que contre les hommes, car le fleuve transformait peu à peu la ville en marécage. Lysimaque, en 287, entreprit de la transférer à 3 kil. ; ce fut la Nouvelle Ephèse, reliée par deux routes à l'ancienne, qui restait groupée autour de l'Artemision. Puis vinrent les disputes du christianisme naissant, les invasions barbares, la persécution de Théodose ; mais Ephèse resta le grand port et la capitale de la province jusqu'au IIIe siècle. C'est là que serait morte la Vierge Marie, mère du Christ, et l'on sait qu'on y montre encore son tombeau. — Priène, petite ville provinciale qui date du Xe siècle avant Jésus-Christ, se trouvait un peu plus bas ; elle avait encore deux ports au temps de Darius, mais déjà lorsque écrivait Strabon elle se trouvait à 40 stades de la mer ; aujourd'hui elle en est à 15 kil. Sur un sol inégal et que domine l'Acropole, on avait établi à Priène un damier de rues rectilignes, — les architectes modernes une fois de plus n'ont rien inventé — et l'on y a relevé de très nombreuses maisons et divers édifices : Agora, à sanctuaire d'Asclépios, prytanée, temples d'Athéna Polias, de Déméter, etc., un des ensembles en somme les mieux conservés de cette série de cités défuntes.

Mais toute la côte s'ensablait, s'envasait, surtout par l'apport des fleuves. Milet était bâtie sur l'ancien golfe Latmique, dont une des branches autrefois s'avançait à 50 kil. dans les terres ; il n'en est resté qu'un lac au pied du mont Latmos (*Cartes V et VI*). — Puissance maritime de premier ordre au temps de Tyr et de Carthage, Milet, dont le commerce était immense, avait quatre ports, et, au VIe siècle, comptait quatre-vingts colonies depuis la mer d'Azov jusqu'à Gibraltar. C'était le centre de la vie scientifique et de la philosophie ionienne ; mais le port semble s'être définitivement envasé à partir du IVe siècle ; la ville fut aussi saccagée par les Perses en 494 ; rebâtie à 800 mètres de son emplacement primitif, elle ne fit depuis que végéter et finit par être absorbée par l'empire romain. — Le temple d'Apollon Didyméen était sur le territoire de Milet, sanctuaire très ancien qui fut enfin re-

construit durant les IIIe et IIe siècles ; mais les travaux n'étaient pas achevés au temps de Caligula. Debout encore au commencement du XVe siècle, il fut alors détruit par un tremblement de terre et surtout dévasté par la sottise des populations.— Hiérapolis enfin, ville située plus avant à l'intérieur des terres, et qui termine cette série, paraît s'être formée autour d'un antre de Pluton, puis d'un sanctuaire d'Heraklès, mais ses ruines sont surtout de l'époque romaine. Ce sont les restes d'une cité de plaisir et de luxe comme les Thermes de Baïes, et l'on y a surtout signalé la curiosité de sources chaudes et calcaires.

Telle est, — imparfaitement résumée — la matière de ce volume en somme intéressant, je le répète, et qui inventorie les matériaux d'une étude d'histoire et d'art. Il donne pour chaque ville l'état des fouilles et il a été écrit avec une connaissance très abondante de l'antiquité grecque. — Des plans y ont été joints, mais qui auraient gagné à être dressés par un spécialiste, car ils semblent surtout des croquis hâtifs. Des photographies également viennent illustrer le texte et je dois dire que des restitutions, même linéaires, les auraient avantageusement remplacées, — surtout pour ceux des lecteurs, et c'est bien le plus grand nombre, qui ne suivront pas M. F. Sartiaux tout uniment avec « les yeux de la foi ».

§

Comme complément à ses deux volumes de curiosité sur *l'Art profane à l'Eglise* (1), M. le Docteur Witkowski vient de publier un tome d'additions et rectifications qui a pour titre : **L'Art chrétien, ses licences**. C'est dire que ce livre se trouve du même genre que ses aînés et que les curieux de telles denrées en auront pour leur argent. Peut-être l'auteur, décidément, insiste-t-il trop, et se complaît dans une matière où il serait de meilleur goût de se montrer discret ; mais il est plein de son sujet et parfois en arrive à dépasser le but, emporté par le désir d'accumuler des preuves, tant qu'il doit confesser enfin qu'il s'est mépris. Certes nous comprenons que l'on soit étonné de rencontrer dans les églises des détails scatologiques ou pornographiques dont notre goût présent ne s'accommoderait plus ; mais le vieux temps avait moins de délicatesse,— ou plutôt se choquait moins aisément, car la Réforme n'avait pas encore inventé l'hypocrisie religieuse. Ensuite, je ne vois pas pourquoi et comment les nudités, masculines ou féminines, que nous rencontrons si souvent dans les musées, qui sont l'état de nombre de statues dans les jardins ou sur les places publiques, se trouvent, pour certains, particulièrement choquantes dans une église et deviennent de *l'art profane*. Quant aux détails graveleux ou simplement malpropres que le Dr Witkowski met en

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er octob. 1908 et 27 avril 1909.

vedette, nous savons qu'aujourd'hui on ne les considère que comme des curiosités, ou en compagnie de l'auteur avec « les bésicles du dénigrement ». Il ne se trouvait donc pas utile de partir en guerre contre un genre que personne ne veut défendre, dont on a une fâcheuse tendance déjà à mutiler les spécimens relativement rares, mais de déplorer la bonhomie d'une époque qui trouvait tout au plus naturel de montrer ce que nous cachons jalousement, — sans avoir gagné du reste ni en moralité ni en vertu. — *Nota.* Parmi ses autorités, le Dr Witkowski cite des feuilletons comme : *les Prêtres à travers les âges*, de M. Magen ; autant nommer *les Amours secrètes de Pie IX* ou *la Lanterne de Bocquillon*. Son livre enfin est terminé par un petit plaidoyer *in extremis* et *pro domo*. — *Amen*.

§

Un des derniers ouvrages du très estimé M. H. Longnon, — où nous retrouvons le soin habituel de ses travaux et son érudition toujours sûre, est très probablement la notice qu'il a donnée sur le **Château de Rambouillet**, dans la collection des monographies de la librairie Laurens. — Rambouillet date de 1375 et remplaça un « manoir et hébergement » de la forêt d'Yveline, qui peut-être remontait au XIIIe siècle. Il subsista dans cet état premier jusqu'aux transformations du comte de Toulouse, mais sous Louis XIII s'était trouvé érigé en marquisat. Il avait passé au duc de Montausier, qui en avait abattu les fortifications et ensuite aménagé le parc; puis avait été acheté par Fleuriau d'Armenonville, directeur des Finances et gouverneur de Chartres, qui l'avait arrangé comme un « véritable Marly » (!) modifiant les annexes et la décoration intérieure. Louis XIV le demanda pour son fils, le comte de Toulouse, qui le paya 500.000 fr. ; il remboursa aussi les dépenses et acquisitions du précédent propriétaire, qui eut encore la capitainerie du château de Madrid. Le domaine, bien accru, de marquisat devint alors duché ; il comptait cinq châtellenies, onze paroisses, soixante-quinze terres, fiefs et seigneuries et 30.000 arpents de bois et bruyères. Le comte de Toulouse aménagea le château au goût de l'époque et bâtit une aile qui rattachait le bâtiment principal à la porte fortifiée et à la grosse tour ; d'autres transformations suivirent, telles que la construction des « appartements d'assemblée », — et, du reste, furent surtout des sottises. Mais il reste de cette époque d'admirables boiseries ; le XVIIIe siècle ajouta dans les jardins une niaiserie de chaumières, d'ermitages rappelant le Petit Trianon; quand même Marie-Antoinette trouvait surtout gothique et déplaisant ce château que Louis XVI avait payé 16 millions. On fit alors des plans et devis pour une transformation qui ne fut pas même entreprise, — hormis dans le parc — et plus tard, Rambouillet, après les dévastations révo-

lutionnaires, fut encore défiguré par les architectes de Napoléon Ier et de Louis XVIII. C'est aujourd'hui, — succédant à Charles X, au Gouvernement de Juillet et à Napoléon III — un des endroits de chasse et de villégiature du Président de la République.

Un très curieux plan qui donne les états successifs du château accompagne cette notice, qui se trouve certainement une des meilleures de la collection.

§

De Mme la Comtesse de la Morinière de la Rochecantin, voici encore un voyage en Egypte, **du Caire à Assouan**; impressions rapides sur Denderah, Thèbes, Esneh, Abydos, le Caire, etc... avec, comme décor, l'admirable paysage du Nil. L'auteur note l'impression si spéciale que donne le désert à ceux qui le contemplent pour la première fois ; décrit Louqsor, envahi par les miss d'un Winter Palace ; les tombeaux des Rois, gardés par la barrière du service des antiquités ; les colosses de Memnon, Karnac ; puis Philæ, l'île enchantée, aujourd'hui submergée par les eaux du fleuve. A mentionner encore les superstitions bizarres des Arabes concernant les statues des Pharaons ; des réflexions amusantes sur le commerce des faux scarabées qui se fabriquent en Europe pour l'agrément des touristes, sans parler d'un petit couplet sur les merveilles de l'aviation et l'élevage des autruches à Héliopolis. — Le volume contient beaucoup de photographies reproduites, mais qui ne sont pas toutes heureuses comme le coin de temple en couleur qui se trouve sur la couverture.

Sur son **Voyage aux Indes et en Indo-Chine**, M. Brieux a écrit un livre exquis et probe ; un livre d'impressions et de réflexions, parfois humoristique, toujours alerte, plein d'aperçus ingénieux et de notations précises. Après la traversée du canal de Suez, la mer des Indes et la mer de Chine, il commence ses promenades à Canton, surpeuplée, étourdissante de bruit et de mouvement, étincelante de couleurs, troublante par l'étroitesse de ses rues et la foule qui continuellement s'y presse. Ensuite, il revient et c'est Hong-Kong, création anglaise qui témoigne de la ténacité et du génie de la race ; c'est le Tonkin avec Haï-phong, Hanoï, la frontière du céleste Empire, où il recueille des indications cocasses sur le pont Doumer et le théâtre de la capitale, — construction gigantesque qu'on a renoncé à terminer; plus loin, les aspects surprenants de la baie d'Along ; des impressions plutôt favorables sur la Cochinchine, — Saïgon, Cholen — sur le Cambodge et les merveilleuses ruines d'Angkor. La deuxième partie du livre, après des considérations très substantielles sur l'état et l'avenir de l'Indo-Chine, nous ramène à Ceylan, en Birmanie et dans l'Inde. — Ce livre, en somme, est une enquête autant qu'un récit de voyage, et ses conclusions méritent d'être

retenues ; mais, je l'ai dit, il offre encore un côté humoristique, et qui naturellement concerne les mœurs, les êtres, les rencontres. C'est à Hanoï, ainsi, la petite danseuse dont tout l'effort est de remuer les mains, et qui se mouche délicatement avec ses doigts ; à la frontière de Chine, M. Brieux est reçu par un général commandant les troupes du Fils du Ciel qui est un ancien pirate ayant tout récemment arrosé de pétrole un lépreux fraîchement évadé, et qui l'a fait flamber tout en lui tirant des coups de révolver ; dans un repas indigène, il remarque qu'il y a des ailerons de requin et que ce « plat tient le milieu entre le vermicelle mal cuit et le poil de brosse à dents », etc. — Mais j'en passe, comme on peut croire. Pour terminer, une réflexion toutefois s'impose. M. Brieux jusqu'ici n'était guère connu que comme auteur dramatique, je le constate sans aucune acrimonie. Si les auteurs dramatiques se mettent à écrire des livres de voyages, faudra-t-il que les explorateurs entreprennent de faire du théâtre?...

Memento. — Pour ceux qui s'intéressent aux discussions d'art, je signalerai une récente brochure de M. L. Maeterlinck [illegible]ait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*) : *le Polyptyque de l'adoration de l'agneau fut-il peint à l'huile?* M. Maeterlinck conclut que le tableau célèbre des frères Van Eyck fut « primitivement une gigantesque miniature peinte à l'eau, puis fixée à l'huile et achevée par le dernier procédé ». — Parmi les publications récentes, j'ai plaisir à signaler une nouvelle revue trimestrielle publiée par la *Société des recherches historiques du Vaucluse* : les *Annales d'Avignon et du Comtat Venaissin*, dont le premier numéro contient des *notes de topographie avignonaise*, par E. Duprat : un travail du Dr P. Pansier sur les *anciennes chapelles d'Avignon ;* des *documents sur les Compagnons d'arts et métiers à Avignon*, par J. Girard ; un *inventaire du château de Vaucluse* (1414) par M. L.-H. Labande, etc... — Dans le *Tour du monde : Un séjour au Fouta Djallon* (*Guinée Française*), par Mlle Fernande Pobéguin; des articles sur *Jaïce, en Bosnie*, par Marthe Merle ; le *Haut-Piémont et la vallée de la Suse*, par Albert Sauzat, etc...

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Vers et Prose : Réception de M. Henri de Régnier à l'Académie Française. Réplique de M. Louis Mandin au discours partial de M. de Mun. — *Les Cahiers de l'Amitié de France :* fragments d'un « Chant de marche de Noël », par M. Paul Claudel. — *Le Correspondant :* comment Berlioz apprit la mort de son fils. — *La Vie :* un portrait de M. Paul Adam par Mme Rachilde. — Memento.

Même quand ces Messieurs de l'Académie, en veine de désintéressement et confus de leurs dernières recrues par trop médiocres, élisent un Henri de Régnier, il faut que, dans cette compagnie du meilleur ton, quelqu'un s'élève pour blâmer le récipiendaire de n'avoir été qu'un pur artiste, dans une œuvre de poète et de romancier qui est un honneur de ce temps.

Ainsi, M. le comte de Mun dédaigna tout simplement ces vertus littéraires, pour reprocher à l'auteur d'avoir négligé la Vertu dans ses poèmes et ses contes.

C'est le point de vue d'un ancien capitaine devenu tribun, qui n'avait jamais pris le temps de lire, avant de se préparer, pour la solennité de cette réception. Il a lu les vers et la prose de M. Henri de Régnier afin de se documenter. Quoi qu'eussent été ceux-ci, — fort honnêtement d'ailleurs, subissant la déformation professionnelle d'un vieux parlementaire, — M. de Mun aurait extrait de ces ouvrages les éléments de son discours. Il l'avait préconçu pour poser le mieux du monde sa belle voix et défendre la Morale. Ce cuirassier ne craint rien, — pas même de foncer, la visière sur les yeux, dans l'erreur et d'en ressurgir, bardé d'une nouvelle cuirasse !

M. Louis Mandin remarque très justement — **Vers et Prose** (janvier-février-mars) — que M. de Mun a moins vu, chez M. Henri de Régnier, le poète que le prosateur. Or, « il y a une vérité évidente : c'est que l'auteur d'*Aréthuse* est avant tout un poète. » Ce qui est aussi évident c'est l'incompétence de M. de Mun à juger l'art des vers. Il l'a reconnue. Ce n'est pas assez, puisqu'il acceptait de prononcer le compliment public qui installait son nouveau collègue.

Tout le monde sait que, si M. de Régnier a fait des romans très remarmarquables, et où brillent ses subtiles et pénétrantes qualités d'artiste, c'est encore le poète qui, même en prose, lui a inspiré ses plus belles pages. M. de Régnier est, non un romancier qui a fait des vers, mais un poète qui a fait des romans. C'est une simple nuance, mais qui, bien que d'ordre littéraire, peut être comprise, même par un homme politique.

Or, elle a son importance, car c'est surtout par la poésie que s'est exprimée la génération symboliste, qui a toujours reconnu M. de Régnier pour un de ses chefs et qui le considère comme un des trois ou quatre plu grands poètes de l'époque.

Cette génération, M. de Mun ne l'aime pas ; mais il lui fait de singuliers reproches. « Fille de la défaite invengée, a-t-il dit, elle n'avait plus au cœur l'âpre tourment de la revanche. L'espoir brûlant des relèvements glorieux ne hantait plus sa pensée. Etrangère aux enthousiasmes chrétiens, aux rêves de rénovation sociale qui, à ses côtés, passionnaient la jeunesse croyante, elle vivait dans l'attente. »

Quoi ! le mouvement poétique qui s'honora de Verlaine et, un peu plus tard, de Charles Guérin, de Francis Jammes et de Claudel, a été « étranger à l'enthousiasme religieux ? » Quoi ! Verhaeren est étranger aux rêves de rénovation sociale? Quoi ! M. de Régnier et plusieurs autres, qui ont enrichi la lyre française en lui apportant des harmonies nouvelles, vivaient « dans l'attente » !

Vraiment, M. de Mun abuse non seulement de l'incompétence, mais aussi de l'ignorance.

Et quand il flétrit une génération, sous prétexte qu'elle est « fille de la

défaite invengée », que veut dire au juste cette injure, qui semble avoir été ramassée au bas d'une tribune de réunion électorale?

Le Symbolisme n'est pas responsable de la guerre franco-allemande, puisqu'il n'est venu qu'après elle. Il n'a interdit à personne de chanter la patrie et de pleurer sur ses désastres. Verlaine a écrit des vers patriotiques. Mais il faut laisser libre le souffle divin : *Spiritus flat ubi vult.*

Faut-il rappeler qu'il y a un siècle la France avait déjà été envahie, et qu'elle avait trouvé alors, pour la consoler, les chansons de Béranger et *les Messéniennes* de Casimir Delavigne? Hélas! pauvre consolation dont la postérité n'a pas voulu! Heureusement qu'à la même époque il y avait quelques poètes qui chantaient d'autres inspirations : ils se nommaient Lamartine, Hugo, Vigny. Aujourd'hui, ils nous consolent mieux que le pauvre Delavigne de la défaite de Waterloo.

La même chose est arrivée de nos jours. Pendant que M. Paul Déroulède, malgré tout son courage, perdait une seconde fois la bataille de Sedan, Verlaine, Mallarmé et trois ou quatre de leurs successeurs remportaient sur un autre terrain quelques victoires durables, qui assurément ne nous ont pas rendu l'Alsace-Lorraine, mais qui du moins ont fait honneur à la France, à sa langue et à son génie.

Je ne crois pas que réplique meilleure eût été possible. Très sagace, M. Louis Mandin, — dont l'*Ariel esclave* vient d'attester qu'il est lui-même un très beau poète, — a choisi les arguments décisifs, contre le reproche d'obscurité que M. de Mun crut pouvoir imputer à l'auteur de *la Sandale ailée*.

Sa démonstration faite, M. Mandin peut s'écrier, parlant de M. de Mun : « Qu'il laisse les artistes tranquilles, et qu'il ne leur demande pas de se couper les ailes, sous prétexte qu'il y a des cerveaux en bas! »

Et il termine par cette noble page :

M. de Mun est un homme de grand talent et de grand caractère, mais qui est mieux à sa place à la tribune du Parlement que dans les régions sereines et l'atmosphère subtile de l'art. S'il avait pu comprendre les leçons de notre histoire littéraire, il aurait écarté de son discours des attaques exagérées et absolument inutiles, car il aurait su que le Symbolisme vint à son heure, et ne fut pas le fruit d'un hasard ni d'une fantaisie capricieuse, mais bien un déloppement logique de la poésie et de la pensée françaises. Les classiques avaient formé admirablement l'âme de notre nation. Les romantiques avaient donné des ailes à cette âme. Les symbolistes ont ouvert, jusque dans le subconscient, un éther impondérable et profond, pour que ces ailes puissent y voler vers l'infini. Tout cela est logique et se tient.

Certes, il y eut dans le mouvement symboliste beaucoup de tâtonnements, beaucoup d'errements, disons même de sottises. Qu'importe! Toute création a son fardeau d'erreurs. Le néant seul ne se trompe pas. Et si les époques stériles sont celles qui font le moins de fumée, c'est qu'elles ne couvent pas de flammes.

Les discours académiques passent, et le feu sacré demeure. Et de la

cérémonie du 18 janvier 1912, il reste seulement ce fait : c'est que la poésie fière, délicate et, pour tout dire, inoubliable du grand poète de *Tel qu'en Songe*, des *Jeux rustiques et divins*, des *Médailles d'argile* et du *Mariage de Minuit*, est enfin admise au palais de l'Institut. C'est sans doute tant mieux pour elle ; mais, surtout, c'est tant mieux pour l'Académie.

Que M. Henri de Régnier ait pu ressentir quelque mélancolie de l'extrême injustice de M. de Mun à son égard, — il en aura été consolé par la lecture de cette belle défense. Car M. Louis Mandin n'est point, comme nous, l'un de ceux que leur admiration pour Henri de Régnier, dès ses premiers poèmes, influença directement et qui ne sont plus que des hommes encore jeunes. M. Louis Mandin, lui, est un jeune homme. Avec lui, commence déjà la postérité ! Elle reconnaît pour un maître le grand poète, l'artiste sans une défaillance, que la courte vue d'un parlementaire sacrifia pour servir une thèse conforme à son sentiment et agréable au goût actuel de quelques diables faits ermites par la vieillesse.

§

Les Cahiers de l'Amitié de France (mars) publient un *Chant de marche de Noël*, par M. Paul Claudel.

Nous en reproduisons ces fragments qui montrent une nouvelle face du prodigieux talent de l'auteur de *l'Arbre :*

Allons, il est l'heure de partir, y sommes-nous tous, les enfants?

. . . . . .

N'ayez pas peur de nous, nous nous sommes tous confessés ce soir, prenez place entre les innocents.

Tous à l'exception de ceux-ci qui croient et qui doutent encore à moitié,

Et qui s'étonnant un peu cependant m'accompagnent par amitié.

Qui, prenant mon grand bâton, passe devant comme un ménétrier,

Chantant notre chant de marche de Noël à plein gosier va-comme-je-te-pousse,

Un seul vers si je n'en trouve qu'un dans mon sac, et d'autres qui viennent tous ensemble par secousses.

Quand il n'y a pas de rime, il faut, ma foi, s'en passer.

Si mon vers ne va pas tout droit, ce n'est pas qu'il y manque des pieds,

Précédant de peu ma pensée, comme l'aveugle qui tâte avec son bâton.

Mais le chemin aussi n'est pas commode, cette neige n'est pas du coton.

Allons tout de même en avant, de par Dieu ! à cœur joyeux tout est bon.

. . . . . .

Poursuivez, je vous dis, et entrez, car pour moi je reste où je suis.

Mais que chacun d'abord pour Jésus prépare ce présent qu'il a pris.

(Qui est fort bien né, comme l'atteste une étoile de cuivre, en ce lieu précis

Que garde de nos jours un soldat turc, la baïonnette au fusil.)

Puis frappez, et qu'à la Mère tout d'abord cette mère soit amenée,

Qui, tout le lait de la femme enfleur à ses yeux, apporte son fils premier-né ;
L'ignorant qui apporte son ignorance, le pécheur qui apporte son péché,
Le commis sans avenir, l'écrivain qui comprend qu'il n'a point de talent,
Le débauché à qui tout d'un coup se remet un cœur innocent,
L'officier qui apporte sa croix d'honneur, la veuve son anneau de mariage,
Et le vieillard le registre de sa vie avec le buvard à la dernière page.
Pour moi qui n'ai rien que l'on ne m'ait donné, content de vous avoir menés jusqu'ici,
Ainsi qu'un bon domestique je reste dehors dans la nuit,
Comme Moïse devant le Buisson ardent pendant que le Seigneur lui parlait,
Considérant, d'un cœur fervent et profondément satisfait,
Cette porte fermée que cependant traverse la splendeur du lait !

§

M. Adolphe Boschot, dont on sait la ferveur pour Berlioz, donne au **Correspondant** (10 mars), d'après des documents nouveaux, une narration poignante des dernières années du grand musicien, sous ce titre épouvantablement justifié : « L'agonie d'un romantique », — une agonie qui se prolongea de décembre 1863 au 8 mars 1869 !

Voici un fait de l'année 1867 :

Un jour (28 ou 29 juin), le pianiste Ritter, sans doute avec les Massart, Reyer et Stephen Heller, organise une matinée intime pour fêter Berlioz. Sans rien lui dire, boulevard Rochechouart, dans l'atelier du marquis Arconati Visconti, où chatoient des éclatantes couleurs d'étoffes orientales, ils placent un portrait de Berlioz dans un décor de palmes, de feuillage et de fleurs ; çà et là, dans des cartouches, les titres de ses œuvres resplendissent. Et déjà chacun jouit de la douce émotion du vieux maître lorsqu'il entendra, dans cette apothéose intime, chanter la musique de son jeune génie. On est impatient de voir ses larmes de bonheur... L'heure avance... Que n'est-il là ?... Ritter, inquiet, pressentant un malheur, parle d'aller aux nouvelles chez lui.

Berlioz, en effet, alarmé par quelques indices à peine surpris, n'avait pu se décider à venir. Pourquoi ce mystère autour de lui ? On lui répond mal. Sait-on quelque chose ? Que lui cache-t-on ? Pourquoi, l'instant d'avant Damcke est-il venu et reparti ?... Ah ! son fils, au Mexique... Mais non ; la vieille Mme Martin Sotera-Villas, malgré son charabia embrouillé, le rassure : c'est un malheur qui est arrivé aux Damcke, affirme-t-elle... Et la bonne vieille, sous le regard du malheureux père qui l'épie, de fondre en larmes.

Il se traîne chez Damcke... Damcke, comme il l'a promis, continue le mensonge : il prend pour lui le malheur qui plane, ne voulant pas qu'il tombe déjà sur Berlioz... Et les deux amis redescendent dans la rue ; on les attend tout à côté, boulevard Rochechouart, dans le vaste atelier plein

de lumière: que dira Berlioz, quand il verra son image parmi des palmes et des fleurs?

Sur le trottoir, un ami, par ses condoléances... Louis est mort, Louis Berlioz est mort!...

Bondissant sous la douleur, le moribond arrive chez lui, et s'écroule, se tordant sur le plancher et gémissant :

« C'était à moi de mourir..., à moi de mourir... »

Peu après, le pianiste Ritter arrivait, et il trouvait dans les convulsions du désespoir le lambeau d'homme qu'il venait chercher pour une apothéose.

Depuis plus de vingt jours déjà, Louis Berlioz était mort à la Havane (5 juin 1867), emporté par la fièvre jaune. Il avait trente-trois ans.

§

Mme Rachilde a écrit, pour **la Vie** (30 mars), un beau portrait de M. Paul Adam :

Portant haut le faux-col, son front et les idées, il apparut, jeune homme, comme déjà le chef instruit, l'officier en bourgeois, le stratège étonnant de *la bataille d'Uhde*. Son sourire, très blanc, éclairait son visage régulier d'une gaieté contenue prise à l'implacable ironie des chiffres. Trop bien élevé pour un gens-de-lettres il ne sacrifia jamais sa tenue *civile* au débraillé convenu du littérateur de café ou du poète noctambule. Fut-il vraiment gai? Sont-ils vraiment gais ceux qui suivent sur le papier les trajectoires des balles ou des explosifs nouveau modèle pour se préparer aux lointaines victoires en étudiant les différentes machines à tuer, je veux dire à vaincre!

De visage calme, d'attitude correcte, la phrase recherchée et chercheur toujours en arrêt devant le mot propre, techniquement courtois, il eut de jolies cruautés pour certains bohêmes au temps où il buvait *du thé chez Miranda*.

— X. a du génie, lui disait-on.

— Oui, répondit-il, mais quand je le rencontre, il a tellement l'air de le porter au clou que je n'ose pas l'accompagner.

Pas méchant, distant, un peu froid, un peu anglais, au fond camarade serviable, seulement trop occupé en son rêve d'énorme synthèse pour s'arrêter à la flânerie du détail, d'ailleurs inutile. Il fut conquis de bonne heure par la volupté du sport, s'entraînant à tous les exercices violents, finit, blasé, non lassé, par ne plus respecter que la force de la production cérébrale, celle qui les contient toutes. Paul Adam c'est l'athlète de l'écriture, prodigieux, inquiétant, écrasant, capable de s'enfermer seul avec son œuvre, de lutter contre l'hydre de son gigantesque labeur.

Les plans de ses livres sont des cartes d'état-major et il les déploie sur la carte du monde ; il masse autour du sujet à nous soumettre l'armée formidable de ses études qu'il enchaîne ou déchaîne sans une concession au lecteur frivole, sans une lâcheté. Pour pénétrer ses premières lignes il faut le mot de passe et une persévérante attention, toujours récompensée. Les aimables lectrices de « Magazine » disent de lui : « Il nous prend par les poignets, nous nous débattons, car nous ne comprenons pas quand c'est trop noir, mais nous nous traînons à sa suite comme des esclaves. » Cet

enthousiasme américain a gagné les Françaises encore capables de lire. J'en connais qui s'extasient à le découvrir, retour des grandes avenues de la pensée, et qui ne peuvent plus supporter le roman ordinaire. Il a pourtant écrit sur l'amour cette phrase terrible, courte et tranchante comme une lame chirurgicale, cette phrase incisive séparant brutalement les deux moitiés de l'humanité en ayant l'air de les unir, cette cynique et chaste petite phrase à propos d'une jolie créature minaudant devant une glace : « Et je complétai son rêve avec ma force. »

Connaissez-vous rien de plus définitif, de plus logiquement déduit, de plus insolent ?... On a reproché à Paul Adam une certaine façon de se montrer amoral. Il est, au contraire, le cruel chasseur des deux reptiles malfaisants : le libertinage, la perversité, qu'il cloue volontiers à la porte des villes en guerre. Il épie sous bois leurs capricieuses randonnées et traque sans pitié ces deux gibiers odorants en cassant de-ci de-là des branches fleuries pour marquer leur passage.

S'il a du goût et le sens critique, l'académicien chargé de répondre au discours de M. Paul Adam, — lorsque le maître du *Trust* s'assiéra sous la Coupole, — empruntera quelques lignes à ce beau portrait de Mme Rachilde. Et pourquoi ne serait-ce point celles-ci :

J'aimerais à le voir nommer ministre de l'Intérieur ou des forces armées, il ferait certainement des choses très bien et donnerait au peuple le courage de creuser les problèmes économiques ou de dompter les peuples voisins. Paul Adam est l'auteur de quarante volumes ; en attendant le choix d'un pavois républicain, on pourrait toujours l'asseoir sur un trône académique. Chaque académicien lirait une de ses œuvres en la prenant en harmonie avec son tempérament, et la réunion de ces quarante opinions donnerait, je l'espère, la juste mesure d'une histoire complète de l'humanité. En outre, ce grand bûcheur moderne secouerait un peu la douce quiétude de l'honorable assemblée. Songez donc ! Un homme, jeune encore, apportant quarante volumes, quarante œuvres neuves ! Le modernisme est la seule grâce qui manque aux habitants de la Coupole et je ne puis mieux faire que de la leur souhaiter...

§

Memento. — *La Revue hebdomadaire* (16 mars) donne la suite du « joli travail » de M. Jules Lemaître sur « Chateaubriand » : on songe à quelque grand lion mort et au chacal...

La Nouvelle Revue (15 mars) : M. Augustin Rey : « La Crise de l'habitation populaire. »

Le Double Bouquet (15 mars) : M. Guy-Charles Cros : vers « A la tentatrice ». — M. A. Germain : « Dix ans après », comédie en 2 actes. — M. Lois Cendré : « L'Amour et le soir. »

Le Spectateur (mars) : « La Mentalité romantique », par M. André Joussain. — « Paradoxes et catadoxes », par M. R. Martin-Guelliot.

La GrandeRevue (10 mars) : M. Sébastien Voirol, sur « Herman Bang ». — Quelques lettres échangées par Tolstoï et M. Bernard Shaw.

La Revue de Paris (15 mars) : Lettres sur la cour de Louis XIV, par le

marquis de Saint-Maurice. — « Erckmann-Chatrian », par M. Paul Acker.

Pan (février-mars) : Poèmes de MM. Nicolas Beauduin, Pierre Cocomier, Lestinguez, S. Royé. — « Le petit Eumée », par M. Georges Polti. — La suite de « les Amours ennemies », un roman de M. Lucien Rolmer.

La Renaissance contemporaine (24 mars) : — Suite de l'enquête sur la Critique contemporaine. — « Mme Aurel et l'amour », par M. Georges Polti.

Revue bleue (16 mars) : — M. J. Reinach : « Contre la tuberculose. »

La Revue du Mois (10 mars) : — M. Paul Louis : « Le Travail dans l'antiquité romaine. — M. le Commandant Lahoussaye : « La France victorieuse dans la guerre de demain. »

La Revue (15 mars) : — « Grandeur et déclin d'une favorite » (Mme de Castiglione), par M. F. Loliée.

La Revue critique des idées et des livres (18 mars) : « Le Nôtre et les jardins à la française », par M. J. Herluison. — « Le Pèlerin supposé », de Mme d'Aulnoy, publié par M. P. G.

Nota bene : *aucune revue n'est née en cette quinzaine !*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Eloge du doute (*le Temps*, 23 mars). — L'utilité de la Camorra (*Paris-Journal*, 22 mars). — L'art au Parlement (*la Dépêche*, 19 mars).

Au Banquet des Rabelaisants, où l'on célébra la grande édition critique de Rabelais que prépare la maison Champion, M. Anatole France prononça un fort agréable petit discours pour célébrer le doute et les douteurs, qui sont de l'essence du pantagruélisme. A la foi morose, quel que soit son objet, il opposa le doute qui est la fontaine de joie. Le doute n'est pas seulement rabelaisien, il est cartésien et la base de toute science, car on n'arrive qu'à force de douter à découvrir quelques paillettes de vérité, d'ailleurs assez inutiles. Mais laissons parler d'après **le Temps**, l'homme éloquent :

Mesdames, messieurs et chers amis, j'ai diverses raisons de croire que tous ici nous sommes des gens excellents par l'esprit et le cœur. Une de ces raisons, c'est que nous sommes confits en pantagruélisme, signe certain d'honnêteté. Le pantagruélisme est plein d'enseignements pour le temps présent. Comme il est, entre autres choses, la fleur de l'humanisme, il nous instruit à honorer les études qui sont la force et la grâce de l'esprit. Ce cri que Rabelais poussa d'une voix si haute : « A boire ! » atteste une ardente soif de connaître et de comprendre. « A boire ! », c'est le cri des humanistes altérés de science et d'amour. Ils ont bu copieusement à la fontaine de sapience et l'humanité a hérité leur soif inextinguible et leur ivresse sublime. Qu'il est vrai le mythe de la vierge romaine dont on ouvrit le tombeau après tant de siècles de ténèbres et qui parut divinement belle à l'humanité renaissante ! Le retour aux lettres, aux sciences, à la philosophie antiques marqua le retour à la beauté, à la joie. Et l'on voudrait renoncer aux humanités, aux nobles élégances de l'esprit ! Mais ce

serait répudier l'héritage intellectuel des grands ancêtres ; ce serait renoncer à la pensée même dans ce qu'elle a de délicat et de précieux ; ce serait renoncer au raisonnement exact, à la perception fine des nuances de l'idée, au génie même des sciences et des arts.

Mesdames et messieurs, je n'en aurais jamais fini, si je vous exposais tous les mérites du pantagruélisme. Il est fait de sagesse et de gaieté. Il nous incline aux fortes études et aux hautes pensées, nous incite à toujours agir harmonieusement ; il conseille de n'être point l'ennemi de soi-même pour n'être point l'ennemi d'autrui. Car ceux qui se soumettent eux-mêmes à de rudes disciplines ne sont que trop enclins à en imposer de plus rudes encore à leurs semblables. Enfin, le pantagruélisme enseigne à croire aux dieux bons et à mépriser les farfadets.

Rabelais, Montaigne, Voltaire, c'est la Bible moderne et le plus Nouveau-Testament. On y puise la foi la plus nécessaire à l'homme, la plus conforme à sa nature, la plus propre à le rendre heureux : le doute. Quand on étudie l'histoire des hommes, on s'aperçoit que s'ils s'entre-massacrèrent sans relâche à travers les siècles, ce fut surtout pour n'avoir pas su douter. Le doute, Messieurs, c'est la paix, la douceur, la clémence, c'est la source de tout bien, la fontaine de joie. Mais il est difficile de l'exercer pleinement. La pratique de ce bienheureux doute exige beaucoup d'art et de philosophie. Rabelais le respire. Il le respire et l'inspire tout naturellement. Mais il n'en fait pas un dogme. Il est pour cela trop ennemi de tout dogmatisme. Aussi bien je ne vous propose pas, Messieurs, de faire du doute un article de foi, et de contraindre, de persécuter les croyants au nom du doute. Ce ne serait point du pantagruélisme.

Mais, comme le dit ensuite M. France, le doute pantagruélique nous enseigne à nous faire au besoin des certitudes. Et la première, à mon avis, sera qu'il faut répudier tout fanatisme et cultiver toute liberté.

M. Eugène Montfort, qui connaît merveilleusement Naples, et sait nous le faire voir et nous le faire comprendre, nous rapporte dans **Paris-Journal** quelques anecdotes sur la Camorra. Elles prouvent la puissance et peut-être l'utilité de cette association aux mille visages et aux mille masques :

La présence de la Camorra à Naples se décèle par une quantité de signes légers, presque impalpables. On sait qu'elle est ici ou qu'elle est là, on le devine quand on connaît bien cette cité extraordinaire — mais allez donc le prouver !... Et c'est ce qui a rendu si difficile l'instruction du procès qui se juge aujourd'hui à Viterbe.

J'ai connu *il signor Rapi*, le *professeur*, celui qui, dans cette fameuse affaire Cuocolo, paraît avoir joué le principale rôle. J'ignorais qu'il fût de la Camorra, ou du moins je ne le savais pas d'une façon certaine ; je ne dis pas cela du tout pour me défendre de l'avoir fréquenté ; je l'eusse vu davantage encore, au contraire, si j'avais eu la preuve de son importance dans la Camorra.

Le *signor* Rapi me plaisait beaucoup. C'était un gros monsieur qui avait l'air d'un gentilhomme de tripot. Il se piquait de bonne éducation, comme tous les seigneurs qu'on rencontre dans les casinos et qui ne plaisantent pas sur le chapitre de l'honneur.

Il m'a rendu service une fois, et voici dans quelles circonstances. On sait qu'il y a à Naples une foule de petits fondeurs qui exécutent des copies ou des surmoulages en bronze du Musée, et qui connaissent, ma foi, admirablement leur métier. C'est même une chose curieuse de les voir fondre. Toute la vieille ferraille du marché aux puces passe dans leur four. Ils n'y regardent pas de si près, et leur mélange n'est pas aussi savant que le voulait Cellini. Ils obtiennent pourtant un fort beau bronze. J'avais acheté à un de ces fondeurs plusieurs petites statues que j'avais envoyées en France. Rien n'était arrivé, j'étais assez inquiet et je commençais à soupçonner fortement mon Napolitain de fondeur de friponnerie. Je m'en ouvris donc au *signor* Rapi, lequel me déclara qu'il allait sur-le-champ arranger cela. Nous nous rendîmes aussitôt chez le fondeur. Rapi le prit dans un coin et lui parla. Très simplement et pas longtemps, deux ou trois phrases. Mais celles-ci, probablement, étaient tout à fait péremptoires, car, depuis ce jour-là, mes commandes chez le petit fondeur me furent toujours livrées avec une précision admirable, et lui-même ne laissa jamais de se montrer d'une extrême prévenance à mon égard.

§

Voici une anecdote bien joliment contée par « Frelon » de **la Dépêche**, et qui montre bien dans quel esprit les questions d'art, d'art dramatique, en particulier, sont regardées au Parlement :

On joue en ce moment, à Paris, une pièce qui a donné lieu à un incident politique.

Ce n'est pas un drame, ce n'est pas une satire. C'est un opéra-comique, représenté au théâtre de ce nom : *La Lépreuse*, de M. Henry Bataille.

Cette pièce aurait dû être jouée il y a cinq ou six ans.

Mais le directeur, M. Albert Carré, eut des difficultés avec l'auteur et alors, il s'avisa que ce sujet n'était peut-être pas très heureusement choisi pour un théâtre où se donnent rendez-vous les familles qui ont l'intention de fiancer leurs enfants.

Il s'agit, en effet, là-dedans d'une jeune personne qui descend d'une race où la lèpre est héréditaire. Elle est aimée néanmoins par un jeune homme au sang sain, mais un beau jour, celui-ci boit dans une coupe qui a servi à la lépreuse, et le voilà contaminé.

On n'a plus qu'à le mener au lazaret.

Pour un sujet gai, ce n'est pas un sujet gai, à moins qu'on ne trouve comique que des gens atteints de la lèpre se croient aussitôt obligés d'entonner un petit air.

Or, comme vous le savez, l'Opéra-Comique est un théâtre subventionné, c'est-à-dire que l'Etat lui donne de l'argent pour que les gens qui aiment le genre de spectacles ne soient pas obligés de payer leurs places trop cher, la différence étant payée par ceux qui ne l'aiment pas.

C'est pourquoi les hommes politiques ont le droit de s'occuper de ce que joue l'Opéra-Comique.

Il arriva donc ceci. Le compositeur qui avait mis la lèpre en musique avait un admirateur en la personne de M. Levraud, député de Paris, et celui-ci saisit l'occasion de la discussion du budget des beaux-arts pour faire une charge à fond de train contre le directeur qui se permettait de ne pas jouer une telle œuvre après l'avoir acceptée en principe.

Oui, pendant une heure au moins, M. Levraud tint la tribune pour cette question. Le budget était très en retard. On craignait les douzièmes provisoire, mais, n'est-ce pas, le budget pouvait bien attendre quand il s'agissait d'une pièce de théâtre !

M. Levraud était d'ailleurs un orateur très intéressant. Il appartenait au genre désarticulé. On n'entendait pas beaucoup sa parole. Mais sa mimique était admirable. On croyait,en vérité qu'il se dévissait les jambes, les bras, le cou, et qu'il jonglait avec sa tête.

J'ai vu dans un théâtre de marionnettes perfectionnées une poupée en forme de squelette qui dansait, puis, tout à coup, envoyait sa tête au plafond et la rattrapait sur sa colonne vertébrale avec une précision de champion de bilboquet. Eh bien ! M. Levraud, c'était tout à fait ça.

En sorte que, tandis qu'il parlait de *la Lépreuse*, la Chambre ne s'ennuyait pas du tout. Elle se croyait aux Folies-Bergère.

Mais le directeur de l'Opéra-Comique avait aussi un défenseur à la Chambre. Celui-ci s'appelait Jumel — nom prédestiné pour un amateur de théâtre — il représentait les Landes et a depuis été battu par M. Bouyssou.

Pour justifier le retard apporté à la représentation de la pièce fameuse, M. Jumel fit ce qu'il avait de mieux à faire. Il donna à la tribune une analyse du livret de *la Lépreuse*. Et alors, vraiment, la Chambre passa une heure charmante.

Chaque fois qu'il avait à prononcer le mot lèpre, l'orateur le faisait de telle façon,en fermant un œil et en prenant un temps,qu'on voyait bien que, dans son esprit, ce mot était mis là pour en remplacer un autre, encore beaucoup moins fait pour un théâtre de fiançailles.

Et cette idée d'une pièce pour famille bâtie sur une maladie qu'on évite autant que possible d'attraper, et encore plus d'avouer, paraissait d'un puissant comique.

Littéralement, on se tordait.

M. Levraud, furieux de cette épaisse incompréhension, de ces plaisanteries basses, écumait, et on voyait le moment où il allait décrocher sa tête, pour la jeter à la figure de son contradicteur.

Finalement, toute la Chambre donna raison à M. Jumel et approuva le directeur qui refusait de jouer cette fantaisie d'hôpital.

Il n'avait fallu qu'une après-midi pour arriver à ce résultat et le budget attendait toujours.

Et cela m'a semblé joli, même pour ceux qui admirent *la Lépreuse*.

R. DE BURY.

THÉATRES

Athénée : *Le Cœur dispose*, comédie en 3 actes, de M. Francis de Croisset (22 février). — Théâtre de l'Œuvre : *Les Derniers Masques*, pièce en un acte, de M. Arthur Schnitzler, traduit de l'allemand par MM. Maurice Remon et M. Valentin. *Ariane blessée*, pièce en 3 actes, en vers, de M. Maurice Allou (avril). — Les deux confrères. — Memento.

Je ne jurerais pas que je me souviens bien exactement de ce qui se passe dans **Le Cœur dispose**, la comédie de M. Francis de Croisset, que j'ai vu jouer à l'Athénée. J'ai vu tant d'autres spectacles depuis! Je me rappelle cependant que c'est une jolie chose séduisante, avec des allures de finesse, et des parties d'un comique, ma foi, assez amusant. Il y a même de l'esprit, un peu de l'esprit d'auteur, malheureusement, plutôt que de l'esprit naturel aux personnages qui nous sont présentés. J'en donnerai un exemple. Une jeune fille explique que tous les jeunes gens qu'elle rencontre dans le monde et qui tournent autour d'elle, à cause de sa dot, la laissent plutôt indifférente. « Je ne suis pas comme ma sœur, dit-elle. Je n'ai jamais regardé un homme. » Et comme sa mère lui demande ce qu'elle appelle regarder un homme. « Dame! répond-elle, baisser les yeux. » Ne trouvez-vous pas que c'est là bien plus un mot d'auteur qu'un vrai mot de jeune fille,— ou alors ce serait une jeune fille qui aurait bien de l'esprit, ce qui n'est nullement le cas de la jeune première du *Cœur dispose*. Mais c'est là une petite chicane. La comédie de M. de Croisset est amusante. Certains de ses bonshommes, en étant fort comiques, ne manquent pas de naturel. Le dialogue est vif, plein de boutades, infiniment aise. Certes, c'est là une œuvre plus habile que profonde, plus brillante que solide, mais on l'écoute avec agrément, et cela, qui n'a l'air de rien, est tout de même un mérite. Un autre côté amusant de la pièce ce sont les têtes que se sont faites certains acteurs. Est-ce sur les indications de l'auteur? J'ai reconnu notamment, et absolument ressemblants, d'abord M. Henri de Régnier, puis le Prince Cantacuzène, homme charmant entre tous, et M. Harry Baur, dans le rôle, qu'il a fort bien joué, d'un sculpteur à l'esprit plein d'ironie, ressemblait étonnamment au dessinateur Willette. Il a malheureusement des lacunes dans son ironie, ce sculpteur. A un moment, il est en conversation avec un jeune snob, un peu niais, qui ne sait que faire de sa vie et de sa fortune. Il lui parle d'un de ses pareils qui, après avoir été longtemps oisif et inutile, s'est lancé dans l'aéroplane, est devenu aviateur, et a conquis là toute une réputation. « Vous me croirez si vous voulez, jeune homme, dit-il alors. Je trouve ça très bien. Et s'il lui arrive, ce que je ne souhaite pas, de faire une chute, de se tuer et de mourir ainsi pour la grandeur de notre pays, moi, le vieux Falloise, dont toute la vie a été consacrée à l'art, je me découvrirai et saluerai bien bas. » Malin M. de Croisset

de nous prendre ainsi par notre endroit sensible. Car la ficelle patriotique, il n'y a rien de tel pour soulever les âmes. (Que les typos ne mettent pas : les ânes. Les ânes ne sont pas aussi bêtes.) Nous en avons un bel exemple en ce moment avec la souscription pour les aéroplanes. Il faut lire dans les journaux, l'étonnant *Matin* en tête, les tirades, les couplets, les boniments destinés à assurer le succès de l'affaire. On prend là une belle idée de la crasse dans laquelle nous vivons encore. Et le public marche, sans penser aux impôts énormes qu'il paie pour les budgets de la guerre et de la marine et que tout le nécessaire pourrait être fait si cet argent n'était pas partie détourné, partie gaspillé. Bon public ! On rétablit les retraites militaires pour réveiller en lui l'instinct chauvin. On lui fait des phrases, — toujours les mêmes, — sur la patrie, le drapeau, l'armée, les blessures du passé, les revanches futures. Point n'est besoin de plus, ni de mieux. Pas plus qu'il n'est clairvoyant, il n'est difficile. Ces inepties suffisent. Il casque, et se dépouillerait, s'il le fallait, de sa chemise. Vous me direz que, pendant ce temps-là des familles entières sont sans domicile, des gens sans travail, que des vieilles femmes de soixante ans couchent la nuit sur des bancs ou dans des encoignures de portes, que des enfants de pauvres ont à peine le nécessaire, qu'on voit, de temps en temps, des malheureux mourir de faim ? Voyons ! vous ne voudriez tout de même pas qu'on s'occupe de cela, qu'on ouvre des souscriptions pour remédier à toutes ces misères. Quel intérêt ? Parlez-moi de reprendre l'Alsace et la Lorraine, de crier : vive l'armée, de jouer au soldat, de faire le soudard en chambre, d'admirer le sabre et le galon, de rêver plaies et bosses, de s'enfoncer jusqu'au cou dans l'abjection du chauvinisme. Voilà qui est noble, généreux, patriotique, le plus bel emploi qu'un homme puisse faire de ses facultés et l'unique devoir d'une société bien composée. Hauts les cœurs, comme on dit. Aussi, voyez quelle émulation ! D'un bout à l'autre de la France, toutes les oies s'agitent, cacardent, et réclament un rôle dans la farce qui se joue. La plus petite bourgade veut avoir son aéroplane, ou son morceau d'aéroplane, tout comme une grande ville. Tous les établissements publics donnent : banques, grands magasins, théâtres. On n'attend plus que certaines maisons, à qui leur clientèle généralement militaire, commande bien ce petit sacrifice. J'ai parlé des journaux. Après *le Matin*, voici *l'Illustration*. C'est vraiment une trouvaille qu'a eue ce journal. A lui seul il a souscrit le prix d'un aéroplane, qui s'appellera, paraît-il, l'*Henri Lavedan*. L'aéroplane *Henri Lavedan !* Quel beau jour ! Je le vois d'ici. Une vraie fête littéraire. L'aéroplane est là. Tout est prêt. On s'installe. On met le moteur en marche. On donne le signal : une, deux, trois : Auteur léger, envolez-vous ! Quels applaudissements ! Que le ciel sera beau !

vous pourriez bien avoir raison. Ils crient : aux armes, mais ce sont les autres qui se font tuer. Alors, serait-ce trop leur demander de nous ficher la paix ? Ils auront beau faire, d'ailleurs. Elles disparaîtront un jour, les patries, du moins au sens détestable où on l'entend aujourd'hui. On pourchasse les antimilitaristes. On combat leurs doctrines, dont on ne voit que les résultats actuels, et peut-être, en effet, dans l'état présent des sociétés, sont-elles périlleuses, — périlleuses surtout pour les intérêts d'une certaine classe. Un jour, on élèvera des statues à ces hommes qu'on emprisonne aujourd'hui, comme on en a élevé, cent ans après, aux théoriciens de la Révolution. En attendant, — on attendra encore longtemps, car la bêtise humaine est solide, et les farceurs intéressés à faire durer leur jeu, — on ne saurait trop se méfier de cette martyromanie où nous sommes et il est bon de prendre ses précautions. Car nous avons tous un devoir et sommes tous exposés à être victimes. Il n'y a pas que ces messieurs officiers, aviateurs, gouvernants et autres. Chaque profession a ses risques, auxquels on peut très bien succomber. Ce couvreur qui tombe d'un toit, pour ne prendre que cet exemple, est une victime du devoir, car c'était son devoir d'être sur ce toit. Si je vous disais que j'ai connu une dame dont c'était la profession d'accorder ses faveurs au plus grand nombre de messieurs possible et qui est morte d'un accident au cœur au cours d'une séance où elle avait mis trop de zèle. Peut-on trouver mieux comme victime du devoir, comme martyr du bien public ? Moi-même, sans en avoir l'air, je suis assez exposé. J'ai accepté les fonctions de critique dramatique. Mon devoir m'oblige à aller très souvent au théâtre. Il se peut qu'un jour un incendie se déclare dans une salle où je me trouverai et que je périsse, comme on dit, dans les flammes. Je me trouverai alors transformé, moi aussi, en victime du devoir. Eh bien ! je le demande en grâce, qu'on ne fasse pas de moi un héros, un mort glorieux, un martyr, qu'on m'épargne la rhétorique d'usage, qu'on ne parle pas à mon sujet de perte nationale, qu'on ne me fasse pas d'obsèques aux frais de l'Etat, qu'on m'évite les discours des officiels, du ministre au conseiller municipal, qu'on ne m'élève pas de statue, et surtout que M. Fordyce se tienne tranquille et ne réclame pas, sur le mode où je reconnais qu'il excelle, mon installation au Panthéon.

§

L'ami qui me remplace quelquefois au théâtre n'a pas été content du petit « chapeau » que j'ai mis à son dernier compte-rendu. Il a voulu jouer aussi à l'homme fatigué et s'est fait remplacer à son tour, par une dame, paraît-il, une de ses amies. Moi qui ai manqué de galanterie récemment pour les femmes qui écrivent ! Serait-ce déjà le châtiment ? Enfin, aux lecteurs malins de voir si c'est vraiment une dame.

« C'est avec une certaine curiosité que j'allai voir la pièce de M. Schnitzler, *les Derniers Masques :* j'ai lu récemment en manuscrit la traduction de sa dernière œuvre, *le Pays Mystérieux*, que deux de mes meilleurs amis viennent d'achever, et j'y avais trouvé assez de qualités pour m'intéresser à cet auteur, dont la réputation est très grande dans les pays germaniques. On ne peut évidemment porter un jugement certain sur le talent d'un écrivain de cette valeur quand il ne s'agit que d'une pièce en un acte. Mais peut-être plus que le *sujet* en lui-même, ce qui m'a frappée, c'est l'habileté scénique avec laquelle il est traité, avec laquelle est dosée la gradation de l'intérêt.

« Dans un hôpital, nous voyons deux mourants, — un jeune acteur qui se refuse à se croire au terme de la vie, qui jusqu'au bout portera son masque de gaieté et d'espoir ; l'autre, au contraire, Rademacher, un journaliste âgé, un raté qui prévoit sa mort prochaine, veut enfin découvrir son vrai visage, et il obtient du docteur qu'on lui aille chercher un ancien ami de jeunesse, un romancier célèbre. Il ne veut pas mourir sans lui faire une révélation importante. Notre attention s'éveille : cet homme aigri ne nous est guère sympathique, mais l'annonce d'une révélation pique notre curiosité. Le jeune acteur est comme nous; il conseille, en souriant, une répétition au mourant; que Rademacher crie ses griefs, pour n'être pas intimidé le moment venu ; *l'acteur fera le rôle de l'ami :* ses mots de sympathie hypocrite, puis ses airs de défi amènent le mourant, dans un accès de rage, à hurler le secret. Ce romancier triomphant, orgueilleux, qui se croit supérieur à Rademacher, a une femme, et cette femme, jadis, écœurée par son égoïsme et sa petite vanité, appartint à Rademacher, a été deux ans sa maîtresse, lui a écrit et crié son dégoût de l'autre.

« Voici l'ami de jeunesse. Est-il tel que nous le faisait prévoir Rademacher ? Cordial et même assez bonasse, il nous semble bien percer dans ses prévenances le secret orgueil d'être *celui qui oblige*. Egoïste, certes, et vaniteux, il ne peut se retenir de parler sans cesse de lui-même ; mais triomphant, non. Il raconte ses tristesses, ses déceptions : sa gloire diminue, les jeunes le renient, — au fond, il ne serait pas plus heureux que Rademacher s'il n'avait sa femme qui l'aime, l'admire, le réconforte... Comme la vengeance sera douce dans ces circonstances ! anxieusement nous attendons la grimace de l'autre se démasquant, l'affreuse grimace *vraie* qui détruira le dernier bonheur de l'écrivain.

« Rademacher se tait, l'ami s'en va ; — pourquoi n'a-t-il pas parlé ? est-ce remords devant les affres cordiales de l'ami, devant ses confidences si simplement faites ? est-ce la pitié, remplaçant l'envie, qui lui clôt la bouche ? — M. Schnitzler aime, je crois, ces

incertitudes imposées au public, qui obligent à chercher, à réfléchir, à approfondir les caractères ; dans ses pièces, comme dans la vie, on se heurte souvent aux revirements soudains et inattendus des personnages.

« Devant le bonheur médiocre de l'ami tant envié, bonheur qu'un mot peut faire écrouler, Rademacher a, je crois, senti plus profondément la puissance de la mort, de cette mort si proche de lui, et il a senti soudain que *tout ce qui est la vie* ne compte plus que pour ceux qui vont mourir. Et il s'est tu, il a gardé le masque. Et il meurt.

« M. Dhurtal traduisit fort bien le rôle pénible de Rademacher. Il eut de plus un râle perpétuel des plus impressionnants. Déjà je l'avais vu dans le dernier spectacle de l'Œuvre, et j'avais admiré son talent. M. Rolland,— l'acteur poitrinaire, — joua non moins bien ; il tousse dans la perfection. Et Lugné-Poe (l'écrivain) fut Lugné-Poe, c'est-à-dire excellent.

Ariane blessée, trois actes en vers de M. Allou, terminait le spectacle. Puisque Racine, sous les costumes grecs, a donné à ses personnages les sentiments et les attitudes des gens de son époque, M Allou a pensé qu'il pouvait agir de même, et ce n'est pas moi qui le lui reprocherai : je n'aurais pas été assez forte en histoire pour apprécier l'exactitude d'une reconstitution.

« L'affabulation pourrait aussi bien être moderne : une jeune fille que l'émotion sensuelle d'un homme trouble plus que l'amour véritable d'un autre, épouse avec joie le premier ; un an après elle s'aperçoit qu'elle n'est pas aimée comme elle l'aurait voulu et que son âme n'approchera jamais celle de son mari. La cour brutale des autres hommes l'offense, et aussi l'indifférente fatuité de son époux.

Rien ne saurait troubler son orgueil de mari.

« Elle redoute pour lui l'influence mauvaise de la ville et voudrait revivre au loin, mais lui (ai-je dit que c'était un homme de lettres ?) refuse énergiquement. Il a d'ailleurs aperçu une de ses anciennes maîtresses et voudrait la revoir. Mais le Destin veille, sous les traits d'un amoureux barbu et farouche. Cet amoureux, le prétendant du 1er acte, à qui la jeune femme vient de dire

C'est ton cœur que j'admire et c'est Lysis que j'aime

prévoit l'infidélité du mari, et, pour consoler la jeune femme, le poignarde. Me préserve le ciel d'être ainsi consolée ! Voilà les deux premiers actes, d'une psychologie assez rudimentaire ; je note cependant ce sentiment juste : Ariane, qui est vertueuse mais non froide, redoute d'être émue par ces désirs qui rôdent autour d'elle, et l'avoue très joliment. Dans le dernier acte, il ne se passe rien, au

point de vue action ; nous la voyons d'abord pleurer, puis se réjouir parce qu'elle sent qu'elle va être mère :

Je porte dans mon sein l'enfant de mon amour.

« Elle n'aimait en somme Lysis

que d'un cœur faible encore, émue par la caresse.

« Maintenant, toute possibilité d'amour est bannie de son cœur : elle ne sera plus que mère. Ce dernier acte, qui n'est qu'un poème, est assez touchant, et c'est, je crois, celui qui a le plus porté sur le public, qui ce jour-là était plein de vertu.

« Les vers assez plats ne supportent guère la lecture, comme je m'en aperçois en relisant mes notes prises au vol. Mais l'ensemble de la pièce est agréable. La douce monotonie des alexandrins classiques, avec leur petit tintement de rimes, accompagnait fort bien les décors grecs, les draperies claires, les jolis visages des femmes et les belles jambes de quelques-uns de ces messieurs (je ne les nommerai pas pour ne pas faire de jaloux). Tous les acteurs m'ont paru assez bons, mais Mme Vera Sergine a été merveilleuse ; elle fut très belle, et comme femme et comme actrice. »

§

Un simple mot, pour finir. On parlait de deux écrivains, qui, après avoir été longtemps brouillés, se sont réconciliés dans une amitié sans bornes, ne se quittant plus, sans cesse l'un chez l'autre, se montrant partout ensemble. « Ce sont deux confrères », dit quelqu'un.

Memento.— Grand-Guignol : *Les Ingrats*, pièce en un acte, de M. Martet. *L'Obsédé*, pièce en un acte, de M. Th. Lascaris. *Le Carnaval de Pace et de Plock*, pièce en 2 tableaux, de MM. Moriss et Bernard. *Le Beau régiment*, pièce en 2 actes, de M. Robert Francheville. *Une nuit d'amour*, pièce en un acte, de MM. Maurice Hennequin et Serge Basset (24 mars). — Théâtre François Coppée : *Inès de Castro*, tragédie-comédie en 3 actes, de M. Alfred Poizat. *Le Régiment qui passe*, pièce en un acte, de M. Plombier (26 mars).— Bouffes-Parisiens : *Agnès dame galante*, comédie en 4 actes, en vers, de MM. Henri Cain et Louis Payen, musique de M. Henry Février (28 mars).— Vaudeville : *Mioche*, pièce en 3 actes et un tableau, de M. Pierre Berton. *On naît esclave*, pièce en 3 actes, de M. Tristan Bernard (4 avril). — Théâtre Réjane : *Les Moulins qui chantent*, opérette en 3 actes, de MM. Fonson et Wicheler, musique de M. Van Oost (6 avril).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Concerts Colonne : *Tableaux symphoniques* de M. Ernest Fanelli. — Opéra National : *Le Cobzar*, drame lyrique de M. Paul Milliet, musique de Mme Gabrielle Ferrari. *Les deux Pigeons*, ballet de M. André Messager. — Memento.

Il s'est passé le mois dernier,— exactement le 17 mars 1912, — un

événement assez rare dans notre vie musicale, et même assez déconcertant à une époque où l'amateurisme, même adolescent, pullule et fleurit dans les allées de notre art sonore avec l'incontinence du pissenlit dans les prairies et les vergers. On a découvert un compositeur quinquagénaire dont tout le monde ignorait jusqu'à l'existence et, naturellement, le nom. Voici comment advint la chose. M. Gabriel Pierné, qui remplace en somme avantageusement le regretté Colonne, eut besoin des services d'un habile copiste. Un monsieur Ernest Fanelli se présenta chez lui et, pour prouver ses talents d'écriture, lui soumit une partition d'orchestre calligraphiée. M. Pierné, en regardant, fut amené à lire sans y penser, puis plus attentivement : « Tiens ! mais c'est très bien, ça ; de qui est-ce ? » — « De moi. » Et, de la conversation qui s'engagea, il s'ensuivit que M. Fanelli, jadis élève intermittent non moins qu'insubordonné de notre Conservatoire, avait écrit ladite partition en 1883, sans parvenir jamais à la faire pas plus éditer qu'exécuter. Depuis, il lui avait fallu gagner son pain quotidien en jouant du triangle dans les concerts et du piano dans les restaurants de nuit, ou bien en copiant stoïquement de la musique des autres. Entre temps, et toujours incognito, il avait quelque peu produit, mais bientôt il en perdit le courage et peu à peu, peut-être, le goût. M. Pierné se sentit suffisamment interloqué — ou ému — par une aussi étrange aventure pour décider de révéler à son public dominical du Châtelet l'œuvre que le hasard avait fait tomber sous ses yeux, et de contribuer de son mieux à réparer l'injustice ou la cruauté du sort. Un article dithyrambique du *Matin* rendit M. Fanelli subitement célèbre, et le dimanche si longtemps attendu arriva enfin pour lui. La réparation fut éclatante. A peine le dernier accord eut-il fini de résonner que la salle retentit d'applaudissements et de clameurs frénétiques. Une foule de plus de trois mille auditeurs battaient des mains, des cannes ou des pieds, s'égosillaient en bravos traversés par d'isolés sifflets indispensables au triomphe, et exigeaient l'auteur sur la cadence « des lampions ». Des doigts le dénoncèrent dans une loge où il cachait, après son anxiété, sa joie et son effarement un peu ahuri. Quelques instants plus tard, et sans que s'atténuât l'enthousiasme, il dut paraître sur la scène, saluant et sanglotant à la fois, et alors ce fut du délire. Tout cela dura au moins cinq bonnes minutes, sinon le double, et qui en tout cas le semblèrent. Il est infiniment probable que M. Fanelli ne les oubliera pas. On aurait mauvaise grâce à lui en gâter la douceur en lui faisant grief d'une interruption de la séance assurément insolite, mais dont on ne saurait guère le rendre responsable. Et si une telle ovation fut certes excessive eu égard à son prétexte musical, il serait d'un esprit bien chagrin de n'en point trouver quelque excuse, tout à l'éloge même de la multi-

tude anonyme qui s'y abandonna spontanément. Sans doute, il faudrait reculer jusqu'aux temps héroïques de la magnification parallèle de Berlioz chez Colonne et de Wagner chez Lamoureux, pour reconnaître l'équivalent ou l'analogue d'une semblable manifestation, mais sans doute aussi entra-t-il dans celle-ci une inconsciente part de sentimentalité, au demeurant, des plus louables. Il est pénible de devoir constater une flagrante injustice, et on ne peut que plutôt se réjouir de voir un public parisien en ressentir assez vivement la gêne pour protester de si incirconspecte façon même. Et peut-être cette impression fut-elle obscurément exaspérée par un insu retour sur les actuelles contingences de notre vie musicale. Il est évident que l'ouvrage qu'on entendit de M. Fanelli n'est point un chef-d'œuvre, mais il n'est pas moins évident que la destinée se montra envers lui d'une rigueur extrême. A l'heure où désormais la musique s'est implantée et répandue chez nous jusqu'à devenir possiblement une « carrière », où le moindre apprenti croque-notes ou lauréat polyphoniste est accueilli par les éditeurs, où la presse et les coteries échafaudent des réputations d'acabit le plus panaché, et souvent le plus discutable, il y a quelque chose de choquant à ce que l'auteur de ces **Tableaux symphoniques** soit demeuré jusqu'à la cinquantaine totalement ignoré de tous, étouffé et perdu dans la bagarre ; car cette composition d'élaboration si lointaine apparut, avec ses défauts, assurément égale ou supérieure à maint échantillon de l'inédit contemporain dont s'encombrent les programmes de nos concerts grands ou petits. Il est évidemment bien difficile de juger un artiste sur une œuvre de jeunesse présentée au bout de trente ans qu'elle est faite, et on n'est pas surpris que l'inspiration des vingt-deux printemps de M. Fanelli ne dénonce aucune originalité péremptoire. Qui donc est personnel à cet âge? Néanmoins on ne saurait jurer non plus que cet ouvrage, en 1883, ne nous eût point paru peu ou prou parsemé d'audaces et, ce qui est incontestable, c'est qu'alors il aurait semblé plein de promesses. Ces trois *Tableaux symphoniques,* qui s'enchaînent sans interruption, sont une illustration sonore d'épisodes empruntés au *Roman de la Momie* de Théophile Gauthier. C'est, nettement et volontairement, de la « musique à programme ». Toutefois, — peut-être est-ce un peu à cause de notre accoutumance d'un quart de siècle à tels effets d'orchestre, — l'interprétation des arguments poétiques y apparaît plus proprement musicale que pittoresque. Et il est remarquable, pour le temps, que la musicalité n'y évoque pas plus Wagner que l'instrumentation Berlioz. On y reconnaîtrait volontiers plutôt quelque influence de Liszt. Mais le plus intéressant de cette œuvre, quasiment exhumée d'un passé dont tant de choses déjà nous séparent, ce sont les allures « debussystes » que lui confèrent certaines caractéristiques d'une

harmonie à tendances visiblement évolutives ; l'emploi délibéré des accords de quinte augmentée, l'exploitation instinctive de la gamme par tons, en particulier. En 1883, au moment où l'auteur de *Pelléas* atteignait tout juste à sa majorité, le « debussysme » était déjà dans l'air ; l'évolution était en marche, et la libération féconde en genèse. Qui sait si M. Fanelli n'en aurait pas été chez nous l'un des brillants acteurs? On n'oserait certes pas l'affirmer à la seule audition de ces *Tableaux symphoniques* imparfaits pour toutes sortes de raisons valables, outre leur ancienneté qui les dessert, et lesquels, au surplus, de l'aveu du musicien lui-même, ne sont point celle de ses productions qu'il estime la meilleure. Elle atteste du moins une sincérité parfaite et des dons naturels irrécusables. Souhaitons donc qu'on nous fasse entendre aussi bientôt les autres, dont la dernière remonte, paraît-il, à dix-sept ans, et espérons que ce succès tardif et inopinément formidable procure à M. Fanelli, avec des éditeurs, la faculté de reprendre la plume et de se restituer à son art délaissé. Seulement, en serait-il capable après un si long intervalle? Pourrait-il renouer le fil brisé de son effort, combler ce déficit énorme d'empirisme créateur, la néfaste lacune imposée à son développement normal? Encore une fois, on ne sait pas; on ne peut rien dire avant de connaître le reste des ouvrages de M. Fanelli; mais si l'épreuve démontrait, par aventure, qu'il y avait en lui l'étoffe d'un artiste original et peut-être puissant, ne serait-ce pas une tristesse? La vie n'est pas clémente aux indépendants, de quelque manière qu'ils le soient. De solitaires, ils deviennent des isolés, et le *Væ soli* est éternel. Malgré la multiplication des concerts et des scènes lyriques, notre vie musicale n'échappe pas à cette imprescriptible loi. Elle s'enchevêtre ou se bastionne d'un réseau de plus ou moins petites chapelles, d'étiquettes, d'habitudes, de camaraderies ou relations hors de quoi il est peu de salut. M. Fanelli quitta jadis le Conservatoire en en faisant claquer la porte, et sans doute un esprit réfractaire à toute discipline, inapte au moindre ménagement autant qu'à quelque intrigue, contribua pour beaucoup à son isolement. La disgrâce n'est pas moins presque fatale pour un artiste dont l'intransigeance farouche refuse de s'inféoder à quelque école et qui préfère être péjorativement taxé d'autodidacte plutôt que de se réclamer d'un enseignement officiel ou bien du patronage de tel influent magister. C'est le cas, par exemple, de M. William Molard duquel, il n'y a guère, j'ai signalé ici l'intéressante musique de scène composée pour l'*Hamlet* de Shakespeare, et qui, quoique quinquagénaire à l'instar de M. Fanelli, n'a pas eu l'heur encore de se voir accorder l'accès des grands concerts dominicaux. L'art de M. William Molard est certes incomparablement plus personnel que celui de son relativement chanceux confrère, et son originalité un peu étrange, à coup sûr inaccoutumée,

serait très vraisemblablement capable de provoquer des discussions peut-être orageuses. M. Pierné n'en aurait que plus de mérite à réitérer, en faveur de M. Molard, le geste qu'il osa pour M. Fanelli, et dont on ne saurait trop hautement le louer.

§

L'Opéra, avec **Le Cobzar**, soumet notre bien connue galanterie française à une dure épreuve. Mlle Hélène Vacaresco, de laquelle le nom évoque vaguement en nos mémoires une sorte de lointain roman sentimental aux alentours d'un trône, conta un jour à Mme Gabrielle Ferrari une histoire tragique qui induisit cette compositrice à demander à M. Paul Milliet de lui en confectionner un livret au maxime degré « vériste ». L'action, située naturellement en Roumanie, est brève, ramassée et de psychologie la plus rudimentaire. Il n'est guère possible de s'intéresser un seul instant à ces êtres incultes, brutaux ou névrosés, dont on ignore le passé, et qui s'aiment et s'entretuent à l'improviste. Pourquoi Iana, qui paraît une illuminée, épousa-t-elle un aussi grossier goujat que l'opulent agriculteur Pradea, qu'elle assassine finalement pour l'amour de Stan, le Cobzar? Pourquoi celui-ci partit-il et revient-il subitement pour déclencher ce drame? D'où sort cette tzigane ironique et lascive avec laquelle il se dispute et qu'il étrangle? Mystères, énigmes ou rébus d'ailleurs indifférents. Il ne s'agit évidemment que d'un livret, prétexte à faire de la musique, et de la musique surtout « roumaine ». Rien de plus pertinent assurément en l'occurrence, et on conçoit bien vite que Mme Ferrari se soit laissé tenter par le complaisant auxiliaire. Ce qui dans *le Cobzar*, en effet, ressortit à son inspiration personnelle apparaît un pastiche inconscient de ce que Gounod et Saint-Saëns ont perpétré de plus insignifiant en leur déclin sénile. Par malheur, le secours du folk-lore exotique emprunté n'a pas moins fâcheusement trahi la musicienne, et un tel dénouement est peut-être plus significatif qu'il ne semblerait à première vue. Il est remarquable que ce soit dans notre Europe occidentale, et spécialement en Italie, en France et en Allemagne, que l'évolution musicale se soit déroulée conformément à la nature du phénomène sonore objectif, pour aboutir à travers les siècles à un art spontanément harmonique, aussi innombrable que libre en ses manifestations. Et on constate en même temps que, précisément dans ces contrées, la chanson populaire se divulgue à peu près indemne de rythmes ou mélismes stéréotypés, affranchie de l'impératif à priori d'échelles monodiques, de quoi la tyrannie s'accuse incompatible avec cette évolution autant qu'avec une invention spontanée ; tandis que, par ailleurs, ces éléments arbitraires constituent la substance essentielle d'un art stérilement « national ». Ainsi que nous en prévenait bien surérogatoirement le programme, Mme Ferrari, dans

son *Cobzar*, utilisa sans précaution « la gamme roumaine », et on eut rarement à ce point l'occasion de se convaincre combien tout arbitraire est oiseux. Il ne fallut pas longtemps pour que ces mélismes têtus, cet obsédant « mineur à seconde augmentée », devinssent la plus fatidieuse et vide litanie, bientôt le plus rasant cauchemar. Dans les meilleurs moments, on se fût volontiers cru transporté après minuit dans un café du boulevard, sans le répit des intermèdes de silence et la compensation d'un bon cigare. La vérité est souvent bien ennuyeuse à dire et le devoir professionnel, en l'espèce, a de pénibles exigences, mais on ne s'explique vraiment pas ce qui put déterminer musicalement les directeurs de notre Opéra subventionné à monter cet ouvrage. En revanche, on leur doit des compliments pour une mise en scène en progrès appréciable. On ne fut guère gêné que par le simulacre de glanage à quoi se livrent, au lever du rideau, des moissonneuses ramassant, sur le large terre-plein d'un carrefour, des brins de paille dont, ne sachant qu'en faire, certaines se débarrassent ingénument en allant les jeter dans un puits. Mais les deux meurtres étaient adroitement réglés et, sous leurs costumes authentiques, importés pour la circonstance « du pays de Carmen Sylva », les choristes se démenèrent, en résumé, fort congrument. Enfin l'interprétation apparut des plus louables. Il est dommage que M. Mufatore ait les épaules en porte-manteau, car il s'applique à bien chanter et à perfectionner son jeu ; M. Lapeyrette défendit vaillamment le rôle ingrat de la tzigane et, par son art et sa beauté, Mlle Jeane Hatto faisait la joie des yeux autant que le plaisir des oreilles.

Le ballet qui suivit, *les deux Pigeons*, fut composé par M. Messager il y a bien longtemps, car l'Opéra le joua en 1886. Et pourtant cet ouvrage aimable ne porte nullement sa date. Cette musique alerte, facile, coulante quasiment comme un ruisseau clair et pimpant, est en somme, aujourd'hui encore, des plus agréables à entendre. C'est un art évidemment sans prétention, qui n'affecte aucun perceptible dédain pour le genre opérette, mais que relèvent une jolie tenue musicale et même çà et là de fines trouvailles harmoniques, qu'anime une verve abondante et toujours spirituelle, aussi dénuée d'effort que de pathos. M. Messager ne force point son talent, — tout d'élégance un peu simpliste et de discret humour, — ce qui lui permet d'être drôle avec grâce non moins qu'à l'occasion sentimental sans ridicule. Quelle différence avec la vulgarité salonesque et la romanceuserie pommadée d'un Delibes ! Bref, si la reprise des *Deux Pigeons* ne semblait assurément pas s'imposer pour des raisons purement musicales de quelque transcendant intérêt, la partition de cette œuvrette est cependant loin d'être méprisable, et elle enrichit le répertoire de l'Opéra d'un ballet tout à fait charmant. M. Yvan Clustine en a renouvelé les danses de la plus heureuse façon, suppléant

par l'harmonieux imbroglio d'évolutions inépuisables, l'attrait habilement gradué des épisodes et la variété des contrastes, à l'indigence d'un livret qui, comme il est coutume en ces sortes d'ouvrages, s'avérait aussi peu palpitant que limpide. Mais on n'y songeait guère en contemplant la joute vraiment épique et peu à peu presque vertigineuse où, le sourire aux lèvres, gracieusement infatigables, Mlles Zambelli et Aïda Boni rivalisaient d'art indistinctement suprême. La salle, emballée tout entière, acclamait tour à tour les deux virtuoses, et cette unanime émotion attestait le pouvoir mystérieux d'un art actuellement trop souvent galvaudé parce que méconnu, mais jadis glorieux et sacré. Les Grecs, fervents de force et de beauté, sculptaient l'image des ballerines aux frises de leurs temples, et la Danse a longtemps célébré les théogonies successives. Il semble que l'imagination de nos musiciens et poètes pourrait en tirer autre chose qu'un divertissement factice et superficiel, employer sa puissance expressive et sa plasticité à une dramaturgie moins inane, à des spectacles plus nobles et plus poignants que ceux qui sont la tradition de nos ballets.

MEMENTO.— La *Revue musicale de Lyon*, fondée en 1903 par M. Léon Vallas, fusionne avec la *Revue musicale du Midi* et, sous le nom nouveau de REVUE FRANÇAISE DE MUSIQUE, se transforme en un organe de musicographie plus important et bi-mensuel, ayant des rédacteurs attitrés dans les principales villes de France et des correspondants provinciaux un peu partout. Il importe de signaler cette intéressante tentative de décentralisation musicale en lui souhaitant la continuation du succès qui, depuis neuf années, la soutint.

JEAN MARNOLD.

ART

2e Salon de la Société des Dessinateurs Humoristes. (Galerie La Boetie.)—Exposition Henri Rouart (Durant-Ruel).—Exposition Marie-Paule Carpentier, Cayron, Fernand Selkin (Georges Petit). — Exposition Lisbeth Delvolvé-Carrière (Bernheim Jeune). —Exposition Rabier (Devambez).— Exposition Robert Mortier (Devambez).

Paris fait toujours grand accueil aux expositions des **Humoristes** ; d'abord il connaît les Humoristes ; ils font partie de son journal. Il est accoutumé de répéter et de vanter les légendes dont ils soulignent des dessins au trait savant et chimérique. Comme les humoristes se sont assez souvent dessinés les uns les autres, les vrais Parisiens connaissent de vue les bons humoristes, et leur en savent grand gré ; ils les aiment d'être ainsi dans la foule, au lieu de leur apparaître une fois par an parmi la longue visite d'un pesant Salon à travers la haie de toilettes et de chapeaux qui le jour du vernissage dispose un mur mobile mais dense entre le regard et les tableaux, fussent-ils d'histoire et de dimensions géantes. Les Parisiens aiment

aussi les humoristes parce qu'ils sentent en eux la réalisation d'un type d'artiste très parisien. D'abord ces gens d'esprit résument un tableau en un dessin, et ce dessin, ils le donnent souvent en trois coups de crayon, et Paris goûte beaucoup cet art rapide. Ensuite ces humoristes ont la vision irrespectueuse des choses, tout en gardant au fond d'eux tout un lot de bons vieux sentiments que le moindre choc fait affleurer, mais sans dépense d'éloquence, et enfin les Parisiens sentent que ces artistes sont des débrouillards. En est-il un seul parmi eux qui se borne à être un dessinateur humoriste? non : peinture décorative, art du meuble, sculpture, art des cortèges, art de l'affiche, ils ont tout, ils font de tout, et ce qu'ils ne tentent pas ils réussiraient à y être supérieurs dès qu'ils le voudraient. Au surplus les chefs de file de l'humorisme parisien sont de très beaux artistes; on conçoit que Willette, dans la préface amusante et quelque peu décousue de son catalogue, mette en regard et non sans orgueil les noms des prédécesseurs immédiats dans la presse illustrée des Forain, des Steinlen, des Morin et de lui-même. Sans doute, nos caractéristes ont rejoint la tradition avec la belle époque des Daumier et des Gavarni qu'on peut admettre avoir été interrompue par Cham, Stop, Morland, Randon et Grévin, etc... Nombre d'humoristes sont d'excellents peintres qui ont le don du dessin humoristique, et parmi les jeunes qu'ils nous ont présentés, beaucoup sont de bons dessinateurs qui deviennent des peintres spirituels. De cette union de talents divers procède une exposition fort intéressante. Elle est bien aménagée dans un très clair local de la rue de la Boétie, où la peinture est bien en valeur.

Les humoristes ne sont pas tous là! il y a deux clans d'humoristes; mais les plus grands forment le noyau de cette exposition. Avec eux figure Jules Chéret qui n'est point un humoriste, mais qui touche à leur art par son origine, sa parure de la rue par l'affiche, le chant de joie de ses fresques, la spirituelle malice de ses danseuses et ce frisson de la parure coquette, improvisée, faite d'étoffes brillantes et de couleurs de fleurs des champs qu'il fait éclore à toutes ses figurines. Il expose une demi-douzaine de petits tableaux, tous charmants, surprenants, d'une verve heureuse, avec des accords de tons imprévus et chantants comme des après-midis de fête, de fête Chéret, (comme on dit fête Watteau), de fête brillante dont l'ordonnateur se reconnaît de loin au jeu hardi des nuances et à la grâce ambrée des attitudes.

Forain a deux tableaux dont une singulière et émouvante scène du prétoire et des dessins empreints toujours de cet art succinct si puissant qui est sa marque; à côté de lui Mme Forain fait preuve d'un talent aisé. Les dessins de Steinlen sont du plus bel aspect tragique avec un art consommé du geste humain et une interprétation pro-

fonde des silences et des lassitudes de la tristesse. Louis Morin s'éparpille en tableautins très élégants d'une écriture très parfaite et très sobre sous un joli jeu changeant de la couleur, très adapté à ce graphisme artiste et picaresque où il excelle.

Les dessins de Charles Léandre sont superbes. Cet art est la santé même et la puissance même. Il n'y a là aucune manière; une simple traduction accentuée de la vie lui suffit à créer des effigies définitives. Cet artiste, si précieux en ses moyens dans la peinture et le pastel, est, dans son dessin, d'une absolue simplicité qui en laisse voir toute la solide carrure.

Willette est représenté par des dessins dont le plus beau porte toute l'empreinte de son esprit un peu gavroche, tendre et porté au beau geste héroïque ; de grands dessins de Veber fantaisistes et méditatifs, très amples de mouvement, comme les *Revenants*, sont de sa meilleure veine. Abel Truchet figure avec des toiles parisiennes très vivantes prises à ces promenoirs de music-halls dont il a toujours su dire à merveille le grouillement lumineux et avec de très bons dessins d'illustration spirituels et très fermes.

L'exposition de Widhopff est fort intéressante. Autrefois connu surtout comme dessinateur Widhopff s'accuse un peintre de premier mérite. Il a le don de voir les petits faits de la vie montmartroise, il sait les généraliser, les amener à l'humanité ; sa peinture est à vision humoristique et satirique, mais elle est surtout de la bonne peinture, de ferme construction et de belle matière peinte. Une scène de vice, le passage craintif d'une procureuse avec une petite fille (*le Nourrisson*) devant des cafés de la butte est un beau tableau de couleur et d'observation très juste, et si dans le tableau qui représente une vieille femme tenant ostentatoirement dans ses doigts une pièce de cent sous, son intention satirique ressort bien, l'allure de la femme est aussi supérieurement construite.

M. Galanis est un artiste tourmenté et chercheur ; il ne se ressemble point d'une année à l'autre et, dans toutes ses apparences, il y a toujours de la verve de la vigueur, de l'art et de la personnalité. Ses recherches actuelles voisinent un peu avec celles des Cubistes. Il a des gris excellents et des allures linéaires très bien établies dans ses transcriptions de vie de fêtards. Drésa, qui expose ailleurs, n'a ici que deux notes; Boutet de Monvel, une seule, très élégante. Il y a de très jolies choses de Georges Redon, et les scènes enfantines de Poulbot sont toujours captivantes.

M. Henrich est un remarquable sculpteur. Deux bustes en bois très robustes, très appuyés, très synthétisés (comme il convient à la matière employée) reproduisent un Courteline très vivant, l'air las et ironique, d'un grand accent de vérité, et Georges Normandy est bien identique à l'effigie qu'en donne M. Henrich. Du même ar-

tiste une maquette de pendule en bois d'une ornementation curieuse. On verra aussi de fines ballerines de Gir et des petits personnages en bois sculptés, très amusantsde M. Simonin, montreur philosophe de Marionnettes très gaies.

N'oublions point les curieux dessins de verve XVIIIe siècle où Detouche dit avec esprit les grâces féminines, la série intéressante d'Ibels, les belles gravures de M. Laboureur, ni les dessins très intéressants de Synave, ni les précieuses fantaisies de Mme Georges Reboux, ni Lubin de Jeauvais, ni Bagnolet amusant dans le calque absolu d'un tableau pendule du temps de Louis-Philippe, alors que les bourgeois détroussaient pour ce genre d'œuvre d'art les procédés de la peinture romantique, ni Puechemarne, bon dessinateur d'animaux. André Hellé, avec ses personnages savamment arrachés à l'Arche de Noé, arrive à de la très juste épigramme. Des dessins de Dethomas sont très simples et beaux. Hermann-Paul a d'excellentes études peintes. M. Illero a de la vigueur et du sourire dans ses allures très caractéristes de parisiennes à la dernière mode. M. Charles Laborde voit bien les foules parisiennes. M. Laforge a d'amusantes parodies, M. Misti a de la grâce et M. Moriss une belle vigueur comique ; c'est un dessinateur très doué, d'une verve très franche. M. Maurice Neumont a un don de l'arrangement et de la mise en page très heureux, M. Auglay a de l'habileté et du dessin.

Il y a, à cette exposition, deux rétrospectives, d'artistes morts jeunes : Delaunay, chez qui une forte influence de Steinlen n'annihilait point une personnalité ardente et chercheuse, et Piquemal, qui eût été un sculpteur de belle allure.

§

L'Exposition de M. **Rouart** aura été pour beaucoup de personnes une surprise ; la notoriété de collectionneur de M. Henri Rouart, sans doute de par sa modestie, avait éclipsé son renom de peintre.

Certes les premiers fidèles de l'Impressionnisme se souvenaient d'avoir vu de ses tableaux, mais pour beaucoup c'était une notion un peu pâlie; or il se trouve que cette exposition est nombreuse et captivante et qu'il est évident qu'on se trouve devant infiniment mieux que des travaux de dilettante. Il y a là des paysages d'une saveur charmante, de grands paysages, avec des baigneuses qui ont leur personnalité, une entente décorative sérieuse, de l'air, de l'espace ; il y a des évocations de femmes du second empire en paradoxales crinolines à peine silhouettées et très vivantes et bien en place dans les parcs qu'elles sillonnent.

Il y a des vues de Melun, il y a des portraits, ou des études de femme (comme sa *liseuse*) d'un ton infiniment juste et de couleur intéressante. Quelques-unes de ces toiles sont l'ornement de musées

de province. Le Louvre, le jour où il possédera une collection impressionniste, devra, pour être complet, posséder un Rouart.

Cette peinture a sa date. Elle rappelle les débuts du premier impressionnisme, bien dégagé de Corot, y pensant toujours, et gagnant sur Monet des précisions.

Les moyens de coloriste y sont bien inférieurs à ceux qu'ont acquis depuis les Monet, les Renoir, et en son temps Pissarro et aussi les pointillistes. Mais il y a de la franchise et de la fraîcheur, et il semble qu'on sente que cette émancipation de l'œil devant la nature étant tout récente, on peignait, dans ce groupe impressionniste, avec une ferveur, une adoration de la lumière, un souci de liberté très vif. Ce qui fait que cette peinture est charmante. En tout cas pour ceux qui très jeunes eurent en voyant ces peintures des sensations neuves, les premières qui différassent de celles du Musée, il demeure, en les revoyant ou en voyant pour la première fois des œuvres de ce temps, un souvenir de plaisir esthétique, qui les porte à croire qu'on n'a jamais aussi bien peint qu'à ce moment-là, et ce n'est peut-être pas, ce n'est probablement pas un mirage venu du fond du passé.

§

On n'aura point de surprise à l'honnête et froide exposition de Mlle **Paule Carpentier**. L'art de M. **Jules Cayron** est connu : académique, en dehors, quelquefois langoureux, quelquefois brutal, très mondain, bien peu esthétique, voulant imiter Boldini ou Caro-Delvaille, les rappelant trop sans les faire oublier un instant. M. **Fernand Salkin** a mis son exposition sous le patronage de Mistral. Des toiles, qui ne sont point sans intérêt pictural, ont cette bonne fortune de donner de la maison de Mistral, à Maillane, de la maison du juge où naquit Mistral et de tout ce pays de Maillane et des Baux qui fleure la belle poésie, des images exactement documentaires, et c'est très intéressant pour ceux qui aiment le grand Félibre et cela aura sa place exacte au Museon Arlaten. Des visions d'Avignon, de Villeneuve, de Sanary, des vieilles rues de Marseille ont du charme, de la vivacité. Le peintre a aimé la nature et les êtres devant lesquels il s'est arrêté et cette sympathie est communicative.

§

L'Exposition de Mme **Lisbeth Delvolvé-Carrière** témoigne d'un gros effort, de très nets progrès, dans des tableaux de fleurs d'une atmosphère plus claire qu'autrefois tout en gardant l'enveloppement et le mystère qui s'y traduisaient à travers un procédé moins délié. Des paysages de villes harmonieux voisinent avec de bonnes pages décoratives, des bassins aux cygnes pris à des lumières de jours différents, et de jolies colorations autour de la sereine glissade des

beaux oiseaux sur l'étang uni. Il y a de bonnes natures mortes. L'essentiel de l'exposition demeure ces tableaux de fleurs d'une poésie très pénétrante et de vie accentuée où excelle Mme Delvolvé-Carrière.

L'art de **M. Rabier** est spirituel ; il a trouvé une très amusante formule qui humanise l'animal, c'est-à-dire lui communique les gourmandises, les poltronneries, les curiosités, les égoïsmes de l'homme ; il s'est servi de l'enfant pour créer des jeunes chiens, il a illustré La Fontaine à sa manière qui n'est ni celle de Granville, ni celle de Doré, ni celle de Peter, mais qui a sa valeur. D'ailleurs, il a beaucoup observé l'enfant, il s'en fait admirablement comprendre, et au jour de l'an l'existence de ses albums rendent un réel service aux personnes qui veulent amuser les enfants par l'image sans les laisser toucher par la rondouillardise des vignettistes ni par les mauvaises plaisanteries de tant d'illustrateurs pseudo-comiques ; à ce moment-là M. Rabier devient presque d'utilité publique ; c'est un mérite.

§

L'Exposition de M. **Robert Mortier** à la galerie Devambez comporte une centaine de toiles d'accent très divers dans une unité de recherche très définie. On sent que, maître dès ses débuts d'un très harmonieux talent de tachiste, avec le don de faire à la fois vivant et ouaté, papillotant et serré, dans une mise en page très agréable, Robert Mortier s'est haussé à la synthèse, pour mieux connaître son art s'est imposé des disciplines et presque fait violence à son tempérament pour en augmenter la compréhensivité. Après des années de recherche, il est naturellement revenu, comme tous ceux qui ne se trompent pas, à ses dons propres et à des visions d'une couleur très complexe et très douce, en de moelleux ensoleillements, mais en gardant la puissance qui permet de rendre les ciels d'orage, les routes sanguinolentes sous le coucher de soleil et les aspects rugueux de la terre. C'est un peintre aussi de la forêt ; il la connaît, l'aime, la pénètre bien, il en rend saisissables les perpétuelles évolutions de coloration, il en détaille la vivante arabesque ornementale ; il est arrivé sur ce point à produire des pages infiniment curieuses et toutes peuplées du plus exact bruissement naturiste. Son exposition est des plus intéressantes. Pour s'être tenu à l'écart des groupes et des expositions, Robert Mortier recueille l'avantage d'être jugé sur tout un considérable labeur, qui donne la preuve d'un grand talent et d'une patiente recherche à noter toutes les délicates nuances de l'ensoleillement du village et de la forêt.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

M. Albert Giraud : *La Frise Empourprée* (Edit. Lamertin, Bruxelles). — M. François Lègnard : *Babylone* (Ed. Lamberty, Bruxelles). — M. Franz Hellens : *Les*

Hors-le-Vent (Librairie Moderne, Bruxelles). — Une anthologie Eugène Demolder. — M. Louis Delattre : *Pour l'âme belge* (Association des Ecrivains Belges, Paris, Bruxelles). — M. Gustave Vanzype : *Les Liens* (G. Van Oest, Bruxelles). — M. Camille Lemonnier : *Edénie* (Lamberty, Bruxelles). — Anvers au vingtième siècle. — M. Toussaint Van Boelaere : *Eene Legende van O. L. V. van Halle* (Gand). — L'exposition de tableaux de M. Maurice Blieck. — *La Farce du Cuvier* au Théâtre de la Monnaie.

La Frise Empourprée, tel est le titre d'un nouveau recueil de vers que M. Albert Giraud vient de publier chez Lamberty, à Bruxelles. Ce livre est à peu près conçu dans le même esprit que *la Guirlande des Dieux*, le volume précédent, et la forme en est plus châtiée, plus opulente, plus ferme, à la fois plus sonore et plus colorée que jamais. En dépit de la sûreté et de la perfection avec lesquelles cet artiste manie le vers français, surtout le vers alexandrin, M. Giraud est demeuré un artiste bien flamand par sa sensualité coloriste. Sous ce rapport on pourrait le rapprocher d'Albert Samain, le poète lillois. Ce sont l'un et l'autre des poètes essentiellement septentrionaux en dépit de leurs élégances et de leurs nostalgies méridionales ou latines. Ayant été amené comme tant d'autres écrivains d'ici — pour ne rappeler que Rodenbach, Van Lerberghe, Verhaeren, Maeterlinck et moi-même — par son éducation, les traditions de sa famille, son milieu, ses goûts et bien d'autres causes et circonstances à choisir la langue française comme moyen d'expression, comme celle en laquelle il s'interpréterait le plus complètement, Giraud a voulu connaître cette langue à la perfection et il y est parvenu. Et s'il a créé des œuvres aussi vigoureuses, aussi musclées et sanguines, aussi corsées de ton, de relief et de modelé que la belle peinture flamande, sa poésie est aussi aristocratique, d'aussi impeccable facture, de métier aussi accompli que les vers des meilleurs Parnassiens de France, les Banville, les Heredia, les Leconte de Lisle. Tels de ses poèmes de grande allure évoquent les tableaux de deux de nos maîtres peintres, Henri de Braekeleer et Henri Leys, du second surtout, qui, lui aussi, subissait la hantise du passé et peignait des compositions hors du siècle présent. Jusqu'à présent M. Giraud, satirique aussi mordant que lyrique de grand souffle, dont l'intelligence s'apparente à celle des Aristophane et des Heine, semblait avoir fait deux parts de son talent, aiguisant son esprit acerbe et barbelant ses épigrammes dans des articles de combat ou plutôt d'escarmouches et réservant son lyrisme, ses élévations, ses aspirations idéales, ses grandes envolées pour la seule poésie. Dans ses derniers poèmes, il fait une plus grande part à l'esprit et à l'ironie. Par réaction contre les leurres d'un courant bassement égalitaire et niveleur et les abus d'une certaine démocratie impliquant la haine de toute supériorité, de toute élite, préconisant donc un vandalisme plus redoutable que celui des pharisiens les plus fanatiques, on s'expliquait que M. Gi-

raud se fût tourné, par exemple dans *Hors du Siècle* et *Sous la Couronne*, vers des civilisations aussi aristocratiques qu'artistiques, et qu'il se fût épris avec une arrogance de condottière et de cardinal politique, de ces princes raffinés et pervers de la Renaissance italienne ou française, des Médicis et des Valois. Aussi nous produisait-il souvent l'effet d'un arrière-neveu de Ronsard et de Desportes égaré dans nos temps industriels où l'on n'a jamais attenté avec tant de sournois protestantisme à la liberté des hommes sous prétexte de faire le bonheur de l'humanité. Dans ses derniers livres, l'esprit de la Renaissance ne contente même plus Albert Giraud, il retourne à la Grèce, il redevient païen, il se fait le contemporain de Phidias et de Sophocle. Les deux vers de Sainte-Beuve qu'il donne pour épigraphe à sa *Frise Empourprée* nous édifient d'emblée sur le génie de ce livre :

> Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit.
> Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit.

A des poèmes essentiellement païens, dont quelques-uns, tels *Ganymède*, *les Litanies de Mercure*, *l'Hymne à Eros*, témoignent d'une grâce et d'une souplesse qui manquaient parfois aux précédents recueils de vers, aux compositions somptueuses, mais quelque peu gourmées et non tout à fait dépouillées de cette atavique lourdeur flamande que M. Giraud se flatte de secouer, lourdeur et raideur qui figent aussi quelque peu les superbes fresques de Leys,— à ces poèmes délicieux, parfois légers, mutins comme ceux des poètes de l'Anthologie, il ajoute quelques pièces où cette grâce antique se rehausse d'une exquise sensibilité moderne, par exemple dans cette merveilleuse transposition du portrait de Lord Philippe Wharton par Van Dyck.

M. François Léonard, à qui nous devons une couple d'ouvrages de réelle valeur, vient de publier *Babylone*, des poèmes lesquels, par leur forme élégante et ferme, leur rythme musical mais un peu monotone, leur régularité majestueuse, leur faste verbal, s'apparentent souvent à la manière d'Albert Giraud, c'est-à-dire du meilleur Parnasse. Mais par le fait même de la civilisation spéciale que M. Léonard nous suggère, il règne dans cette poésie quelque chose de plus farouche et de plus mystérieux. M. Léonard est surtout un descriptif. Il nous évoque de troublants décors et des foules étonnamment plastiques. Il est un peintre souvent prestigieux en attendant de nous émouvoir par plus de pathétique et de nous intéresser par plus de psychologie. C'est, dans tous les cas, une de nos jeunes personnalités les mieux douées.

A signaler une réédition des *Hors le Vent*, le très original recueil de contes ou mieux d'impressions, de croquis visionnaires, par

M. Franz Hellens. En les relisant, j'en pense encore plus de bien que je ne vous en ai dit autrefois. C'est vraiment là un livre, un nouveau livre.

Les Belges Flamands ou Wallons feront bien de lire une petite brochure que M. Louis Delattre, le conteur si justement admiré et affectionné, intitule *Pour l'âme belge* et dans laquelle, avec les Picard, les Pirenne et tant d'autres esprits éminents, il montre combien l'union entre les deux populations est indispensable à la vie de la Belgique. M. Delattre s'est livré à un travail très intéressant ; par ses recherches il est arrivé à cette découverte édifiante que dans certains milieux populaires wallons où le français n'est pas parlé couramment existe une langue composée d'un mélange de mots romans et de mots flamands. Le Hennuyer des bords de la Sambre a incorporé dans son patois une jolie part du vocabulaire flamand. Et M. Delattre nous donne une longue et curieuse liste de ces mots. « Un simple coup d'œil sur le patois d'un village, dit-il ensuite, vient de nous montrer tout ce qu'il y a de long commerce, d'habitudes prolongées, de persévérante fraternisation entre les deux races de Belgique. Nous, les soi-disant intelligents, ou du moins les « instruits », n'installons pas la haine, où le peuple en son instinct a déjà appelé l'amour : dans la question des langues. »

L'éditeur Van Oest publie en coquet volume *les Liens*, la noble pièce de M. Gustave Van Zype qui a eu une longue série de représentations au Théâtre du Parc, avec l'excellent comédien Henry Krauss dans le rôle principal.

Edénie, la tragédie de M. Camille Lemonnier, mise en musique par M. Léon Dubois, a été représentée aussi avec grand succès au théâtre lyrique d'Anvers.

Le mois a donc été favorable à nos auteurs dramatiques. En ce moment le gouvernement s'occupe de la création de ce théâtre d'art, réclamé depuis si longtemps et sur la scène duquel on ne représenterait pas exclusivement des pièces dues à nos nationaux, mais les chefs-d'œuvre dramatiques de toutes les littératures, de préférence, pourtant, les œuvres que nos entrepreneurs de spectacles ne nous font entendre que rarement, disons même qu'ils ne nous représentent jamais, celles des Grecs, des Shakespeare et des autres Elisabéthians, le théâtre espagnol de Lope de Vega, de Calderon et de leurs contemporains ; le théâtre des romantiques allemands, anglais et français, sans négliger le théâtre de vos tragiques modernes : Souchon, Péladan, Joachim Gasquet, Samain, Quillard, Herold, Gide, de Gourmont, Rachilde, et de dramatistes plus récents encore : Ghéon, Duhamel, Claudel, etc., etc.

Un architecte anversois, M. Henri Blomme, dans une brochure intitulée *Anvers au Vingtième Siècle*, préconise d'excellents projets

d'embellissement de notre grande métropole commerciale, entre autres la construction d'un bâtiment dans le même style que celui de l'hôtel de ville actuel et qui s'élèverait à côté de celui-ci. Ce monument nouveau serait surmonté d'une tour reproduisant celle qui dominait autrefois la Maison Hanséatique, due, comme l'hôtel de ville, au célèbre Corneille Floris, alias De Vriendt.

La collection d'anthologies publiées par les soins de l'Association des Ecrivains belges vient de s'augmenter de celle consacrée à Eugène Demolder, le génial romancier de *la Route d'Emeraude*.

M. Toussaint Van Boelaere publie en flamand une fort jolie légende se rapportant à la vierge miraculeuse de Hal.

En fait d'expositions, il y eut au Cercle artistique celle de M. Maurice Blieck, vraiment sensationnelle, la plus prenante, la plus significative et révélatrice de toutes celles de cet hiver. M. Maurice Blieck s'est placé par ses dernières œuvres à la tête de nos paysagistes. Il a la puissance, le souffle, le lyrisme, un métier épatant, à la fois fougueux et délicat, vigoureux et vibrant ; c'est un vrai peintre, à la pâte savoureuse, au pinceau triomphant, à l'œil d'une sensibilité et d'une sympathie sans égales. Avec cela, moderniste, dans le sens le plus généreux. Il est l'interprète, pour le moment sans rival, des grands navires dans les ports d'Anvers, d'Amsterdam et de Londres. Ses marines ont une grandeur, une portée véritablement épiques. Il chante aussi les travaux énormes, constructions ou démolitions, qui s'exécutent dans nos villes à grand renfort d'équipes ouvrières, souverainement décoratives, et avec un formidable appareil d'engins et d'outils de formes fantastiques, monstrueuses, inquiétantes. Il nous rendra aussi le grouillis de nos rues babyloniennes, par exemple le spectacle d'Haymarket à Londres, à l'heure où les magasins commencent à s'illuminer dans le brouillard et où la blancheur cruelle de l'électricité concerte avec les ors du gaz et les feux multicolores des réclames et des enseignes. Bref un tempérament, un créateur pour de vrai.

A la Monnaie, première de *la Farce du Cuvier*, due pour la musique à Gabriel Dupont : partition remarquable, modernissisme, à la fois archaïque et vivante, que l'orchestre exécuta magistralement et qui valut un gros succès aussi à M. Ponzio, à M^mes^ Symiane et Friché.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Stefan Zweig : *Erste Erlebnisse ;* Leipzig, Insel-Verlag, M. 3.50. — Felix Salten : *Das Schicksal der Agathe ;* Leipzig, ib. id., M. 3. — Paul Mahn : *Brigit Wiborg ;* Berlin, F. Fontaine u. C°, M. 2,50. — E. von Nesselrot : *Frau Loris Garnier ;* Berlin, ib. id. M. 5. — Herbert Eulenberg : *Schiller ;* Leipzig, Ernst Ro-

wohlt, M. 1. — Ignaz Jezower : *Schiller ;* Berlin, Hermann Hillger, M. 2. — Victor Basch : *La poétique de Schiller*; Paris, Alcan, 7 fr.50.— Memento.

Erste Erlebnisse. — Le subtil poète autrichien à qui nous devons une lumineuse étude sur Verhaeren, dont une traduction française a été publiée, s'essaie, dans quatre nouvelles, à analyser les premières curiosités de l'enfant devant les problèmes de la vie. L'esprit d'observation qui se manifeste avec une acuité si singulière quand la puberté s'éveille pousse l'imagination enfantine à se forger les histoires les plus extraordinaires. La déception est grande quand la cruelle réalité apparaît et avec elle le germe du pessimisme.

Cette sensibilité presque maladive de quelques cœurs très jeunes, M. Zweig s'est plu à en montrer les aspects divers. Une inconnue embrasse un petit Anglais, le soir, durant une promenade dans le parc d'un château. L'enfant croit la connaître, l'identifie avec la promptitude propre à son âge et son imagination éprise, vit sous l'empire d'un charme singulier, jusqu'à ce que le hasard d'une maladie lui fait découvrir que l'étrangère n'est pas celle qu'il croyait. C'est, en quelques lignes, le premier conte, où d'infinis détails donnent au récit une saveur particulière.

La brutalité d'un fait-divers, une gouvernante qui se noie, après avoir quitté la maison, pousse deux petites filles à scruter ce qui se passe autour d'elles et leur fait connaître le secret de leur famille. Plus loin, dans le troisième conte, *Brûlant secret*, c'est la jalousie d'un petit garçon qui épie le flirt de sa mère durant une villégiature balnéaire. Il surprend une scène où le « monsieur » devient trop pressant, veut défendre la mère qu'il croit en danger et — les convenances sociales l'exigeant ainsi — ne parvient qu'à se faire punir pour s'être mal conduit. Quand il aura demandé pardon au « monsieur », il sera saisi d'un tel sentiment de révolte qu'il rentrera à Vienne auprès de sa grand'mère. Mais, quand le père interviendra pour éclaircir le mystère, il restera d'un mutisme impénétrable, ayant tardivement compris qu'il y a là un mystère auquel il ne doit pas toucher.

Enfin la tendre aventure d'un vieillard épris d'une petite fille clot le cycle de ces récits, qui sont d'un poète épris des jeux gracieux des âmes et des phrases.

Das Schicksal der Agathe. — M. Félix Salten a encadré une amusante nouvelle de la vie cosmopolite entre deux récits moyen-âgeux écrits dans le style des vieilles chroniques allemandes. Il nous plaît de constater qu'il excelle à la fois dans les sujets légers qui ont fait sa réputation de bon conteur viennois et dans les pages graves dont la poussière des archives fournit le thème initial. Quand on a le goût de l'anecdote il est bon de se reposer des thés esthétiques en scrutant des parchemins oubliés.

Brigit Wiborg. — Ce roman, où le sujet paraît un peu mince, mais où l'étude psychologique de deux personnages est poussée assez loin, a paru pour la première fois dans le *Berliner Tageblatt*. Les quotidiens allemands sont las de publier des romans à l'eau sucrée et laissent aux nombreux *Familienblaetter* le soin d'offrir à leurs lectrices d'interminables histoires anodines et sentimentales. Bravement on se met maintenant à y faire du réalisme. Le changement qui s'opère dans le public d'outre-Rhin est extraordinaire. Les histoires de « couchage » ne choquent plus et on s'en donne à cœur joie. On « couche » beaucoup dans les romans allemands depuis quelques années. Ceci dit, revenons à Brigit Wilborg, qui n'est pas tout à fait une émancipée, mais qui, ayant pourtant fait le premier pas, le premier mauvais pas, n'éprouve pas beaucoup de scrupule à faire le second, pourvu que l'homme qu'elle rencontrera se trouve être à son goût.

Il y a beaucoup de littérature dans le « goût » que manifeste Brigit Wiborg et comme elle rencontre au « Club de l'Avenir », où il fait des conférences, un docteur Hansen qui est encore un tout jeune homme, elle passera plusieurs mois à se livrer avec lui aux agréments de la conversation, avant de le laisser entrer dans sa chambre à coucher. Et encore y met-elle les formes. Il lui faut la campagne, deux chambres où l'on sera simplement voisins pendant deux jours avant que la porte de communication ne finisse enfin par s'ouvrir. Brigit et le docteur Hansen ne sont pas des « philistins » et pourtant ils finissent par faire l'amour comme tout le monde. Leur aventure nous est narrée avec humour par M. Paul Mahn, qui est l'auteur d'un copieux ouvrage sur la vie et les œuvres de Maupassant et qui, par conséquent, nous paraît avoir été à bonne école.

Frau Loris Garnier. — Mlle de Beer s'est mariée, mais en épousant Fritz Garnier, qui pourtant a divorcé pour ses beaux yeux, elle n'a pas trouvé le bonheur. Est-elle capable de le trouver jamais ? Il ne semble pas, car elle est le type de la détraquée égoïste et jouisseuse qui, malgré une certaine retenue morale, cherchera toujours à semer autour d'elle la discorde et les catastrophes. La vie bourgeoise ne saurait satisfaire cette exaltée qui s'éprend d'un pianiste, lequel aime du reste ailleurs. Elle empoisonne sa rivale, sous prétexte de sauver le génial musicien d'une existence médiocre, et finit par errer dans le monde sans trouver le bonheur. A Paris, elle séduit un prêtre et tombe dans le mysticisme. Rappelée au lit de mort de sa mère, au moment où elle croit enfin pouvoir réaliser son rêve, elle perd à la fois l'amant et le seul être par lequel elle gardait encore quelques attaches avec la société. La belle Loris, qui croyait pouvoir vivre « en beauté », s'aperçoit enfin de son néant et il ne lui reste plus qu'à disparaître.

Ce long roman, où les tableaux de la vie contemporaine allemande sont brossés non sans talent, est écrit dans une langue heurtée et inégale, de telle sorte que les mobiles qui poussent l'héroïne à des actes extravagants ne nous apparaissent pas toujours très limpides. Des pages de journal interrompent parfois la monotonie du récit. Ce sont les meilleures du livre. On voudrait plus de sincérité aussi bien chez l'auteur que chez cette folle Loris que M. de Nesselrot s'est plu à parer à la fois de toutes les vertus et de tous les vices.

§

Schiller. — M. Herbert Eulenberg, qui s'est amusé à nous conter récemment de *Singulières Histoires*, a fait une conférence sur Schiller dans le seul dessein de magnifier le poète de l'impératif catégorique. L'époque et le milieu où se développa son génie doivent nous faire comprendre son œuvre, sur quoi l'abus des formules scolaires a répandu une bonne dose d'ennui.

Rendre Schiller de nouveau « vivant » aux yeux de l'Allemagne moderne, telle est la tâche que s'est imposée M. Eulenberg. Il rappelle des paroles dures de Nietzsche, tout en affirmant qu'il veut les oublier. Son éloquence, qu'il couronne par une apologie en vers, est assez persuasive pour nous faire admettre qu'il existe « une nouvelle position du problème Schiller ».

En même temps nous parvient un petit résumé d'articles que M. Ignaz Jezower a empruntés à la revue *Die Gegenwart* depuis sa fondation en 1872 jusqu'en 1909 et qui démontre que la critique allemande ne s'est jamais désintéressée du grand contemporain de Gœthe. Une introduction de M. Jezower s'intitule « Schiller et la réalité » et il y est démontré que le poète fut sans cesse victime d'une fatalité qui entretenait la désharmonie entre son œuvre et sa vie.

Signalons, pour finir, le copieux travail de M. Victor Basch sur la *Poétique de Schiller*, qui est, comme le dit l'auteur, « un essai d'esthétique littéraire ». On y trouvera l'exposé des lignes essentielles de cette poétique telle que Schiller l'a fixée lui-même dans son *Traité sur la Poésie naïve et sentimentale*, et, subsidiairement, dans la Correspondance de Schiller avec Kœrner, Gœthe et Guillaume de Humboldt. M. Basch recherche ce que valent les théories de Schiller, non plus seulement par rapport aux hypothèses dont il part, mais en dehors de toute considération historique, d'une façon absolue. Il oppose aux vues de Schiller celles qui lui paraissent d'accord avec les résultats de la science esthétique contemporaine, celles auxquelles il est lui-même arrivé.

§

Memento. — En tête de *Das literarische Echo* (1er avril), M. Karl Hans Strobl publie une étude sur « la lutte contre la mauvaise littérature », entre

prise récemment par les professeurs des écoles secondaires allemandes. Il montre la difficulté du problème, surtout au moment où les classes dirigeantes reviennent au romantisme, et où il est particulièrement mal aisé de faire comprendre au peuple que son goût pour les romans policiers et les grossières déformations sentimentales — qui est son romantisme à lui — est un goût pervers. « Le meilleur remède contre le mauvais livre, c'est le livre meilleur. Non pas le livre ennuyeux ou celui qui sera considéré comme tel. Le curé et le barbier ont brûlé la plus grande partie de la bibliothèque de Don Quichotte, mais ils ont mis à part quelques-uns de ses livres de chevalerie. Non point parce qu'ils étaient ennuyeux, mais parce qu'ils leur paraissaient véritables, avec la joie des merveilles, des dangers et des aventures qu'ils évoquaient ; parce qu'ils ont paru propres à élever le sens de la vie en prêtant plus de couleur à l'imagination. Ce sont aussi de pareils livres qu'il nous faut chercher. — Deux articles sont consacrés à Liliencron : l'un à sa correspondance, que vient de publier M. Richard Dehmel, et dont parle M. Monty Jacobs, l'autre à ses œuvres complètes, dont la publication est également commencée et qu'analyse M. W. von Molo.

Deutsche Rundschau (avril) commence la publication d'une série de lettres inédites d'Annette de Droste-Hülshoff, la grande poétesse catholique, à son amie Elise Rüdiger. M. Berthold Litzmann consacre un article aux « années d'apprentissage du théâtre allemand ».

M. Konrad Weiss présente l'œuvre d'Eugène Carrière, dans *Hochland* (avril). Les reproductions qui accompagnent cette étude très chaleureuse sont de premier ordre. Le professeur Fassbender étudie l'œuvre de l'Armée du salut au point de vue catholique.

Des inédits de J.-J. Widmann se trouvent en tête du sommaire dans ce dernier fascicule des *Süddeutsche Monatshefte* (avril) qui, surtout au point de vue des articles politiques, est des plus intéressants. M. Arturo Farinelli, de Turin, soumet à une âpre critique l'histoire de la littérature italienne du père Jésuite Alexandre Baumgartner, qui n'est qu'une longue apologie de la papauté. Des lettres inédites de Mœrike sont communiquées par M. H. Uhde-Bernays.

La revue hebdomadaire *Pan*, dont M. Alfred Kerr reprendra la direction dans le courant du mois d'avril et dont l'administration passe de la maison Paul Cassirer au « Hammer-Verlag », fait paraître une étude de M. Kayser sur la « Franziska » de Wedekind (28 mars).

Deutsche Kunst und Dekoration (avril) présente l'œuvre du peintre Reinhold Max Eichler, de Munich, qui cultive un plein air un peu rétrograde. Les statues, les médailles et les bas-reliefs de Benno Elkan, à Alsbach, que nous révèle M. Fried Lübbecke sont d'une belle inspiration classique. L'hôtel « Atlantic » de Hambourg a renouvelé son installation avec le concours de nombreux décorateurs allemands. M. K. O. Hartmann en vante l'élégance et le confort.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Hilaire Belloc : *First and Last*, 5 s., Methuen. — G. K. Chesterton : *Le Nommé Jeudi*, 3 5o, Editions de la « Nouvelle Revue Française ». — C. Dawbarn : *France and the French*, 10 s. 6 d., Methuen. — Maurice Baring : *The Russian People*, 15 s., Methuen. — Emile Lauvrière : *Edgar Poe*, 2,5o, Bloud. — Firmin Roz : *Le Roman Anglais Contemporain*, 3.5o, Hachette. — Jules Douady : *La Mer et les Poètes Anglais*, 3.5o, Hachette. — Lionel Johnson : *Post Liminium : Essays and Critical Papers*, édited by Thomas Whittemore, 6 s., Elkin Mathews. — Aleister Crowley : *Ambergris*, 5 s., Elkin Mathews. — Ezra Pound : *Canzoni*, 3 s. 6 d., Elkin Mathews. — Henry de Vere Stacpoole : *Poems and Ballads*, 3 s. 6 d., John Murray. — Henry Bryan Binns : *The Adventure*, 2 s. 6 d., A. C. Fifield. — Eden Phillpotts : *Wild Fruit*, 5 s., John Lane. — Rev. W. Tuckwell : *Lycidas, a monograph*, 2 s. 6 d., John Murray. — C. T. Onions : *A Shakespeare Glossary*, 2 s. 6 d., Clarendon Press.

Il n'est pas habituel, en Angleterre, de fonder des écoles littéraires, à l'instar de ce qui se fait en France. Les écrivains, poètes ou prosateurs, sont individualistes, si nous devons les étiqueter d'une désignation à consonance de ce genre. Cependant, il se trouve parfois des coteries, ou plus modestement des groupes qui ne sont pas tant réunis par certaines tendances, certaines opinions ou théories, que par une camaraderie qui remonte dans la plupart des cas aux années d'Université. De par l'influence d'un enseignement commun, il se rencontre que les membres de ces groupes professent des idées quelque peu semblables ; mais comme leur tempérament conserve une indépendance naturelle, leurs convictions s'en ressentent et on leur découvre vite des divergences essentielles, quelquefois. L'auteur de **First and Last**, Mr Hilaire Belloc, appartiendrait à un groupe assez curieux, dont le personnage le plus remuant, le plus audacieux peut-être, et certes le plus paradoxal, serait Mr G. K. Chesterton, dont on peut lire en français **Le Nommé Jeudi**, traduit fidèlement et adroitement par M. Jean Florence. Mr Hilaire Belloc, de qui le nom indique l'origine, a fait son service militaire en France, au 8e d'artillerie, à Toul, en qualité de citoyen français, ce qui ne l'empêche pas d'être à l'heure actuelle et depuis 1906 membre de la Chambre des Communes. Nous avons déjà maintes fois signalé ses livres, au fur et à mesure qu'il les publiait ; celui à l'occasion duquel nous dissertons aujourd'hui est un recueil d'essais fort variés. Il est agréable d'écouter Mr Belloc causer de ces sujets si divers ; il le fait avec une érudition aimable autant que sûre, et un sens artistique des mieux avisés. Peut-être, pourrait-on lui reprocher un peu trop souvent le ton du professeur parlant *ex cathedra*, car, alors, il risque qu'on le méprenne pour un prédicant saumâtre, ou un pion grincheux. Mr Belloc a des mépris et des dédains très légitimes, mais qu'il sache les exprimer avec le sourire ; l'acrimonie gâte tout, et on le regrette d'autant plus qu'on a eu plus de plaisir à passer de délicieux instants avec ce séduisant causeur.

§

Si l'on a quelque peu habité des pays étrangers, on éprouve une certaine stupeur devant la hardiesse de ces voyageurs qui parcourent une contrée civilisée pendant quelques semaines, se promènent de ci de là, et, de retour chez eux, rédigent pour leurs compatriotes des volumes copieux pleins de jugements péremptoires sur le peuple imprudent qui leur fit accueil. Il ne faut certes pas décourager ces bonnes volontés, bien au contraire; bon nombre de ces explorateurs ont su voir avec perspicacité et leurs réflexions sont à coup sûr judicieuses : je n'en veux pour preuve que les brillants volumes de Jules Huret qui offrent la plus captivante lecture qu'on puisse désirer. Mais d'après la somme fantastique de choses que ces livres nous apprennent, il est aisé, à la réflexion, de supputer tout ce qu'il reste encore d'inconnu après ces éblouissantes révélations. Cela est fort évident si l'on examine un livre comme celui de Mr Dawbarn : **France and the French**; l'auteur, qui a résidé en France pendant une dizaine d'années, possède indéniablement une connaissance générale excellente du sujet qu'il traite ; mais si exact observateur qu'il ait été, il est facile de le prendre en défaut. Ce serait peu courtois de notre part, car vraiment si, sur les questions artistiques et littéraires, Mr Dawbarn semble émettre des appréciations un peu superficielles, il n'ignore rien, par contre, de sujets plus naturellement accessibles à un étranger, comme par exemple notre système judiciaire, et l'instruction publique. Et l'on doit s'estimer heureux d'être si bien connu d'un étranger aussi bienveillant et aussi intelligent.

§

Notre incompétence nous interdit de porter un jugement sur l'ouvrage que Mr Maurice Baring appelle **The Russian People.** Il nous a semblé seulement que le titre était trop ambitieux pour ce livre, et que le peuple russe diffère très certainement de l'esquisse un peu confuse et souvent contradictoire que nous en donne l'auteur. Mais Mr Baring est allé en Russie, et lorsqu'il se met à décrire ce qu'il a vu, paysages et scènes, on ne pense plus à faire d'objections, car il a une rare magie de style; on oublie de discuter et de critiquer, tant on lui est reconnaissant du plaisir qu'il dispense avec tant d'élégance et de charme.

§

Dans l'excellente collection, les « Ecrivains Etrangers », où ont déjà paru les monographies sur Chaucer, par M. E. Legouis, sur les sœurs Bronte, par M.E.Dimnet, et sur Tennyson, par M.Firmin Roz, il vient de paraître un volume sur **Edgar Poe**, dû à M. Emile Lauvrière. On se souvient qu'il y a sept ans M. Lauvrière a publié une volu-

mineuse étude sur *Edgar Poe, sa vie et son œuvre* (Alcan), qui était aussi complète que le permettaient les renseignements acquis à cet époque. Mais l'ouvrage qui nous occupe ici est soumis à un autre plan: M. Lauvriere en a fait une biographie critique où l'analyse des contes est condensée en un chapitre et celle des poésies répartie dans la vie du poète. L'auteur y a ajouté certaines informations nouvelles; il a procédé à certaines rectifications biographiques, et il a mis à profit la très complète *Virginia Edition*, des œuvres de Poe: il réédite, formulée en des termes à peu près identiques, la solution des nombreux problèmes psychologiques que pose le cas complexe de Poe. Souvent, sans doute, ceux que passionne l'admirable génie se refuseront à admettre certains jugements de M. Lauvriere, et surtout « l'inévitable conception pathologique d'un sujet si éminemment morbide ». Sans vouloir en discuter ici, nous nous contenterons de signaler le consciencieux travail du critique et de reconnaître que M. Lauvriere est un de ceux qui ont le plus fait pour « éclaircir le mystère de l'énigmatique conteur américain ».

§

« Peut-être ne nous serions-nous pas arrêté aussi volontiers au roman anglais contemporain, s'il nous parlait moins de l'Angleterre contemporaine. » Il sera bon de garder en mémoire, avant de lire son livre, cette déclaration que M. Firmin Roz place au début même de son avant-propos. Sous ce titre : **Le Roman Anglais Contemporain**, M. Roz n'a pas entendu faire une étude d'ensemble sur les principaux romanciers anglais contemporains ; il a pris seulement cinq des plus représentatifs d'entre eux pour voir lui-même à travers leur œuvre et montrer au lecteur français ce qu'est aujourd'hui la vie en Angleterre. Sans s'égarer hors de la littérature, M. Roz a fait là d'excellente psychologie sociale. Il commente les œuvres des auteurs qu'il a choisis, il en fait goûter les mérites et la beauté, et tout à la fois il présente un tableau très exact et très complet de la vie et de la société anglaises, à divers moments de leur évolution pendant ces cinquante dernières années. Pour le choix de ses romanciers, M. Roz a fait preuve d'un discernement clairvoyant; il étudie tour à tour George Meredith, Thomas Hardy, Mrs Humphry Ward, Rudyard Kipling et H.-G. Wells, auteurs des plus dissemblables et qui se complètent admirablement. Dans ses analyses, M. Roz témoigne d'une perspicacité pénétrante, et c'est avec une singulière ampleur de vues qu'il tire de ses développements des conclusions d'ordre général. Il est à souhaiter qu'il nous donne un ou plusieurs recueils d'essais du même genre dans lesquels il étudiera quelques autres romanciers dont la renommée grandit de jour en jour.

Voilà un livre qui manquait, se dit-on en ouvrant **La Mer et les Poètes Anglais**, et quand on l'a lu, cette réflexion s'impose que nul ne pouvait mieux le faire que M. Jules Douady. Tout ce qui est impressions et méditations personnelles offre, dans ces pages, un intérêt captivant, car si M. Douady est un érudit et un savant, il se révèle à tout moment un artiste et un poète. Il semble qu'un ouvrage aussi ingrat pourtant qu'un dictionnaire anglais-français et français-anglais des termes de marine, qui indique une spécialisation si particulière, ait préparé M. Douady à cette séduisante tâche d'exposer l'harmonieuse continuité de la poésie de la mer dans la littérature anglaise. L'auteur étudie tour à tour, à ce point de vue, Chaucer, Spenser, Shakespeare, Milton, Wordsworth, Shelley, Byron et Tennyson, — dont le *Childe Harold* et l'*Enoch Arden* sont sévèrement traités ; — puis, dans la période moderne, ce sont Kipling, R. L. Stevenson et Swinburne. On est surpris de ne trouver, dans ce beau livre, aucune mention du poète Thomas Campbell, l'auteur inoublié de *Ye Mariners of England* et de *The Battle of the Baltic*. Souhaitons une prochaine édition pour que l'auteur, dans l'intervalle, puisse réparer cet oubli et consacrer aussi un chapitre nouveau à Joseph Conrad.

§

Ne nous a-t-on pas fait attendre trop longtemps cette édition posthume des œuvres de Lionel Johnson ? Le premier volume, intitulé **Post Liminium. Essays and Critical Papers by Lionel Johnson**, est publié par les soins de Mr Thomas Whittemore, et ce n'est pas sans une certaine émotion que l'on relit ces essais et ces études critiques. D'abord, on a la crainte de s'apercevoir qu'ils « datent », ou que, l'actualité leur faisant défaut, ils aient perdu tout intérêt. Mais il n'en est heureusement rien. La qualité de ces pages est uniformément égale, et d'un niveau très élevé ; elles permettent de juger de ce qu'aurait pu être l'œuvre d'un esprit aussi cultivé et aussi sagace, si une mort prématurée n'avait réduit à néant tant de belles promesses. Nous reviendrons sur ce volume, lorsque ceux qui doivent contenir les poèmes et la correspondance auront paru.

§

Parmi les recueils poétiques qui nous sont parvenus en ces derniers temps, nous signalerons brièvement : **Ambergris**, de Mr Aleister Crowley, d'une inspiration singulièrement puissante, diverse et déconcertante ; il en faut savourer la malicieuse préface. **Canzoni**, par Ezra Pound, où la technique et l'inspiration se ressentent de l'influence dantesque. **Poems and Ballads**, par

Henry de Vere Stacpoole, un choix de « songs » habilement rimés. **The Adventure**, par Henry Bryan Binns, tragédie en cinq actes, en vers, sur la rencontre d'Ulysse et de Circé. **Wild Fruit**, par Eden Phillpotts, divertissements d'un esprit délicat qui nous donne, avec ses romans, de plus solides nourritures.

§

A tous ceux qui admirent Milton, signalons la monographie que le Rev. W. Tuckwell consacre à **Lycidas**; la reproduction du texte original, avec ses suppressions et corrections, est précédée d'une précieuse introduction et suivie d'une analyse critique et philologique des plus intéressantes. Enfin, nous recommandons comme un livre indispensable à tous ceux qui veulent lire Shakespeare dans le texte, le très complet **Shakespeare Glossary**, compilé par Mr C. T. Onions.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

Un jubilé littéraire : J. L. Caragiale. — Dim. Anghel : *Fantôme*, Minerva, Bucarest — Mih. Sadoveanu : *Apa mortilor*, Minerva, Bucarest. — C. Sandu-Aldea : *Ape mari*, Minerva, Bucarest. — Deux traductions *d'Hermann et Dorothée*. — J. M. Rascu : traduction de *Polyphème*.

Ce 29 janvier vx. st., c'est-à-dire vers notre mi-février, le monde des Lettres roumaines s'avisa tout à coup que, le lendemain même, Caragiale passait le seuil de sa 60e année. En Allemagne ou en Suède, pour les 60 ans de Strindberg, des milliers de personnes avaient manifesté devant la maison du poète. A Bucarest on était bien capable d'en faire autant pour Caragiale. Aussitôt la Société des Ecrivains roumains, la Presse littéraire et politique, la Direction des Théâtres Nationaux, le Ministère de l'Instruction publique élaborèrent un magnifique progamme pour solenniser cet anniversaire.

Une seule difficulté se présentait : le Maître habite Berlin. Qu'à cela ne tienne ; il a le pied poudreux ; on le prierait de venir. Et cela durerait trois jours. Le dimanche il arrivait. A la gare l'attendaient les écrivains, les artistes dramatiques, les reporters, les étudiants et les élèves des lycées. Avec une rare bienveillance, M. C. C. Arion avait apostillé de sa main la pétition qui requérait le concours du Gouvernement : « Pour la fête de l'insigne écrivain, j'autorise les élèves du cours supérieur des lycées à sortir à sa rencontre. » A 3 heures de relevée, conférences sur les œuvres et lectures d'extraits choisis. Le soir, « procession » aux lampions et sérénade chorale sous les fenêtres du jubilaire. Le lundi soir tous les théâtres du pays jouaient les pièces de Caragiale et toutes les Sociétés culturales lui consacraient une séance extraordinaire. Mardi soir enfin un

banquet devait réunir autour du Maître les divers comités organisateurs. La Cour elle-même s'était associée à ce festoyement : la Reine avait daigné annoncer une soirée littéraire au Palais. Quelques journaux poussèrent le zèle jusqu'à parler du centenaire qu'on allait célébrer !

Hélas ! faute d'un point, le programme fut réduit à néant : Caragiale ne vint pas ! Depuis Berlin il interdit formellement de jouer ses comédies dans la circonstance et somma ses amis de refuser aux journaux et revues qui préparaient un numéro spécial toute espèce de souvenirs, anecdotes, impressions concernant sa personne ou ses œuvres. Les Bucarestois n'en reviennent pas! Manquer une pareille occasion ! Pour quel motif Caragiale a-t-il bien pu « annihiler » d'aussi belles fêtes ? Quelle « hostilité » a-t-il contre les organisateurs ? D'où vient son « mécontentement » ?...

La prétendue animosité de M. Caragiale pourrait bien n'avoir été que de la tristesse.

L'intention de ces discours, conférences, hommages de toutes sortes n'avait rien que de parfait, si parfait qu'il n'en aurait rien fallu abandonner : la « procession » même aurait pu défiler sous un balcon symbolique. Mais appeler le Maître à y venir poitriner; lui, l'homme le plus spirituel de Roumanie, où cependant l'esprit ne manque pas; l'homme qui a ridiculisé toutes les prétentions tapageuses, les exagérations et les jobarderies pédantesques; lui, le grand comique des travers nationaux, que l'on peut à bon droit comparer à Molière; c'était là mal le connaître et montrer le peu de fruit que l'on avait tiré de ses écrits.

De notre point de vue étranger, le seul tort peut-être de ce vaste esprit c'est, jusque dans ses pages les plus artistes, d'avoir quelque chose de presque trop local; si haut qu'il s'élève, de se mettre encore à la portée d'auditeurs retardaires; de s'être attaché en un mot à des tares spéciales, presque momentanées, de ses compatriotes et contemporains. Mais le tort est peut-être le même du point de vue national; il a pris pour type « le Roumain mal civilisé de la fin du XIX^e^ siècle (Pomp. Eliade); il est l'analyste (c'est un autre Roumain qui parle, M. Locusteanu dans *Flăcara*) « de notre atmosphère viciée, de notre air saturé de mensonges qui veulent passer pour des vérités, de bêtise qui se prétend intelligente, d'immoralité qui simule la vertu ». Toutes ces choses, n'est-ce pas, ont disparu des mœurs sur le seuil du XX^e^ siècle, et l'on peut craindre, avec M. Pomp. Eliade, que les textes de Caragiale ne soient plus accessibles à ses arrière-neveux qu'à travers les scolies et paraphrases hypothétiques des glossographes de l'avenir. Heureusement, si ses traits d'esprit empruntent au faubourien et au boulevardier bucarestois un jargon évolutionnel, à peu près intraduisible, ses personnages, — dans les

nouvelles et croquis, comme dans son théâtre, — demeurent bien vivants. Son ironie attique n'est jamais du sarcasme; s'il montre les défauts tels qu'il les a vus, il garde l'indulgence paternelle de l'artiste pour les réalités les plus misérables; rien de ce qui touche à son pays ne le laisse indifférent; sous les critiques de son clair jugement, le cœur lui saigne de tant de faiblesses; les larmes d'attendrissement chez lui ne sont pas loin du sourire railleur; le sens des ridicules lui vient pour ainsi dire de l'amour; peu d'écrivains ont, autant que Caragiale, voulu le bien de leur pays, peu d'artistes y ont mieux contribué. Et cela ne périra pas.

Fantôme. Un titre peu roumain, mais un livre qui l'est bien et une œuvre vraiment littéraire. Ce sont des souvenirs du Iassy d'autrefois (un autrefois qui ne représente pas encore une vie d'homme !), un Iassy « heureux, oasis de verdure entourée de vignes fertiles, avec « des jardins enchantés où le chant des rossignols se mêlait à celui des « violons dans les bosquets ; asile béni, où s'étaient retirés nos grands « boyars, derniers gardiens d'un monde qui n'est plus ; une ville « d'abondance où l'étranger était accueilli avec effusion, parce qu'il « apportait des nouvelles d'ailleurs et parlait d'autres événements « que ceux accoutumés de notre vie patriarcale », tandis que le Iassy d'aujourd'hui est un « Iassy lépreux et vulgaire, où les métèques se sont installés et ont mis la main sur les vieilles demeures boyaresques, sur les jardins parfumés de jadis ». De son enfance mélancolique d'orphelin effrayé par la solitude, M. Dim. Anghel a conservé un don recueilli de l'évocation, où passent d'étranges nostalgies; une nature renfermée et sensible qui a reconnu de bonne heure qu'elle pouvait se suffire et qu'il n'y a pas de meilleur ami à qui se confier que soi-même. Puis les déceptions lui ont changé « le « sentimentalisme en ironie, la tendresse en sarcasme, et il a appelé « à la rescousse la haine et l'envie, qui lui furent une volupté ». Dans ce volume visionnaire, toutefois, il y a moins de forcènerie que de tristesse voilée, une piété des choses passées, l'angoisse du temps qui fuit. M. Anghel nous le dit aussi : « le remueur de souvenirs se cherche lui-même, et c'est sa propre vie qu'il désire retrouver auprès de ceux qui ont vécu avec lui dans la ville silencieuse et calme de son enfance ». Sa langue nuancée, aux harmonies subtiles, aux délicatesses musicales, mais riche aussi en couleurs et aux descriptions chamarrées d'images, rappelle que M. D. Anghel débuta comme poète, fut le chantre des fleurs d'abord.

Apa mortilor. Sur la douzaine de volumes que M. Sadoveanu a donnés de scènes de la vie roumaine, — nouvelles, esquisses, impressions, toujours intéressantes par le détail, quoique parfois de conception sommaire, — il n'y a que deux ou trois romans. Le dernier semble reprendre la donnée de *Floare ofilita* (fleur étio-

lée). Une jeune femme, mal mariée, presque vendue à un débauché de la ville, se retrempe à la campagne auprès de son aïeul, un robuste terrien de noble caractère, et va sans doute retrouver le bonheur dans l'amour d'un jeune propriétaire du voisinage. Cette partie du livre, pleine de toutes les poésies des champs et de la jeunesse, rappelle les meilleures pages du conteur qui y montre ses véritables dons d'écrivain. Les accessoires les moins utiles à la marche du roman ont encore la valeur de détails caractéristiques « de la société demi-cultivée, enlisée dans des habitudes sociales de transition » de la petite ville de province ; et l'opposition sans merci entre l'amosphère citadine foncièrement viciée et le coup de grand air de la vie rustique, rentre sans doute dans les principes de l'auteur. Mais la fin de l'histoire déconcerte : la jeune femme n'est pas encore heureuse. Son second mari, trop occupé de ses labours et de ses récoltes, bien qu'il l'aime passionnément, ne sait pas comprendre les aspirations vagues qui la tourmentent, pas lui dire les paroles idéales qui seraient la « réponse au chant de son cœur »... Alors, la nuit, elle se relève, se met à la fenêtre tandis qu'il dort de fatigue, et le rêve de sa vie lui apparaît comme ce mirage, au ras des plaines, que le langage populaire appelle *l'eau des morts*, *apa mortilor*. C'est un peu tiré par les cheveux. Ferait-elle pas mieux de partager les soucis et les tendresses de son mari, et d'avoir ses fatigues... maternelles? La thèse de santé campagnarde du romancier s'en trouverait justifiée. Ou bien M. Sadoveanu serait-il philosophe, et religieux? Les satisfactions plénières ne sont pas de ce monde, évidemment.

Ape mari. D'autres eaux. *Grandes eaux*, dit M. Sandu-Aldea ; Mais c'est le titre d'une seule des nouvelles sur seize, comme d'habitude. Et elles ne sont pas toutes d'égale valeur. Certaines ne rapportent qu'une drôlerie, comme le discours d'un sergent à une noce paysanne, fumées de lecture mal moulues ; ou le sens-dessus-dessous d'un village, parce que le pope a reçu l'annonce télégraphique de l'arrivée de la *reine*... pour ses abeilles. Quant aux faits-divers passionnels, les jeunes filles qui errent sous la pluie pour attraper des bronchites mortelles, c'est vraiment un peu usé. Mais M. Sandu-Aldea a une autre corde à son arc, bien à lui, celle-ci : il connaît des vies étranges dans tels recoins écartés des rives du Danube et il a le goût de ces existences aventureuses de pâtres transhumants, de pêcheurs, de bateliers ; il retrouve jusqu'au régiment les types du casse-cou, du rôdeur pour qui l'eau, ni l'obscurité, ni les champs à perte de vue n'ont de secrets, et qui sont toujours prêts aux quatre cents coups. Et puis il emploie partout le mot précis pour parler d'une plante au bord d'un pré ou d'un chant d'oiseau dans l'air, des routins et des duits ou des outils de ses paysans ; c'est une coquetterie d'écriture qui a son prix ; il devrait la pousser jusqu'à écarter toutes bana-

lités adjacentes, particulièrement sensibles dans les sujets citadins. Et cela me fera exprimer à nouveau le regret que l'auteur ne se décide pas à nous donner le roman complet, — qu'il semble si bien préparé à écrire, — d'un de ces écumeurs de la plaine roumaine, malandrins séduisants somme toute et parfois héroïques, sur lequel grouper tous ces traits gaspillés en monnaie trop menue.

Hermann et Dorothée. En voici à la fois deux traductions. L'une vient de Bucarest, l'autre de Transylvanie ; la première d'un jeune poète qui signe Oreste (Bibl. *Minerva* à 30 ctmes) ; la seconde, une élégante plaquette parue à Brasov chez J. Ciurcu, de Mme Maria Baiulescu, auteur d'un volume de poésies originales *Extàz*. Toutes deux ont leurs qualités : le certain charme idyllique, la bonhomie bourgeoise du poème de Gœthe, avec ses sentences terre-à-terre sont assez heureusement conservées. Mais elles offrent un échantillon typique de l'état de la langue et de la culture roumaines des deux côtés des Carpathes. La transylvaine est fidèle, presque littérale ; elle se rapproche beaucoup du ton familier de l'original ; seuls le tour prosodique et le vocabulaire présentent çà et là la spéciale maladresse transmontaine, un peu lourde. Au contraire, la bucarestoise, avec plus d'aisance poétique, pousse les négligences de style et de langue jusqu'au gros contre-sens. Des paroles plaisantes tournent en « lamentations » ; des dalles rustiques formant escalier sous une voûte de feuillage deviennent des « pierres sans forme qui servent de marches à un berceau » ; et, dès le début, la générosité de l'hôtesse va jusqu'à envoyer aux pauvres émigrants « la grande armoire » de son mari, alors que Gœthe lui fait dire : j'ai même dévalisé ton armoire... etc. Pour obtenir un bon texte roumain de l'œuvre, il vaudrait vraiment la peine de fondre les deux traductions en les corrigeant l'une par l'autre, et Mme Baiulescu aurait tous les droits de passer première dans la signature.

Polyphème. M. I. M. Rascu n'a sans doute eu personne pour l'aider à revoir sa traduction du poème dramatique d'Albert Samain (n° 1 d'une nouvelle bibliothèque *Apollo*, Jassy) ; et c'est dommage. Sa tentative était doublement hardie ; d'une part, le lecteur roumain qui tient à lire Samain, le lit en français ; d'autre part, si assouplie que soit déjà la langue roumaine, il est des nuances, des trouvailles, jaillies parfois du heurt des mots, qui ne se translatent pas d'une langue dans une autre. Pourtant, du point de vue lyrique, M. Rascu a pour ainsi dire réussi à rendre son auteur. Mais ce qu'il n'a pas rendu, c'est la fermeté du vers et surtout pas le fonds du poème, la sensualité, fût-elle contenue et finalement réprimée, comme l'a voulu Samain. M. Rascu, qui ne manque pas de chaleur dans ses propres inspirations, a édulcoré les sentiments de Polyphème et a perdu la notion de l'antique au point de parler de « saint baiser » et de

« l'ange Galatée »... Sa préface montre qu'il nourrit des illusions d'un autre âge sur la production poétique : il fait de Samain un *bohème*, cherchant sur sa lyre une note toujours « plus sonore ». S'ils voulaient au contraire prendre exemple sur son travail persistant, sa conscience réfléchie, sa recherche de l'expression pleine et concise, son horreur des vains ramages, sous prétexte de sensibilité raffinée, M. Rascu et plusieurs de ses amis, que groupe la revue *Versuri* agrandie depuis peu en *Versuri si Proza*, donneraient eux aussi l'œuvre qu'ils semblent vraiment porter.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES POLONAISES

Jozef Kotarbinski : *Pogrobowiec romantyzmu. Un fils posthume du romantisme*, Caisse des employés de Libraire. — Adam Grzymala-Siedlecki : *Wyspianski*. D. E. Friedlein. — Stanislaw Wyspianski : *Wiersze, fragmenty dramatyczne, notatki. Poèmes, fragments dramatiques, notes*. Œuvres posthumes. III, publiés par la famille. — Memento.

Quatre ans se sont écoulés depuis la mort de Stanislaw Wyspianski. Ce laps de temps a suffi pour que les luttes suscitées autour de son nom s'apaisent et que l'artiste admirable, peut-être le plus grand poète dramatique qu'aient produit les temps nouveaux, entre définitivement dans la gloire. L'étude de l'art de Wyspianski se poursuit activement. Les volumes, les brochures, les articles consacrés aussi bien à Wyspianski, peintre et décorateur, qu'à Wyspianski, poète et auteur dramatique, se multiplient et pourraient former déjà une bibliothèque.

M. Joseph Kotarbinski, critique littéraire et artiste dramatique éminent, était tout particulièrement indiqué pour étudier l'œuvre théâtrale du poète. Certes, sorti de l'école positiviste, camarade et frère d'armes des Swietochowski, des Chmielowski, M. Kotarbinski n'est pas toujours sensible au symbolisme de la poésie nouvelle, mais il a eu assez de bon goût et d'audace pour présenter au public polonais, du temps qu'il était directeur de théâtre à Cracovie, les œuvres de Wyspianski, alors presque inconnu. Et le triomphe, unique dans les annales théâtrales polonaises, de *Wesele* (*la Noce*) fut en même temps celui du directeur Kotarbinski et de sa vaillante troupe.

Fils posthume du romantisme, tel est le titre de l'ouvrage de M. Kotarbinski et tel est le nom qu'il donne au poète. Car « la poésie de Wyspianski naquit sur les ruines des rêves de notre indépendance, elle fut l'héritage de l'idéalisme politique de la première moitié du siècle passé, de l'idéalisme empoisonné par la douleur collective et qui reçut son coup de grâce en 1863 ». Elle est aussi romantique par la liberté de sa forme, par sa fantaisie débordante, par la grandeur de sa vision. Mais, à l'encontre des poètes romanti-

ques, Wyspianski abolit le culte des héros et s'approche des modernistes, des Maeterlinck et des Hauptmann, par l'amour du symbole et par la gradation savante des « états d'âme » rares et subtils.

La source première de la poésie et de l'art de Wyspianski est la ville de Cracovie, cette ville ancienne, pleine de souvenirs d'un passé mort; avec ses vieilles maisons, ses vieilles églises, vestiges nombreux d'un art admirable, avec son château royal de Wawel, aux pieds duquel, dans une antique demeure qui avait appartenu, au xv^e^ siècle, au célèbre historien Dlugosz, naquit le poète. La ville a laissé une empreinte indélébile sur son œuvre. Et telle a été l'influence hallucinante qu'elle exerça sur l'homme que le poète, ennemi des tombeaux, descendit lui-même dans les tombes royales de Wawel pour y écouter la voix grave de sa Muse.

M. Kotarbinski étudie l'art de Wyspianski avec beaucoup de soin. Il s'efforce d'établir la genèse de ses œuvres, en indiquant les sources, en établissant leur parenté, en définissant leur caractère. Je ne suivrai pas l'auteur dans tous ses développements. Ici même j'ai rendu compte des œuvres de Wyspianski, au fur et à mesure qu'elles paraissaient du vivant de l'auteur.

Toute autre est la méthode qu'employa M. Siedlecki dans son étude sur **Wyspianski**. Il s'efforce d'établir les éléments essentiels de son art, tels qu'ils se présentent à la lecture des œuvres du poète. Les titres mêmes des chapitres nous indiquent déjà le caractère de son livre : « lyrisme de Cracovie »,« les sources de l'élément dramatique », « l'échelle des sentiments nationaux », « sur le fond de sa génération », « dans les liens de l'art », « l'instinct du théâtre », « la tristesse créatrice », nous montrent tour à tour les sources de l'inspiration de Wyspianski, les influences qu'il a subies, les traits essentiels de son art.

La ville de Cracovie a fait l'impression sur l'âme sensible du poète non seulement par elle-même, par ses monuments et ses souvenirs, mais encore par la présence dans son enceinte du plus grand peintre polonais, maître de Wyspianski, évocateur inspiré de la grandeur ancienne du peuple et de la Cité — Jan Matejko. Il est curieux, à quel point Wyspianski fut impressionné par l'art puissant de l'auteur de *Skarga*. Non seulement sa peinture s'en est ressentie, surtout au commencement, mais on peut dire qu'à côté de Shakespeare « Matejko fut le premier législateur des visions artistiques de Wyspianski ». C'est directement d'après les toiles du Maître qu'il compose et demande qu'on mette en scène certains fragments de son œuvre dramatique, ce sont les toiles de Matejko qui lui inspirent directement le drame.

Et ici il est temps de citer cet autre trait essentiel de Wyspianski, établi avec clarté et pour la première fois peut-êt e par M. Sied-

lecki : son instinct du théâtre. Il ne suffit pas de dire que Wyspianski avait le sens du théâtre, était un metteur en scène de génie, un auteur plein de talent, il y avait en lui quelque chose de plus : *il pensait théâtralement*. Les impressions qu'il subissait se moulaient dans son imagination dans les formes dramatiques. Devant les cathédrales de France, dont il était un des plus fervents admirateurs, devant les ruines du Forum Romanum ou devant une toile de maître, devant les tombes royales ou aux pieds des murs vénérables de Wawel, il subit les sensations qu'on éprouve au théâtre, le rideau levé : il *voit* toujours et partout le drame qu'une troupe d'acteurs invisibles ne joue que pour lui. Par ce trait essentiel de son génie s'explique aisément son étonnant *instinct* de la scène, la facilité prodigieuse de sa conception dramatique, la richesse de son imagination théâtrale.

Si sur ce point je partage complètement l'opinion de M. Siedlecki, je ne peux plus le suivre, quand il veut séparer Wyspianski du romantisme, pour lui trouver sa place en plein XVII^e siècle. Il ne suffit pas d'affirmer que Wyspianski était imbu de la culture de la Renaissance, car en même temps, et ses lettres datées de Reims en font foi, son âme se prosternait devant les splendeurs mystiques de la Cathédrale. Il admirait l'art de Corneille et de Racine, il les rappelle souvent par maints côtés de son talent, mais sa transcription même du *Cid* prouve à quel point ce poète polonais du XX^e siècle était loin de l'esprit français du XVII^e siècle. Non, il a fallu passer par l'école du romantisme, par l'expérience douloureuse du XIX^e siècle en Pologne pour pouvoir écrire le poème mystique de *la Légion* ou composer la scène finale de *la Noce*. M. Siedlecki a voulu voir en Wyspianski l'anneau d'or qui relie la poésie polonaise du XVI^e siècle, l'art des Kochanowski, des Rey à la splendeur du romantisme. Hélas ! son désir restera dans le domaine du rêve. Le vide qu'on trouve dans la poésie polonaise au XVII^e siècle ne peut être comblé.

La piété des amis fidèles vient de tirer des papiers du poète un deuxième recueil d'œuvres posthumes. Il y a parmi ces **Poèmes, fragments dramatiques et notes**, quelques pages de toute beauté. Tel cet hymne *Veni Creator* d'une noble envolée et d'une sonorité de vieilles cloches coulées en bronze précieux. Tels certains fragments dramatiques, comme *Jules II* ou *la Mort d'Ophélie*. Mais surtout on est reconnaissant à l'éditeur, qui est en l'occurrence M. Feldman, d'avoir recueilli quelques rares pièces lyriques d'un sentiment noble et charmant. Le lyrisme de Wyspianski était toujours impersonnel. Dans ses œuvres publiées de son vivant, le poète voilait avec jalousie les trésors sacrés de son âme. Il ne se permettait les épanchements personnels que dans les lettres, dont on

nous promet d'ailleurs la publication prochaine, et dans quelques rares poèmes lyriques qu'il adressait à ses intimes. Ce sont précisément ces petits poèmes qui nous révèlent toute la sensibilité exquise de son cœur. Mais il eût fallu être prudent dans leur choix. Et je crois que l'éditeur aurait mieux mérité du poète et des lecteurs s'il avait caché certain fragments lyriques datant de l'extrême jeunesse de Wyspianski et que le poète n'aurait jamais destinés à la publicité.

MEMENTO. — Volumes reçus. Jerzy Sorel : *Zludzenia postepu*, E. Breiter trad., Bibliothèque scientifique et littéraire. — *Irydion Zygmunta Krasinskiego*, adaptation scénique de Bernard Feller, G. Gebethner i sp.

MICHEL MUTERMILCH.

VARIÉTÉS

L'Unité de vues politiques de Chateaubriand. — Les Primitifs Niçois.

L'Unité de vues politiques de Chateaubriand. — Chateaubriand, grâce à Jules Lemaître, grâce à bien d'autres, est en ce moment à la mode, et nul regain de curiosité ne fut certes plus légitime. Mais le grand écrivain est suffisamment connu, semble-t-il, et aussi le « pèlerin passionné » qu'il fut, toute sa vie intérieure; les quelques lignes que je voudrais lui consacrer en tribut de centenaire (puisque c'est en 1812 qu'il commença à composer ses *Mémoires d'outre-tombe*) ne se rapporteront qu'à l'homme public, celui seul en somme dont s'occupent ces *Mémoires* et qui, donc, à ses yeux semblait bien balancer en importance l'auteur de tous ses chefs-d'œuvre. Balancer? Surpasser peut-être! Qui sait si à l'humble plume d'oie dont aux jours de pauvreté il se servit pour écrire *Atala*, il ne préférait pas, au fond du cœur, la haute penne de paon royal avec laquelle sans doute il rédigea les protocoles du Congrès de Vérone?

Etrange rôle politique, d'ailleurs, que le sien, et pour lequel il semble qu'on ne peut sans ironie parler d'unité de vues. Il fait le coup de feu contre la Révolution dont il approuve le principe, se rallie à Bonaparte sans cesser d'être royaliste de cœur, l'abandonne tout en l'admirant, aide à le jeter bas tout en suspectant ceux qu'il prône à sa place, sert la Restauration en la desservant, soutient la branche aînée qu'il déteste et combat la branche cadette qu'il approuve, en laissant entendre qu'il est d'ailleurs au fond républicain. Que de contradictions, que d'obscurités!

Assurément l'ancien soldat de l'armée de Condé n'a jamais rien renié de sa vie, et au lendemain des journées de juin dont le contre-coup l'emporta, il aurait pu redire une fois de plus à la vieille duchesse de Berry (1) : « Madame, votre fils est mon roi! » Mais cette

(1) Elle ne devait mourir qu'en juin 1870; si elle avait survécu quelques mois son influence aurait peut-être contre-balancé celle de sa sotte bru, et elle eût décidé son fils à monter sur le trône à tout prix.

fidélité indéfectible à la royauté légitime, il n'est personne aujourd'hui qui, tout en en admirant la chevaleresque attitude, n'en reconnaisse l'artifice et le parti pris. Alors quoi?

Alors ceci : Chateaubriand fut un grand patriote français, et c'est là que se trouve son unité de vues sur la politique étrangère; comme c'est dans sa dignité et aussi vanité d'écrivain qu'il faut chercher son unité de vues sur la politique intérieure, laquelle tourna sur la liberté de la presse comme sur un axe. Patriote avant tout, avant même d'être libéral ou légitimiste!

Si, aux mauvais jours de 1792, il a pris les armes contre la Révolution, c'est qu'il a cru de bonne foi que la tourmente jacobine allait consommer la ruine de la patrie, et le fait est qu'il s'en fallut de peu que la France ne subît alors le sort de la Pologne; dans tous les cas, on le sait, son salut ne vint pas tant de l'héroïsme vainqueur des Français que de l'héroïsme vaincu des Polonais.

Plus tard s'il accepte, lui, l'intraitable champion de la légitimité, de servir le Premier Consul, c'est qu'il lui sait gré (et quelle preuve, de sa part, eût pu être plus éclatante?) d'avoir reconstitué la puissance et la gloire de la mère patrie; et s'il se retire, après l'exécution du duc d'Enghien, c'est qu'il se rend compte qu'un gouvernement qui ne sait pas rompre avec les procédés terroristes est gros de tous les désastres possibles.

Plus tard, encore, s'il acclame la Restauration, c'est qu'il croit bien que seule la vieille monarchie traditionnelle peut rendre à la France son ancien rang dans la chrétienté; et si presque aussitôt il s'en désaffectionne, c'est qu'il ne peut pas pardonner à ce nouveau régime de ne pas, du premier coup, faire du pays ce qu'il était sous l'usurpateur. « Je rougis, dira-t-il dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, en pensant qu'il me faut nasillonner à cette heure d'une foule d'infimes créatures dont je fais partie, êtres douteux et nocturnes que nous fûmes, d'une scène dont le soleil avait disparu. »

C'est son magnifique chauvinisme qui le rend injuste pour tous ces bons serviteurs, Richelieu et Decazes en tête, qui ont pris la France gisante à moitié morte, et qui l'ont laissée, quelques années après, déjà assez forte pour parler haut et clair devant l'Europe. Il ne les excuse pas de n'avoir pas fait, dès 1816 ou 1817, ce qu'il a fait, lui, en 1824 quand il a décidé contre l'Angleterre, et peut-être contre la Prusse, l'intervention armée en Espagne.

Cette intervention permet de voir au fond de l'âme de Chateaubriand. En réalité, il s'insouciait des Bourbons d'Espagne plus encore que des Bourbons de France, et s'il avait été sujet de Ferdinand VII, on peut être sûr qu'il eût été au premier rang des défenseurs de la liberté de la presse dans ces Cortès qu'il devait pourchasser jusque sur les hauteurs du Trocadéro. Mais il était Français, et assoiffé de

rendre à nos drapeaux ternis depuis Leipsick et Waterloo leur gloire d'autrefois. Lui-même l'avait dit plusieurs années auparavant : « Ici se découvre tout mon système : j'étais Français ! »

Qu'il y ait eu assez de vanité personnelle en tout cela, et qu'il se soit imaginé un peu trop vite qu'il dépassait l'Empereur, on n'en disconvient pas : « Enjamber d'un pas les Espagnes, réussir sur le même sol où naguère les armées d'un conquérant avaient eu des revers, faire en six mois ce qu'il n'avait pu faire en sept ans, qui aurait pu prétendre à ce prodige? C'est moi qui l'ai fait! » Oui, mais dans des conditions si différentes! Toute la leçon qu'on peut tirer de son geste, c'est qu'avec un peu plus de doigté et de patience Napoléon aurait pu arriver assez aisément à ses fins espagnoles quand on voit ce qu'a obtenu, presque sans coup férir, ce bon duc d'Angoulême.

Mais les fins espagnoles n'étaient pas grand'chose aux yeux de Chateaubriand ; il visait d'autres fins, européennes, celles-ci. « La guerre d'Espagne, avait-il dit à son ami Marcellus, quand il commençait, de son cabinet d'ambassadeur à Londres, à mettre les fers au feu, elle doit être le signal et le premier acte de notre résurrection. Après il nous faudra la rive gauche du Rhin. »

Voilà le grand mot lâché, et la complète lumière faite sur l'âme de Chateaubriand. Pour lui restauration, sainte alliance, guerre d'Espagne, tout cela ne cache que la reconstitution de la grande France de naguère. Un mot du comte de Marcellus, son plus intime confident, est décisif : « Les frontières du Rhin étaient pour M. de Chateaubriand un rêve de toutes ses nuits. » Et s'il se flattait, ici encore, et une fois l'œuvre faite, de réussir là où le Grand Empereur avait échoué, peut-être n'avait-il plus aussi tort : « Les conquêtes du génie des batailles s'écoulent comme un torrent ; la monarchie légitime et traditionnelle, elle seule, sait, par l'influence d'une paix solide, faire désirer sa domination, agrandir le pays, fondre en un seul corps les populations, et les conserver à la patrie. »

On sait que quand la branche aînée tomba du trône, des négociations se poursuivaient en vue de nous rendre les provinces cisrhénanes, et que peut-être, s'il avait duré quelques mois de plus, cet illuminé de Polignac, après le cadeau merveilleux d'Alger, nous eût donné (c'est à vous réconcilier avec l'illuminisme) la rive gauche du Rhin. Mais il ne faut pas oublier qu'en ceci il n'était que le continuateur des desseins de Chateaubriand. Assurément la Restauration a eu d'éminents hommes d'Etat qu'on pourrait dire professionnels, depuis Talleyrand et Fouché jusqu'à Martignac et Polignac. Mais malgré tout, comme il eût mieux valu, ô glorification des gens de lettres et des gens du monde, qu'elle eût pour conseiller perpétuel, aussi bien après qu'avant les Ordonnances, cet « amateur » qu'affec-

taient de dédaigner les techniciens et les politiciens d'alors, le vicomte François-René de Chateaubriand, écrivain français !

HENRI MAZEL.

Les Primitifs niçois. — M. et Mme Silvain viennent d'interpréter *Phèdre* avec leur ample et vigoureux talent dans les arènes de Fréjus. Il y avait foule pour les applaudir. Le théâtre d'Orange et les arènes de Nîmes ont connu des succès retentissants. Un de nos anciens confrères, M. Charles Formentin, devenu personnage important dans « l'argenterie » de la République Française, mais qui garde un pied dans la littérature et les arts, organisait naguère en Avignon une exposition consacrée aux œuvres des peintres provençaux, en attendant de réaliser un rêve qui nous enchanterait tous : faire de l'ancienne ville des Papes le siège d'une école qui serait un peu la sœur de l'école d'Athènes et de celle de Rome. Monte-Carlo, de son côté, est coutumier des initiatives heureuses. Cette année, il a offert au public la primeur de *Roma* et d'une nouvelle *Esther*. Nice, enfin, vient d'entrer dans ce précieux mouvement de décentralisation et son acte est, pour ainsi dire, un coup de maître. L'exposition dans le Musée de la Ville des Primitifs Niçois ressemble à un triomphe. Les organisateurs de cette importante manifestation d'art, MM. Henri Navelló, Guillaume Boréa, Joseph Saqui, Eugène Ghis, Alexis et Gustave Mossa (et je ne cite que les principaux), reçoivent la juste récompense de leurs longs et patients efforts. Le spectacle auquel ils nous ont conviés est un véritable régal, et l'œuvre qu'ils ont accomplie devrait servir d'exemple. Non seulement la France, par la variété de ses paysages, est le plus beau pays du monde, mais c'est aussi la contrée la plus riche en monuments de toutes sortes dus au génie de ses générations successives. Nous allons bien loin pour découvrir des sites et admirer des monuments. La France en foisonne et nous les ignorons.

C'est pourquoi il faut louer sans réserves l'activité et le labeur de ceux qui cherchent à mettre en valeur nos richesses méconnues. Puisque l'Etat ne fait rien, ou ne fait que peu de chose pour rendre à nos anciennes provinces leur vie originale, c'est à chacun de nous à aider ceux qui travaillent à cette tâche.

L'exposition des Primitifs Niçois révèle la belle indépendance d'art qui régnait aux temps anciens. Paris n'était pas comme aujourd'hui le lieu où se donnaient rendez-vous peintres et écrivains. Sans doute les artistes voyageaient. Ils voyageaient même plus qu'aujourd'hui où ils ne connaissent guère que Montmartre. L'exposition de Nice nous instruit même avec abondance sur l'humeur vagabonde des peintres d'autrefois. Parmi les œuvres exposées il en est qui dénotent des influences italiennes, et c'est le plus grand nombre, ce qui se comprend à cause du voisinage de Nice avec l'Italie ; mais d'autres indiquent

des influences flamandes, d'autres des influences allemandes. Les artistes anciens voyageaient donc et se mettaient en rapport avec des maîtres lointains, profitant de leur commerce et de leurs leçons : mais ils revenaient toujours à leur petite ville ou à leur village. Ils en aimaient le clocher, se plaisaient dans leur coin de province, participant à la vie de leurs compatriotes, partageant leurs sentiments, leurs idées, leurs usages, leurs mœurs et les traduisant dans leurs tableaux. Pour la même époque, ces sentiments, ces idées, ces usages et ces mœurs varient peu, ce qui explique la monotonie des sujets représentés dans les peintures des Primitifs Niçois. Comme nous sommes au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, siècles de croyance et de foi, c'est le sentiment religieux qui inspire d'abord toutes ces œuvres. Sous la palette de chaque peintre ce sont les mêmes sujets qui reviennent, ce sont les mêmes saints qui se colorent avec les mêmes attributs. Parmi les œuvres montrées en ce moment au musée de Nice nous voyons surtout des Christs de Passion, des Vierges de Miséricorde, des Annonciations, et ce sont les mêmes saints qui reviennent : saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Benoît, saint Etienne, saint Antoine, saint Sébastien, saint Nicolas, saint Honorat, saint Martin, saint Roch, sainte Catherine, sainte Lucie, sainte Claire, etc.

Mais si les primitifs n'ont guère le choix des sujets, si les donateurs leur imposent une composition commune, s'ils ont entre eux des analogies qui vont jusqu'à une ressemblance frappante au prime abord, on leur découvre des différences notables quand on entre dans le détail de leurs œuvres, différences de coloris, d'expression, et de maîtrise.

Les 63 œuvres exposées au Musée de Nice méritent toutes de retenir l'attention, mais malheureusement il m'est impossible de parler de toutes. Je m'arrête donc à celles auxquelles vont mes préférences.

Au-dessus de toutes je place la *Vierge Immaculée*, qui appartient à la chapelle des Pénitents noirs de Sospel. C'est, pour moi, l'œuvre qui se rattache le plus nettement à l'Art français par la pureté des figures, par la noblesse et la distinction des attitudes. Au centre du retable la Vierge est debout, les mains jointes, vêtue d'une magnifique tunique d'or à dessins verts. De beaux cheveux blonds tombent sur ses épaules. Son visage est celui d'une jeune fille ; il exprime le calme et l'innocence. C'est une fleur : c'est bien la « Vierge Immaculée ». Autour d'elle, sur de petits nuages, des angelots jouent des instruments de musique. A gauche, une sainte tient un livre ouvert ; elle porte un voile blanc noué en turban autour de la tête et retombant sur les épaules. A droite, on voit sainte Marthe, avec la Tarasque à ses pieds. Elle porte un manteau vert foncé bordé d'or. Le fond du tableau, vert clair, représente des montagnes, une ville et un port avec des bateaux. L'ensemble est d'une couleur riche et

harmonieuse. Qui est l'auteur de cette œuvre ? On ne l'a pas encore établi. En tous cas, elle est d'un maître d'une culture bien française.

Le *retable de saint Etienne*, appartenant à l'église de Gréolières, m'a ensuite captivé longuement. Il est d'une époque assez antérieure au retable de Sospel. Le dessin est plus simple, plus sec. Les couleurs manquent de richesse. Elles se bornent à des rouges à peu près effacés, à des verts mourants, à des bleus décolorés, à des gris presque invisibles, mais ces couleurs sont si déteintes, si pâlies, si douces qu'elles enchantent par quelque chose de mystique. Saint Etienne, en chape brune et rouge, occupe le centre du panneau ; il tient une palme et présente un livre ouvert ; une pierre est à moitié entrée dans sa tête tonsurée. A gauche, saint Jean-Baptiste montre l'Agneau couché sur un livre fermé. A droite, saint Antoine est debout avec son bâton à clochette. Les douze apôtres ornent la prédelle. Leurs têtes se distinguent par une admirable expression de jeunesse, d'innocence et de gravité. Tous les autres détails de l'œuvre sont également impressionnants.

Arrêtons-nous, maintenant, devant la *Vierge de Miséricorde*, de Jean Miralheti. C'est un retable à huit compartiments avec une prédelle à trois compartiments. Au centre, la Vierge est debout en robe rouge et or ; elle relève les pans de son manteau sous lequel se pressent, comme des poussins religieux et laïques, le Pape et l'empereur du temps. Tous ces personnages portent des costumes somptueux. Leurs visages imberbes ou rasés sont pleins et gros ; leurs yeux ont trop la même expression. Mais le visage de la Vierge est charmant de douceur et de finesse. A ses côtés, se trouvent saint Cosme et saint Damien, saint Sébastien et saint Grégoire. En haut, au milieu se détache le Christ de Passion. On remarque aussi saint Etienne, saint Laurent, saint Valentin et sainte Pétronille. La mise au tombeau et la résurrection illustrent la prédelle. Les figures des saintes femmes sont particulièrement belles.

Le retable de Cimiez représentant la *Vierge de Pitié*, par Louis Bréa, est d'une expression également saisissante. La vierge tient sur ses genoux le corps du Christ. Une infinie douleur s'exprime sur son visage. Quatre anges curieusement posés sur la croix comme des oiseaux laissent tomber de grosses larmes ; au-dessous d'eux d'autres anges pleurent aussi. L'ensemble de l'œuvre est d'une couleur sombre et tragique avec des rouges tournant au violet et au noir. Tout semble réuni pour provoquer la tristesse chez le spectateur. A gauche, saint Martin est monté sur cheval harnaché de rouge, à droite, sainte Catherine en robe d'or et manteau rouge. Cette œuvre de Louis Bréa porte la date de 1475. Le même artiste est l'auteur de deux retables qui appartiennent à la cathédrale de Monaco. Ces deux dernières œuvres, une *Vierge de Pitié* et le *Retable de*

St-Nicolas, sont peut-être plus soignées, plus finies que le retable de Cimiez. Elles sont d'ailleurs datées de 1505, mais elles lui sont inférieures par l'expression. Il arrive en effet souvent chez des artistes, surtout chez les primitifs, que l'expression perde ce que la maîtrise gagne. Il faut reconnaître, toutefois, que, dans le retable de Saint-Nicolas il y a des détails d'une expression intense, tel le Christ de Passion entre la Vierge et saint Jean. La scène de sainte Anne tenant sur ses genoux la Vierge lisant et l'enfant Jésus est délicieuse de simplicité.

Le retable de Puget-Théniers représentant, *Notre Dame de Secours*, daté de 1525, est déjà d'un art plus parfait, mais il n'a déjà plus l'émouvante naïveté des œuvres précédentes.

Dans le retable de Biot, la belle tête aux cheveux crépus et noirs de saint Jean-Baptiste est ce que je préfère.

Le retable de Bonson, consacré également à saint Jean-Baptiste, offre des jaunes effacés et des violets tendres qui sont délicieux.

Trois panneaux appartenant aux Moines des îles de Lérins et représentant saint Jean, saint Pierre et saint Benoît, sont des œuvres fortes et soignées.

Dans le retable de Lieuche, *l'Annonciation*, œuvre de 1499, des détails séduisent particulièrement. Le Christ en croix entre la Vierge et l'enfant Jésus, qui surmonte l'Annonciation, constitue une belle scène.

Le saint Sébastien et le saint Roch, de François Bréa, milieu du XVI^e^ siècle, méritent de l'intérêt. La figure de saint Sébastien rappelle singulièrement les figures du Sodoma.

La *Vierge de Miséricorde*, du même artiste, appartenant à Saint-Martin d'Entraunes, est une belle œuvre. Les apôtres peints sur la prédelle sont remarquables.

Il est regrettable que la fresque de la *Vierge et l'enfant*, par Jacques de Carolis, ait été trop retouchée.

L'influence de Botticelli apparaît visiblement dans *l'Annonciation*, qui appartient à la chapelle des Pénitents de Villars-du-Var.

Combien nous devons être reconnaissants à MM. A. et G. Mossa et à M. Hausaman, d'avoir relevé en calques, dessins et aquarelles les fresques des églises d'Auron, de Clans, de Coaraze, de La Tour, de Lucéram, de Peillon, de Roubion, de Roure, de Saint-Etienne-de-Tinée, de Venanson, de Saint-Dalmas de Valdebloze. Ils nous ont ainsi permis d'avoir une idée des œuvres qui décorent les églises de ces localités. Nous devinons que ces œuvres sont remarquables par beaucoup de côtés. Ces calques reproduisent des figures qui sont d'une grande beauté, telles les figures de saint Nicolas, de saint Bernard, de saint Maur, de sainte Catherine, de sainte Marguerite et de sainte Claire dans la chapelle de Saint-Sébastien, à Venanson.

Puisse l'exemple donné par le comité niçois être suivi dans d'autres villes !

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. Voyages.

Henri-Gaston Duchesne et Henry de Grandsaigne : *Le Château de Madrid (Histoire du Bois de Boulogne)* d'après des documents inédits. Orné de 2 pl. grav. et d'un plan ; Daragon. 12 »

André Hallays : *En Flânant : Touraine, Anjou et Maine ;* Perrin. 5 »

Rudyard Kipling : *Chez les Américains*, trad. d'Albert Savine ; Stock. 3 50

P. Marin : *La Mission Créqui-Montfort et M. Gabriel Hanotaux ;* Daragon. 1 »

Etienne Taris : *La Russie et ses richesses ;* Roger et Cie. 4 »

Octave Uzanne : *La Locomotion dans l'Histoire à travers le temps, les usages et l'espace.* III. h. t. en coul. de Courboin, Boutet de Monvel et Delaspre ; Ollendorff. 12 »

Esotérisme

Hector Durville : *L'Art de réussir, l'Art d'être heureux.* Avec 1 fig. et 2 port ; H. et H. Durville. 1 »

Aristide Pratelle : *L'Atome fluide, moteur du monde.* Préface de F. Tarrida del Marmol ; Delesalle. » »

Ethnographie Folklore.

Christian Houel : *Encyclopédie de l'amour : Maroc ;* Daragon. 6 »

Hugues Lapaire : *Les Vieilles chansons du Berry ;* Besnard. 2 50

Histoire

Baron R. de Bouglon : *Les Reclus de Toulouse sous la Terreur.* Registres officiels concernant les citoyens emprisonnés comme suspects ; Toulouse, Ed. Privat. 5 »

Arthur Chuquet : *1812. La Guerre de Russie.* Notes et Documents ; Fontemoing. 7 50

J. Dontenville : *Napoléon Ier. Son œuvre au dedans et au dehors ;* Jouve. 1 »

Joseph Drouet : *L'Abbé de Saint-Pierre. L'Homme et l'Œuvre.* Avec un portrait ; Champion. 7 50

Humbert de Gallier : *Usages et Mœurs. La Table. Les Voyages. La Conversation ;* Calmann-Lévy. 3 50

Jean de Lécussan : *Notre droit historique au Maroc ;* Daragon. 1 »

Edmond Lepelletier : *Histoire de la Commune de 1871.* Tome II : *Le Comité central ;* Mercure de France. 7 50

Mirabeau : *Œuvres de Mirabeau. Les Ecrits.* Avec une introduction et des Notes par Louis Lumet ; Fasquelle. 3 50

Abbé de Saint-Pierre : *Annales politiques. 1658-1740.* Nouv. édit. par Joseph Drouet ; Champion. 7 50

Littérature

Fernand Caussy : *Voltaire, seigneur de village.* Ouv. ill. de 3 port. de Voltaire et de cartes ; Hachette. 3 50

Jules Douady : *La Mer et les Poètes anglais ;* Hachette. 3 50

Emile Faguet : *Rousseau contre Molière ;* Soc. fr. d'Imp. et de libr. 3 50

Comte d'Haussonville : *Femmes d'autrefois, Hommes d'aujourd'hui.* Ouv. orné de 8 port ; Perrin. 5 »

Alexandre Herzen : *Pages choisies,* avec un portrait de Herzen et une notice biographique et des annotations par Michel Delines ; Mercure de France. 3 50

Jean-Bernard : *La Vie de Paris, 1911 ;* Lemerre. 3 50

François Laurentie : *Sur Barbey d'Aurevilly ;* Emile-Paul. 3 50

Robert de Montesquiou : *Brelan de Dames.* Essais d'après trois femmes-auteurs ; Fontemoing. » »

Jean Metzinger : *Alexandre Mercereau,* Essai critique ; Figuière. 1 »

Henri de Régnier : *Pour les mois d'hiver ;* Dorbon aîné. 7 50

Ernest Tonnelat : *Les Contes des frères Grimm.* Etude sur la composition et le style du Recueil du *Kinder- und Hausmarchen ;* A. Colin. 10 »

Ernest Tonnelat : *Les frères Grimm.* Leur œuvre de jeunesse ; A. Colin. 7 50

Oscar Wilde : *Essais de littérature et d'Esthétique, 1877-1885,* trad. d'Albert Savine ; Stock. 3 50

Philosophie

Emile Meyerson : *Identité et Réalité*, 2e éd. rev. et augmentée ; Alcan. 10 »

Eugène de Roberty : *Les Concepts de la raison et les lois de l'univers* : Alcan. 2 50

Poésie

Lorenzi de Bradi : *L'Art antique en Corse* ; Figuière. 1 »

Joseph Dalby : *Le Vitrail brisé* ; Sansot. 3 50

L. Denoal : *A tort et à travers*. Avec une préface de L. de Tinseau ; Levé. 3 »

André Derzac : *Le Vent du soir* ; Messein. 3 50

Armand d'Etchezar : *Poèmes Euskariens* ; Jouve. 2 50

Raoul Gaubert Saint-Martial : *Les Trains qu'a pris Jean Plomb* ; Messein. 1 50

André Joussain : *La Pensée et le Désir* ; Soc. fr. d'Imp. et de Lib. 3 50

Pierre de la Batut : *L'Humble retour* ; Ed. du « Temps présent » ; 3 50

Pierre Nothomb : *Notre-Dame du Matin* ; Bibl. de l'Occident. 5 »

Charles Régismanset : *La Vaine Chanson* ; Messein. 3 »

Georges Rollin : *La Conquête de l'air*. Préface de Henri Lavedan ; Sansot. 1 »

Georges Rollin : *Le Drapeau*. Lettre-préface de Maurice Barrès ; Sansot. 1 »

Jeannine Vade : *Des Paroles et du Silence* ; Sansot. 3 50

Raymond Véber : *Aux Camènes*, offrandes poétiques ; Soc. fr. d'Imp. et de lib. 2 »

Questions militaires

Un officier de troupes : *La Milice prochaine ou l'Evolution actuelle de notre armée* ; Crès et Cie. 5 »

Questions religieuses

Le Christ régnant ; Jouve. 3 50

P. Saintyves : *Les Reliques et les Images légendaires* ; Mercure de France. 3 50

Roman

Paul Acker : *Les Deux Cahiers* ; Plon. 3 50

Alphonse Allais ; *Pas de Bile*, illustr. de Lucien Métivet ; Flammarion. » 95

Tristan Bernard : *Mathilde et ses mitaines* ; Ollendorff. 3 50

V. Blasco Ibanez : *La Horde*, trad. de l'espagnol par G. Hérelle ; Calmann-Lévy. 3 50

ean Richard Bloch : *Lévy*, Premier livre de Contes ; Ed. de la « Nouvelle Revue française ». 3 50

René Boylesve : *La Jeune fille bien élevée* ; Calmann-Lévy. 3 50

arcel Droüet : *Quelques feuillets du livre juvénile* ; Figuière. 3 50

Emile Edwards : *Madjié, la Petite Hanoum*, Plon. 3 50

O. Guibaud : *Nos Enfants quand ils jouent* ; Messein. 3 50

Myriam Harry : *La Divine chanson*. Ill. en coul. d'après les aquarelles de A. Calbet ; Fayard. 0 95

Jean l'Olagne et Henri Pourrat : *Sur la Colline ronde*, Films auvergnats ; Aurillac, Imp. mod. 3 »

Jack London : *Avant Adam* (*Réminiscences*). Trad. de l'anglais par Paul Dehesdin ; Juven. 3 50

Rémy Montalée : *Les Fous* ; Figuière. 3 50

Arthur Merrison : *Dernières Enquêtes du prestigieux Hewitt*, adap. française par Albert Savine ; Stock. 3 50

enry Rabusson : *La Justice de l'amour* ; Calmann-Lévy. 3 50

Tony d'Ulmès : *Pension de famille* ; Grasset. 3 50

Sciences

Rémond et P. Voivenel : *Essai sur la valeur de la Conception Krapelinienne de la manie et de la mélancolie* ; Masson. » »

Sociologie

V. Basch, L. Blum, A. Croiset, G. Lanson, D. Parodi, Th. Reinach, F. Lévy-Wogue, et R. Pichon : *Neutralité et Monopole de l'Enseignement*, suivi de *L'État actuel de l'enseignement du latin* : Alcan. 6 »

Victor Bérard : *La France et le monde de demain* ; Grasset. 0 10

F. Buisson, L. Cahen, A. Dessoye, E. Fournière, C. Latreille, R. Lebey, J. Letaconnoux, Roger Lévy, Ch. Seignobos, Ch. Schmidt, J. Tchernoff,

E. Toutey : *La Lutte scolaire en France au XIXe siècle;* Alcan. 6 »
Georges Goyau : *Autour du Catholicisme social,* 5e série ; Perrin. 3 50
G. Schelle : *Le Bilan du Protectionnisme en France ;* Alcan. 2 »

Théâtre

Antoine Benoist : *Le Théâtre d'aujourd'hui,* 2e série : Soc. franç. d'Imprimerie et de librairie ; 3 50
F. Borteau-Loti : *Le Renouveau,* comédie en 3 actes ; Schaub-Barbré. 2 50
Henri Ghéon : *Le Pain,* tragédie populaire en 4 actes et 3 tableaux ; Ed. de la « Nouvelle Revue française ». 3 50
Hésoppe : *L'Impuissance du Théâtre contemporain ;* Sansot. 1 »
H. Mireur : *La Trilogie d'Œdipe : Œdipe-Roi, Œdipe à Colone, Antigone,* tragédies de Sophocle, traduites et adaptées en vers français ; Nice, Chini. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. André Mary. — Vers inédits de Jean-Jacques Rousseau. — Monument Jules Renard. — Monument Eugène Carrière. — Prix littéraires. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. André Mary.

23 mars 1912.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France,*

Dans un article (*la Délimitation du Barrésisme*), où je ne vois rien de net qu'un furieux dépit et des injures à l'adresse de Jean Moréas et de Maurice Barrès, M. Vielé-Griffin me met en cause d'une façon assez inattendue. Je le remercie de l'honneur qu'il me fait de me blasonner en si bonne compagnie.

Il est regrettable que M. Griffin n'ait pas pris la précaution de se documenter un peu, puisqu'il avait l'intention de m'être désagréable. Avec quelle légèreté M. Vielé-Griffin traite-t-il ma modeste personne qu'il ignore absolument et des livres que j'ai négligé jusqu'ici de lui adresser !

C'est me faire la partie belle. Je suis, en effet, infiniment mieux renseigné sur M. Vielé-Griffin qu'il ne l'est sur mon compte. Toutes les revues d'arrière-garde ne proclament-elles pas inlassablement depuis vingt ans que M. Griffin est le Rénovateur de la Poésie française ?

De bonne heure, j'ai tenu, hélas ! à m'assurer de l'authenticité du fait.

Le gros du public n'a peut-être pas eu le même courage. Tout ce qu'il sait sans doute de M. Griffin, pour en avoir entendu parler depuis si longtemps, c'est que M. Griffin n'est plus de première jeunesse.

De l'âge, et du génie par surcroît, deux raisons, il me semble, pour s'abstenir d'incartades qu'on pardonne à peine à des apprentis.

Un homme bien né n'attend pas un demi-siècle pour se connaître et pour savoir qu'à bafouer ce qu'on ignore on ne cause du tort qu'à soi-même.

En comptant sur votre courtoisie et votre impartialité, je vous prie de ecevoir, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

ANDRÉ MARY.

Vers inédits de Jean-Jacques Rousseau. — Dans un recueil d'autographes divers d'écrivains français du XVIe au XVIIIe siècle conservé à la Bibliothèque nationale (*nouv. acq. fr.* 5215), j'ai eu l'agréable surprise, il

y a quelques jours, de trouver, en cherchant autre chose, des vers inédits de Jean-Jacques Rousseau, le Citoyen de Genève dont on parle tant en ce moment et qui sera glorifié cet été au Panthéon.

Il ne s'agit pas, à vrai dire, d'un poème parfait, mais d'une ébauche ou, plus exactement, de trois fragments inachevés dont la liaison n'est pas encore indiquée et qui ne semblent pas être fixés sur la page dans leur ordre définitif. C'est, en somme, un brouillon raturé, premier jet d'une élégie qui n'aura peut-être jamais été repris.

En tous cas, la belle écriture élégante et sensible de Jean-Jacques est aisément reconnaissable, et aucun doute n'est possible en ce qui concerne l'attribution de cette pièce non signée. Le feuillet qui la porte à son recto est relié, dans le recueil, à la suite d'un fragment, également autographe, du *Discours sur les sciences et les arts*, fragment paraissant provenir du manuscrit donné à l'impression en 1750. Mais ce voisinage n'indique rien quant à la date des vers, le papier sur lequel ils sont tracés n'étant pas le même que celui du manuscrit précédent.

Comme rien de ce qui touche à un aussi grand homme ne saurait être indifférent, je pense que les lecteurs du *Mercure* recevront avec plaisir le petit bouquet que je leur présente pour leurs Pâques, bouquet au parfum très discret, mais non dépourvu d'un certain charme.

Je dois prévenir que, tout en respectant l'orthographe, je me suis permis d'ajouter la ponctuation que Rousseau a presque totalement oubliée.

Il est aimable, il est flatteur,
Il embellit tout ce qu'il touche.
Toujours sur un ton séducteur,
Le sentiment est dans sa bouche
Et jamais il n'est dans son cœur (1).

Tendres amours, couronnés-moi
Vainqueur du tems et de l'absence.
Je vois triompher ma constance :
Loin de vouloir m'ôter sa foy,
Quand je crains qu'elle ne m'oublie,
Chloë daigne craindre à son tour
Que mon cœur ne la sacrifie
A l'erreur d'un nouvel amour.
D'une si charmante injustice,
Que l'outrage me paroît doux !
Présent, je l'adorai propice ;
J'aime, absent, tes soupçons jaloux (2).
Ma Chloë, tu m'aimes encore,
Tu fais encor cas de mon cœur,

Les huit vers qui suivent, d'un autre rythme, sont entourés, sur le manuscrit, d'un trait de plume :

Je voulus échapper au Tyran qui m'opprime,
Chloë, je voulus fuir tes dangereux attraits.

(1) Variante, en surcharge, biffée :
Sans être jamais dans son cœur.

(2) A rapprocher du n° XLVII des *Pensées d'un esprit droit et Sentiments d'un cœur vertueux* : « Il y a deux sortes de jalousies : l'une est délicate, et on ne l'a « que parce qu'on ne s'estime pas assez soi-même ; l'autre est grossière, et on ne « l'a que parce qu'on n'estime pas assez l'objet qu'on aime : celle-ci est une injure, « et l'autre une preuve d'attachement. »

Pour calmer des transports que ta présence anime,
J'errois loin de tes yeux dans le fond des forêts.
Insensé que j'étois ! Dans mon inquiétude,
Mon mal par le remède augmentoit chaque jour :
Dans les sombres déserts cherchant la solitude,
Partout, hélas ! j'ai rencontré l'amour.

Puis le poète revient à son premier mètre, et les deux vers qui suivent sont la conclusion de la première partie ; ils doivent être placés avant les alexandrins, après : *Tu fais encor cas de mon cœur :*

De ce cœur qui toujours t'adore
Et qui, du tien, fait son bonheur.

Enfin viennent sept vers, dont les quatre premiers sont biffés de deux traits de plume en croix et dont les trois derniers sont d'un quatrain où manque le second vers, laissé en blanc :

Que mon cœur est rempli de charmes
Qui, jamais, éteindra nos feux (1),
Si l'absence même est sans armes
Pour attaquer de si beaux nœuds ?

Hélas ! redis-le moi sans cesse

Et, pour éterniser nos feux,
Montre-moi toute ta tendresse.

Je laisse à de plus experts le soin de gloser sur la valeur biographique de ces fragments. Peut-être y entendront-ils les échos du roman de l'Ermitage, et voudront-ils identifier la « Chloë » du rimeur avec Mme d'Houdetot. Cela ne nous consolerait du moins pas de la perte des lettres que cette dame brûla et dont la prose devait retentir d'un lyrisme bien autrement passionné.

PIERRE-PAUL PLAN.

Monument Jules Renard. — Le comité constitué dans le but d'élever un monument à Jules Renard à Chitry-les-Mines, cette petite commune de la Nièvre qu'il habitait pendant une bonne partie de l'année, réunit les noms de Paul Adam, André Antoine, Alfred Athis, Tristan Bernard, Léon Blum, Marcel Boulenger, Marthe Brandès, Eugène Brieux, Ferdinand Brunot, Alfred Capus, Jules Claretie, Georges Clemenceau, Romain Coolus, Georges Courteline, Lucien Descaves, Suzanne Després, Maurice Donnay, Anatole France, Judith Gautier, Gustave Geffroy, Remy de Gourmont, Lucien Guitry, Léon Hennique, Jean Jaurès, Paul Margueritte, Victor Margueritte, Octave Mirbeau, Thadée Natanson, André Picard, Maurice Pottecher, Dr Jules Renault, Auguste Rodin, Romain Rolland, J.-H. Rosny, Edmond Rostand, Edmond Sée, Alfred Vallette, Emile Verhaeren.

Le Comité nivernais de patronage est ainsi composé : *Presidents :* MM. Alfred Massé, ancien ministre, vice-président de la Chambre, et André Renard, secrétaire de la Chambre, députés de la Nièvre. — *Membres :* M. le Préfet de la Nièvre : MM. d'Aunay, Beaupin, Petitjean, sénateurs ;

(1) Variante, en surcharge, biffée : *mes* feux ; autre variante, également biffée : *brisera nos nœuds.*

MM. Heuzey, Jousselin, Roblin, députés de la Nièvre ; M. Alapetite résident général à Tunis; M. Boucher, inspecteur d'Académie ; M. le sous-préfet de Clamecy; MM. Beaufils, Gay, Grandioux, Magnien, Suryot, conseillers généraux ; M. Amathieu, inspecteur primaire ; M. Ravier, président de l'Amicale des Instituteurs ; M. J. Mauroy, président des « Enfants de la Nièvre », à Paris ; M. de Baudre, président de l'Association Républicaine d'Enseignement populaire; M. Mynard, président de la Société Scientifique ; M. Bazelin, directeur de *la Tribune ;* M. Lahaussois, directeur de *l'Echo de Clamecy;* MM. Henri Bachelin, Paul Cornu, Amédée Dunois-Catonné, I. Gaujour, J.-H. Nolin, Robin, Roy.

Les souscriptions et la correspondance sont reçues par M. Frédéric Preuss, professeur au collège de Clamecy, secrétaire du Comité. Le *Mercure de France* reçoit également les souscriptions.

§

Monument Eugène Carrière. — Voici la liste des membres du Comité :

Présidents d'Honneur : MM. Léon Bérard, Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts ; Dujardin-Beaumetz, Sénateur.; Auguste Rodin.

Secrétaire : M. Charles Morice.

Trésorier : M. Henri Bourrelier.

Membres du Comité : MM. Alfred Agache, Jean Ajalbert, Arsène Alexandre, André Antoine, Louis Barthou, Léonce Bénédite, Mme et M. Albert Besnard, MM. Raymond Bonheur, Emile Bourdelle, Alfred Bruneau, Chéramy, Christian Cherfils, Etienne Chichet, Georges Clemenceau, Charles Cottet, Armand Dayot, Maurice Denis, Jules Desbois, Devillez, Léon Dierx, Dufrénoy, Théodore Duret, Francisco Durio, Mme Eyrolles, MM. D'Estournelles de Constant, Fargin-Fayolle, Elie Faure, Henri Floury, Arthur Fontaine, Pascal Forthuny, Docteur F. Furet, Marius Gabion, Eugène Gaillard, Paul Gallimard, Gustave Geffroy, Pierre Girieud, Docteur Gorodiche, Maurice Hamel, Edmond Haraucourt, Adrien Hébrard, Georges Hoentschel, Vincent d'Indy, Francis Jammes, Frantz Jourdain, Fernand Labori, Henri Lapauze, Albert Lebourg, Georges Le Cardonnel, Max Leclerc, Georges Lecomte, Camille Lefèvre, Camille Lemonnier, Léon Lhermitte, Henri Marcel, Roger Marx, Camille Mauclair, Octave Maus, René Ménard, Elie Metchnikoff, Adrien Mithouard, Claude Monet, Georges Moreau, Moreau-Nélaton, Gabriel Mourey, Armand Parent, Général Picquart, Charles Plumet, Gaston Prunier, Raffaëlli, Docteur Paul Reclus, Renoir, Léon Riotor, Roll, Georges Rouault, Jacques Rouché, Olivier Sainsère, Edouard Sarradin, Charles Saunier, Gabriel Séailles, Marcel Sembat, Lucien Simon, A. Tavernier, José Théry, Thiébault-Sisson, Alfred Vallette, Emile Verhaeren, Georges Viau, Adolphe Willette, Zuloaga.

L'exécution du Monument est confiée à M. Auguste Rodin, assisté de de M. Jules Desbois.

§

Prix littéraires. — Le prix Rohan (500 fr.) vient d'être attribué par la Société des Poètes français à Mme Jeanne Perdriel-Vaissières pour son poème *Il est, de par le monde, une enfant...*

Publications du « Mercure de France » :

HISTOIRE DE LA COMMUNE DE 1871, par Edmond Lepelletier. Tome II. *Le Comité central*. Vol. in-8, 7. 50.

Le Sottisier universel.

Les jeunes filles, aussi bien que les mamans inexpérimentées, veulent apprendre à alimenter convenablement leurs bébés. — *Matin*, 23 décembre 1911.

... et tout ce qui fait la beauté du visage, il en avait reçu le don au jour de sa naissance : une barbe presque bleue et annelée, de magnifiques cheveux noirs ondulés et brillants, etc. — *Journal*, 12 décembre 1911.

M. Clemenceau aimait assez à répondre par monosyllabes ; il me répliqua : « Essayez. » — Discours de M. Groussau à la Chambre, 30 décembre 1911.

La Seine remonte [titre]. Mercredi : 4 m. 04 ; jeudi : 4 m. 10 ; hausse : 0 m. 46. — *Journal*, 18 janvier.

Le Grand Dictionnaire Historique, de Louis Moreri, ou Mélange curieux de l'histoire sacrée et profane, formait le fond résistant de la bibliothèque de Guernesey, occupant la place d'honneur dans le *lock-out* d' « Hauteville-House ». — *Le Temps*, 10 janvier.

Nous essayions sur la fresque émouvante des fastes de la France les premiers pas de notre sagesse naissante. — *Matin*, 6 janvier.

Nous avons appris dans nos classes que Jeanne d'Arc est née en 1412. Gardons-la, cette date ; si nous ne l'avions, il faudrait l'inventer. — *Matin*, 6 janvier.

Coquilles

Nous apprenons avec plaisir que M. Souilhé, officier d'administration de premi classe détaché à la fonderie de Canon-de-Ruelle (Charente), etc. — *L'Eclaireur de l'Est*, 4 janvier.

Déplorons cependant la tactique malheureuse des progressistes qui, en rayant de leur liste l'animal de Cuverville, parce que catholique trop en vedette sans doute, n'ont réussi qu'à faire gagner deux sièges aux radicaux. — *Le Valenciennois*, 9 janvier.

L'incendie s'étendant sous l'influence du vent, on eut recours aux pompiers de Nanterre... M. Jean Dupuis, ministre des Travaux publics, était également sur les lieux. Le ministre a été complètement circonscrit à 5 heures et demie. — *La Presse*, 2 avril.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. Roy), 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL TOILETTE

à l'usage des dames soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

SIROP PHÉNIQUE VIAL

contre

TOUX, RHUMES
CATARRHES
ENROUEMENTS
GRIPPE
BRONCHITES

PARIS, 8, rue Vivienne et toutes Pharmacies.

GOUTTES DES COLONIES

GUÉRISSENT INSTANTANÉMENT

Maux d'Estomac Indigestion

CHANDRON, 20, r. Châteaudun, Paris, et toutes Pharmacies

APIOLINE
CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ
RÉGULARITÉ

AIX-LES-BAINS

La seule Maison moderne
D'AIX-LES-BAINS
Clientèle aristocratique
de la Station Auto-Garage

SAISON
du 5 avril à fin Septembre

La Machine à Écrire

EMPIRE

est préférée dans la haute Société

Pour la simplicité
de son fonctionnement
Pour sa robustesse à toute épreuve
Pour son volume restreint

RÉFÉRENCES
DE 12 ANNÉES

CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE
à M. TRONCHET
Concessionnaire à Paris
43, Rue Vivienne, 43

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN,
DIEPPE et NEWHAVEN
PAR LA GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année (Dimanches et Fêtes compris).

Départs de Paris-Saint-Lazare :

à 10 h. 15 matin (1re et 2e cl.) et à 9 h. soir (1re, 2e et 3e cl.).

Départ de Londres :

Victoria (Cie de Brighton) à 10 h. matin (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.).

London-Bridge à 9 h. 50 matin (9 h. 25 le dimanche (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.).

Voie la plus pittoresque et la plus économique.

Billets simples valables 7 jours. 1re classe, 48 fr. 25. — 2e classe, 35 fr. — 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour valables 1 mois. 1re classe, 82 fr. 75. — 2e classe, 58 fr. 75. — 3e classe, 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année, dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes et plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0 0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. Claude, 6, rue Vivienne.**

MONTROUGE, 3 Propr. : 1o Grande-Rue, 35 et 37; 2e Grande-Rue 39 et 41; 3e Grande-Rue, 14. Cont. : 954 m.; 1940 m. ; 2.305 m. Rev. 4.692 fr.; 7.600 fr.; 2.405 fr. M. à pr. : 50.000 fr., 100.000 fr. et 45.000 fr. A adj., ch. not., Paris, 30 avril 1912. S'adr. aux not. Mes Kastler et A. Girardin, 43, r. Richelieu, dép. anch.

VILLA très confortable, av. jardin à **ETRETAT** à vendre 40.000 fr. Jce imméd. S'ad. Toutain, notaire Rouen.

A ADJUGER, ét. de Me Petit, not. à Levallois, le 18 avril 1912, 1 h. 1e **Maison à Paris** (17e) **R. ROUSSEL, 11** R. 2.200 fr. M. à pr.: 20.000 fr. et 2e Propr. à **LEVALLOIS-PERRET**, rue Chevalier, 77, cont. 273 m. Rev. 7.460 fr. M. à pr.: 60.000 fr.

Adjon étude Me Delvaux, not. à Pontoise, dim. 21 avril, 2 h. 1, 2, Gr. et belle prop. à **AUVERS-S/OISE.** M. à pr.: 50.000 fr.

Maison à Paris Rue **JUSSIEU, 31.** Cont.: 618 m. Rev. br. : 15.400 fr. M. à pr.: 150.000 fr. Adj. s. 1 anch., Ch. not., Paris, 30 avril 1912. S'adr.: à Me Thérat, not., Paris, 24 Boulev. Saint-Denis.

ST-CLOUD, GR. PROPR., 5, r. du Calvaire, face station ligne Paris-Versailles (R.) 4.170 m. M. à pr.: 100.000 fr. Adj. 1 anch., Ch. not. Paris, 30 avril. S'ad. not. Mes Ader et Thérat, 24, bd Saint-Denis, dép. anch.

PRIX AV. DAUMESNIL, 34 ET 36 et 6 à Paris et 8 r. Legraverend. Cce : 904 m. 73. M. à p. : 300.000 fr. Adj. ch. not. 7 mai. Mes Ditte et Huguenot, not., r. la Boétie.

Maison à Paris 12, R. DU Fg-ST-HONORÉ. Cont. : 364 m. 37. Rev. br. 32.550 et 33.550 à partir du 1er avril 1918. M. à p. : 350.000 fr. Adj. ch. not. Paris, 7 mai. S'adr. Mes Rafin, Philippot et Huguenot not., 50, rue la Boétie.

TERRAIN r. de Charonne, 70 et 72, et rue Trousseau, 60. Cont.: 418 m. M. à p. 80.000 fr. A adj. ch. not., 14 mai, Me Morel d'Arleux not., 3, r. du Renard.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

L'Assemblée générale s'est tenue le 1er avril, sous la présidence de M. Alexis Rostand, président du Conseil d'administration.

Après avoir entendu les rapports du Conseil, de la Commission de contrôle et des Commissaires, l'Assemblée a approuvé, à l'unanimité, les comptes de l'année 1911, qui se soldent par un bénéfice de fr. 15.864.550,02 et décidé la répartition de 35 francs par action et de 4 fr. 8177 par part de fondateur.

Le rapport du Conseil d'administration rappelle que si l'exercice 1911 a débuté sous l'heureux auspices, les préoccupations politiques et une sécheresse exceptionnelle ont, pendant la seconde moitié de l'année, occasionné l'arrêt presque complet des opérations financières, et nécessité des mesures de précautions qui ont pu être réalisées aisément grâce à l'excellente situation de la Trésorerie.

Le resserrement de l'argent a apporté une compensation partielle à la réduction des bénéfices provenant de ce ralentissement, et les comptes se soldent par un produit légèrement supérieur à celui de l'exercice précédent.

La situation au 31 décembre 1911 s'élève à 1 milliard 661 millions au lieu de 1 milliard 659 millions à la fin de l'année précédente.

Le mouvement des caisses a été de 76 milliards 729 millions à l'entrée et à la sortie; les effets entrés dans le portefeuille ont atteint 18 milliards 617 millions au lieu de 17 milliards 730 millions en 1910.

Parmi les affaires françaises auxquelles, fidèles à ses traditions, le Comptoir National réserve toujours ses efforts les plus actifs, il faut citer, en 1911, la souscription ou le placement des obligations 4 o/o de la Compagnie Transatlantique, de la Compagnie Générale Française de Tramways, des obligations 5 o/o du Sud Electrique, de la Compagnie Générale de Distribution d'énergie électrique, les obligations 4 o/o de la Compagnie Parisienne de distribution d'Electricité, de la Société d'Eclairage, Chauffage et Force Motrice et du Gaz de Lyon, les obligations de la Société Japy frères et Cie, etc.

Le Comptoir a participé, en outre, à l'émission des obligations 4 o/o de la Compagnie des Omnibus, et à la souscription des obligations Communales du Crédit Foncier de France, ainsi qu'à l'émission d'une nouvelle tranche de l'Emprunt Tunisien 3 o/o.

Il a également prêté le concours de ses guichets au placement de l'Emprunt Hellénique 4 o/o 1910, des Emprunts de la Ville de Budapest, Suédois, Ottoman (Soma-Panderma), Chinois (Houkouang), de la Caisse Hypothécaire des Villes de Suède et des Forges et Aciéries du Donetz, en subordonnant toujours son intervention aux convenances de l'épargne française et au développement de notre influence à l'étranger.

Les dépenses d'installations, de construction et d'aménagement effectuées au cours de l'année, ainsi que l'acquisition d'un immeuble à Bruxelles, ont été prélevées sur les produits de l'exercice : toute créance douteuse, intégralement amortie.

Les réserves se trouvent, après répartition du bénéfice de 1911, portées au total de francs 36.823.794,20, non compris une réserve spéciale de francs 1.183.788,03, inscrite en contre-partie des 27.070 parts de fondateur rachetées en exécution de la décision votée par l'Assemblée extraordinaire du 15 juin 1909.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France

Société anonyme. -- Capital : 400 millions

Assemblées générales ordinaire et extraordinaire du 29 mars 1912

Les actionnaires de la Société Générale se sont réunis en Assemblée générale ordinaire le vendredi 29 mars.

Le rapport du Conseil débute en indiquant les statistiques des principaux comptes qui marquent la continuité des progrès réalisés par la Société Générale.

Ce développement des services oblige le Conseil à remédier à l'insuffisance des locaux destinés à les recevoir. Les travaux de la succursale de l'Opéra ont été extrêmement étendus et ont demandé beaucoup de temps ; le Conseil compte sur l'ouverture de cette succursale dans le cours de 1912. Le Conseil espère également pouvoir, au cours de 1912, commencer à utiliser une partie tout au moins des constructions commencées sur les anciens terrains de la Compagnie des Omnibus Les dépenses d'installations de toute nature acquittées pendant l'exercice ont été intégralement amorties. Pour les constructions nouvelles une provision spéciale de 1.500 000 francs a été constituée qui viendra fortifier la Réserve Immobilière.

La Société Générale compte maintenant 926 guichets contre 838 l'année précédente.

Au cours de l'exercice, la Société Générale a prêté son concours à de nombreuses opérations d'émission et de placement dont le rapport donne l'énumération.

La Caisse de Prévoyance possède un avoir de près de 15 millions. Une allocation égale à 5 o/o des appointements lui a été attribuée par le Conseil. Le Conseil a également renouvelé l'allocation destinée à compenser les surcharges résultant de l'enchérissement des conditions générales de la vie. Les chefs de famille reçoivent une allocation indépendante du traitement qui s'accroît avec le nombre des enfants. Les sentiments d'affection réciproques qui unissent tous les agents ont fait cruellement ressentir l'attentat qui a failli coûter la vie au garçon Caby. Il est, heureusement maintenant, en pleine convalescence,

Les Sociétés dont le fonctionnement intéresse particulièrement la Société Générale sont en bonne situation. Le rapport signale la création de la Société Générale de l'Afrique du Nord, qui exerce son action jusqu'à présent en Tunisie.

D'autres préoccupations ayant absorbé l'attention des pouvoirs publics au Pérou, le règlement des créances françaises a encore été ajourné. Par suite, le mandat de la Banque de Paris venu à expiration et momentanément sans objet n'a pas été prorogé. Quant au Port du Callao, son exploitation a donné des résultats qui marquent encore un progrès sur les recettes de l'exercice le plus favorisé.

Les bénéfices nets de la Société Générale ont été de 18.417.568 fr. 72 c. ; le Conseil a proposé de fixer la répartition à 18 fr. 25 c. nets par action, sur lesquels 6 fr. 25 c. ont été déjà payés aux actionnaires, à titre d'acompte, le 1er octobre 1911, et de reporter à nouveau 300.419 fr. 74 c.

Le Conseil termine son rapport en proposant la nomination comme Administrateur, en remplacement de M. Brodin, décédé, de M. Crozier, ancien ambassadeur ; en demandant le renouvellement des pouvoirs de MM. Defontaine et de Sessevalle, administrateurs sortants, et en exprimant les sentiments d'horreur et d'indignation qu'il a éprouvés en recevant la nouvelle de l'attentat de Chantilly. Il salue les victimes et envoie à leurs familles l'expression de sa profonde compassion.

Le rapport des censeurs-commissaires relève les augmentations des principaux comptes et s'associe aux propositions du Conseil d'administration pour la répartition du solde bénéficiaire et l'approbation des comptes.

L'Assemblée a approuvé les comptes de l'exercice 1911 et a fixé le dividende total à 19 fr. 010 brut, soit 18 fr. 25, déduction faite de l'impôt de 4 o/o sur le revenu.

Elle a nommé administrateur M. Crozier, ancien Ambassadeur ; elle a réélu administrateurs pour cinq ans MM. Defontaine et de Sessevalle, et censeur pour trois ans M. Cornélis de Witt. Elle a enfin nommé commissaires pour l'exercice 1912, MM. Lavallée, Thirria et Cornélis de Witt.

L'Assemblée générale extraordinaire s'est tenue à l'issue de l'Assemblée générale ordinaire.

Dans le rapport présenté aux actionnaires, le Conseil demande l'autorisation de porter le capital nominal de la Société de 400 à 500 millions de francs par la création de 200.000 actions nouvelles, en laissant au Conseil le soin de réaliser cette opération à l'époque et aux conditions qu'il jugera convenables. Le Conseil propose également diverses modifications des statuts de la Société, qui ne touchent pas à leurs dispositions essentielles.

Toutes les propositions du Conseil ont été votées par l'Assemblée.

BULLETIN FINANCIER

La situation politique offre une amélioration notable sur la dernière quinzaine. La grève des mineurs anglais est terminée. La fermeté des patrons devant les exigences des ouvriers donna à réfléchir aux mineurs aussi bien qu'au gouvernement, et tout a fini par s'arranger. Les négociations franco-espagnoles n'ont pas encore abouti, mais, ici encore, c'est à une fermeté intelligente et bien entendue que le ministère Poincaré doit d'avoir amené à composition l'intransigeance du gouvernement espagnol. La signature d'un traité acceptable pour nos voisins et pour nous ne serait plus qu'une question de jours.

A une amélioration dans l'ordre politique a correspondu une amélioration dans l'ordre financier. Le relèvement des cours est général. Il n'y a guère que la rente française qui fasse exception. Elle cote 92,35, perdant encore plus d'un point sur la dernière quinzaine. Le grand succès de l'émission Ouest-Etat est une des causes passagères de son recul. L'Extérieur Espagnole progresse à 95,90, et le Turc unifié à 90. L'Italien passe de 97 à 96. Les fonds russes prennent de l'avance : le Consolidé 4 o/o à 96,30 ; le 4 o/o 1901 à 94,70 ; le 4 1/2 o/o 1909 à 101,15 ; le 5 o/o 1906 à 106,45. Les chemins de fer français marquent également une reprise : l'Est à 929, le Lyon 1240,50, le Nord à 1633, l'Orléans à 1305 et le Midi à 1065.

Les Sociétés de Crédit sont bien tenues. Le Crédit Lyonnais vient de détacher un coupon de 30 fr. et s'inscrit à 1508. Ses actionnaires se sont réunis à Lyon en Assemblée générale. Toutes les décisions du Conseil d'administration furent votées : le dividende a été fixé à 60 fr. ; MM. Béthenod et Masson, administrateurs sortants, ont été réélus, et l'Assemblée a nommé commissaires pour un an MM. Le Myre de Vilers, P. Tresca, des Vallières, Th. Vautier. Les bénéfices se sont élevés à 36.307.892 fr. 12 c. Ce résultat démontre la prospérité du Crédit Lyonnais, que M. Béthenod dirige avec une remarquable prudence. Aussi faut-il approuver sans réserve la décision du ministre des Finances qui vient d'élever le président du Conseil d'administration du Crédit Lyonnais au grade d'officier de la Légion d'honneur.

Le Comptoir d'Escompte s'inscrit à 938 et la Société Générale à 822. Les Assemblées générales de ces deux établissements viennent d'avoir lieu. Nous en donnons plus haut le compte rendu.

De même l'Assemblée générale de la Banque Privée s'est tenue à Lyon, le 30 mars, sous la présidence de M. le Prince Poniatowski. Les bénéfices pour l'exercice 1911 se sont élevés à 2.066.291 fr. A ce propos, félicitons le prince Poniatowski de sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Félicitons aussi notre confrère, M. Georges Bourgarel, administrateur général de l'*Economiste Européen*, d'avoir reçu la même distinction, bien méritée d'ailleurs par vingt-six ans de collaboration dans la presse économique et financière.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore . A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres americaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmer.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.